

LENAU ET SON TEMPS

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

L. ROUSTAN

Agrégé de l'Université

Dich hob, dich trug und dich verdarb die Zeit.
GRILLPARZER. — *Nachruf an N. Lenau.*



PARIS

CERF, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

12, RUE SAINTE-ANNE, 12

—
1898

LENAU ET SON TEMPS

LENAU ET SON TEMPS

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

L. ROUSTAN

Agrégé de l'Université

Dich hob, dich trug und dich verderb die Zeit.
GRILLPARZER. — *Nachruf an N. Lenau.*



PARIS

CERF, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
12, RUE SAINTE-ANNE, 12

—
1898



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

La poésie autrichienne, qui dormait d'un sommeil plusieurs fois séculaire, s'est tout à coup réveillée au commencement de notre siècle. Ce brusque réveil a suscité une foule d'esprits brillants, un véritable génie, Grillparzer, enfin quelques talents originaux, dont Lenau me paraît être le plus complet représentant, à la fois produit d'une race, d'une époque particulière, d'un milieu spécial et type de ces âmes malades et inquiètes de la nouvelle génération. L'histoire de sa vie et de son œuvre est en même temps l'histoire de l'évolution littéraire de l'Autriche contemporaine. De plus haut encore, on pourrait le considérer comme une personnification du *poète* dans le développement général de la littérature de ce siècle.

L'esprit étroit de la Restauration provoqua involontairement l'affranchissement de la poésie autrichienne. Ce fut au tour des poètes de continuer sous main l'œuvre commencée au XVIII^e siècle par les penseurs, favorisée par un philosophe couronné, puis arrêtée par l'absolutisme méfiant des souverains, ses successeurs. Les talents les plus brillants et les plus sérieux de l'école autrichienne ont gardé et entretenu le culte de Joseph II. Ce sont les poètes qui ont tenté de réaliser la légende qu'ils avaient rendue populaire de la résurrection de cet autre Barberousse.

L'empereur Joseph II¹, despote révolutionnaire, avait voulu, fût-ce de force, faire profiter son peuple des bienfaits de la philosophie, de cette *Aufklärung* qui lui paraissait conduire à une civilisation idéale. Il s'attacha à arracher tous les préjugés nationaux ou religieux, centralisant le pays à outrance, supprimant plus de 2,000 monastères, ramenant autant qu'il le pouvait la religion à la morale, favorisant le peuple en réduisant les droits de la noblesse. Malgré son goût de l'absolutisme, Joseph II avait involontairement travaillé à faire l'éducation politique de la nation. Il eut le tort d'apporter un despotisme inflexible à gouverner libéralement et de vouloir imposer des réformes précipitées à des sujets qui s'entêtaient — il le reconnaissait en mourant — « à rester des brutes » (*Aeser*).

Le peuple, tout en profitant de quelques nouvelles prérogatives, murmurait contre des mesures qu'il jugeait vexatoires. L'aristocratie ne vit dans la guerre faite aux préjugés qu'un encouragement à affranchir ses mœurs de toute contrainte et elle s'abandonna davantage à son goût naturel du plaisir. La bourgeoisie gémissait de la disparition des vieilles traditions et des vieilles croyances ; elle s'indignait des audaces de la presse et des progrès du rationalisme². Cependant, dans les meilleurs esprits de l'une et de l'autre classe, ce grand mouvement politique, bien qu'il eût avorté, avait jeté des racines assez profondes pour former plus tard un véritable parti. Les *Joséphiniens*, en butte aux persécutions des gouvernements qui suivirent, rattachent l'opposition libérale sous le régime de Metternich aux efforts d'indépendance de l'empereur-philosophe.

Sur les anciens disciples du rationalisme comme sur les jeunes adeptes d'une philosophie nouvelle se reporta l'horreur que les succès et les excès de la Révolution française,

1. V. Springer. *Geschichte Oesterreichs seit dem Wiener Frieden 1809*. Leipzig, 1863-65, 2 vol. — Léger. *Histoire de l'Autriche-Hongrie*, Paris, 1879.

2. V. C. Pichler. *Denkwürdigkeiten aus meinem Leben*. Wien, 1844, vol.

l'exécution d'une archiduchesse autrichienne inspirèrent à la cour de Vienne. Qui osait consacrer des loisirs à la littérature, comme porter de larges cravates, s'exposait aux mêmes soupçons, passer pour Jacobin ¹. La cour nourrissait d'ailleurs à l'égard des gens de lettres un profond dédain. « J'ai besoin de bons sujets, disait l'empereur Franz dans un discours resté célèbre aux professeurs de Laibach, je n'ai pas besoin de savants. » Un faiseur de livres était à ses yeux incapable d'être un bon fonctionnaire.

Des institutions de Joseph II, ses successeurs conservèrent cette armée de bureaucrates dont il avait couvert l'Autriche pour la mieux centraliser. Mais ils s'appliquèrent à perfectionner ces rouages compliqués et dociles. Franz fit du fonctionnarisme une hiérarchie où la noblesse trouvait dans de vides occupations un emploi inoffensif de son activité et dans un lent avancement, la récompense de son loyalisme. Par dessus ce réseau puissant dont il avait enveloppé la monarchie, l'empereur en avait jeté un autre plus fin et plus redoutable, parce qu'il était à demi invisible, celui d'une police, à la surveillance de laquelle rien n'échappait, pas même l'empereur.

Le gouvernement avait enfin dans la main un autre admirable instrument de domination : le clergé catholique. Sans lui laisser la moindre autorité, il sut le faire servir à ses vues despotiques. On lui remit la direction de l'enseignement, on lui rendit sa juridiction spéciale, on renouvela les peines sévères contre les sacrilèges, on le laissa persécuter les autres confessions et les libres-penseurs, les protestants aussi bien que les juifs. Dans un pays où le culte fut toujours plus fort que la religion, où les cérémonies de l'église avaient l'attrait de fêtes populaires, où d'ailleurs l'incrédulité de l'époque précédente avait provoqué un réveil sincère du sentiment

1. V. Wertheimer, *Geschichte Oesterreichs und Ungarns im ersten Jahrzehnt des XIX. Jahrhunderts*. Leipzig, 1884. — Cf. Bäuerle, *Memoiren*. Wien, 1858.

religieux, il devait être facile à l'aumônier de la cour, Frint, au nouvel archevêque de Vienne, le comte Firmian, de ramener l'Autriche aux temps les plus superstitieux du catholicisme.

La bureaucratie, la police, le clergé formaient les trois grands auxiliaires de la réaction. Elle aurait pu avoir dans la presse ¹ un adversaire redoutable ; des mesures répétées l'eurent bientôt rendue inoffensive. Le *Règlement général de la Censure* (1795) supprima toutes les libertés accordées par Joseph II, et l'ordonnance de 1801 rattacha la censure à la police. En 1803, la taxe du timbre est rétablie ; tous les journaux français sont interdits, les cabinets de lecture fermés ; on tolère à peine les cafés, « parce qu'ils incitent à l'oisiveté, au jeu et à toute espèce d'excès ». Les journaux manuscrits reparaissent alors et circulent en cachette. Une commission de révision se réunit (1803), pour examiner les livres parus sous l'empereur Joseph II, et en deux ans elle en interdit 2,500. La lecture de Rousseau et de Voltaire n'était permise que si on voulait les réfuter. Tout ce qui venait de l'étranger était rigoureusement confisqué. Les auteurs contemporains ont noté avec un malin plaisir les extravagances ridicules dans lesquelles tombait la censure ². La peur du crayon rouge empêchait Caroline Pichler de donner à ses innocents romans la tournure désirée ³. Des œuvres scientifiques comme celles de Raumer, d'Oken, des brochures patriotiques sur Andreas Hofer étaient interdites.

La censure devait tenir en bride l'ancienne génération ; il fallait, par une éducation appropriée, empêcher de naître dans la nouvelle cette indépendance d'esprit qu'avait favorisée dans l'autre les libertés presque illimitées de Joseph II. A la fois par principe et par économie, l'enseignement fut

1. V. Winckler. *Die periodische Presse Oesterreichs*. Wien, 1875.

2. V. Castelli. *Memoiren meines Lebens*. Wien, 1861. — Costenoble. *Aus dem Burgtheater*. Wien, 1889.

3. V. Grillparzer-Jahrbuch, vol. 3 (1893). — (*Briefe von C. Pichler an Therese Huber*).

confié à des ordres religieux. Les programmes étaient insuffisants, les méthodes vieilles; pour chaque matière un manuel pédantesque dont il était défendu de s'écarter, même dans des commentaires oraux; entre maître et élèves aucun échange de vie intellectuelle. L'adolescent quittait le gymnase¹, tout au plus capable de lire un auteur latin, de conjuguer un verbe grec; puis pendant deux ans il suivait un cours de philosophie qui le conduisait jusqu'à l'université. La théologie enseignait quelques bribes d'hébreu et l'art de réfuter les libres penseurs; le droit, qui recrutait le plus grand nombre d'étudiants, était un enseignement mort; la médecine, de sa nature moins suspecte, se soutenait encore; la faculté de philosophie enfin en était restée à la métaphysique peu dangereuse de Wolff.

Il est une influence qui aurait pu retarder peut-être les progrès de la réaction politique et religieuse, celle de Kant². Il avait de nombreux partisans en Autriche et surtout en Hongrie. Reinhold, de Vienne, appelé à l'université d'Iéna, s'était fait l'apôtre de la nouvelle philosophie; les étudiants hongrois, qui seuls avaient le droit de fréquenter les universités étrangères, allaient l'entendre. Mais, dès la mort de Joseph II, les ouvrages de Kant furent mis à l'index. Les leçons de Ben-David, qui le premier essaya de populariser à Vienne la philosophie Kantienne, passèrent inaperçues. Ce n'est que vers 1820 et 1825 que la nouvelle doctrine commence à percer dans l'enseignement public et à agir sur les jeunes esprits.

Tel était le régime politique auquel Léopold II et surtout Franz avec son chancelier avaient voulu soumettre l'Autriche pour sauver malgré eux les peuples « de leurs propres égarements », suivant le mot de Metternich. Le souverain, froid et égoïste, méfiant et faux bonhomme, le ministre,

1. V. Springer. Cf. Fäulhammer, *Grillparzer*, Graz, 1884. — Anonyme. *Oesterreich und dessen Zukunft*. 2. A. Hamburg, 1843.

2. Richter. *Geistesströmungen*. Berlin, 1875.

adroit et habile, mais léger et superficiel, virent dans le *Système* l'idéal d'un gouvernement. Tous deux ne se préoccupèrent que des apparences. A Franz, jouant la simplicité, allant à pied ou dans un mauvais carrosse, prodiguant de vaines audiences, la popularité des faubourgs suffisait¹. Metternich², parce qu'il avait attiré à Vienne des publicistes de talent, Gentz, Adam Müller, Pilat, Jarcke, etc., parce qu'il réorganisait l'Académie des arts, dirigeait lui-même les *Annales de l'Autriche*, croyait avoir donné à la monarchie la réputation d'un Etat où la science était estimée et honorée. Cependant la nation ne fut pas dupe de cette double parade³. L'opposition représentée surtout par les écrivains arracha au successeur de Franz quelques réformes et quand plus tard éclata la Révolution de mars, elle fit de Metternich sa première victime.

Mais en attendant, cette compression mesquine empêchait tout développement artistique ou littéraire. Il sera plus loin question de la littérature; quant à l'art⁴, il suffit de constater que cette période n'a presque rien produit en architecture ni en sculpture. Les peintres sont médiocres, n'ayant de sens que pour une espèce d'art inférieur, la peinture de genre, image de l'esprit vulgaire de l'époque. Les riches collections artistiques restent ignorées du public⁵. Seule la musique, qui, comme le plus fugitif de tous les arts, était le moins suspect, présente à Vienne un brillant développement: Rossini, Weber, Mozart y donnaient leurs opéras avec de glorieux interprètes, Lablache, Ambrogi, David, Rubini, etc.: Beethoven,

1. V. Gräffer. *Neue Wiener Tabletten*. Wien, 1849. — *Kleine Wiener Memoiren*. 2 thle. Wien, 1845.

2. Metternich. *Mémoires et documents*, 2^e édit. Paris, 1880. — Cf. Varnhagen. *Denkwürdigkeiten des eignen Lebens*. Leipzig, 1871, vol. 4.

3. V. la lettre de Fr. Schlegel à Wilhelm, 8 juin 1813 (Walzel, *Fr. Schlegels Briefe an seinen Bruder*. Berlin; 1890). — Cf. Grillparzer.-*Jahrbuch*, 1892 (*Tagebuchblätter*, 25 sept. 1832).

4. *Die österreich., ungar. Monarchie in Wort und Bild* (Wien u. Nieder-Oesterreich). Wien, 1886.

5. V. Varnhagen. *Denkwürdigkeiten*, vol. 2 et 4.

assez méconnu cependant, écrivait à ce moment ses géniales compositions¹.

La situation qu'avaient créée dans la monarchie les guerres de Napoléon avait amené un affaissement des esprits qui rendait le peuple très propre à subir une réaction politique et religieuse, et à se désintéresser de toute préoccupation intellectuelle pour n'obéir qu'à des soucis d'ordre matériel. En 1802, le déficit avait atteint 27 millions. L'émission du papier-monnaie augmentait sans cesse; en 1810 elle était d'un milliard. La situation financière de l'Autriche ressemblait à celle de la France pendant la Révolution. En 1811, le gouvernement est réduit à la banqueroute. Par les expédients qu'il appelait à son aide, les loteries, les traités ruineux avec les banquiers juifs, il ne faisait qu'augmenter le mal. Ce déplorable état financier, en laissant le champ libre aux intrigants, réagit sur la morale publique. On traitait l'amour du travail et de l'épargne de vertus ridicules; le luxe était partout supérieur à l'état de fortune; on jouait avec fureur jusque dans les meilleurs salons. Dans toutes les classes apparaissait le même amour exclusif des jouissances matérielles². Les innombrables petits livres de Castelli, les pièces de Bäuerle, les anecdotes et les esquisses de Gräffer donnent l'idée la plus exacte de cette existence calme, inoffensive de bourgeois amis du plaisir, légers et tout en surface, qui répétaient avec enthousiasme le fameux refrain :

's ist nur a Kaiserstadt, 's ist nur a Wien.

C'est cependant de ce milieu superficiel qu'est sortie la poésie autrichienne; c'est dans cette atmosphère que vécut un de ses plus illustres représentants. Pour comprendre l'œuvre de Lenau et celle de ses contemporains, il faut envisager l'évolution de leur talent et du sien propre comme une double lutte, à la fois contre la compression politique de

1. V. Holtei. *Briefe an Tieck*. Breslau, 1864, vol. 4.

2. V. Springer, Wertheimer. — Varnhagen. *Denkwürdigk.*, vol. 4.

l'époque qui était passagère et contre le défaut plus profond du tempérament national.

Si, par son origine et sa première enfance, Lenau a été d'abord soustrait plus qu'un autre aux influences du milieu que je viens d'esquisser, il les a subies d'autant plus fortement dans la suite. Cependant, même dans ses premières impressions, dans sa famille, dans son entourage, dans son éducation surtout, on pourra suivre la trace légère mais visible qu'y laissèrent les événements et les idées d'une époque de transition. Ni les tendances libérales du Joséphisme, ni la compression et l'obscurantisme d'un gouvernement réactionnaire, ni le nouvel essor du sentiment religieux, ni le spectacle d'un épicurisme vulgaire, ne restèrent sans effet sur l'esprit, jeune encore, mais déjà souple et réfléchi de Lenau.

I

LES ORIGINES ET L'ENFANCE DE LENAÜ. — LA HONGRIE

(1802-1818)

On s'est trop longtemps habitué à regarder la Hongrie comme le berceau de Lenau. Niembsch von Strehlenau, pour lui rendre dès maintenant son vrai nom, est né sans doute à Csátad, entre la Theiss et la Temes, en plein Banat, mais sa véritable patrie est la Silésie. La Silésie¹ était à l'origine un pays essentiellement slave, où la colonisation germanique ne commença que tard et ne se fit que très lentement. Une des places les plus importantes bâties par des colons germaniques au cœur du pays slave porte le nom de Nimptsch, c'est-à-dire, l'*Allemande*. C'est ainsi que les indigènes désignaient les étrangers établis parmi eux.

Les Niemcz ou Niembsch, dont le nom, quoique slave, permet de conclure à une souche germanique, sont sortis de la petite ville de Strehlen, qui fut aussi une colonie allemande fondée au milieu de populations slaves².

Il n'est pas possible de déterminer à quel moment la famille

1. Grünhagen. *Geschichte Schlesiens*. Gotha, 1884-86. 2 vol.

2. Dans le culte, dans le régime municipal de la ville, dans ses relations commerciales, dans les noms de ses habitants et ceux de ses premiers bourgeois apparaissent de multiples traces de l'origine slave de Strehlen. — V. Görlich. *Geschichte der Stadt Strehlen*. Breslau, 1853. — Holtei,

de Lenau s'était fixée dans le pays. En tout cas, elle dut se mêler de bonne heure à la population indigène. Le mélange des deux races, favorisé par la communauté de religion et la nécessité de lutter contre de remuants voisins, les Tchèques au sud et les Hongrois à l'est, se fit en Silésie assez rapidement. On peut donc affirmer qu'il y a en Lenau du sang slave. A considérer son masque, il y en a même beaucoup. Le front arrondi, les pommettes très peu saillantes, le nez fin et bien arqué ne rappellent ni l'Allemand ni le Magyar. Il est curieux d'ailleurs de constater la différence des jugements que portent sur sa figure ceux qui l'ont connu. Les comparaisons les plus variées leur viennent à l'esprit; aux uns il fait l'effet d'un noble Serbe, d'autres retrouvent en lui le type juif, d'autres une ressemblance frappante avec Speckbacher, un compagnon d'armes d'A. Hofer, d'autres encore avec Brentano, avec Byron. A en juger d'après les quelques portraits qui restent de Lenau et d'après le moulage du crâne, on sent qu'il ne peut être classé dans telle ou telle famille et qu'il est le produit d'un croisement de races complexes. En feuilletant un album de la famille Reinbeck, j'y ai trouvé un portrait de Lenau, daté du 18 août 1832; cette aquarelle accompagne deux autres portraits de réfugiés polonais et dans l'ensemble des traits offre avec ceux-ci une curieuse analogie. S'il fallait en effet rattacher absolument Lenau à un type spécial, c'est au polonais qu'on devrait songer; dans sa physionomie l'élément slave est le caractère dominateur.

De tous les biographes de Lenau, Grün est, je crois, le seul, qui ait appelé l'attention sur cette origine ¹. Sans doute,

qui dans les voyages de sa jeunesse traversa Strehlen, rapporte ce couplet populaire :

Wisst ihr nich wu Strehlen leit,
Strehlen leit im Grunde.
's sein gar hübsche Madel drinn
's sein gar faule Hunde

V. K. v. Holtei. *Vierzig Jahre*. Berlin, 1843-50. I. Bd.

1. V. Lenau. *Sämmtliche Werke*. Stuttgart, Cotta (*Biographische Einleitung v. A. Grün*), 4 vol.

vivant lui-même en pays slave, il en fut frappé davantage. C'est à elle qu'il attribue le remarquable talent musical de Lenau, son humeur mélancolique, sa passivité devant le malheur, et aussi une certaine disposition à ruser. Peut-être Grün est-il allé trop loin, mais on ne peut nier que dans le tempérament surtout, dans l'habitus d'esprit, Lenau n'apparaisse vraiment comme un Slave. Le besoin inquiétant de chercher, de fouiller et de creuser à outrance l'idée ou le sentiment, ce que les Allemands appellent si bien *Grübelelei*, qui pour beaucoup est déjà un symptôme de folie, c'est là la marque essentielle du caractère de Lenau. Le Hongrois n'a pas cette disposition à l'analyse pénétrante : elle est au contraire propre au Germain et au Slave, mais chez ce dernier elle revêt un caractère d'acuité et de subtilité malade. Les ethnographes s'accordent d'ailleurs à reconnaître justement au Silésien cet esprit chercheur et inquiet, ce tempérament moins vif que chez le Slave proprement dit, mais plus ardent que chez l'Allemand ¹. Une preuve de cet esprit curieux et remuant se trouve dans la grande part que la Silésie prit aux luttes religieuses dans les xv^e et xvi^e siècles. Elle se mêla aux querelles des Hussites, elle embrassa la Réforme, les sectes de Schwenkfeld et de Münzer y fleurirent, puis elle se tourna avec la même facilité vers le piétisme et se livra aux jésuites. Lenau fera en religion une évolution aussi surprenante. Ce peuple silésien est le produit naturel de la fusion de deux groupes ethniques entre lesquels il sert de trait d'union. Lenau appartient lui aussi à ces deux races éminemment douées pour la spéculation.

On sait peu de chose de la famille de Lenau, bien qu'on puisse la faire remonter jusqu'au xvi^e siècle. Il a, parmi ses ancêtres paternels, des hommes de loi et surtout des soldats. Des uns il aura le sens critique et subtil du juriste; des

1. V. *Die Völker Oesterreich-Ungarns* (vol. 2 : Bendel, *die Deutschen in Böhmen, Mähren und Schlesien*. Wien, 1885). Cf. Hunfalvy, *die Ungarn oder Magyaren*, Wien, 1881.

autres il tiendra l'amour des aventures, au moins dans sa jeunesse, le goût de la lutte transporté dans la spéculation, l'admiration des belles actions militaires, du brillant cavalier hongrois. Le poète de la mélancolie a dans les veines le sang ardent des soldats de la guerre de Sept ans et des luttes de la Révolution. Dans les pages belliqueuses de *Ziska* et des *Albigéois* passent les ombres de l'aïeul Jean Thaddée-Augustin Niembsch qui se battit bravement à Kollin, à Leuthen, à Hochkirch, fut fait deux fois prisonnier, et de l'autre aïeul, Joseph Niembsch, qui guerroya contre les Turcs, se signala à Barlaimont, à Wattignies et se couvrit de blessures au combat de la Sambre ¹.

L'empereur devait récompenser par un titre de noblesse cette vaillante conduite. Mais avant même de s'appeler *von Strehlenau*, les Niembsch avaient appartenu au patriciat de leur ville natale et ils ont toujours paru rechercher des alliances de haut parage. Un des premiers ancêtres épouse une Schapplo von Rosenlilienfeld ; le grand père même de Lenau s'allia à une des familles les plus anciennes de l'Autriche, les Kellersperg. Si le poète conserva dans ses armes des roses et des lis, plus par caprice poétique que par vanité, il a néanmoins gardé de ses ancêtres une sorte d'orgueil de caste, qui joint à la fierté de race du Magyar, est chez lui un des traits ataviques les plus frappants.

Des parents même de Lenau nous savons moins encore que de ses aïeux. Le père, Franz von Niembsch, destiné lui aussi à la carrière militaire, élevé loin des siens, au milieu de jeunes officiers, paraît avoir mené une jeunesse assez dissipée, donnée tout entière au jeu et au plaisir. A vingt-deux ans, en 1799, le beau Niembsch, comme on l'appelait, épousa, en dépit de sa famille, une jeune fille de Pest, Thérèse Mai-

1. V. Schurz. *Lenaus Leben*. Stuttgart u. Augsburg. 1855. 2 vol. — Je tiens à remercier ici de son bienveillant empressement M. le Directeur des Archives de la guerre à Vienne qui m'a permis de contrôler les renseignements intéressant la famille militaire de Lenau.

graber ¹. Malgré son nom allemand, elle était d'origine hongroise ², et c'est ainsi qu'un troisième élément ethnique pénètre l'origine du poète déjà si complexe. Ce qu'il y a de vif et de pétulant, d'emporté souvent dans le caractère de Lenau, le brusque contraste de l'enthousiasme et de la mélancolie, peut se rapporter assez justement à sa seconde patrie, celle de sa mère. D'ailleurs, le tempérament de Thérèse, tour à tour énergique et faible, très passionnée, d'une sensibilité vive, d'une grande piété, se retrouve dans son fils, plus aiguë et plus affiné seulement.

La famille de Lenau est originaire de Strehlen, le grand-père est né en Hollande, le père dans la Haute-Hongrie, lui-même dans le Banat. Il ne faut donc pas attacher à ces hasards de la naissance plus d'importance qu'ils n'en méritent. C'est à Csátad que Franz Niembsch, qui avait échangé son épée de cadet contre une modeste fonction administrative, s'était fixé, après de courts séjours à Uj-Pecs et à Lippa. Joueur effréné, comme l'était sa mère, coureur de filles, perdu de dettes, il dépensait son mince avoir dans le voisinage, à Temesvar, qui avait alors une réputation de ville joyeuse, une sorte de petite Vienne dans le Banat ³. Pendant ce temps sa jeune femme, habituée à la vie facile et brillante de Pest, luttait contre la misère, vivant au milieu de grossiers paysans, dans un pays pauvre et fiévreux, solitaire avec ses deux enfants, Madeleine, née quelques jours après le mariage, et Thérèse, la sœur chérie du poète.

C'est dans ces circonstances que naquit Nicolas Lenau, le 13 août 1802. Les souffrances morales de la mère avaient exercé une influence fâcheuse sur le tempérament de l'enfant

1. Il existe une correspondance assez volumineuse de Thérèse et de Franz Niembsch avant leur mariage; mais M. Frankl, possesseur de ces documents, n'a pas jugé à propos de les publier.

2. Je dois des remerciements au neveu de Lenau, M. Schurz, pour ses précieuses indications et la libérale communication des manuscrits de son oncle et des notes de son père.

3. Cf. Castelli, *Memoiren*, vol. 1.

qu'elle portait dans son sein, et elles furent certainement la première cause de la mélancolie incurable qui l'accompagna toute sa vie :

Du geleitest mich durch's Leben,
Sinnende Melancholie¹.

Quant aux impressions d'un autre genre qu'aurait pu recevoir du lieu de sa naissance le cerveau d'enfant de Lenau, elles ne furent pas considérables. Du moins, elles ne furent pas telles qu'on les a souvent présentées.

Csátad², qui est aujourd'hui un bourg de 3,000 habitants environ, est foncièrement allemand ; il n'y a pas dix personnes parlant hongrois. Le village date de 1767 ; il fut fondé par des colons lorrains, venus de Nancy, de ceux que Marie-Thérèse accueillait si hospitalièrement dans ses États, pour les employer au défrichement de la Hongrie. Toute la région est d'ailleurs cultivée, en grande partie par des immigrés, des Allemands, les riches paysans de la Haide, les *Hadbauern* ou *Schwaben*, comme on les appelle. Au contraire des villes et des villages environnants, Csátad ne s'est point magyarisé³. Il faut donc renoncer à cette fable des impressions de la Hongrie poétique sur le petit Lenau. Ce qu'on doit retenir, c'est qu'il est né dans un village allemand, entouré d'Allemands, dans un lieu pauvre et perdu, et que les impressions qu'il a pu garder de ce séjour d'ailleurs si court pour lui, ne sont que des impressions funestes qui agirent sur la mère et seulement par contre-coup sur l'enfant.

Moins d'un an après sa naissance, au printemps de 1803, les parents de Lenau quittent Csátad. Ils émigrent à

1. *An die Melancholie*, vol. 1, page 89. *Lenaus Werke*, édit. Koch (*Deutsche National Litteratur* hg. v. Kürschner). Mes citations se rapporteront toujours à cette édition.

2. V. Müller-Guttenbrunn. *Der Geburtsort N. Lenaus* (*Deutsche Wochenschrift*. IV. Jahrgg, N. 34, 22 août 1886)

Cf. F. Uhl. *Aus dem Banat*, (Frankl *Sonntagsblätter*, 10 janvier 1847). — *Die Oesterreich-ungar. Monarchie in Wort u. Bild*, vol. II, p. 531.

Bogschan, puis à Alt-Ofen, après que Niembsch se fut démis de ses fonctions. Thérèse vint habiter auprès de sa mère avec ses deux enfants, Resi et Niki ; Madeleine était morte avant ou un peu après la naissance de Lenau. La conduite honteuse du père augmentait encore sa passion pour son fils. Franz Niembsch passe l'été de 1803 à Vienne, se procurant de l'argent par tous les moyens, sans souci de sa femme et de ses enfants, et ce n'est qu'à bout d'expédients et atteint d'un mal incurable, qu'il se décide à retourner à Alt-Ofen, en octobre 1803. La famille, qui, l'année suivante, s'augmenta d'une fille (27 juin 1804), également nommée Madeleine, menait une existence précaire. La mère de Thérèse pourvoyait à sa subsistance, car depuis son mariage les parents de Niembsch restaient sourds à toutes ses demandes d'argent. Dans l'été de 1806, touchés enfin de son sort misérable et sentant qu'il ne lui restait plus beaucoup à vivre, ils parurent disposés à une réconciliation. En juillet, Niembsch reçut de son père 200 florins pour aller prendre les eaux d'Eisenbach, près de Schemnitz. Sa femme et ses enfants l'y accompagnèrent. C'est à ce séjour que se rattache l'unique impression que Lenau, alors âgé de quatre ans, ait gardée de son père, dont il n'aimait pas à parler. Le petit Niki, trop bruyant dans ses jeux, avait lassé la patience du malade qui bondit de son lit et soufflette rudement l'enfant. La cure d'Eisenbach n'améliora en rien la santé de Niembsch. En automne, il retourna à Alt-Ofen, pour y mourir (23 avril 1807), avant même d'avoir trente ans.

Tous les biographes de Lenau ont été sévères pour ce père que les plus indulgents traitent de misérable. Cette sévérité les a disposés à ne pas lui reconnaître une grande influence sur le caractère de son fils, et à augmenter à ses dépens la part de la mère. Ils ne voient guère dans Franz Niembsch qu'une des causes multiples des malheurs de Lenau et ils seraient volontiers tentés d'expliquer la maladie morale du fils par les maladies physiques du père. Bien loin d'admettre

cette hypothèse contredite par les faits, je crois au contraire que Lenau doit beaucoup à ce père, qui était heureusement doué, bien qu'il n'ait tiré de ses dons qu'un parti honteux. Franz Niembsch avait un tempérament riche, ardent, dévoré de besoins ; sans aucunes ressources, il trouve moyen de mener grande vie à Temesvar, à Vienne, de passer pour grand seigneur, d'avoir carrosse et laquais, maîtresse de haut rang. Cette habileté est du moins la marque d'un esprit souple et inventif. Dans Lenau, même absence de volonté, sans les mêmes errements du sens moral, même intelligence vive et subtile. En descendant dans le détail de cette comparaison des deux caractères du père et du fils, on trouverait d'autres points communs. Comme lui, Lenau était colère et emporté, comme lui, vain et fier, têtu et obstiné ; comme lui encore, inconstant et amoureux du changement ; il laissait le pas volontiers à l'instinct sur la raison ; il avait enfin, non pas autant que son père, mais plus qu'on ne l'a laissé voir en écrivant sa vie, la passion du jeu.

La veuve de Niembsch resta avec ses trois enfants, tantôt à Ofen, tantôt à Pest, auprès de sa mère, vivant dans une gêne qui était presque la misère. Mais ni le besoin, ni les menaces, ni les offres brillantes des grands-parents ne purent la décider à se séparer de ses enfants, surtout de son cher Niki, qu'elle idolâtrait et dont elle développait involontairement le caractère indépendant et égoïste.

Thérèse, encore jeune et agréable, incapable d'élever seule sa famille, épousa, le 23 septembre 1811, un docteur en médecine, Karl Vogel. De caractère très honorable, mais un peu effacé, d'ailleurs médecin sans clients, ce beau-père de Lenau, qui est assez mal connu, n'eut guère d'influence sur le développement de l'enfant que la mère avait accaparé.

La part d'héritage (20,000 florins) qui revint à Thérèse, à la mort de sa mère (janvier 1811), lui permit, pour la première fois, de s'occuper de l'éducation, jusqu'alors si né-

gligée, de ses enfants. Elle s'y prit en véritable mère : le maître d'école du faubourg de Josephstadt fut chargé d'apprendre au petit Niki le violon, et un jeune Italien du Frioul, la guitare. Mais le maître de violon, vieux sans doute, était rude et impatient. Niki n'apprit de lui presque rien ; le maître de guitare, jeune et agréable, entraîna surtout son élève à vagabonder dans les environs de Pest. C'est de ce dernier que Lenau tiendrait sa passion pour la chasse aux oiseaux, de lui qu'il aurait appris à siffler merveilleusement et à imiter les appels du gibier qu'il poursuivait. Il montra un véritable talent pour ces exercices, et aujourd'hui même, ceux qui l'ont connu ne tarissent pas en éloges sur le charme inimitable de sa façon de siffler. Mais comme râcler du violon, pincer de la guitare, et même siffler admirablement ne constituaient pas une éducation suffisante, sa mère jugea utile de l'envoyer au gymnase des Piaristes de Pest.

Ce qu'on sait de cette enfance dont Lenau allait sortir, ne diffère guère de ce qu'on lit au début de la biographie d'autres poètes. Le petit Niki était très pieux : uniquement élevé par des femmes, dans un pays aussi catholique que la Hongrie, surtout au commencement du xix^e siècle, le contraire serait surprenant. On ne s'étonnera donc pas qu'il jouât à l'enfant de chœur et au prêtre, qu'il fit des sermons dont ses auditeurs, grands et petits, étaient émerveillés. Ce qu'on raconte de son habileté à reproduire les gestes et les manies des gens de la maison, à mimer des scènes comiques, est plus intéressant. Ce trait restera dans Lenau. Il a déjà un talent très vif d'imagination reproductrice ; transporté dans le domaine de la poésie, ce talent le servira admirablement. Lenau n'a pas abordé le théâtre, mais il y avait en lui une veine dramatique ; elle fut étouffée par l'élément subjectif, au développement exagéré duquel contribua son origine et le milieu où il vécut d'abord. Le tempérament ardent et mobile du père, la sensibilité irritable de la mère, la vie

nomade des premières années, l'angoisse politique dans laquelle les guerres de Napoléon tenaient l'empire, la misère ou la gêne qui en résultèrent pour beaucoup, une éducation livrée au hasard, des goûts plutôt favorisés de petit barbare, tout s'unit pour fortifier en Lenau l'être instinctif et le mélancolique qui y étaient en germe. Son talent reflètera les qualités et les défauts d'une société qui n'était encore qu'à demi cultivée ; il portera surtout les traces des contradictions et des hésitations que toutes les époques de transition manifestent.

La Hongrie, où s'écoulèrent l'enfance et une partie de la jeunesse de Lenau, ne commençait guère qu'à s'éveiller à la civilisation. Metternich en parlait avec le plus superbe dédain ; « à deux heures de Vienne, disait-il, à la ligne de Saint-Marx, commence l'Asie ». La noblesse magyare pensait à peu près de même et dépensait en folies à Vienne ses richesses et son activité. On a déjà rencontré dans le père de Lenau une victime de cette mode.

La capitale hongroise n'avait rien de ce nationalisme farouche qui la caractérise aujourd'hui. Grâce aux efforts de Joseph II, elle était à peu près germanisée. La noblesse, la bourgeoisie étaient presque ignorantes de la langue magyare ; dans la famille de Lenau on n'a jamais parlé qu'allemand. Les réformes despotiques de l'empereur-philosophe, tout en blessant le pays, y laissèrent plus d'un germe que l'esprit libéral de la nation devait développer. La Hongrie avait suivi docilement, au moins dans la partie éclairée du peuple, l'influence française que Joseph II avait répandue dans la monarchie ¹. Les tendances libérales, en religion et en politique, y avaient même pénétré les esprits plus profondément qu'en Autriche, favorisées par le régime demi-autonome des Hongrois et la force du protestantisme. La noblesse, quand

1. V. Horvath. *25 Jahre aus der Geschichte Ungarns*. Deutsch von Novelli Leipzig, 1867, 2 vol. — Cf. *Oesterreich-ungar. Monarchie in Wort u. Bild*. ol. 1.

elle aimait l'étude, se nourrissait d'Holbach, de Voltaire et de Rousseau ¹ ; on trouve des voltairiens dans l'entourage même de Lenau. Le rationalisme était entré dans l'enseignement, et la philosophie de Kant, proscrite à l'Université de Vienne, était représentée à celle de Pest ². La poésie, soit hongroise, soit néo-latine, qui longtemps ne s'était conformée qu'au goût classique, montrait maintenant dans les œuvres plus nationales de J. Karman, Csokonai, Bacsanyi, A. Kisfaludy, etc., qu'elle avait subi l'influence de Rousseau. L'ivresse générale que la Révolution française avait excitée à l'étranger, se marquait surtout en Hongrie dans le groupe des poètes de Kaschau ³.

Mais la réaction qui suivit le règne de Joseph II arrêta l'essor de l'esprit démocratique. En 1795, à Pest, des jeunes gens appartenant à un groupe d'écrivains de la nouvelle école, avec Martinowicz à leur tête, avaient voulu tenter un coup d'État qui devait aboutir à la réunion d'une sorte de convention nationale. La conspiration fut découverte et sept des conjurés exécutés sur le champ de manœuvres de Bude. Ce sanglant exemple fut suivi de nombreuses arrestations, surtout parmi les sociétés maçonniques. Le poète Verseghy, qui avait traduit la *Marseillaise*, fut implacablement poursuivi ⁴. On se montra avant tout sévère pour les protestants. Ce sont eux, en effet, qui veulent introduire en Hongrie la langue nationale, qui créent les premiers journaux et cherchent à éveiller dans la *misera contribuens plebs* le désir de s'intéresser à la chose publique. Le gouvernement les accusait d'avoir sucé le poison dans les universités étrangères, et l'archiduc Joseph voulait leur interdire le droit de les fréquenter (1801). Il voyait avec terreur les progrès croissants de « l'irréligion et de l'immoralité » dans la liberté de

1. Cf. Pulzky. *Meine Zeit, mein Leben*. Presburg u. Leipzig, 1880, 4 vol.

2. V. Schwicker. *Geschichte der ungarischen Literatur*, Leipzig, 1889.

3. Jordan. *Ungarns literar. u. nationale Bestrebungen* (Prutz Taschenbuch, 1845).

4. V. Sayous. *Histoire générale des Hongrois*, 2 vol. Paris, 1876.

langage des professeurs et des étudiants. La noblesse de Hongrie s'effraya à son tour de ces audaces et en s'opposant aux réformes favorisa l'absolutisme du gouvernement. Mais le pays, s'il suivait le mouvement anti-révolutionnaire, s'il subissait la réaction religieuse, entendait défendre son autonomie. Les débris de l'ancien parti *Joséphinien* et le groupe encore hésitant des *patriotes* modernes représentaient l'opposition politique aux diètes hongroises, à peu près la seule apparence de liberté qui restât dans l'empire autrichien. Ces tentatives de l'esprit libéral, dont Lenau à vingt ans suivra les progrès de plus près à Presbourg, accompagnent ses premières années de collège.

En automne 1812, il était entré au gymnase piariste de Pest. L'enseignement primaire et secondaire était alors dans la Hongrie presque tout entier aux mains des Piaristes qui l'avaient reçu des Jésuites. Ils s'étaient en général inspirés de leur système d'éducation, mais en faisant une part plus large aux sciences. Le cours d'études dans les gymnases durait six ans : il comprenait quatre classes de grammaire et deux classes d'humanités. Dans les premières on étudiait surtout Cicéron, Horace et Sénèque ; dans les secondes on s'occupait beaucoup de sciences naturelles et de mathématiques. L'étude du hongrois et de l'allemand faisait partie du programme, le grec peu ou point. Le latin restait la langue d'enseignement, de même qu'à l'Université, parce qu'il était encore la langue administrative et parlementaire. Aussi Lenau restera-t-il toute sa vie un profond latiniste ; le latin était devenu comme sa seconde langue maternelle et dans sa folie il lui arrivera souvent de parler latin. Quant au régime intérieur des établissements piaristes, il était très sévère et les pratiques de piété y occupaient une grande place : messe tous les jours, communion tous les mois, participation aux processions et autres exercices religieux. Il était rigoureusement interdit aux élèves de fréquenter les théâtres, les bals, les cabarets et les cafés, même accompa-

gnés de leurs parents ¹. Cette éducation presque monacale fera sur l'esprit de Lenau, élevé déjà dans un milieu très catholique, une impression profonde, dont on retrouve les traces dans ses poésies.

Le gymnase de Pest, bien que moins florissant qu'autrefois, avec une population de 700 élèves environ, renfermait les maîtres les plus distingués que possédât alors la Hongrie. Les plus illustres familles du pays s'adressaient pour l'éducation privée de leurs fils à l'ordre des Piaristes. Beaucoup d'entre eux, comme Joh. Nep. Alber, Stephan Szücs, Horanyi, Dugonicz, professaient à l'Université la théologie, la philosophie ou l'histoire et facilitaient les relations de l'ordre avec le monde savant de Pest. Les professeurs mêmes de Lenau, Ed. Kernaszt, Joseph Szücs, M. Roth, et le directeur du gymnase, Aigl, ont tous laissé le souvenir de maîtres dévoués et aussi d'esprits larges et cultivés ².

L'âge de l'élève et le peu d'exigence des programmes empêchèrent sans doute cette première éducation d'être très complète, mais elle ne fut pas aussi négligée qu'on l'a souvent répété. Education surtout classique, faite pour favoriser des dispositions poétiques et développer dans une jeune intelligence le sens de la forme. Pendant ces quatre années (1812-1816) l'influence du gymnase hongrois ne fut pas moins vive sur l'âme de l'enfant. Le caractère profondément religieux, quoique sans fanatisme, de la discipline piariste acheva de faire un croyant ardent de celui qui devait plus tard souffrir du plus violent scepticisme. Vingt ans après, Lenau écrivait à son amie, Emilie Reinbeck, qu'il n'avait jamais abordé la communion qu'en proie aux plus vifs scrupules.

Indépendamment des cours qu'il suivait au gymnase, Lenau avait chez lui un répétiteur, un jeune étudiant du nom de

1. V. Schwicker, *Die ungarischen Gymnasien*. Budapest, 1881. — Cf. Schmid, *Encyclopädie des gesammten Erziehungs-und Unterrichtswesens* (article *Österreich*, vol. 5).

2. Je dois ces renseignements à M. Benedict Szaplár, historiographe du gymnase piariste de Budapest, que je remercie de son obligeance.

Kövesdy, qui par son âge et son caractère sentimental, était fait pour prendre sur son élève un grand ascendant. Il faut rattacher cette influence à celle du collège ; les maîtres de Kövesdy à l'Université étaient de même origine que ceux de Lenau. Lorsque la famille, en 1816, quittera Pest pour Tokai, c'est Kövesdy qui sera chargé seul de l'éducation interrompue. Il conserva la méthode et l'esprit des anciens maîtres de son élève, qui subit brillamment ses examens pour la seconde classe d'humanités (juillet 1817) à Ujhély, où se trouvait aussi un important gymnase piariste. L'action exercée à Pest se continuait dans le même sens.

Pour ne pas rester sur ces conjectures, qu'on serait heureux d'appuyer de documents précis, il faut citer un souvenir qui s'est conservé dans une famille apparentée à Lenau, celle des Markovicz. L'écolier aurait été un vif et pétulant garçon, très disposé à jouer à ses camarades de mauvais tours, pour lesquels il avait toujours d'ingénieuses excuses. C'est le naturel du père en petit, alerte, plein de présence d'esprit, habile aux expédients. J'ajouterai enfin un jugement d'un de ses professeurs, très curieux et très intéressant, s'il ne fallait assez se défier de ces prophéties lointaines, qui se trouvent si étonnamment vérifiées par les événements. Ce maître aurait dit de l'élève dont il admirait et redoutait à la fois le talent précoce : « ce sera un homme de génie ou un fou. »

Tandis que Lenau au gymnase étonnait et alarmait ses maîtres, la famille vivait dans la gêne à Pest. Le docteur Vogel, à la recherche d'un séjour moins coûteux et plus lucratif, résolut de se fixer avec les siens à Tokai (mars 1816).

Ce voyage et ces lieux nouveaux allaient révéler pour la première fois la Hongrie à Lenau. A Pest il n'avait pu la connaître que sous le travestissement que toutes les grandes villes font subir au caractère national, et alors surtout la capitale hongroise était plus qu'à moitié allemande. De Pest à Tokai la route est longue : l'image de l'immense puszta, grise et terne à la fin de l'hiver, se fixa longuement dans

l'imagination de Lenau. Il la vit, alors qu'elle était encore pittoresque, couverte de ses troupeaux de chevaux et de bœufs à demi-sauvages, coupée çà et là d'une csarda solitaire, à peine troublée parfois par la musique des tziganes ou le galop des hussards. Ce n'est que bien plus tard que ces souvenirs prendront corps dans des poésies originales, celles qui ont rendu Lenau surtout populaire en Allemagne et à l'étranger, mais il faut en placer le premier germe à cette époque. Sauf dans ce voyage de Pest à Tokai et au retour, Lenau ne traversa plus dans leur longueur les vastes plaines de l'*Alföld*.

A Tokai, il apprit à connaître une Hongrie différente, moins originale, moins imposante que l'autre avec sa sauvagerie et son éternelle solitude, mais plus capable de lui inspirer cet amour de la nature que la puszta n'eût peut-être pas suffi à lui donner. Au milieu de riantes collines, à l'embouchure du Bodrog et de la Theiss, il vit un pays plus riche et mieux cultivé, la légendaire Hongrie des roses et des rossignols, du vin et des belles jeunes filles.

Lenau, qui avait interrompu la première classe d'humanités, se remit à Tokai à chasser les oiseaux avec passion, à vagabonder dans les champs. Cette éducation aurait peut-être suffi à un poète, mais sa mère désirait pour ce garçon qui donnait de brillantes espérances des études plus solides. En automne 1817, elle revient à Pest avec ses cinq enfants, laissant le docteur Vogel seul à Tokai. Les ressources de la famille étaient à peine suffisantes. Thérèse dut se choisir à Ofen un logement dans un quartier retiré, le faubourg de Christinenstadt¹. Ce coin d'Ofen, égayé l'été de vignes et de champs d'abricotiers, était l'hiver d'un aspect sinistre. Autour d'une chapelle abandonnée se groupaient quelques maisons, la plupart des ateliers de forgerons, dont les feux le soir achevaient de donner à la scène une physionomie étrange. Le logis même occupé par Thérèse était l'ancienne morgue

1. V. *Waldheims Illustrierte Zeitung*, 18 juillet 1863 (*Ein Wohnhaus des Dichters N. Lenau*).

attenant à la petite église et bâtie près d'un cimetière où étaient enterrés autrefois les soldats de la garnison d'Ofen. Des souvenirs sanglants et violents augmentaient encore le caractère sombre du paysage. Dans ce quartier à demi-désert, la *prairie du général*, l'ancien *Blutfeld*, les cavaliers d'Attila se provoquaient jadis en combat singulier. Un souvenir plus précis que ces demi-légendes était celui de Martinovicz et de ses six complices fusillés sur le pré (en 1798) pour avoir conspiré contre le gouvernement autrichien.

Ce champ de mort et de sang était fait, semble-t-il, pour servir d'asile et de première inspiration au poète mélancolique, à l'auteur de *Savonarole* et des *Albigéois* : d'après une légende, il aurait en partie composé les deux poèmes dans cette chapelle. Mais à cette époque Lenau n'avait encore rien de l'hypocondre. C'était au contraire un enfant vif, pétulant, très passionné, d'un tempérament tout d'instinct, que venait de développer la vie désordonnée et au grand air de Tokai. Il fut moins affecté par ce séjour que par les privations que lui et les siens eurent à supporter. On ne mangeait pas toujours à sa faim et on souffrait parfois du froid dans la maison lugubre d'Ofen. Les quelques travaux d'aiguille de Thérèse et des sœurs aînées, les faibles secours qui venaient des parents de Pest étaient insuffisants à faire vivre la famille. C'est là qu'il faut chercher la source de ces premières impressions qui commencèrent à attrister par degrés l'âme délicate de Lenau.

A Ofen il suivit les cours du gymnase supérieur, dans lequel la religion, la logique et la métaphysique tenaient la plus grande place, après les mathématiques et les sciences naturelles. Il fut cette fois encore, brillant élève, remportant dans ses examens les témoignages les plus flatteurs. Son intelligence commence aussi à se mûrir. Il aimait à se promener souvent seul dans le jardin d'Orczi, à Pest, et à laisser son esprit s'égarer en des rêveries philosophiques. Un de ses oncles, Sébastian Mihits, lieutenant de hussards en retraite, semble avoir pris plaisir à discuter avec lui ; voltairien

convaincu, il engageait avec le jeune étudiant des controverses religieuses, qu'il poursuivait même quelquefois au milieu de la nuit, en l'éveillant et lui criant en latin : « Certainement, il n'y a point de Dieu ! » Cet oncle, qui lisait avec son neveu la correspondance de Voltaire et de Frédéric II, présente sur le vif et dans l'entourage direct de Lenau, les progrès du rationalisme en Hongrie. Cette petite anecdote mérite d'être retenue parce qu'elle aide à saisir le double courant auquel l'âme jeune de Lenau ne put échapper : l'influence catholique et pieuse, représentée par sa mère et ses maîtres du gymnase piariste, et l'influence contraire, raisonneuse et critique, qui pouvait se développer à la faveur de certaines lectures et de la fréquentation de quelques esprits forts de l'ancienne génération. Cette seconde influence s'affirmera surtout dans le séjour de Vienne, luttera longtemps avec la première, pour aboutir au *Faust*.

La situation de Thérèse Vogel à Ofen était devenue de plus en plus difficile. Lenau, qui commençait à prendre beaucoup d'ascendant sur sa mère, la décida à le laisser rejoindre ses grands-parents à Stockerau, près de Vienne. Il s'était résolu lui-même à ce parti, poussé par le désir de diminuer les charges des siens, autant que par celui de vivre dans la capitale d'une vie plus indépendante. En septembre 1818, il arriva dans la maison de son grand-père, le colonel Niembsch¹.

1. La biographie hongroise de Sonnenfeld (*Lenau Miklos Élete És Művei*, Budapest, 1885) n'offre rien de nouveau sur ces premières années de Lenau. — Cf. Kohut, *N. Lenau u. Ungarn* (*Magazin für die Litteratur des In- u. Auslandes*, 9 mai 1885).

II

LA JEUNESSE. — VIENNE. — DÉBUTS POÉTIQUES

(1818-1823)

Le départ d'Ofen marque dans la vie de Lenau la fin de ce qu'on pourrait appeler son existence de solitaire. Dans le Banat, à Pest, à Tokai, à Ofen, il avait grandi en somme librement, et il a dû peut-être à ce développement spontané de son enfance la part la plus originale de son talent. A Vienne, il allait se trouver dans un nouveau milieu, plus affiné et plus bruyant, où s'est écoulée sa jeunesse, de 1818 à 1831. Elle se passa presque tout entière sur des bancs de collège, dans des amphithéâtres, au contact d'étudiants déjà en possession d'une petite renommée poétique. Les idées, les préoccupations de ses contemporains, leurs préférences politiques ou littéraires, leurs opinions religieuses et philosophiques ne restèrent pas sans influence sur son esprit. Elles l'ont vivement sollicité et elles laissèrent leurs traces dans ses premiers essais poétiques. Son éducation avait été jusqu'alors assez différente de celle que reçut la jeunesse autrichienne de 1830 ; en quittant Pest pour Vienne, Lenau allait au contraire écouter les mêmes maîtres, entendre les mêmes leçons, et peut-être sa poésie, si éloignée par les origines de celle de son temps, s'en fût-elle plus écartée encore sans ces

études communes de son adolescence. Elles commencèrent en 1818 — ou plus exactement en 1819, car l'année de début fut perdue, — par le premier cours de philosophie.

Ces études tenaient à peu près le milieu entre la classe de philosophie de nos lycées et les cours des Facultés. Les élèves recevaient l'enseignement de professeurs de l'Université. Trois d'entre eux donnent la mesure assez exacte de l'impression que ces maîtres produisirent sur la jeunesse autrichienne de 1830 ¹.

Stein, le professeur de philologie était un pédant bizarre, un original débraillé, de connaissances très réelles, mais surtout populaire par ses boutades et ses violentes sorties. Lenau cependant l'a jugé plus sérieusement que beaucoup de ses condisciples; il estimait sa profondeur de jugement, le voyait en particulier et avait avec lui de longs entretiens sur l'immortalité de l'âme ².

Stein offrait un vif contraste avec le professeur de religion, l'abbé Weindtridt ³. Ancien précepteur du comte Stadion, Weindtridt recherchait surtout la société de la noblesse, des écrivains et des artistes. Sa parole élégante, facile, entraînait son jeune auditoire. Il improvisait à demi ses leçons et discourait avec beaucoup d'enthousiasme sur la trinité du vrai, du beau et du bien. Il fait assez l'effet d'un Cousin ou d'un Joubert ecclésiastique. Cependant il oubliait volontiers son caractère de prêtre et tout en attaquant la philosophie du XVIII^e siècle, laissait percer une secrète admiration pour l'esprit de tolérance de cette période dont l'Autriche était maintenant si loin. Aussi lui reprocha-t-on de ne pas rester assez orthodoxe dans son enseignement, de ne pas s'en tenir au petit manuel de l'aumônier de l'empereur, Frint. La cabale religieuse de la cour le renversa; on prit prétexte de ses rela-

1. V. Bauernfeld. *Aus Alt- u. Neu-Wien*, vol. 12 des *Gesammte Schriften*. Wien, 1873.

2. V. Frankl. *Lenau u. Sophie Læwenthal*. Stuttgart, 1891, p. 220.

3. V. Wurzbach. *Biographisches Lexicon des Kaiserthums Oesterreich*. vol. 54.

tions avec un professeur de Prague, révoqué, lui aussi, pour la hardiesse de ses idées, et après le premier semestre de 1820, il fut mis à la retraite avec une pension dérisoire. Cette injustice provoqua une petite révolution parmi les étudiants et l'installation de son successeur fut tumultueuse. Plus tard dans sa retraite, à Rätty, près de Schrattenthal, où se trouvaient les beaux-parents de la sœur de Lenau, Weindtridt aimait à se souvenir de son ancien élève et en parlait à Thérèse avec beaucoup d'éloges.

Le dernier de ces trois maîtres, le professeur de philosophie Rembold ¹, trouva en Lenau un élève plus brillant encore; dans les examens de Pâques 1820, il fut le premier des 240 qui composaient la classe. Rembold était juste l'opposé de Weindtridt. Simple de manières, froid et sérieux, dans son cours fait en latin il savait attacher par la clarté de ses démonstrations et la pénétration de ses analyses. Ses leçons de morale provoquaient un enthousiasme général. « Pour rien au monde, écrit Bauernfeld, un des condisciples de Lenau, nous n'aurions voulu manquer une seule de ces classes, après lesquelles nous nous sentions grandis de toute la tête ². » Rembold était en morale un éclectique, mais cependant disciple assez fidèle de Kant, bien qu'il le réfutât parfois avec les arguments de Herbart. En comparant tacitement les faiblesses du dogmatisme officiel avec la puissante dialectique de Kant, les jeunes philosophes se préparaient à porter sur toutes les questions un esprit de critique et de scepticisme dont le gouvernement ne devait pas tarder à s'effrayer. Rembold reçut à différentes reprises des avertissements; finalement, en 1835, on l'éloigna de sa chaire, comme on avait fait de Weindtridt, et le courageux professeur fut obligé pour vivre, de se mettre à quarante ans à l'étude de la médecine.

Tels étaient les maîtres, du moins les principaux, ceux qui

1. V. Wurzbach. — *Biogr. Lexicon*, vol. 25.

2. Bauernfeld. *Aus Alt-und Neu-Wien*.

exercèrent sur Lenau une influence profonde, étant donnés son esprit méditatif, son ardeur à l'étude, ses connaissances antérieures, son intelligence claire et avide de preuves nettes. Le jeune philosophe était en même temps mathématicien habile, comme déjà au collège des Piaristes. Ses premières lettres, d'ailleurs mal écrites, sont pleines d'expressions abstraites et scientifiques ; on y sent le logicien cherchant à faire passer dans sa propre conduite des applications de l'enseignement qu'il reçoit. Voici à l'aide de quelles exhortations philosophiques il essaie de consoler sur les douleurs de l'absence sa mère, si tendre et si passionnée. « Notre séparation, il me semble, devrait vous être plus supportable. Pourquoi? — Ce n'est pas la coexistence des corps qui produit le fruit délicieux de la tendresse ; elle n'est qu'un moyen pour donner à la coaspération des esprits une forme, qui s'appelle baiser, étreinte ; non, c'est la pensée intérieure, tournée toute vers l'être chéri, c'est elle qui enseigne à mépriser la séparation.....¹ ».

Quant à la vie que Lenau menait à Vienne, elle semble lui convenir fort. Il fréquentait des étudiants venus d'un peu partout, la plupart déjà vieux, qui affectaient des manières de *Burschenschaftler*. Leur humeur joyeuse ne lui plaisait pas toujours, car son esprit grave, il ne faut pas encore dire mélancolique, préférait l'étude aux plaisirs bruyants.

Parmi ces liaisons de collège il en est une qui mérite d'être retenue, parce qu'elle dura longtemps, et aussi parce qu'il naquit un peu du souvenir de cette amitié une passion qui remplit les dix dernières années de la vie de Lenau². Le cousin de Sophie Löwenthal, Fritz Kleyle, suivait comme lui le cours de philosophie à l'université. Des relations d'étudiants se transformèrent vite en une amitié très intime, mais qui resta entre les deux jeunes gens. Lenau se tint à l'écart de la famille Kleyle dont il devait quinze ans plus tard être l'hôte

1. Lenau à sa mère, 12 octobre 1820 (Schurz, I, 38).

2. V. Frankl. *Lenau u. Sophie Löwenthal*, p. 211-218.

et l'ami. Il avait été facilement séduit par la sentimentalité de Kövesdy ; sa liaison avec Kleyle, nature pratique, sage et laborieuse, est plus surprenante. Il fut surtout gagné par le caractère enjoué de son nouvel ami, sa vive intelligence et sa bonté. La divergence des tempéraments les empêcha d'exercer l'un sur l'autre une profonde influence.

Lenau s'était donné tout entier à la métaphysique et son esprit plus mûri semble augmenter de hardiesse dans les conclusions qu'il tire de l'enseignement philosophique. « Mes occupations du soir, écrit-il à sa mère (13 novembre 1820) consistent à travailler mes principes. La plume à la main, on écrit mainte réflexion sur l'immortalité, la liberté, Dieu, la mort, etc. ; on s'exerce à penser, on démolit par le raisonnement mainte affirmation vermoulue ¹. » Lenau allait parfois assez loin dans ce travail de critique. Il se surprend même à douter de l'immortalité de l'âme ; il est tenté de donner raison à Voltaire qu'il cite. Du moins il a conçu de la philosophie une très haute idée ; il y trouve une consolatrice qui l'élève au-dessus du reste des hommes. Comme les étudiants de son âge, il est plein de dédain pour les opinions vulgaires et étroites des *philistins*. Mais ce mépris n'est pas seulement chez lui affaire de mode ou morgue juvénile ; il le puise dans ses études. La morale stoïcienne l'a conquis tout entier. Lecteur passionné de Sénèque, il se plaît à faire parade d'une sagesse précoce, qui lui fait regarder en pitié les agitations stériles de la foule. « Ma personne s'est élevée au dessus de tous les plaisirs que peuvent donner l'argent, les honneurs et le reste ; bien plus, je trouve même de la volupté pour l'homme à porter son univers en lui-même, sans être attaché par les liens de l'amour des jouissances à la roue du monde, où, esclave de plaisirs grossiers, on devient l'exécuteur lâche et passif de volontés étrangères... ² ».

On verra bientôt où ce stoïcisme prenait ses racines. A

1. Schurz (I, 42).

2. Lenau à sa mère. 17 juin 1821. (Schurz, I, 54.)

cette philosophie un peu prétentieuse, qui avait remplacé la sentimentalité vague des années précédentes, se joint pour la tempérer une sorte de bon sens pratique, que l'amitié de Kleyle avait pu contribuer à développer. Lenau demande à sa mère, qui depuis 1819 s'était fixée à Presbourg pour diminuer les distances, de le tenir au courant du mouvement politique, sur lequel la réunion de la Diète venait de rappeler l'attention. L'effort d'une raison en lutte contre un tempérament trop passionné se montre aussi dans le rôle qu'il joue vis à vis de sa mère. Il la console, et surtout la raisonne, cherchant à lui prouver que leur séparation provisoire est la condition d'un bonheur futur.

Au fond Lenau souffrait plus qu'elle-même de ce sacrifice qu'il avait fait de ses affections à ses études. Les grands-parents en le recevant à leur foyer lui avaient vite fait sentir qu'il ne s'appartenait plus. On avait commencé par le débaptiser, par l'appeler Franz au lieu de Nicolas ; on lui avait interdit de revoir les siens, de correspondre même avec son cher Kövesdy. La bienveillance facile du grand-père ne suffisait pas à faire oublier à Lenau le despotisme de l'aïeule sèche, froide et guindée. Son ressentiment contre elle augmentait tous les jours ; il ne l'appelle jamais que *la vieille dame* ; c'est le « mauvais génie » qui mène toute sa famille. Une situation aussi fausse et aussi pénible lui pesait ; peut-être faut-il y voir la première cause de l'humeur sombre qui commence à le gagner et dont on trouve dans ses lettres des traces de plus en plus fréquentes. « Je suis très bien portant, et plutôt à Dieu que je fusse aussi très content. Je ne puis réussir à trouver à quoi que ce soit un plaisir. Des réflexions sombres gâtent en moi le joyeux compagnon que je devrais être d'après la nature de mon esprit¹. » Voilà le secret du stoïcisme de Lenau. Sa mélancolie l'avait porté naturellement vers une philosophie triste et pessimiste qui cherche à se consoler de ne pouvoir partager les joies du monde en les

1. Lenau à sa mère, 1^{er} juin 1821. (Schurz, I, 51.)

méprisant. Ce pessimisme, il le conservera toute sa vie ; il se modifiera et deviendra sa nature propre ; mais il avait alors quelque chose d'emprunté et n'apparaissait guère qu'à l'état d'accès.

L'humeur de plus en plus sombre de Lenau, son indépendance d'esprit qui allait tous les jours s'accroissant, le dégoût des études à Vienne, devaient fatalement terminer par une rupture les rapports déjà si tendus avec la famille de son père. Un incident insignifiant en fut la cause. Sur un mot trop vif de l'aïeule, il retourne brusquement à Presbourg, auprès de sa mère (octobre 1821). Il fut décidé, ou plutôt Lenau décida, qu'il étudierait le droit hongrois à Presbourg, ces études ne demandant que deux ans, au lieu des cinq qu'exigeait à Vienne l'étude du droit autrichien.

La famille de Lenau vivait toujours dans une situation très précaire, le docteur Vogel restant comme par le passé médecin sans malades ; l'unique ressource du ménage était la pension que payaient sept étudiants en droit ou en philosophie¹. Cette jeunesse, venue un peu de tous les coins de l'empire, hongrois, allemands, galiciens, était assez joyeuse et bruyante. Lenau semble s'être tenu à distance. Il se sentait une sorte de supériorité sur ces étudiants, la plupart plus âgés que lui, et il le marquait par un ton dédaigneux et moqueur. On a un tableau curieux de cet intérieur auquel la figure de Lenau mettait une note pittoresque. Dans la grande salle à manger, qui était en même temps l'appartement du poète, s'allongeait la table des pensionnaires, présidée par la mère, Thérèse, petite, ayant déjà pris de l'embonpoint, mais belle encore, de manières distinguées et pleines d'assurance. Près d'elle, le docteur Vogel, le plus souvent muet, murmurant de temps à autre un mot timide d'approbation ; des deux côtés, les sept étudiants, et au bas

1. C'est à l'un d'eux, Fr. v. Nemethy, qu'on doit des renseignements précieux, recueillis par M. Siebenlist, sur ce séjour de Lenau à Presbourg. V. *N freie Presse*, 13 oct. 1883. N° 6871.

de la table, entre ses sœurs du second lit, deux petites fillettes éveillées de sept à neuf ans, Lenau lui-même, tantôt superbement silencieux, la main droite enfoncée à la Napoléon dans son vêtement, tantôt se lançant dans une discussion d'étudiant en philosophie, soutenant envers et contre tous, avec des exagérations de parole qui rappellent le ton de ses lettres, les affirmations les plus extravagantes. Sur ce terrain son entêtement ne connaissait pas de bornes. En un latin facile, qui servait de langue commune entre ses commensaux ignorants de l'allemand, il parlait, s'engageant dans l'argumentation la plus fantastique, mêlant les railleries aux raisons, pour ne pas renoncer à son opinion. Quand il allait trop loin, sa mère se contentait de le regarder doucement ou de lui adresser un tranquille : « Voyons, Niki ! » ; jamais elle ne se permettait un mot sévère ou une réprimande nécessaire.

Lenau est presque tout entier dans ce jeune homme : l'esprit avide de connaissances qui ne le laisse pas se contenter de ses études spéciales de droit, mais l'entraîne dans la philosophie ; le sens critique et subtil lui faisant prendre parti pour des opinions insoutenables ou paradoxales ; l'orgueil inflexible le poussant ensuite à les défendre, et la souplesse de son intelligence lui procurant des armes qui réduisaient au silence ses adversaires ou mettaient les auditeurs de son côté. Orgueil démesuré et avide besoin de savoir, l'un complétant l'autre, tel est le caractère de Lenau à vingt ans. Il passait souvent ses nuits à feuilleter de lourds volumes de philosophie ; ses voisins de chambre l'entendaient parfois discuter tout haut avec lui-même et monologuer comme son Faust plus tard.

A Presbourg, Lenau s'était mis avec ardeur à l'étude du droit hongrois, mais, malgré des examens brillants, il s'occupa, dans cette année 1822, autant de philosophie que de jurisprudence. L'étudiant enthousiaste de Klopstock et de Schiller s'accommodait mal de la sécheresse des études juri-

diques et, au bout de la première année, il déclara nettement qu'il ne les continuerait pas. Il ne se sentait, disait-il de dispositions que pour la philosophie et son idéal était alors une chaire au *Theresianum* de Vienne. Mais la grand'mère, qui, un peu avant la mort du vieux Niembsch (1822), s'était réconciliée avec son petit-fils, entendait rester maîtresse de son avenir. Elle le voulait brillant et les études de droit seules lui semblaient devoir préparer Nicolas à une carrière en rapport avec le nom qu'il portait maintenant, Niembsch von Strehlenau. Lenau résista et on prit un moyen terme. Il fut décidé qu'il n'étudierait ni la philosophie, ni le droit, mais... l'agriculture. Les conseils de l'oncle Maigraber, l'influence de son ami Kleyle, qui était déjà élève de l'Institut agronomique d'Altenburg, avaient peut-être déterminé Lenau à ce choix. Il est plus probable encore qu'il n'avait accepté que pour la forme ce compromis et qu'il comptait en faire à sa tête. Quoi qu'il en soit, il partit en octobre 1822 pour Altenburg. Sa mère, pour éviter une nouvelle séparation, abandonna aussitôt Presbourg, et traînant après elle mari et enfants, alla se fixer à Wieselburg, aussi près que possible de son cher fils. Elle oubliait dans cet éloignement diminué les misères d'une existence encore plus précaire qu'auparavant.

A Altenburg, Lenau négligea suffisamment ses nouvelles études, et son temps se passa surtout en longues courses à cheval dans la lande qui s'étend à perte de vue au sud et à l'est de la petite ville. Ce court séjour et celui de Tokai sont les deux moments, on peut dire les seuls, où Lenau a pu sentir la nature hongroise et s'en imprégner. En somme, il l'a assez peu connue. Quand il peindra les solitudes de la Hongrie, ce ne sera jamais que par un effort de mémoire. On ne trouve pas trace dans ses poésies contemporaines d'une vive impression que la lande aurait faite sur son esprit, et qui s'est marquée plus tard en traits si originaux dans les *Haidebilder*. D'ailleurs ce séjour d'Altenburg ne dura pas

bien longtemps : un automne et un hiver. Quand Lenau fut fatigué de courir la puszta, il revint brusquement à Vienne.

Si ces sautes inattendues n'étaient pas pour favoriser des études régulières, elles servaient peut-être sa poésie, bien que celle-ci soit encore restée assez étrangère aux impressions variées et curieuses que le poète pouvait recevoir de ces différents milieux. Les premiers essais poétiques de Lenau — ils datent de cette période — ne sont guère nés que de ses lectures. Déjà en 1821, à Vienne, il avait commencé à versifier. « Mon occupation favorite, écrit-il à sa mère, est maintenant de lire et d'écrire des poésies. D'ici à mon arrivée à Presbourg, je pourrai sans doute vous lire un ou plusieurs actes de la tragédie que m'inspirera la muse terrible que j'aime entre toutes ¹. » Le style des lettres de Lenau rappelle en effet, par l'emphase et la phraséologie ronflante, la langue d'une tragédie de rhétoricien, en même temps qu'il éclaire sur son goût littéraire et sur le choix de ses modèles. Ce langage est à la hauteur du ton de Schiller dans les *Brigands* ou dans *Fiesque*. D'ailleurs le rôle favori de Lenau était celui de Verrina, lorsque avec ses camarades d'études, il se montrait sur un théâtre de société. Quant à cet essai de tragédie, il n'en est rien resté, non plus que des poésies auxquelles il fait allusion dans ses lettres.

Il n'avait pris guère pour confident, de ses débuts poétiques que sa sœur et Schurz, son beau-frère. L'exemple de ce dernier, que dans la famille on appelait *le poète*, ne fut pas sans doute étranger au goût que Lenau conçut pour la poésie. Le talent de Schurz, très modeste et sans prétention, était surtout connu d'un petit cercle d'amis qu'il réunissait parfois chez lui pour leur lire ses derniers vers. Il possédait à un haut degré l'art de la lecture et il l'enseigna à Lenau. Ce fut aussi par Schurz que Lenau apprit à connaître quelques noms de la littérature allemande. On aurait pu lui

1. 8 mai 1821 (Schurz, I, 50).

souhaiter un autre initiateur. Schurz se faisait de la poésie une idée assez pauvre ; il n'y voyait guère qu'une forme savante, faite pour envelopper des idées nobles ou difficiles, ou bien encore un prétexte à description. Lenau lut avec lui Klopstock, puis Jacobi et Voss. Comme Schurz se flattait d'être du métier, c'est surtout la technique qui l'intéressait dans cette étude. Tous deux étudiaient avec patience et avec passion le mécanisme savant des odes de Klopstock, puis les hexamètres plus faciles de Voss. En Autriche, on avait pour les poètes en renom à peu près le même enthousiasme qu'en Allemagne, mais on retardait toujours de quelque vingt ans. De Goëthe, de Schiller, encore moins de Rückert ou de Platen, il était peu ou point question. A côté de Klopstock et de Voss, les poètes savants, on avait les poètes populaires, Bürger et Hölty. Schurz fut mieux inspiré dans ce dernier choix. Il est probable aussi que Lenau dut connaître Byron, peut-être même dans l'original. Au milieu de 1826, il étudie sa langue avec un jeune Anglais, à qui il donnait en échange des leçons de philosophie. Cependant aux modernes il préfère la lecture des anciens. Il trouve dans la poésie lyrique contemporaine une imagination trop déréglée et il veut que la raison conserve tous ses droits. Il se ressent de sa première éducation classique de Hongrois. S'il a pratiqué peu les Grecs, il est très familier avec les Latins, surtout avec Horace et Sénèque. Il les relit sans cesse, il les traduit avec Schurz, et les cite et les commente dans ses lettres ; il empruntera autant à Horace qu'à Klopstock le mètre de ses odes.

Cette éducation poétique se trahit dans les premiers essais de Lenau, les *Fragments* et les quelques pièces qui se rapportent au séjour de Presbourg. Ces poésies, il faut le dire vite, n'ont pas grande valeur, et Lenau les a retranchées de son recueil dès la seconde édition. Ce qui vaut le mieux dans cet ensemble ce sont les *Fragments*, dont la vigueur d'expression et la verve satirique s'accordent bien avec l'étu-

diant moqueur de Presbourg. Il raille avec assez d'agrément la métaphysique et la psychologie étroites des pédants à perruque (*Auf einen Professor*), l'hypocrisie avide du clergé et la sottise de la foule (*der geldgierige Pfaffe*). Mais à côté de morceaux originaux, il y a beaucoup de lieux communs : sur la vanité de nos espérances (*der Jüngling*), la fausse amitié (*der falsche Freund*), la poésie vénale (*der feile Dichter*), l'oppression de la liberté (*die schlimme Jagd*). Ici reparait l'élève plein de souvenirs classiques, le lecteur de Sénèque, prêt à déclamer en faveur des vertus stoïciennes, et peut-être aussi l'étudiant en droit de Presbourg, le Magyar jaloux de son indépendance nationale. Une poésie de plus longue haleine et qui semble se rattacher à cette période est l'ode *A un Tyran*. Elle rappelle la langue des premiers drames de Schiller et les divagations violentes des poètes de Göttingue ; mais Lenau a surpassé ses modèles par l'entassement des figures de mauvais goût et l'outrance des métaphores.

Cependant, plus encore que Schiller et les *Hainbündler*, Klopstock avait fait sur lui une vive impression. Klopstock est un des premiers poètes qu'il ait étudiés et sérieusement essayé de reproduire. C'est par la dignité de sa poésie que Klopstock l'attira ; ce caractère majestueux et un peu guindé était fait pour plaire à un débutant. Les préoccupations religieuses et philosophiques de Lenau s'accordaient également avec le ton grave de Klopstock. En parcourant les *Juvenilia* de Lenau dans le recueil de ses œuvres, j'étais étonné de n'y pas rencontrer quelque long morceau en hexamètres ou en distiques, dans lequel, mêlant Klopstock à Sénèque, il nous aurait fait sa profession de foi religieuse. Ce morceau existe ; c'est une des plus anciennes poésies (de 1823)¹. C'est un hymne à la nuit propice au recueillement philosophique. Le

1. Il ne se trouve dans aucune édition et a été publié pour la première fois dans le volume de M. Frankl *Lenau u. Sophie* p. 218. *In einer Sommernacht gesungen.*

calme religieux de la nature fait rentrer le poète en lui-même et il médite sur le problème de la destinée humaine. L'âme meurt-elle comme la fleur de l'arbre qui sèche après avoir exhalé son parfum, ou continue-t-elle à vivre en se confondant de plus en plus avec la divinité ? L'inspiration de ces vers est sans doute religieuse, mais cependant avec des nuances assez différentes des poésies du même genre qui se rencontrent dans Klopstock. On sent dans ce dernier le luthérien croyant et convaincu ; chez Lenau c'est moins de Dieu que de la Divinité qu'il s'agit ; il semble qu'on entende plutôt un déiste, et même un déiste qui a très peu à faire pour tourner au panthéiste. Ces vers laissent deviner l'impression qu'avait faite sur l'esprit du jeune philosophe l'étude de la philosophie de la nature qui dans l'Allemagne du Sud et en Autriche tendait déjà à se substituer à la philosophie critique de Kant. C'est dans la forme et dans le détail bien plus que dans l'inspiration générale qu'apparaît l'influence de Klopstock. Le morceau est écrit en hexamètres d'une facture peu habile et qui sent l'élève inexpérimenté. Les vers de Lenau, plus simples sans doute, plus clairs que ceux du modèle, sont aussi moins bien rythmés et plus prosaïques. Quelques-uns, tout essoufflés, se terminent avec peine sur un monosyllabe, pronom ou article. Si l'on voulait entrer dans le détail, on trouverait encore que Lenau doit à Klopstock quelques bagatelles¹ ; mais comme cette imitation n'a pas laissé chez lui de traces profondes, il est inutile d'y insister. Pour être complet il faut signaler un point par où il se rattache bien à ce premier maître. Je veux parler des poésies inspirées par une fiancée idéale, vivant quelque part pour le poète, qui l'appelle en vain de ses désirs. (*An Mathilde, An die Ersehnte*). Ce mélange de métaphysique et de passion, qui associe l'amour avec les idées de Dieu, de l'immortalité de

1. Par exemple, la répétition de l'expression, le participe employé comme épithète, source de dactyles faciles, l'usage de mots soi-disant poétiques, *Zähre, West, Hain, Antlitz, Flur, Odem*, etc.

l'âme, resta cher à Klopstock et à son école, et, sous d'autres influences, il reparaitra dans la poésie de Lenau, transformé seulement.

Les quelques pièces composées à Presbourg (1822) sont surtout des poésies d'amour, mais où la passion n'est que dans les mots. Il est difficile d'ailleurs de croire que le poète ait été sincèrement épris, à voir les formes compliquées, le sonnet et le ghazel, dont il a fait choix.

Pour compléter le bilan de ces Juvenilia il faut y joindre les *Odes*, bien qu'elles appartiennent à une époque un peu postérieure. Malgré la gêne de la forme, elles ont plus de valeur que les poésies précédentes. On y sent surtout l'influence d'un nouveau maître, Hölty, qui remplaça avec bonheur Klopstock.

Lenau l'a lu, il l'a aimé et il a pris plaisir à le reproduire. Hölty, bien que se rattachant à l'école de Klopstock, avait un tout autre tempérament poétique, qui n'était pas sans analogies avec celui de Lenau. Une jeunesse difficile avait amené dans tous les deux une disposition naturelle à la mélancolie, augmentée encore pour Hölty par l'atteinte d'un mal incurable. Seulement une sorte de naïveté d'enfant et les exigences de la mode littéraire firent que Hölty ne s'abandonna pas trop à son humeur triste. Il chante comme ses contemporains, comme Voss, Cramer, Schmidt, Boie et toute l'école de Göttingue, l'amour, le bruit des baisers ravis et rendus, les *appâts* de bergères idylliques, les bergers et leurs *chalmesaux*, les *bosquets* et les *guérets*, et tous les sujets que ces prétendus poètes ont tour à tour exploités sur une lyre ou une harpe imaginaires. Hölty n'est pas moins conventionnel qu'eux. Il parle sans cesse de l'amour sans l'avoir connu, il vante les charmes du tabac qu'il abhorrait, et lui, l'étudiant pauvre, mort presque de misère, n'est jamais las de faire couler le vin du Rhin dans ses *Odes* et dans ses *Lieder*. Ce qui le sauve à nos yeux, c'est un vif sentiment de la nature, et j'aime à croire que c'est surtout par là qu'il sut plaire à Lenau.

Sa seconde excuse est ensuite cette mélancolie discrète qui touche d'autant plus que le poète se savait plus près de la mort.

Lenau a commencé à l'imiter un peu à tort et à travers, lui empruntant ses paysages, cadre et accessoires. Hölty avait chanté des Daphné et des Mélinde : Lenau nous présente aussi une Mirza écoutant sur le sein de son fidèle berger les plus doux accents de *Philomèle*. Et comme le débutant qui veut renchérir sur son modèle, il a mis dans ses paysages un soin plus patient de description, et l'effort n'a pas été malheureux. A la suite de Hölty, il célèbre encore l'immortalité du poète, lance l'anathème aux tyrans sanguinaires, pleure la perte d'une maîtresse imaginaire ou la mort d'un ami. Presque partout les odes ne sont que des thèmes sur lesquels le poète s'est exercé de parti-pris. D'ailleurs, c'est par des côtés assez extérieurs et purement formels qu'il rappelle Hölty. Par la langue, par le vocabulaire pseudo-poétique, par le ton qui reste toujours un peu solennel, par les réminiscences classiques, par la prosodie surtout, ces essais de Lenau appartiennent à la fausse poésie de la fin du XVIII^e siècle qui s'incarne dans le *Göttinger Bund*. Il faut même ajouter qu'il conserva très longtemps dans sa langue poétique des termes, des images et des tours qui, sans être des emprunts directs de son premier favori, le rappellent cependant trop étroitement pour qu'on puisse nier l'imitation. On ne saurait en dire autant de Klopstock ; son influence s'arrête aux premiers débuts de Lenau.

Il y a néanmoins dans les *Odes* un grand progrès sur les poésies antérieures, bien que Lenau les ait exclues comme les premières de la plupart de ses éditions. En quittant Klopstock pour se rattacher à Hölty, il s'est défait du langage pénible et obscur qui semble inséparable de l'hexamètre. Il offre aussi çà et là des traits heureux, des détails vraiment poétiques, et même quelques pièces entières d'une belle venue, comme l'ode *A Senèque*, originale et

énergique, ou celle *A Hölty*, gracieuse et douce autant que son modèle.

En dépit de ces exceptions, la poésie n'a été jusqu'ici pour Lenau qu'une sorte de jeu auquel il prenait plaisir et où la forme le préoccupait bien plus que le fond. De là la diversité de ses inspirations et le vague dans lequel il reste. La matière paraît lui manquer. Il ignore encore l'amour, et bien qu'il eût déjà beaucoup souffert de la vie, il n'avait pas été atteint assez rudement pour trouver dans sa douleur un motif poétique bien personnel. Seule il semble que la philosophie eût dû l'inspirer davantage. Mais le conflit entre ses croyances et ses doutes, d'où jaillit pour la première fois l'originalité de sa poésie, n'avait pas encore été assez vif. Lenau n'était alors rien moins qu'un sceptique, bien plutôt un croyant très convaincu, un spiritualiste et un idéaliste décidé. Les vers où il malmène les philosophes, où il parle avec irrévérence du clergé, où il raille la vanité de la science (*der Unbeständige*) ne sont que des boutades ; en réalité le fond de ses croyances était encore solide. Pour ce motif sans doute la note pessimiste est si légère dans ces premières poésies. On a trop voulu faire de Lenau un mélancolique né, le poète prédestiné de la douleur. Il ne l'était pas encore. Ces essais le révèlent plutôt ardent, vif, pétulant, passionné, comme on l'est à son âge, pour la liberté et l'idéal, c'est-à-dire pour la vie. Il faut le ranger avec ses premiers vers dans l'école de Klopstock, de Schiller, des *Hainbündler*, des *Stürmer* et *Dränger* ; tour à tour il a reflété leurs idées, et principalement dans ce que ces différents esprits ont de commun, de même qu'il les rappelle par la forme rude et désordonnée ou bien vague et nuageuse.

Dans cette forme surtout on reconnaît l'inexpérience et les tâtonnements du débutant, qui voit dans la poésie un art malaisé, ne s'acquérant qu'à force de patience. Lenau prend tour à tour à Klopstock et à Hölty l'hexamètre ou la strophe antique, à Wieland l'ottave rime, à Platen le ghazel, aux

romantiques le sonnet. Lui, qui n'a peut-être pas eu d'égal pour la monotonie des mètres, offre dans sa jeunesse une profusion étonnante de systèmes poétiques. Il s'est risqué dans les genres à la mode après s'être essayé dans les genres démodés. Il a été assez gauche dans le maniement de ces formes difficiles, et l'harmonie, qui sera la qualité maîtresse de son vers, en est souvent absente ; le style est presque toujours âpre et rocailleux. Un autre défaut de cette poésie est l'obscurité, obscurité à la fois de l'idée et de la langue. Lenau, il n'est pas trop tôt de le dire, est subtil, et il le restera toujours beaucoup. Ses poésies les plus populaires sont, il est vrai, des modèles de simplicité, mais elles sont l'exception, et parmi ces premières pièces quelques-unes, du moins dans le détail, sont de véritables logogripes.

En résumé, le véritable Lenau est assez différent de l'auteur des *Fragments* et des *Odes*. On comprend que le poète ait rejeté longtemps de son œuvre la plupart de ces pages qui la déparaient sans la compléter beaucoup. Sa gloire n'avait rien à perdre à renoncer à ces premières notes aigües et fausses. Kerner avait dans sa ménagerie domestique un corbeau qu'en souvenir de son mélancolique ami il avait baptisé du nom de Niklas. L'idée plut à Lenau ; l'oiseau lui était un heureux symbole de sa tristesse ; il pourrait être aussi celui de sa poésie. Mais le corbeau Niklas n'est encore qu'un geai bavard, paré peu adroitement de plumes mal assorties et aux couleurs criardes ; elles tomberont une à une, et bientôt il ne restera plus qu'un plumage tristement, uniformément noir, mais aux reflets riches, à la couleur attirante, aux teintes chaudes et métalliques.

III

LE MILIEU LITTÉRAIRE DE VIENNE

(1800-1830)

Les premiers essais poétiques de Lenau étaient nés de son isolement, de ses lectures, du besoin ordinaire aux esprits jeunes de jouer avec le vers. Conçus dans la solitude, ils avaient quelque chose d'abstrait qui les éloignait du milieu où le poète avait vécu. Après le départ d'Altenburg, pendant les sept années de son nouveau séjour à Vienne, Lenau se mêlera davantage à ses contemporains, il se livrera plus à eux, il se laissera aller à des confidences, parfois se hasardera jusqu'à publier quelques strophes. C'est à ce moment qu'il a subi le plus leur influence et qu'il reflète aussi leurs principales préoccupations. La première édition de ses poésies, qui ne devait paraître que dix ans plus tard, est comme une image fidèle des débuts de l'école autrichienne. En retour, l'esprit et les œuvres de la jeune génération de 1830 expliquent et éclairent l'évolution du talent de Lenau.

Sous le règne de Joseph II la littérature autrichienne avait surtout vécu de la philosophie française¹. Le côté sérieux et aristocratique de cette imitation s'incarne en Sonnenfels,

1. V. Pawel, *Die literarischen Reformen des XVIII. Jahrhunderts in Wien-Wien*, 1881.

le côté frivole et populaire en Blumauer. La tendance générale des écrivains était alors la polémique et la critique et ils se plaisaient dans la forme légère et superficielle de notre xviii^e siècle. Dans la période suivante, sous l'influence de la réaction politique, la littérature revêt un caractère religieux, moral et didactique et affecte le sérieux, comme elle avait affecté la frivolité. Déjà la grave discipline de Klopstock, qui avait joui en Autriche d'une grande popularité, avait préparé cette évolution. Dans la jeune école se fondront les deux éléments : l'esprit d'opposition et le souci d'un art plus sévère.

Au commencement du siècle l'influence des classiques est remplacée à Vienne par celle des romantiques. Ce changement fut favorisé par un réveil du sentiment religieux ¹ que le dégoût du rationalisme, le fond de piété inhérent au tempérament national et aussi les malheurs de l'empire expliquent assez. Le roman d'*Agathoclès* de Caroline Pichler, contemporain des *Martyrs*, trahit des préoccupations analogues en Autriche et en France. Dans la peinture le christianisme romantique de Schaller remplace la manière antique de Füger. Mais l'évolution ne se marqua pas seulement dans la littérature et dans l'art ; les conversions sont devenues un fait ordinaire ². L'opinion, de déiste et tolérante, s'est faite mystique et ultramontaine. De son côté, l'école romantique vieillie s'accommodait fort de l'épicurisme des mœurs viennoises et sa seconde enfance s'écoulait heureuse sur les bords du Danube.

Dans les vingt premières années du siècle, la littérature autrichienne était tout entière au romantisme, ce qu'on pourrait appeler le romantisme populaire, qui avait cessé d'être une initiation. La poésie doit entrer dans le peuple

1. V. Guglia, *Religiöses Leben in Wien*, 1815-1830. (*Allgemeine Zeitung*, N° 154, 5 juin 1891.)

2. Perthes, le libraire de Hambourg, protestant convaincu, qui visite alors Vienne, défend les abjurations de ses anciens coreligionnaires.

pour s'y vivifier, avait dit le cénacle ; mais c'était le peuple qui était entré dans la poésie, et il l'avait faite peuple, plus encore que populaire. Il lui avait donné ses goûts, son admiration innée du décor, son amour des sentiments exagérés et excessifs, de l'étrange et du mystérieux.

A côté de cette littérature pour le peuple vivait la littérature du peuple. Le théâtre des faubourgs, où l'on applaudissait les caricatures bouffonnes des légendes mythologiques, les parodies de l'opéra et de la tragédie à la mode, ou les aventures grotesques des Kasperl, des Staberl, des Thaderl, avait recueilli la veine spontanée et originale du grand public de Vienne, public joyeux, gai, frondeur à l'occasion, mais sans méchanceté, naïf avant tout, fier de sa ville, qui est pour lui le paradis sur terre. Ce théâtre, sorte de grand Guignol dressé dans la Leopoldstadt ou la Josephstadt, pour de grands enfants, avec de grands acteurs, apparaît comme la continuation des arlequinades du Prater que Sonnenfels avait essayé en vain de proscrire. Le vieil esprit viennois avait conservé tous ses droits, soutenu par le talent et la verve de l'acteur, qui à Vienne n'était pas seulement l'interprète, mais le collaborateur du poète.

De même que le théâtre était le grand divertissement populaire, il constituait aussi la grande préoccupation de la presse viennoise, qui jouissait à peu près des mêmes libertés que celles dont parle Figaro. La *Theaterzeitung* de Bäuerle, la *Modezeitung* de Schickh, avec les feuilles dites *humoristiques*, les journaux amusants, donnent la véritable mesure de cet esprit frivole de la société. Rire et s'amuser était le mot d'ordre, et il ne manquait pas d'esprits souples et alertes qui recherchaient ce rôle séduisant de bouffon du public viennois. Wiest, puis Saphir, le tinrent tour à tour avec un brillant succès. Dans la poésie légère, beaucoup comme Castelli, appartiennent à la même famille d'esprits ; ils rappellent les vers gracieux et frivoles des contemporains de Joseph II, parfois aussi leur verve cynique et triviale. Seulement cet

humour, grossier, quoique non sans valeur, ne s'étale plus au grand jour; il s'est réfugié dans des sociétés privées. Dans la *caverne de la Ludlam* ¹ (1816-25) subsistait bien vivante la tradition joyeuse des *Spassmacher* dont les véritables Viennois étaient plus soucieux que de leur gloire littéraire.

Grillparzer, qui fréquentait sans s'y plaire les réunions des *Ludlamites*, jugeait sévèrement ce goût de la bouffonnerie « qui ne laisse plus l'esprit s'arrêter sur une idée » ². Beaucoup d'autres se détournèrent aussi de cette humeur joyeuse et superficielle. Bauernfeld, qui par tempérament n'aurait dû rester qu'un amuseur public, se rapprochera de Grillparzer par une haine commune du médiocre dans la poésie et dans la politique, et les conseils de ce maître difficile le ramèneront vers un art plus sérieux. Là même où on s'y attendrait le moins, jusque dans le monde du théâtre, se retrouve le désir d'échapper à la vulgarité. Bauernfeld raconte que l'acteur Vogl occupait ses loisirs à méditer les plus ardues problèmes philosophiques. On le rencontrait dans les coulisses, en Agamemnon ou en Oreste, plongé dans la lecture de Thomas à Kempis ou d'Épictète ³.

On sentait en effet une orientation nouvelle dans les esprits, comme un double effort pour sortir du genre léger et sans fond où le naturel viennois retenait le grand nombre. D'autres travaillaient à se dégager des théories romantiques pour revenir à un art plus spontané et plus personnel. On cherche en même temps à renouer avec les opinions libérales du XVIII^e siècle. La période d'affranchissement commence pour l'Autriche ⁴. Il y eut beaucoup de tâtonnements, d'hésitations, d'arrêts, de reculs; le terrain gagné fut

1. V. Castelli, *Memoiren*.

2. V. Grillparzer-Jahrbuch, vol. 2 (1892). — *Tagebuchblätter*, 1826.

3. V. Bauernfeld, *Aus Alt-u. Neu-Wien*.

4. V. Schors. *Die österreichische Dichterschule*. Programm. Böhmisch-Leipa, 1872. Minor. *Die deutsche Literatur in Wien u. Niederösterreich (die öster-ungar. Monarchie in Wort u. Bild*. Wien 1886, p. 139-169). Cf. Minor, *Zur Bibliographie und Quellenkunde der österreich. Lit.gesch.* (*Zeitschrift für österreich. Gymnasien* 1886, vol. 37).

reperdu, puis regagné de nouveau. Même parmi ceux que leur tempérament éloignait de l'opposition, un changement s'était fait. L'oppression du gouvernement, les contradictions entre les sentiments et les idées, l'indifférence du public pour des préoccupations supérieures, l'étude de la philosophie critique de Kant avaient jeté la jeune génération dans un malaise qui poussait les plus délicats à la spéculation et à un examen plus attentif du moi. Ce besoin d'analyse entretenait un pessimisme toujours croissant, un *Weltschmerz* surprenant chez des Viennois, mais réel. La mode s'en mêla aussi un peu, comme dans tous les grands mouvements qui agitent une société : plus ils sont profonds et plus ils sont contrefaits par l'engouement ; c'est une des marques de leur sincérité que d'être exposés à une imitation affectée.

Ces esprits se réfugiaient dans le ciel où Schiller a recueilli le poète tard venu et déshérité. Ils ne conçoivent pas le monde en dehors de la poésie, et le poète leur apparaît comme le plus intéressant de tous les êtres, nature délicate, incomprise de la foule, douée d'une sensibilité douloureuse, d'où naissent ses souffrances. De là cette abondance de drames dont des artistes sont les héros (*Künstlerdramen*) ; de là toutes ces études psychologiques où chacun se regarde avec complaisance comme en un miroir et cherche à son tour la solution du problème qui se pose pour tout artiste, le secret de vivre pour l'art et pour le monde. C'est le sujet du Tasse qui revient en cent façons, approfondi ou effleuré, dans la *Sapho* de Grillparzer, dans le *Pétrarque* de Halirsch, dans *Kerker und Krone* de Zedlitz, la *Mort du Tasse* de Raupach, *Garrick à Bristol*, *Hans Sachs*, *Boccaccio* de Deinhardstein. Pour ces hommes d'abstraction, la réalité passait au second rang, au moins dans leurs théories, car dans la pratique ils se montrent souvent plus positifs. Cette conception de l'art n'était guère pour beaucoup qu'une mode, qu'une manie littéraire qui leur plaisait peut-être surtout

par l'effet du contraste. Ces poètes, qui nous parlent sans cesse de leurs chants, de leur lyre, de leur harpe, étaient, pour la plupart, de paisibles bureaucrates que la poésie consolait d'un labeur vide. Ils retournaient tous, comme Grillparzer, le mot du poète espagnol, et pour tous le rêve devenait la vie.

On assiste avec eux aux premiers efforts de la génération contemporaine ¹ de Lenau, talents encore bien modestes qui n'avaient jusqu'à présent de commun qu'une extrême jeunesse et une déplorable précocité. C'étaient des enfants à leurs débuts et ils restent encore des enfants, lorsqu'on trouve réunies en recueil, entre 1825 et 1830, leurs juvenilia éparses dans les revues et les almanachs. Ils avaient tous leurs modèles et leurs poètes favoris, la plupart les yeux tournés vers Byron ou Uhland, selon qu'ils étaient tourmentés davantage par le *Weltschmerz*, ou qu'ils préféraient suivre la voie large et battue de la ballade, d'ailleurs également insignifiants et monotones.

L'école souabe, la fille aînée, sage et raisonnable, du romantisme, avait eu peut-être ses plus nombreux disciples en Autriche. Les poètes souabes et Walter Scott y développèrent un genre que le goût national modifia d'ailleurs assez profondément. Uhland, « le plus classique des romantiques », eût désavoué ce cadre mélodramatique que les Autrichiens jugeaient inséparable de la ballade et de la romance. L'amour du fantastique, des apparitions, des esprits, des scènes nocturnes, des tableaux poussés au noir, devint vite et resta longtemps leur manière, presque leur manie. Lenau, comme les autres, subit une mode, qui du reste n'était particulière ni à l'Autriche, ni même à la poésie.

L'influence de Byron avait en outre favorisé cette évolution. Peu d'auteurs ont été plus étudiés, plus commentés, plus admirés, plus souvent traduits, plus fidèlement imités que

1. V. *Album österreichischer Dichter*. Wien, 1850.

le *grand Anglais*, comme on l'appelait. La verve ironique de Voltaire et l'émotion amère de Rousseau avaient trouvé dans le génie étincelant de Byron un interprète qui relie le XVIII^e siècle au XIX^e. Pendant qu'on le honnissait dans son pays, il devenait un des grands éducateurs de l'Allemagne littéraire. En Autriche, il avait des admirateurs de tout rang et de tout âge. Metternich savait par cœur des chants de *Child-Harold* et M^{me} Pichler traduisait à cinquante ans le *Corsaire*¹. Mais c'est la jeune génération surtout qui s'éprit du « Napoléon de la poésie moderne ». Le dandysme devint à la mode à Vienne ; il s'y appelait *das grandiose*. L'aristocratique insolence du lord écrivain en imposait à ces jeunes auteurs qui ne pouvaient montrer de morgue qu'en vers ; leur vague mélancolie se nourrissait de l'âpreté du misanthrope généreux. On se plut à lui emprunter ses héros cruels et magnanimes, à imiter ses exagérations de pensée et à copier ses descriptions chargées en couleur. L'école romantique française, qui, en partie, procédait aussi de Byron, ne devint pas moins populaire en Autriche. Au contraire, les romantiques allemands, et Heine lui-même, y restèrent à peu près des étrangers.

Tous ces jeunes écrivains qui se cherchaient des modèles n'étaient encore que des promesses d'avenir ; mais quelques talents plus anciens et plus mûris marchaient déjà dans une voie indépendante et commençaient à marquer plus nettement l'orientation nouvelle de la littérature autrichienne.

A Grillparzer, revient l'honneur d'avoir été le maître et le guide de la nouvelle poésie. Le premier, il s'avisa de regarder de près ce moi qui était plus intéressant que les machinations de la fatalité ou les aventures des héros conservés par l'histoire et la légende. Quoique son théâtre soit parfois grec, l'esprit en est tout moderne, et l'être intime, complexe et fuyant qu'il se plaît à dépeindre, appartient tout entier à

1. V. C. Pichler, *Denkwürdigkeiten*.

l'époque et à l'auteur. Grillparzer sentait que ses efforts vers un art sérieux devaient avoir une influence féconde sur la littérature autrichienne. « En interdisant mon *Ottokar*, écrit-il au comte Sedlnitzky (1823), vous m'ôtez le fruit de longs travaux, mon espoir dans l'avenir, vous m'anéantissez et avec moi peut-être toute une série de talents en germe qui trouveront dans mon exemple un avertissement à se réfugier dans les vulgarités du journalisme et de la farce, dont on me punit si durement de m'être écarté ¹. » Les mesquineries du gouvernement, les misères de la critique, la froideur du public, et surtout le tempérament dont il souffrait arrêterent sa production poétique pour le jeter dans les « jouissances passives de l'esprit ». Les dernières poésies qu'il fit paraître, ses *Tristia ex ponto* (publiées en 1835, mais écrites de 1825 à 1830), révèlent une lassitude profonde et un pessimisme incurable. Mais il avait montré la voie.

A côté de Grillparzer un autre poète dramatique essayait de relever à sa façon le goût contemporain. Au lieu des Kasperl et des Staberl, qui n'étaient que la copie ou la caricature du menu peuple viennois, Raimund veut montrer au public un portrait idéal de lui-même et hausser le peuple à son niveau au lieu de s'abaisser jusqu'à lui. A l'imagination gracieuse et pittoresque d'un conteur populaire, il joint la sagesse profonde d'un moraliste qui souffre plus qu'un autre des travers des hommes, peut-être parce que par métier il est forcé d'en rire. Des traces de misanthropie et de pessimisme apparaissent dans ses dernières pièces. Il devait être bientôt lui-même une victime de cette hypocondrie qui avait déjà produit dans Grillparzer un suicide intellectuel.

Un auteur presque inconnu, mais qui méritait mieux que l'oubli, Mayrhofer², est un exemple plus vivant encore de ce malaise où la contradiction entre de nobles aspirations et les

1. V. *Grillparzer-Jahrbuch*, vol. I (1891), p. 184.

2. V. Gräffer. *Kleine Wiener Memoiren*. Wien 1845. — Cf. Wurzbach, *Lexicon*, vol. 17.

misères de l'époque avait jeté les meilleurs. Il conduisit Mayrhofer jusqu'au suicide. C'était pourtant un esprit vigoureux, qui s'appliqua à mettre dans sa vie la fermeté et la dignité stoïciennes, jusqu'à ce qu'il abandonnât la lutte inégale. Il publia en 1824 un court recueil de poésies, dont les vers sobres, un peu rudes, faisaient appel à l'énergie et à l'activité. En 1817 il avait fondé une revue (*Beiträge zur Bildung für Jünglinge*) pour développer le patriotisme dans les jeunes âmes.

A ce groupe des écrivains originaux et graves, on pourrait l'appeler aussi le groupe des hypocondres, il faut joindre Enk et Feuchtersleben¹, deux natures réfléchies, pessimistes, deux esprits tournés sans cesse vers l'observation du moi et plus portés, comme tous les mélancoliques, à découvrir ses faiblesses que ses vertus ; tous deux grands admirateurs de Goëthe, dont ils partageaient presque le panthéisme, tous deux aussi enthousiastes de Kant, dont l'austère morale les avait séduits. Pour les romantiques le poète était tout : être artificiel, bizarre, création de leur imagination. Ces penseurs mettaient au-dessus l'homme ; ils prêchaient avec Schiller et Goëthe la dignité de l'être humain, la nécessité et la sainteté de l'effort. Feuchtersleben ne pouvait regarder la statue de Joseph II sans verser des larmes d'émotion ; l'amour de l'humanité décida de sa vocation de médecin. Enk, intelligence claire, précise, esprit très érudit, mais ouvert à toutes les littératures, était une nature faite pour écarter des talents plus brillants des extravagances et des hésitations de la génération contemporaine. Autour du savant bénédictin de Mölk et du médecin-philosophe s'était formé un noyau d'écrivains et de critiques, Straube, Kaltenbäck, Hammer, Karajan, Witthauer, d'autres encore, qui en partageant leurs vues travaillaient à relever le goût public et à émanciper l'esprit national. Il faut faire surtout honneur à Enk et à Feuchtersleben d'avoir provoqué

1. V. Feuchtersleben. *Sämmtliche Werke*, 7. vol. Wien 1853 (introduc. de Hebbel).

ces tentatives. Tous deux n'avaient encore produit que très peu, mais ils agissaient sur les jeunes talents par leurs idées, par leurs discussions, en particulier dans les cercles du *Stern* et du *Neuner* dont ils faisaient partie l'un et l'autre.

Zedlitz n'appartient ni par son tempérament ni par sa carrière à ce groupe d'esprits sérieux ou sombres. Il débuta cependant par une œuvre (*Todtenkränze*, 1827) qui marque non moins vivement l'intention de réagir contre les inspirations ordinaires de l'époque. Au milieu d'un public qui ne demandait qu'à vivre et à bien vivre, Zedlitz chante les grands morts, ceux qui ont laissé une trace durable de leur passage, qui ont cru à la gloire, à l'amour, à la poésie, au progrès, à l'immortalité de toute noble passion. Mêlant dans un groupe assez hétérogène Wallenstein et Pétrarque, Napoléon et le Roméo de Shakespeare, le Tasse, Byron, Canning, Joseph II, il leur tresse des couronnes en d'ingénieuses canzones. Toute aspiration élevée est bonne, parce qu'elle est le germe de grandes actions, tandis que le scepticisme est stérile. Quels que soient les contradictions et les défauts de composition de l'œuvre et en dépit d'une certaine convention, cette religion de l'idéal frappa les Phéaciens de Vienne¹.

C'est dans le même esprit que le comte Auersperg, qui avait pris le pseudonyme symbolique d'Anastasius Grün, composa un peu plus tard sa première grande œuvre, *le Dernier chevalier* (1830). Simplement poète ingénieux et brillant dans les *Pages d'amour* (*Blätter der Liebe*), il s'annonce déjà comme l'ardent avocat de la liberté de penser. A travers de fatigantes descriptions, rappelant trop son modèle, le poète du *Theuerdank*, les contemporains devinèrent dans *le Dernier chevalier* une invitation à prendre congé du passé. « On sentait, dit Bauernfeld, ce qu'on avait perdu et en même temps on se tournait vers l'avenir pour voir ce qu'il allait donner en échange et en compensa-

1. V. lettre de C. Pichler à Thérèse Huber, 7 janvier 1828 (*Grillparzer-Jahrbuch*, 1893).

tion¹. » Dans quelques épisodes Max parle comme Joseph II ou Posa, et dans l'épilogue le poète flétrit, en son propre nom et avec plus de franchise, la paresse et la mollesse de la génération présente.

Un courant romantique et un courant populaire, qui parfois se mêlent sans se confondre, caractérisent le mouvement littéraire en Autriche dans les vingt premières années du siècle. Tous les deux suivent le lit commode et large, souvent aussi plat et bourbeux, créé par la situation politique et sociale de l'empire. Mais déjà un troisième apparaissait, moins docile, moins épandu, mais plus pur, plus profond et plus vigoureux. Les esprits les plus originaux, les mieux doués, qui ont conservé de la verve populaire ce qu'elle avait de plus sain et du romantisme le meilleur de son inspiration, représentent la nouvelle tendance, qui, en s'affirmant, donnera à l'Autriche une littérature indépendante et riche.

C'est à ceux-là que Lenau doit le plus, c'est vers eux que le portait son tempérament. Il allait être bientôt une des gloires les plus brillantes du groupe encore peu nombreux qui avait su s'affranchir des banalités de la tradition romantique ou des platitudes de l'esprit viennois. Dans ses essais poétiques, les *Fragments* et les *Odes*, se marque le goût vieilli des derniers classiques de la littérature hongroise et autrichienne, l'humeur satirique et aussi de légères traces de l'ancien esprit rationaliste. Dans ses poésies plus parfaites se montrera le malaise de la nouvelle génération, ses incertitudes de pensée, son amour de la subtilité, son goût du mélodrame, ses recherches de la forme, son exagération du coloris, son engouement des mêmes modèles. Il avait de commun avec les meilleurs la passion de l'indépendance d'esprit, l'horreur du vulgaire dans la vie et dans les sentiments, la sincérité de l'émotion poétique, et plus qu'aucun d'eux le respect de l'art. Presque tous les auteurs dont j'ai

1. V. Bauernfeld. *Die schöne Literatur in Oesterreich*, Wien 1835 (*Aus der österreich. Ztft für Gesch. u. Staatskunde*).

essayé d'esquisser les tendances furent ses amis ; il y avait du moins de lui à eux une amitié littéraire qui s'explique par l'analogie du tempérament et se marque dans la communauté du but poursuivi. Il admirait Grillparzer sans l'aimer beaucoup ; il sentit mieux que bien d'autres la fantaisie brillante et la chaleur de cœur de Raimund¹ ; il fut parfois un juge sévère pour Bauernfeld, son ancien compagnon d'études ; la mort de Mayrhofer lui inspira des strophes émues ; il a raconté celle d'Enk avec une visible sympathie ; malgré quelques railleries, il tint Feuchtersleben en grande estime ; il salua, comme la plupart, les *Todtenkränze* de Zedlitz à leur apparition ; enfin c'est par ses soins que *le dernier Chevalier* de Grün fut imprimé à Stuttgart. Pendant sept années d'études incohérentes il s'est rapproché de ceux de ses jeunes contemporains que l'ambition littéraire semblait comme lui plus inquiéter que le souci d'une carrière. Des amitiés de jeunesse l'introduisirent de bonne heure dans le monde des écrivains , en particulier dans les deux cercles qui jouent, surtout le second, un rôle important dans l'histoire des lettres viennoises et qui représentent le mieux l'influence que Lenau, aux débuts de son talent, a pu recevoir de son époque.

En 1825, la police avait subitement conçu des soupçons sur les réunions inoffensives de la *Ludlam*. Cette société, dont Castelli s'est fait l'historien après en avoir été l'âme et à côté de laquelle notre Caveau eût paru académique, n'était connue dans tout Vienne que par ses excentricités bouffonnes ou grossières². Mais c'était une association, on y pouvait conspirer ; aussi fut-elle impitoyablement supprimée. On en retrouve les débris dans deux autres cercles, mais qui prirent un caractère tout différent et surtout des allures plus sages : c'était l'hôtel du *Stern* et le café *Neuner*. Le premier ne réunissait qu'une petite société d'amis : Grillparzer,

1. V. Straube. *Ein Stündchen mit Lenau u. Raimund* (Illustrirtes Familienbuch hg. von österreich. Lloyd. Triest. 1851, vol. 1, p. 30).

2. V. Bauernfeld. *Aus Alt- u. Neu-Wien*. — Cf. Castelli. *Memoiren*.

Bauernfeld, Lenau, Raimund, Karajan, Witthauer, Braun von Braunthal, Dräxler-Manfred et quelques autres. Elle pouvait en somme passer inaperçue à Vienne, car ses membres ne voyaient pas avec plaisir l'introduction d'étrangers. Grillparzer en était comme le président nominal et son âge autant que son caractère ne contribuait pas peu à faire de la société un petit cénacle. Mais justement parce qu'elle était fermée, il y régnait plus d'intimité, et les discussions sur l'art, la littérature, la philosophie — et Lenau les recherchait avidement — y étaient plus ardentes, mieux suivies et d'une plus grande portée.

L'autre société, le *Neuner*¹, le *café d'argent*, avait un tout autre caractère. Elle était beaucoup plus nombreuse et plus mélangée. Tout ce qui avait un nom dans les lettres ou les arts se rencontrait au *Neuner*; les littérateurs étrangers tenaient à honneur d'y être présentés; pour les jeunes c'était une espèce de consécration que l'admission dans cette académie. A l'intérieur même il y avait des groupes qui s'étaient formés suivant les affinités de tempérament ou d'opinion. Le *Neuner* était fréquenté d'abord par les habitués du *Stern*, puis par la plupart des jeunes poètes, Seidl, Halirsch, Frankl, Braunthal, Dräxler-Manfred Grün, Badenfeld, de même que par beaucoup d'artistes, peintres, musiciens et comédiens. Presque tous partageaient le même libéralisme politique et un demi-scepticisme en matière philosophique et religieuse. C'était la jeune génération sur laquelle Kant d'abord avait eu le plus d'influence, sur qui s'exerçait maintenant et en sens contraire l'action des adversaires de Kant, celle de Schelling surtout et des philosophes qui cherchaient à combler la profonde lacune laissée par Kant dans son système, en conciliant le criticisme avec la foi. Il avait dû en résulter pour tous ces esprits une grande incertitude, un embarras de conclure, pénible aux uns, léger aux autres, suivant le tempérament.

1 V. Frankl. *Zur Biographie N. Lenaus*, 2. A. Wien, Pest, Leipzig, 1885
— Cf. un article de Stelzhammer dans le *Wanderer* (juin 1851).

C'est dans ce milieu que Lenau a nourri son scepticisme philosophique ; c'est là aussi qu'il a affermi ses tendances libérales. Il n'existait pas de presse politique ; le seul champ ouvert à des débats de ce genre était les discussions du café. Là se commentaient les derniers événements, surtout ceux de France, et quelque fermée que fût la frontière aux orages politiques de l'extérieur, il en transpirait toujours quelque chose.

En fait, les réunions du *Stern* et du *Neuner* résumaient et concentraient les aspirations de la nouvelle génération, ses tendances libérales, ses velléités confuses ou ses efforts plus précis. Lenau se plaisait dans ces sociétés, mais sans les rechercher. Elles lui convenaient surtout pour chasser de sombres pensées, ou même s'abandonner parfois à l'humeur joyeuse qui subsistait dans ce mélancolique. Il redevenait cependant vite lui-même ; il retournait à ses songeries, à ses rêves philosophiques ou aux réflexions amères sur son passé triste et sur l'avenir incertain. Je serais assez disposé à croire que les réunions d'ailleurs régulières du *Stern* aient eu une véritable influence sur son intelligence. Le milieu un peu bruyant, trop varié du *Neuner* a moins modifié sa tournure d'esprit. Il semble qu'il l'ait plutôt recherché comme un simple lieu de distraction, pour le café et le billard dont il était grand amateur. Cependant il y trouva aussi l'occasion d'échanger des idées et d'en recevoir. C'est là qu'il parle pour la première fois d'écrire un *Faust* ; c'est là que plus tard il connut Martensen et qu'il dut songer à son *Savonarole*.

IV

LES DERNIÈRES ANNÉES D'ÉTUDES

(1823-1831)

Pendant douze ans, de 1818 à 1831, Lenau vécut dans ce milieu viennois, curieux et complexe, si différent en apparence de son génie poétique, mais assez varié pour offrir avec lui bien des points communs par où il le pénétra et le modifia. A la fin de 1821, quand le poète, sur un moment d'humeur, avait fui à Presbourg, il semblait que la Hongrie dût le reprendre à l'Autriche. Ce ne fut que pour peu de temps : aussi vite lassé de l'agronomie que du droit hongrois, l'étudiant d'Altenburg était retourné à Vienne, au commencement de 1823, et Vienne redevint l'éducatrice de son talent.

Lenau avait déclaré qu'il abandonnait l'agriculture, mais sans vouloir revenir au droit. Retournerait-il à la philosophie ? Allait-il déjà aborder la médecine ? En tout cas, avant d'être admis à l'Université, il lui fallait subir la dernière année des études préparatoires et s'asseoir encore sur les bancs du collège, à vingt et un ans ! Sa mère l'avait suivi à Vienne, comme à Ofen, comme à Altenburg. Il y a quelque chose de ridicule et de touchant à la fois à voir ainsi cette pauvre

femme marcher docilement derrière chaque nouvelle inconsistance de son fils chéri.

Quoique cette troisième année de philosophie (1823-24) lui pesât beaucoup, Lenau apporta néanmoins à ses anciennes études son sérieux habituel, et il cherche à creuser de nouveau les problèmes spéculatifs. Il ne trouvait plus qu'un goût médiocre au système Kantien professé par Rembold. La philosophie purement logique n'était pas de son fait; il en tient encore pour la vieille école, étudiant le monde comme une émanation de la divinité et trouvant dans les causes finales une série d'arguments irréfutables en faveur du spiritualisme. Cette conception devait mieux convenir à l'ancien élève des Piaristes, et elle était plus en harmonie avec le tempérament poétique de Lenau; c'est elle qui l'orientera vers le Spinozisme et plus tard, quand le système de Spinoza ne le contentera plus, vers la philosophie naturaliste de l'école de Munich.

Cependant l'enthousiasme juvénile pour les études spéculatives était maintenant quelque peu corrigé par un bon sens pratique, envisageant plus froidement l'avenir. La carrière du professorat ne tente plus Lenau, et à la fin de 1824, il revient à ces études juridiques contre lesquelles il s'était montré si récalcitrant. Ce ne devait pas être pour longtemps: au bout de la seconde année (novembre 1826), il abandonne le droit pour la médecine, comme il avait abandonné la philosophie pour le droit.

D'où lui était venu ce goût nouveau? Peut-être d'une secrète préférence pour les sciences exactes et du besoin de nourrir son esprit de notions plus vivantes et plus concrètes; plus simplement sans doute des conseils de ses camarades de chambre, Keiller et Klemm, qui devinrent ainsi ses compagnons d'étude. Déjà dans l'année précédente, il avait en amateur fréquenté quelques cours de physiologie. Avec sa passion naturelle pour toute étude désintéressée, il se lança résolument dans ce nouveau domaine.

Keiller nous a laissé quelques renseignements sur la façon dont Lenau étudiait¹ et qui rappelle beaucoup le début de son *Faust*. Peut-être même l'ami s'est-il laissé trop dominer par des réminiscences littéraires et a-t-il cédé au besoin d'identifier l'étudiant Lenau avec le médecin Faust. « Lenau, dit-il, étudiait autrement que nous ; c'est la science qui le passionnait là où nous jurions toujours *in verba magistri*, surtout en physiologie. « Voilà ce que je ne comprends pas ; » comment cela se fait-il ? »... Je vis un jour Lenau se lever furieux de son livre, tandis que nous étions en train d'étudier et s'écrier : « Qu'est-ce que c'est que cette science où on dit » toujours : ceci n'est pas encore clair, ou bien : sur ce point » les opinions sont partagées ? Est-ce là savoir ? Est-ce connaître ? Je veux la lumière, la clarté, la science ! » — Ainsi, même en médecine, Lenau continuait à philosopher. Il avait cru que son esprit critique trouverait une satisfaction dans l'étude des faits, mais le métaphysicien, dont en lui le critique était doublé, reprenait le dessus et son impatience l'entraînait au loin. Il demandait tout de suite l'explication des plus graves questions et il attendait une solution immédiate. Il se lançait alors dans de hardies hypothèses où il croyait trouver la vérité ; le poète dépassait toujours chez lui le savant et il étonnait ses examinateurs par l'audace de ses affirmations qu'il mettait effrontément sur le compte de quelque professeur distrait. Il faut retenir cette prédilection de Lenau pour la physiologie « qui laisse, écrivait-il à Kleyle, plus de place à la spéculation » ; l'anatomie, c'est-à-dire, l'observation, l'expérimentation avec ses analyses minutieuses, l'intéresse peu, mais la physiologie, où son imagination et sa philosophie peuvent se donner libre carrière, l'attire. C'est ce qui l'avait entraîné vers ces nouvelles études et aussi ce qui devait les lui rendre bientôt insipides. La prétention enfantine de ne vouloir se prendre qu'aux grands problèmes, sans

1. V. Kompert. *N. Lenau als Hörer der Medizin* (Frankl. *Sonntagsblätter* 1848, p. 17-20).

s'inquiéter de la matérialité des faits, ne pouvait durer longtemps et devait fatalement amener Lenau à cette barrière contre laquelle il s'était déjà heurté si souvent et si amèrement dans ses autres études : tout savoir n'est que vanité, parce que tout savoir est fragmentaire. Il y a néanmoins quelque chose d'émouvant à voir ce noble esprit, malgré de si faibles ressources, chercher à atteindre l'absolu, le poursuivre d'un domaine dans un autre, en espérant naïvement le saisir.

L'automne de ces années d'études se terminait habituellement pour Lenau par des excursions dans les montagnes en compagnie de son beau-frère Schurz. C'est en 1825 qu'il avait fait pour la première fois connaissance avec les Alpes autrichiennes. Il les revit souvent, presque chaque année, et il apprit à les aimer plus que les steppes de son enfance. Son imagination a retenu, beaucoup mieux encore que la vision de la *Haide*, celle de paysages grandioses ou lugubres, le cimetière de Hallstadt, les gorges sauvages de la Gosau, les sanglots violents des torrents et les mélancoliques agitations des lacs. Il faisait provision d'images saisissantes, neuves, souvent cruelles, parce qu'il voyait toujours la nature à travers son esprit assombri et qu'aucun spectacle ne favorisait plus cette disposition pessimiste que le triste et sévère décor de la vallée de la Traun.

Dans toutes ces excursions Lenau se montre touriste hardi, un peu fou, mettant un naïf point d'honneur à mépriser les obstacles naturels : la difficulté des passages, la nuit, le mauvais temps, rien ne l'arrête ; il fait une dépense incroyable d'énergie. Les lieux les plus sauvages sont ceux qui l'attirent le plus ; les noires forêts de sapins, les gorges affreuses, les roches grises et chaotiques, les torrents écumants, tout ce que cette nature alpestre a d'horrible et de gigantesque le séduit. Il se penche sur les gouffres et cherche partout à goûter le plaisir attirant du vertige, dans la nature physique comme dans le monde intellectuel. Toute sa vie il se laissera

griser par le spectacle des problèmes sans fond, comme il aima toute sa vie à regarder dans les abîmes. Cette sorte de fascination où il se laissait prendre, ce regard fixement attaché sur l'infini et l'énorme, ce qu'il a rendu par son mot favori de *starren*, c'est le trait le plus persistant qui caractérise son existence et qui contribue à en expliquer la fin tragique. Il y a certainement quelque chose de très naturel et que tout voyageur a senti dans cette contemplation de l'effrayant, dans le charme de l'abîme, mais ce plaisir intense qu'y cherche Lenau et où il lui semble éprouver comme l'ivresse du champ de bataille est plutôt la marque d'un commencement d'affection morbide.

Une aventure de jeunesse vint encore développer cette sensibilité si aigüe qu'elle en paraissait déjà malade. Un peu après avoir quitté Altenburg, Lenau à Vienne était tombé profondément amoureux d'une jeune fille du nom de Bertha. Voici comment il annonce cette nouvelle à Kleyle : « Mon ami, j'aime ! c'est à une jeune fille de quinze ans, pauvre, sans père, abandonnée, sans véritable instruction, mais avec des dispositions qui la rendent susceptible de la plus haute instruction, que j'ai donné mon cœur, avec la ferme résolution de ne pas le reprendre, si elle sait dans la suite l'estimer comme à présent. Sa personne est très agréable, le fond de sa nature une profonde sensibilité, un romanesque aimable, un sentiment inné de ce qui est beau et convenable ¹. » Bertha était loin de mériter ce débordement d'éloges. C'était simplement une jolie fille, qui avait séduit l'étudiant novice par sa beauté, quelque esprit naturel et beaucoup de liberté d'allures. Les relations devinrent vite très intimes ; la mère de Bertha les tolérait, peut-être même les encourageait, car il semble bien que les deux femmes n'aient vécu que des secours que le jeune étudiant, ou d'autres avec lui, leur fournissaient. En somme, une histoire banale de premier amour, mais que Le-

1. 2 janvier 1824 (Frankl, *Lenau u. Sophie*, p. 217).

nau, avec son esprit droit, sa sincérité de sentiment, son inexpérience de la vie, ne considéra pas d'une façon aussi froide. Au lieu d'une simple liaison de jeunesse, aussi vite oubliée que formée, cette passion fut pour lui la première rude épreuve que la vie lui apporta. Il avait jusqu'alors souffert surtout dans les autres ; il allait maintenant souffrir dans son être intime.

Du moins le début de cet amour fut-il une période heureuse dans sa vie. « Je remercie ma destinée, écrit-il à Kleyle, quand même elle ne me donnerait rien qu'un ami comme toi et une amie comme elle ¹. » Aux environs de Pâques 1826, la naissance d'une fille, qui reçut le nom d'Adélaïde de Niembsch, ne parut rien diminuer de son bonheur. « Je vis maintenant assez content ; j'ai des joies d'une nature toute particulière et pour lesquelles il ne me manque plus rien qu'une attestation civile et religieuse qui, si tout marche à souhait, viendra bientôt ; en un mot, je porte le nom vénérable de père Nicolas sans être prêtre ². » Cette joie ne dura pas longtemps. Lenau s'aperçut vite qu'il était trompé par l'innocente jeune fille et il lui vint des doutes fondés sur la paternité de son enfant. Cet écroulement de tout son bonheur l'atterrit. « Mon ami, que ne puis-je vivre auprès de toi ! Le beau tissu de mes joies a subi une profonde déchirure, qui me fait voir un rocher nu là où l'imagination brillante découvrait un lit de fleurs ³. » Lenau n'était pas encore l'esprit sombre et désespéré, accusant le monde entier d'injustice, mais une âme naïve et simple, qui à la première duperie cherche à remplacer par un sentiment à la sincérité duquel il puisse croire celui dont il vient de reconnaître l'illusion. Les relations avec Bertha subsistèrent encore un an ou deux ; on ne sait pas à quel moment eut lieu la rupture définitive, mais dès 1826 on

1. 13 février 1825 (Frankl, p. 246).

2. Pâques 1826 (p. 229).

3. Lenau à Kleyle, 9 juin 1826 (Frankl, p. 232). Cf. la poésie *Die Felsenplatte*, I, 66.

peut la considérer comme consommée. Bertha se consola vite avec un riche marchand grec ; quant à Lenau, il saigna longtemps et presque toute sa vie de cette blessure profonde faite à son affection non moins qu'à son amour-propre.

En outre les souffrances du corps avaient prévenu celles de l'âme. Un mal assez dangereux, une angine très aigüe, le força d'interrompre ses études à la fin de 1825. C'était la première fois qu'il sentait les atteintes de la maladie et dès ce moment, sans être valétudinaire, il sera souvent tourmenté par de fréquentes indispositions, maux de gorge et maux de dents, abcès, migraines, rhumatismes, qui ne contribueront pas peu à augmenter sa mélancolie. Son pessimisme, comme celui de beaucoup d'autres, a ses racines les plus profondes dans sa mauvaise santé.

A ces troubles physiques se joignait une infirmité morale autrement grave. Lenau se plaint du manque d'orientation de son esprit. « Pour moi je ne me suis pas fait encore ma place à Vienne, ni en général dans le monde... Je ne crois pas convenir beaucoup à la vie pratique et en ceci la pensée seule me console que déjà Sénèque faisait une différence entre les hommes de la spéculation et ceux de la pratique et estimait également les uns et les autres ¹. » C'est donc un rêveur, et un rêveur malade. Il est incapable de se plier à la discipline d'une étude, quelle qu'elle soit ; les caprices de son esprit le jettent toujours en dehors de la voie qu'il a voulu suivre. Cette inquiétude servit sa poésie, mais aux dépens de son bonheur.

Les misères de la maladie, l'ennui d'études impatientement supportées, des embarras d'argent, les trahisons de l'amour enfoncèrent de plus en plus Lenau dans son hypocondrie naturelle. Il écrit à Kleyle une lettre désespérée, destinée pourtant à le consoler de la mort d'une jeune fille que son ami avait voulu épouser. Ses consolations viennent tard

1. Lenau à Kleyle (sans date, 1828 ?) Frankl, p. 241.

dit-il, parce qu'il a longtemps manqué du calme d'esprit nécessaire. « Si je t'avais écrit, je n'aurais fait que verser des gouttes amères de ma coupe dans la tienne... Comme une bête blessée, j'erre à travers la forêt de la vie, et plus ma course est rapide, plus mes blessures saignent fortement. — Mais, pardonne-moi, mon ami, de tomber dans la faute dont l'appréhension m'a jusqu'ici empêché de t'écrire. Je croyais être plus calme en prenant la plume, mais les âmes blessées jusqu'aux moëlles restent à jamais sensibles, — un souvenir fugitif, et le cœur est bouleversé de nouveau. De pareilles âmes sont comme l'air sur les hautes montagnes. A ce que disent les montagnards, il ne faut pas jeter la moindre petite pierre, autrement les brouillards montent aussitôt. Tant l'air des montagnes est facilement ébranlé !¹ »

La mort de sa mère vint lui apporter une épreuve plus cuisante encore. Depuis longtemps atteinte d'un mal cruel, elle expira le 24 octobre 1829, après d'intolérables souffrances. Celles du fils qui assista à cette lente agonie ne furent pas moindres. Il écrit à Kleyle : « La triste image de ma mère qui se meurt ne m'abandonnera jamais de ma vie. Elle mourra bientôt, bientôt ce bon cœur de mère se sera arrêté. Je tremble de plus en plus, et plein d'angoisse je cherche partout un cœur qui batte pour moi, quand ce cœur chéri aura cessé de battre. Mon ami, je frappe à ta poitrine. Jamais ton affection ne me fut aussi nécessaire qu'aujourd'hui. Tu es un des rares êtres qui m'aiment vraiment, et peut-être le seul, lorsque ma mère sera morte. Ecris-moi bientôt comment tu vas, car je crois presque que toi aussi tu es malade, que toi aussi tu te meurs. C'est que le mauvais destin n'aime pas s'arrêter à mi-chemin ; le mien semble vouloir me prendre ce que j'aime, semble vouloir éteindre l'une après l'autre les lampes qui éclairaient jusqu'ici ma sombre existence, afin que je reste dans l'obscurité et aille

1. 6 juin 1828 (Frankl., p. 237). Cf. la poésie *Leichte Trübung* (I. 59).

dormir. Mon ami, j'ai le cœur brisé, écris-moi vite. »¹ Ce souvenir cruel le poursuivra longtemps. « Je rêve toujours très souvent du lit de mort de ma mère. Lorsque j'eus quitté sa couche et le corps qui y reposait, il me fallut rassembler à grand'peine les débris de ma religion »². »

Ce moment est le plus poignant peut-être de la destinée si tragique de Lenau. Plus tard il eut à souffrir beaucoup et dans des affections encore plus tendres, mais jamais il n'a été frappé à la fois par plus de coups et de plus vifs, et jamais il ne s'est plus senti dépourvu de consolations. Cependant ces souffrances étaient de celles qui en avaient atteint bien d'autres avant lui : l'infidélité d'une maîtresse, la mort d'une mère, il n'y avait là aucun de ces raffinements de cruauté dont Lenau accuse sa destinée. Mais sa rare délicatesse de sentiment lui rendit ces épreuves plus douloureuses. Enfin, chez lui la faiblesse de l'âme était compliquée d'une maladie de l'esprit ; un besoin inquiet de vérité l'obsédait et ne lui laissait aucun calme. Tous ces maux ensemble expliquent l'accent ému et sombre et aussi le caractère confus et trouble de ses premières poésies.

Lenau, si douloureusement affecté par la mort de sa mère, quitta la maison où ils avaient habité ensemble. Il vit à présent avec un jeune gentilhomme galicien de vingt-deux ans, Boloz Antoniewicz, qui exerça sur lui une influence incontestable. Antoniewicz avait fréquenté, déjà depuis 1826, la maison de Caroline Pichler qui le donne pour un jeune homme très instruit et un poète élégant³. En apparence uniquement occupé de littérature, c'était un agent secret de la Pologne, qui disparut brusquement en 1831. La politique jusqu'alors n'avait inspiré à Lenau qu'un intérêt secondaire, et les destinées des peuples l'attiraient moins vivement que

1. 27 juillet 1829 (Frankl, p. 245).

2. Lenau à Schurz, 8 juillet 1833 (Schurz I, 216).

3. V. C. Pichler. — *Denkwürdigkeiten*, vol. 4. — Cf. Kertheny, *Silhouetten und Reliquien*, Wien u. Prag. 2 vol, 1861.

la destinée de l'homme. Mais la fréquentation du jeune Galicien, à une époque surtout où l'insurrection de la Pologne allait passionner l'Europe entière, puis l'effervescence produite par notre Révolution de Juillet, l'agitation libérale que commençaient à mener dans sa patrie les Szechenyi et les Karolyi éveillèrent dans l'esprit de Lenau des idées qui n'avaient fait qu'y sommeiller et dont on retrouvera la trace surtout dans les poésies postérieures.

Une autre influence contribua à le jeter dans le camp de l'opposition : son amitié plus intime avec Schleifer. C'était un poète de faible envergure ; la forme de ses vers est pénible, lourde, prosaïque ¹. Ses relations avec Lenau, provoquées par Schurz, datent de 1825, à l'occasion d'une excursion dans les Alpes autrichiennes. Le jeune poète avait été séduit par le caractère droit et franc, l'énergie mâle du vieux partisan des guerres de 1806. Schleifer prit aux poésies de Lenau un vif intérêt ; un des premiers il devina la gloire future du plus grand lyrique de l'Autriche. Il essayait aussi de relever son abattement, et dans des épîtres poétiques lui prêchait le courage et la résignation ². S'il échoua dans cette tâche, il aida du moins à fortifier dans Lenau la haute idée que son ami s'était faite du rôle du poète ³.

Ce n'est guère que dans la poésie que Lenau trouvait une consolation. En dehors d'elle son esprit était comme désespéré. « Je me fais l'effet d'une clef qui ne va à aucune serrure, puis au contraire d'une véritable clef enchantée : c'est lorsque j'ai fait une poésie, qui, du moins pour quelques moments, me met au rang des dieux ⁴. » Lenau s'est donné tout entier à la poésie, et il la conçoit comme l'expression la plus haute de l'émotion personnelle, qui, lorsque les mots ne suffisent plus,

1. *Poetische Versuche*, Wien, 1830. — Cf. Frankl, *Sonntagsblätter* (28 déc. 1845 et 25 oct. 1846).

2. Cf. La poésie *Zuversicht* (Schleifer. *Poet. Versuche*, p. 185) avec l'adresse : *An Niembsch*, 1829.

3. V. Frankl. *Gmundener Erinnerungen* (W. N. Fr. Presse, 13 août 1890).

4. Lenau à Kleye, sans date (Frankl, p. 241).

fait appel au chant et à la musique. Pour lui, comme pour les anciens poètes, musique et poésie se confondent presque involontairement. Keiller et Antoniewicz, successivement ses compagnons de chambre, racontent qu'il prolongeait la soirée, seul près de la fenêtre, accompagnant de sa guitare des strophes improvisées. D'habitude il commençait par siffler, puis passait au chant, pour lequel un texte se présentait aussitôt, en vers rimés ou non ; Lenau était lui-même si vivement ému que presque toujours ses larmes coulaient abondamment. Ce témoignage s'appuie encore sur celui d'un autre contemporain, Braun von Braunthal¹, qui avait reçu les premières véritables confidences de Lenau. Il accompagna un jour le jeune poète chez lui. Lenau prend sa guitare et *chante* une de ses poésies dont il avait composé lui-même la musique. « Des vers et du chant sortaient les accents d'une douleur étrange, d'un charme jusqu'alors inconnu, troublant et apaisant à la fois. Il tira de son pupitre, ajoute Braunthal, un petit cahier et y posant la main : « Voyez-vous, ceci est toute ma vie, ma main suffit à rendre invisible cet autre moi, le meilleur. » Braunthal, profondément ému, conjure son ami d'affronter hardiment la publicité. Mais Lenau est incertain : par besoin il doit être médecin, par goût il ne voudrait être que poète et il sent, comme tous ses contemporains, que l'un des deux êtres doit être immolé à l'autre. En outre, il doute de lui-même. Les habitudes de critique de la jeunesse littéraire à Vienne étaient peu faites pour encourager un talent timide. Certains auraient dit de lui : « Ce Niembsch est un excellent garçon, mais il devrait bien renoncer à faire des vers. »² Aussi Lenau restait-il hésitant sur la voie à suivre.

La mort de sa grand'mère vint le tirer de son incertitude. La fortune qu'elle laissait était à ses yeux la délivrance. L'éternelle vie d'étudiant lui pesait ; il voulait vivre en

1. V. *der Wanderer* 28 nov. 1866 (N. Lenau, Aus den Memoiren von Braun von Braunthal).

2. V. Kompert, *N. Lenau als Hörer der Medizin*. — Cf. Seidl, *N. Lenau. Erinnerungen aus meinem Leben* (Frankl, *Sonntagsblätter*, 30 janv. 1848).

dilettante : avait-il fait jusqu'ici autre chose ? n'écouter que ses goûts, quand il n'avait encore suivi que ses caprices, et se consacrer tout entier à la poésie qui lui suffisait à elle seule. Quoique sur le point d'obtenir le titre de docteur, qui l'eût mis plus tard à l'abri du besoin et eût donné à sa vie le poids qui lui manquait, il renonça de gaieté de cœur à ces précautions prosaïques. Il n'écoute aucune remontrance, ni de ses parents, ni de ses amis, ni de Schurz, ni de Schleifer ; les soucis de la vie matérielle qui pendant dix ans l'avaient tourmenté se sont subitement envolés. Il ne songe plus qu'à sa gloire de poète.

Cette gloire, il l'attendait de la publication de ses poésies. Les quelques pièces imprimées dans différents recueils et almanachs de Vienne, ne suffisaient pas à lui faire un nom ; et quant à ses poèmes philosophiques, Lenau pouvait penser que le crayon rouge de censeurs timides et soupçonneux n'en aurait rien laissé subsister. Il fallait donc suivre la voie commune des écrivains qui tenaient à conserver leur indépendance, s'exiler sous un nom inconnu et renoncer à la réputation de poète autrichien au prix de celle de poète allemand. D'ailleurs cet échange n'était pas pour déplaire à de jeunes talents avides de renommée. On attendait alors de l'étranger, et par l'étranger on entendait l'Allemagne, d'être sacré poète. C'était pour les écrivains du Sud, Leipzig ou Stuttgart qui donnait cette consécration. Là se rédigeaient les journaux littéraires répandus dans toute l'Allemagne qui distribuaient les lauriers poétiques : l'*Abendzeitung* à Leipzig et le *Morgenblatt* à Stuttgart. Braunthal, qui avait encouragé Lenau dans ses essais, lui insinua que Cotta, alors le grand dispensateur des gloires poétiques, pourrait le servir mieux qu'un éditeur de Berlin, auquel son ami avait songé. « Mais il faut d'abord faire sa cour à l'école souabe dans le *Morgenblatt* », lui écrit-il. Braunthal, avec beaucoup d'à-propos, avait saisi la parenté incontestable du talent de Lenau avec les poètes souabes.

Lenau, résolu à suivre ses conseils, quitta Vienne à la fin de juin 1831. Dans sa tête il avait des plans assez confus, mais devant lui deux buts immédiats : d'abord conquérir son grade de docteur, ce qu'il espérait faire en un an et peut-être en six mois à Heidelberg, puis et surtout publier ses premières poésies. Il ne songeait pas moins, quoique sans dessein arrêté, aux moyens d'assurer sa situation matérielle. Il espérait réparer par le succès de ses poésies la brèche faite à sa fortune par de malheureuses spéculations de bourse ou des pertes au jeu. Peut-être même rêvait-il déjà, après avoir réalisé ce qu'il possédait, de s'expatrier et d'aller chercher en Amérique la liberté avec la richesse.

A son départ de l'Autriche Lenau était âgé de vingt-neuf ans. Il était dans toute la force de la jeunesse. C'est le meilleur moment pour retenir sa physionomie, avant que les années et la mauvaise santé l'aient fatiguée et attristée. De taille moyenne, plutôt même petit, le corps ramassé et penché en avant, il marchait presque courbé, d'une allure lente et pensive. De toute sa personne la tête seule frappe. Elle est très belle, d'un ovale parfait, couverte de cheveux noirs et brillants, couchés du côté droit sur un front pâle, large et très haut. Les yeux noirs, surmontés de sourcils allongés et fins, abrités de hautes et molles paupières, ombragés de longs cils, ont un regard à la fois doux et plein de feu. Le nez légèrement arqué, la bouche serrée, le menton ferme rappellent le masque de Napoléon avec quelque chose d'amolli. Le teint est brun, la moustache courte, drue et très noire comme la chevelure. L'impression générale de la figure est un mélange de fierté et de mollesse, de découragement et d'énergie ; ce qui domine, c'est la force de pensée, l'intensité de la rêverie et de l'abstraction ¹.

1. Il existe plusieurs portraits de Lenau ; le plus beau est celui peint par Rahl, actuellement au *Kernerhaus*.

V

LES POÉSIES DE LA PÉRIODE AUTRICHIENNE (1825-1831)

Les traits de cette physionomie si complexe se présentent à l'esprit, quand on aborde les poésies qui accompagnèrent dix ans d'études incohérentes et qu'on veut faire connaissance avec ce que Lenau appelait son moi le meilleur, qu'il ne pouvait autrement révéler que dans l'exil, sous un nom caché. Avant de le suivre dans sa nouvelle patrie il faut étudier ces poésies, qui, composées en Autriche, forment la part la plus considérable de la première édition. Ses essais poétiques le rattachaient à différentes écoles ; maintenant son talent, avec celui de la jeune génération que j'ai essayé plus haut de caractériser, est devenu plus personnel, plus sincère et plus ému.

Ces qualités d'émotion et de sincérité apparaissent d'abord dans les vers assez nombreux provoqués par l'amour de Bertha ou plutôt par son infidélité. Les poésies qui se rapportent à l'époque heureuse de la passion de Lenau, elles sont rares d'ailleurs, restent dans le vague et la convention¹. On pourrait même penser, si Bertha n'y était nommée, qu'elles

1. *Erinnerung. Das Rosenmädchen*. 1824 (Frankl, p. 221).

s'adressent aussi bien à une maîtresse imaginaire, et l'ivresse du poète, qui se conforme à l'allure savante de la strophe saphique, laisse assez froid. Il y a un peu plus d'émotion vraie dans les vers inspirés à Lenau par son enfant ¹. On reconnaît son humeur sombre, lorsqu'il souhaite à ce petit être, qu'attendent toutes les misères de la vie, de passer doucement dans les bras de la mort, au sortir de ceux du sommeil, son frère. Mais là encore on sent des réminiscences classiques et comme des sentiments d'emprunt. La poésie de Lenau n'est devenue vraiment personnelle qu'après l'infidélité de sa maîtresse; sa douleur alors s'exhale amèrement, dans des vers très simples, sans souvenir d'école ni effort métrique. *Les fils de la Vierge* (*Sommerfäden*), *le bonheur mort* (*das todte Glück*) sont des plaintes émues et poignantes d'un cœur cruellement blessé. *La chapelle de la forêt* (*die Waldkapelle*) est, de tout ce groupe, la poésie la plus saillante, une de celles qui, dans le premier recueil de Lenau, furent le plus remarquées et qu'il a traitées aussi avec le plus de soin. C'est l'histoire d'un homme rendu fou par un amour malheureux; elle s'appliquait à Lenau en partie déjà et devait plus tard lui convenir entièrement. Il faut noter le thème de cette confession, parce que l'auteur l'a conservé pour tous les autres moments de son amour, qui ont trouvé une traduction poétique : contraste entre la droiture de Lenau, sa confiance et presque sa naïveté, et la frivolité, la perfidie à demi inconsciente de la jeune fille. Jusque dans la seconde édition se trouvent des poésies ² inspirées par cette passion malheureuse; on sent seulement dans les nouvelles strophes moins d'amertume pour l'infidèle et un chagrin plus cuisant au cœur du poète.

Pour Lenau, comme pour d'autres, la douleur avait été le maître. Ces poésies d'un amour trahi sont la véritable transition entre ses premiers essais et ses œuvres plus originales. Il est curieux de remarquer, jusque dans le choix des modèles,

1. *Am Bette eines Kindes* (I. 166).

2. *Der Baum der Erinnerung* (I. 77).

cette évolution vers le naturel et la vérité. Au début, le vague de la conception et l'embarras de la forme de Klopstock, puis la facilité un peu banale de Hölty; maintenant c'est de Bürger¹ que Lenau semble s'être rapproché. Mais ces ressemblances iront toujours s'atténuant, et sa poésie s'affranchira vite de toute imitation.

La biographie de Lenau l'a montré comme un esprit méditatif et curieux, se sentant provoqué à la réflexion par des études qui, pour beaucoup, ne sont qu'une période de transition ou de préparation forcée. Il avait conçu un goût très marqué pour la doctrine stoïcienne et en particulier pour Sénèque. Aussi chante-t-il la vanité de nos espérances, l'agitation inutile des hommes, la poursuite insatiable et sans succès du bonheur. Il le fait en empruntant les images familières à l'école stoïcienne : la vie est comparée à un voyage, l'existence humaine à une frêle barque battue par les flots.

Mais ces préoccupations de sa pensée et la forme qu'il leur donnait dans ses vers n'étaient pas seulement le fruit de lectures favorites ; elles tenaient aussi à la tournure d'esprit particulière de Lenau. Attristé par beaucoup de malheurs, assombri par toutes les privations de la misère, il s'était vite habitué à considérer la vie sous un aspect lugubre, à traiter d'illusions et de chimères tout ce qu'elle nous apporte sous le nom de bonheur. Ce ne sont pas seulement les impressions agréables, dont l'âme ne garde pas trace, mais ses souffrances elles-mêmes, ses soucis et ses chagrins; sont emportés dans le fleuve rapide de l'oubli. Puis, sortant de son âme et portant ses yeux sur le monde extérieur, le poète trouve dans la nature ce même vertige des choses disparaissant à peine nées. Tout passe, tout s'évanouit dans un perpétuel mouvement, non pour renaître sous une forme différente, mais pour s'anéantir dans une mort définitive. C'est au vieux dogme

1. *Die Muther am Grabe ihres Kindes* (seulement dans Frankl, *Lenau u. Sophie*, p. 230) et *Marie und Wilhelm* (I. 32) rappellent beaucoup, par le ton et l'allure, la ballade de *Lenore*.

d'Héraclite qu'aboutit sa conception de l'homme et du monde. La philosophie des stoïciens l'avait préparé à cette conclusion, mais elle ne la contenait pas, c'est le tempérament hypocondre de Lenau qui devait l'en faire sortir. Il y a une contradiction étrange à entendre le poète, qui a surtout vécu et souffert par le souvenir, se plaindre que l'homme soit si facile à oublier. Il ne semble pas lui venir à l'idée que cet oubli pour l'être est bienfaisant, que c'est à la condition de mourir aux impressions anciennes qu'il peut en recevoir de nouvelles, de plus fortes et de meilleures. Lenau trouve dans le changement infini du moi comme du monde la mort et il ne pense pas que l'immobilité qu'il désire serait encore et plus véritablement la mort. Au lieu d'envisager le mouvement en lui-même, dans son ensemble, qui lui apparaîtrait alors comme la stabilité même et l'éternité, il ne le considère que dans les éléments successifs dont il est fait et chacun de ces éléments est en effet une mort isolée, toutefois une mort simplement apparente, puisque dans la chaîne du mouvement général à laquelle il est lié, il participe de l'éternité de l'ensemble.

Mais c'est là une conception froide et abstraite que peut se faire la raison quand elle essaie d'atteindre à une explication de l'ordre général des choses. Pour un poète organisé comme l'était Lenau, la représentation vague et abstraite du tout, le concept intellectuel du mouvement et de l'harmonie générale pâlissent tellement auprès de l'énergie de chaque sensation, de l'intensité de chaque sentiment, que la vie ne paraît plus se composer d'une succession infinie, mais d'unités isolées. En outre, pour la plupart des hommes, la chaîne des différents phénomènes intimes qui constituent le moi est si lâche qu'elle leur échappe à peu près ; ils ne la tiennent bien qu'au moment présent. Ils ont une conscience si confuse de cette évolution antérieure que tout ce qui constitue le moi ancien est facilement abandonné au moi nouveau qui dévore le passé. Mais une âme délicatement organisée, qui a été façon-

née par les impressions et en a gardé une vive empreinte, les retient plus fortement et se résigne moins aussi à l'abandon des parties concrètes pour le tout abstrait. Ce qui attriste le poète dans l'ordre moral l'attristera pour le même motif dans l'ordre physique. Comme il est plus sensible encore aux phénomènes naturels qu'à *la nature*, c'est-à-dire aux effets visibles et perceptibles de cette force qu'à la notion de force même, la consolation que, si les effets meurent, la force productrice subsiste, ne lui suffit pas, car les effets, il les voit, tandis que la force, il doit seulement la supposer. Cet attachement à la continuité immanente de l'être et de ses impressions est un besoin si invincible de l'esprit humain qu'il se retrouve dans toute religion. La croyance à une seconde vie où se continue la personnalité du moi est précisément une conséquence de la force des sensations et des impressions primitives. Le poète, comme le sauvage, sent plus fortement l'union indissoluble de son moi et éprouve le besoin de croire à la persistance de cette union dans une autre vie. Nous qui avons une conception plus nette de l'harmonie générale du monde, ou une sensation moins vive de chaque phénomène, qui suivons les fluctuations incessantes des choses, nous renonçons plus facilement à l'existence continue du moi, à la durée de la personnalité, parce que nous envisageons plutôt l'ordre universel que les éléments isolés dont il est fait et la durée éternelle à laquelle nous participons qu'un moment particulier.

Lenau, pour revenir à lui, ne pouvait se contenter de cette conception abstraite. Les mouvements de l'âme, comme les phénomènes de la nature, ont pour lui leur vie propre, indépendante de l'évolution générale; et comme un sentiment fait incessamment place à un autre, que le phénomène succède au phénomène, il est profondément attristé par la disparition de toutes ces vies d'un moment. Il ne trouve dès lors de consolation que dans la pensée de la mort, dans l'anéantissement final qui, en supprimant la conscience, supprime égale-

ment la douleur ¹. L'image de la mort considérée comme une libératrice revient fréquemment à la fin de ses poésies ; souvent même il l'appelle de ses vœux et il y a maint passage où il fait nettement l'apologie du suicide. La lecture de Sénèque et aussi de Lucrèce n'était pas étrangère à ces inspirations. Mais c'est surtout dans la nature de son esprit mélancolique qu'il faut chercher l'explication de cette poésie du désenchantement et du désespoir.

Les pièces d'une composition plus vaste, écrites dans les dernières années de son séjour à Vienne, nous dévoilent le mieux l'état d'âme de Lenau. L'une d'elles, la plus remarquable, *Croire, savoir, agir* (*Glauben, wissen, handeln*), composée vers 1829, est très caractéristique, malgré ses obscurités. Elle présente comme un examen de conscience de Lenau. Un regard jeté en arrière vers la trentaine lui montre toute sa vie passée. Il y a une partie heureuse, son enfance : aussi est-ce celle-là que le poète décrit seulement avec amour, la période de la foi. Les deux autres, celles de la science et de l'action, pour lesquelles il n'était pas fait, il les traite partialement et les accuse d'avance. Le poète fait un rêve. Assis devant le feu de sa douleur qu'il attise de tous les souvenirs des années écoulées, la vie lui est apparue sous la forme d'une belle fiancée voilée. Reprenant la vieille comparaison du voyage, il est arrivé, accompagné de la gracieuse inconnue, d'abord au paradis de la foi. Là, tout respire le bonheur, le calme, et surtout la bonté du Dieu invisible. Les violences de la tempête elles-mêmes ne sont que des accords plus puissants de l'hymne d'amour et de reconnaissance qui monte vers le Créateur. Ce passage, par la naïveté et la religiosité du sentiment, rappelle les Romantiques, mais avec quelque chose de moins factice que chez eux. C'est une description, belle et très poétique, mais peu probante. A beaucoup d'autres, et à Lenau lui-même, ces bouleversements de

1. *Jugendträume* (I, 65) ; *Vergänglichkeit* (I, 90) ; *das Herz* (I, 103) ; *der trübe Wanderer* (I, 60).

la nature apparaissent ailleurs comme des maux, et les maux physiques sont un des arguments de son scepticisme. Mais il est trop facile de relever ces contradictions. Du paradis de la foi qu'il quitte, on ne sait pourquoi, le poète arrive par une route sombre et tortueuse dans la forêt de la science. Il cherche l'arbre de la connaissance et le trouve ; mais ses fruits sont inaccessibles. Lenau affirme nettement l'impossibilité d'atteindre à la vérité ; comme si la vérité était quelque chose d'absolu, qui dût se révéler à nous tout d'un coup. Qu'il y a un sens plus profond dans le mot si souvent cité de Lessing et dans sa conception des rapports de l'homme et de la science ! Lenau en est encore à l'idée chrétienne de la connaissance et c'est à la théologie du christianisme qu'il a emprunté sa figure de l'arbre de la science. Pendant que le poète se livrait à cette vaine poursuite de la vérité, la vie, cette fiancée mystérieuse, a perdu tous ses charmes, elle est devenue en un moment pâle et flétrie. C'est-à-dire qu'il est maintenant en présence de la réalité froide et douloureuse. Il voudrait retourner à la foi, mais il ne retrouve plus le chemin du paradis. Subitement le décor change. Voici le poète dans une grande salle : sur un trône une femme belle et noble, Germania, reçoit les hommages d'une foule bruyante et agitée. C'est un symbole de la vie politique, c'est-à-dire de la période d'action où le poète devrait entrer, maintenant qu'il a perdu la foi et que la science lui échappera toujours. Nous sommes après 1815 ; cette Germania, auprès de qui tous s'empressent dans un zèle plutôt vain que fécond, au milieu d'acclamations de triomphe où l'on distingue aussi des bruits de chaînes, n'est qu'un fantôme. L'âme de l'Allemagne, d'un pays glorieux et libre, est allée rejoindre dans les enfers les grandes républiques antiques, Rome et la Grèce. Il ne reste plus autour de ce spectre que des ambitieux agités ou des hommes fiers enchaînés. Le poète ne peut se résigner à prendre sa part de cette vie factice et à s'accommoder du métier de courtisan. Après avoir rompu à jamais avec la foi, il s'éloigne de

l'action, comme de la science, et parcourt seul sa route, triste et désolée. Les voiles qui lui cachaient sa fiancée sont devenus de plus en plus sombres et ils ne s'écarteront que dans la tombe, cette douce chambre nuptiale. C'est le terme désespérant auquel aboutit ce voyage si joyeusement commencé. Cette allégorie, qui est la confession du poète, contient déjà en germe le drame de *Faust*. Lenau poursuivra simplement le développement des mêmes idées, mais sans arriver davantage à une solution.

En lisant ce morceau ou celui des *Sceptiques* (*Die Zweifler*, 1831), dont les conclusions sont les mêmes, on penserait que l'âme de Lenau est irrévocablement livrée au doute. Mais si l'on s'arrête sur une autre poésie, composée à la même époque, la *Promenade dans la montagne* (*Wanderung im Gebirge*, 1830), on découvre avec étonnement un Lenau optimiste, proclamant la croyance à un Dieu bon, soucieux de ses créatures. Contrastes et contradictions ne sont pas rares chez un poète qui obéissait surtout à l'impression du moment. Cependant, comme la *Promenade dans la montagne* fait exception dans tout ce groupe, il convient plutôt de la négliger, si l'on veut se faire une idée exacte de l'état d'âme de l'auteur pendant cette période et du caractère général de ses poésies. Négation absolue, regret des croyances perdues, sombre mélancolie, désir ardent de la mort, tels sont les traits principaux du Lenau de 1830.

Des poésies d'un autre genre, contemporaines des précédentes, ont peut-être plus fait pour la réputation du poète que les vers inspirés par l'amour ou le scepticisme. Je veux parler des *Haidebilder*. Ce sont ces pièces, qui se détachant plus facilement de l'ensemble de l'œuvre, ont fait connaître Lenau du grand public et ont rendu son nom inséparable de sa patrie d'occasion. Pour beaucoup, pour les Français surtout¹, Lenau est avant tout le peintre de la lande hongroise,

1. V. Theuriet, *N. Lenau* (*Revue des deux mondes*, 1^{er} sept. 1878). Marchand, *les Poètes lyriques de l'Autriche*, 4^e édit. Paris, 1889.

avec ses hussards, ses brigands et ses tziganes. Et cependant, dans son œuvre générale, ces tableaux de genre ne tiennent qu'une petite place, parce qu'il était plus attentif à s'observer lui-même qu'à regarder les spectacles simplement curieux que lui présentaient les mœurs locales.

« Aucun paysage, fait dire à Lenau Karl Beck, son compatriote, ne m'a plus attaché que celui de la puszta. Cette immense solitude désolée avec ses herbes maudites, ses étangs sinistres, ses mirages fantastiques, ses échassiers criards, m'est chère plus que je ne saurais dire. La nature s'y abandonne à sa tristesse, sans que rien vienne la troubler. '» On peut alors s'étonner que Lenau n'ait pas songé à profiter plus souvent du cadre, si conforme à son état d'esprit habituel, que lui offrait l'aspect triste et mélancolique des plaines hongroises. En réalité, malgré l'affirmation de K. Beck, il n'avait pas assez vécu avec elles, et quelque vive impression que les solitudes de l'*Alföld* eussent laissée dans sa mémoire, elles ne lui étaient pas cependant devenues assez familières pour qu'il y puisât ses inspirations ordinaires. Il a été beaucoup plus sollicité par les spectacles sauvages des Alpes qu'il connaissait bien mieux. Néanmoins la tristesse de ces plaines mornes et désolées est vivement caractérisée dans ses vers.

Si déserte que soit la lande, elle est parfois animée par certaines figures qui sont devenues les personnages inséparables de ce genre de tableaux. Ce sont, d'abord, les gardiens de chevaux, les *csikos* qui la traversent brusquement, fouettant devant eux des troupeaux aussi sauvages que leurs pâtres. Lenau se contente de nous les faire entrevoir, mais avec beaucoup de précision. Puis viennent leurs ennemis naturels, les brigands de la puszta, voleurs et maquignons. Ils avaient été autrefois des héros redoutés et admirés : tel le fameux Rosza Sandor, facétieux comme Eulenspiegel et généreux autant que Karl Moor. Maintenant

1. K. Beck, *Mit N. Lenau. Tagebuchblätter*, 1843-44 (*Temeswarer Zeitung*, 1863, n° 228).

ils ne vivaient plus guère que dans l'imagination populaire ou dans les fictions des romanciers et des poètes. On retrouve aussi dans Lenau le brigand classique du romantisme, tel à peu près que Schiller ou bien Hugo et Delavigne nous l'ont montré : noble, héroïque et sentimental. Cependant il faut reconnaître que Lenau n'est pas tombé dans le défaut d'avoir fait de ses coquins des parias de la société, toujours disposés à démontrer qu'ils valent mieux qu'elle, et que la guerre qu'ils lui font est pleinement justifiée. La mélancolie des brigands de Lenau naît simplement du sentiment qu'ils ont du sort qui les attend : ils sont libres, indépendants, fiers, et cependant le gibet les guette. En Hongrie l'imagination populaire a été touchée de ce contraste. Le peuple appelait communément ces brigands les *pauvres gars*, *szilagyi betjars* et il existe sur eux des couplets naïfs, qui chantent leur triste fin avec l'attendrissement de notre Villon ¹.

A côté du *betjar*, son ennemi naturel, le hussard, non moins farouche et pittoresque que le brigand ou le pâtre. D'ailleurs ces trois conditions, au moins dans l'ancienne Hongrie, étaient très voisines : le *csikos* se faisait brigand un beau jour et le *betjar* se transformait parfois en un hardi hussard. Ce sont trois incarnations différentes d'un même type, le demi-barbare, ivre de liberté et de mouvement, tel que la race et l'histoire avaient fait le Magyar et tel qu'il est encore resté longtemps. Lenau était par certains côtés d'un tempérament analogue : l'indépendance, l'allure sauvage, la passion d'aller où le poussait sa fantaisie sont aussi au fond de son caractère. On comprend qu'il ait éprouvé une vive sympathie pour ces êtres si spontanés. Il y avait de plus en lui une secrète admiration pour la vie du soldat, surtout du soldat d'aventures, tel que lui apparaissait le hussard hongrois, au moins dans les traditions nationales. La pièce du

1. Vers 1820 les savants hongrois se sont occupés de recueillir ces poésies anonymes. Lenau, sans les connaître, s'est rencontré avec elles. Cf. Schwicker, *Geschichte der ungar. Literatur*.

Racoleur (*Die Werbung*, 1830), que je rattache au groupe des *Haidebilder*, bien que Lenau ne l'y ait pas jointe, présente un tableau très vivant des mœurs militaires de l'ancienne Hongrie. Le mélange d'ardeur guerrière et de mélancolie plaintive, qui caractérise le morceau, rappelle assez cette double physionomie des chants populaires des Hongrois, qui, comme dit le proverbe national, « s'amuse en pleurant ». On est trop souvent tenté de mettre sur le compte de Lenau cette espèce de sentimentalité qui semble détoner chez des natures grossières, comme des soldats et des brigands. Mais d'après tous les observateurs, l'alternance brusque d'une gaieté exubérante et d'une profonde tristesse serait précisément la caractéristique du tempérament magyare¹. Il y avait d'ailleurs dans Lenau lui-même beaucoup de ces traits ; il était lui aussi capable de se livrer à des accès de joie pétulante pour retomber ensuite dans son humeur sombre.

Il ne manque plus à ces paysages de la lande que le dernier et le non moins curieux de ses personnages, les tziganes². On ne fait que les entrevoir ; mais Lenau nous les présentera bien souvent encore et avec des traits non moins précis, parce qu'ils n'étaient pas seulement une reconstitution artificielle de types disparus, mais des figures originales et des plus vivantes qu'il rencontra plus d'une fois dans son existence. Il décrira souvent leur musique ardente et endiablée qu'il admirait sans réserve et qu'il sentait d'autant mieux qu'il était musicien un peu à leur façon.

Ce dont il faut surtout louer Lenau dans ces poésies qui font revivre des mœurs nationales, c'est d'avoir été si sobre dans l'emploi de la couleur locale. Il était un des premiers qui avaient introduit dans la poésie allemande des types depuis

1. V. *Die österreich. ungar. Monarchie in Wort u. Bild*, I. Bd. *Ungarn*.

2. V. Liszt. *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie*. Paris 1859. — Cf. Wlislöcki. *Vom wandernden Zigeunervolk*, Hamburg, 1890. — Schwicker, *die Zigeuner in Ungarn und Siebenbürgen*, Wien 1883.

longtemps populaires dans les chants de la Hongrie. D'autres sont venus après lui et ont cru être d'autant plus originaux qu'ils serraient de plus près la réalité : les *csikos* et les *csardas*, le *fokos* et le *goulasch*, ils ne nous ont fait grâce d'aucun détail ¹. Lenau a senti véritablement ce qu'il peignait ; il s'est trouvé par une influence de race, servie en outre par une influence de tempérament, en communion étroite avec la nature du pays, avec le caractère de ses habitants, et, sans aucun effort, il a rencontré la note juste. Aussi de tous les *Haidebilder*, qui à sa suite envahirent la littérature autrichienne, il n'en est pas de plus sincères et de plus émouvants que ces quatre ou cinq pièces où en quelques traits énergiques revivent et la terre et les gens de la Hongrie. Mais c'est faire tort à son talent que d'y voir seulement ces qualités descriptives. D'ailleurs Lenau, quoi qu'en dise K. Beck, a assez vite oublié la Hongrie. Il ne l'a point regardée comme sa patrie. Il a été flatté de l'avoir révélée à l'étranger, de l'avoir brillamment introduite dans le domaine de la poésie allemande, mais il n'y a guère vu qu'une matière poétique. Les destinées du peuple hongrois, ses luttes constitutionnelles lui sont restées, sauf dans sa jeunesse, à peu près indifférentes. De son côté, la Hongrie se préoccupa assez peu de Lenau ; elle ne lui pardonna pas de ne pas avoir chanté son pays en langue magyare.

Ces trois groupes de poésies, celles de l'amant trompé, du sceptique rêveur et du peintre de la puszta, presque entièrement composées dans les trois dernières années avant le départ de Vienne, montrent déjà le talent de Lenau dans ce qu'il a d'essentiel, qualités et défauts. Il est avant tout le poète de la souffrance, de la souffrance du cœur et de l'esprit. Dans la suite, il n'apparaîtra guère autrement. Mais ce qu'il importe de relever dans cette première période poétique, c'est l'amertume de ses productions, l'âpre mélancolie qu'elles respirent,

Ces poésies sont en grand progrès sur les premières de sa

1. Cf. *Ungarn im Spiegel deutscher Dichtung*. Wien 1865.

jeunesse, mais encore assez loin de celles qu'il produira plus tard. Leur plus grand mérite est celui de l'inspiration personnelle. Lenau n'imité plus personne, ni Klopstock, ni Höltz, ni Bürger. Le genre d'ailleurs où il vient de s'engager, la *poésie de réflexion*, pour employer une expression allemande, ne le souffrait pas. Lenau se cantonnera dans ce nouveau domaine où il deviendra l'un des plus grands. Mais il a encore conservé beaucoup de défauts de son ancienne manière. Le moindre n'est pas le manque de clarté. Comme tous les esprits philosophiques qui en sont à leurs débuts et qui philosophent autant avec leur cœur qu'avec leur raison, les obscurités, les tâtonnements, les contradictions sont presque inséparables de l'exposition de l'idée. Dans Lenau il s'y mêle encore un grand fond de subtilité. Quoique épris de synthèse, ce n'est point un esprit synthétique, mais plutôt un creuseur ; le détail surtout le préoccupe et perdant de vue l'ensemble, il s'attachera à une idée particulière, sans qu'on voie ni qu'il voie clairement lui-même le lien qui relie au tout ces détails. C'est en particulier dans les compositions plus vastes que ce défaut est choquant ; on y sent partout un demi-crêpuscule dont la pensée est enveloppée et ne parvient pas à se dégager.

Mais au point de vue strict de la forme ces poésies ont de très grands mérites. Le principal réside dans leur admirable objectivité. Cette poésie, toute subjective par le fond, toute de *réflexion*, est enfermée dans la forme la plus concrète qu'il se puisse imaginer. Tous les phénomènes intimes de l'âme, la douleur, le souvenir, le doute, le désespoir, prennent un corps devant nous ; et non point enveloppés dans de froides allégories, mais avec le caractère net et vigoureux des forces physiques. Pour un homme chez qui la vie intérieure était si énergique et si intense on comprend que les phénomènes qu'il observait en lui ne fussent pas le produit de simples facultés abstraites, mais des êtres réels, vivants, agissants.

D'ailleurs cet intellectuel était loin d'être fermé à la nature extérieure. Il la comprenait et la sentait aussi vivement qu'il

suivait les phénomènes intérieurs. Si le paysage est un état d'âme, Lenau ne verra bien et ne sentira bien qu'une nature troublée et tourmentée. De même qu'il ne nous entretient que des agitations qui bouleversaient son âme, de même il a eu un sens admirable des bouleversements de la nature. Il s'est rarement attardé à décrire les charmes d'une nature riante et calme, ou bien il ne l'a fait que pour rechercher un contraste. Peu de poètes avant lui, le seul Heine peut-être, avaient su donner la sensation vraie et poétique d'un paysage. Comme Heine, Lenau a trouvé le secret de désigner un phénomène naturel par une image abstraite. Les poètes nous avaient plutôt habitués au procédé inverse ; ils expliquaient l'homme par la nature. Lenau explique la nature par l'homme, la rapprochant ainsi de nous. Il donne à des êtres physiques des attributs immatériels ; il retourne les vieilles comparaisons. On avait dit en parlant d'un homme pensif et soucieux : des nuages voilent son front ; Lenau dira des nuages : des pensées tristes passent sur la face du ciel¹. Le premier procédé appartient à des hommes qui étaient au moins aussi préoccupés du monde extérieur que de celui qu'ils ont au dedans d'eux, puisqu'ils empruntent au premier leurs comparaisons. Lenau au contraire ne sort pas de son moi et lorsqu'il regarde la nature, il y retrouve les mêmes phénomènes que dans son âme.

Dans la langue et le vers apparaissent aussi des qualités nouvelles. Le style de Lenau est maintenant nerveux, précis, coloré. Il a rencontré des images puissantes et neuves ; mais le besoin d'agir fortement sur les esprits l'a conduit à maintes exagérations et à certaines subtilités. Les alouettes sont pour lui des fusées chantantes que le printemps lance dans le ciel, les arbres en fleurs des candélabres d'émeraude brillant de mille feux. Sans doute ces métaphores risquées s'acceptent plus facilement dans le flot des strophes, la critique les exagère en les relevant ; néanmoins le vêtement de cette

1. *Himmelstrauer* (I, 147).

poésie est trop riche, trop chargé d'ornements et de piergeries. Ce Magyar nous éblouit avec ses diamants et ses panaches. La recherche de l'effet a conduit aussi Lenau à abuser de l'antithèse, d'abord dans les mots, plus tard dans les sentiments et les situations, où elle est encore moins naturelle. Sous une apparente facilité son style cache un effort très laborieux. Tantôt il affecte une très grande simplicité, tantôt au contraire une certaine recherche de l'expression qui sent presque l'incorrection. Il n'est pas rare de rencontrer chez Lenau un emploi inusité de certaines formes, des violences imposées au sens des termes, des constructions rejetées par la grammaire. Néanmoins cette méconnaissance des lois du style ne va pas jusqu'au barbarisme ; c'est par un besoin d'être original et concret que Lenau s'est laissé aller à ces hardiesses. En dépit de ces préoccupations, son vocabulaire est en général très simple. Il dédaigne les expressions qu'on est convenu d'appeler poétiques. Il préfère les mots du langage ordinaire, mais les emploie avec habileté. Le génie de la langue allemande le sert à merveille dans le parti qu'il tire des dérivés et des composés, de même que dans l'emploi de l'adjectif neutre où se plaît sa pensée flottante. Lenau a su surtout se garder du défaut si commun à la poésie allemande, la phraséologie vague, les vers nourris d'épithètes, esclaves de rimes inévitables. Les siens sont pleins, riches de pensées, ou du moins de formes de pensées neuves, riches surtout d'expressions pittoresques, qui donnent à la profondeur du sentiment encore plus de relief.

Sa prosodie est aussi peu complexe que sa langue. Il a à peu près renoncé aux mètres classiques ; il ne commet plus ni odes ni hexamètres. Il a adopté une strophe très simple, la strophe de quatre vers, au rythme, point savant en apparence, mais dont il tire de très grands effets, grâce à l'harmonie de sa langue. Son mètre préféré est le trochée, dont l'allure grave et lente convient à sa pensée le plus souvent triste ; mais il ne s'est pas interdit les autres mètres, il en a

usé suivant les besoins, car son vers est surtout musical. Lenau avait l'oreille d'un musicien et dans une forme élémentaire, il a su enfermer une mélodie que d'autres n'ont pu atteindre avec les systèmes prosodiques les plus compliqués. Par le mélange des syllabes sourdes ou sonores, lentes ou précipitées, son vers produit à l'entendre une vive et rare impression. Ses rimes sont riches sans être recherchées. La seule imperfection métrique assez grave qu'on puisse lui reprocher est l'allongement des voyelles brèves, qui tient à la prononciation large et écrasée du dialecte autrichien.

VI

LENAU EN SOUABE. AMITIÉS ET INFLUENCES NOUVELLES (1831-1832)

1^o STUTTGART ET HEIDELBERG. G. SCHWAB ET K. MAYER

Ces premières poésies, d'une tristesse si profonde, si pénétrante, si intense et presque si monotone, rappellent la longue et morne puszta, puis dans leur forme nette, saisissante, toute en saillies et en contrastes, l'allure heurtée, violente et brusque des paysages styriens. Nées en Hongrie ou en Autriche, écrites à Vienne, ce fut la Souabe qui les accueillit et les répandit dans le monde. Cette Souabe, dont Lenau allait être l'hôte pendant près de quinze ans, offrait au poète un décor plus modeste et plus borné, mais plus doux aussi et plus calme. A la place des plaines sans bornes de l'Alföld, l'étroit horizon de collines riantes ou pauvres ; au lieu des gorges attristées, des roches grises et menaçantes, des crêtes neigeuses des Alpes d'Autriche, l'humble Alb avec ses croupes pelées et ses recoins ombrés ; au lieu des torrents bruyants, des lacs noirs et mystérieux, du Danube impétueux et violent de Pest et de Presbourg ou du large et calme Danube de Vienne, de sages rivières coulant paisibles en d'obscurs détours.

Ce pays ¹, très varié d'aspects, mais sans rien de gigantesque ni d'effrayant pour l'imagination, porte sur un sol riche une population laborieuse et sage. Dans le caractère de ce peuple les contrastes violents manquent également. Mais c'est chez lui peut-être que se marque le mieux ce trait distinctif de la race germanique : le besoin absolu de développer l'individualité, tandis que le Roman, le Slave en partie, et même le Viennois, ce demi-Slave et demi-Roman, sacrifient sans regrets l'individu au groupe. Le Souabe, renfermé en lui-même, enclin à la rêverie, a surtout un tempérament idéaliste et religieux ; mais il peut être à l'occasion homme de raisonnement et logicien impitoyable. Il est peu fait pour la société et ne se plaît que dans un cercle d'amis peu nombreux ².

Lenau se trouvait transporté dans un milieu social nouveau, le vrai milieu allemand. Le milieu politique d'où il sortait offrait avec celui qui l'attendait un contraste encore plus vif. Depuis la Révolution, le progrès des idées libérales se faisait lentement et sûrement dans le Wurtemberg, et le sage esprit souabe n'avait pas à souffrir de la compression de violences qu'il n'avait pas provoquées. Cependant, quand éclata à Paris la Révolution de 1830 et à Varsovie le soulèvement de la Pologne, il y eut dans la Souabe comme une légère fièvre de républicanisme. Journaux et brochures surgirent de toutes parts, demandant la liberté de la presse, la publicité des débats parlementaires et judiciaires, le droit de refuser l'impôt, la suppression de tous les privilèges féodaux ³. On commençait aussi à agiter des questions économiques et par delà le rêve du *Zollverein*, quelques-uns comme List et Pfizer⁴ entrevoyaient l'unité de la nation alle-

1. V. les premières pages de l'article de Vischer sur Uhland (*Kritische Gänge. N. Folge*, Stuttgart, 1863).

2. Cf *das Königreich Würtemberg*, hg. v. statist.-topogr. Bureau. Stuttgart, 1884. — L. Bauer, *Schwaben wie es war und ist*, Karlsruhe, 1842.

3. V. *Württembergische Jahrbücher*, 1831.

4. V. P. Pfizer. *Briefwechsel zweier Deutschen*. Stuttgart, 1831. Cf. Lang *Von u. aus Schwaben*, 1867.

mande. Sans offrir l'effervescence violente qui caractérise le mouvement libéral dans la vallée du Rhin ou la Hesse, le pays était en proie à une grande agitation lorsque Lenau y arriva.

Dans la littérature la Souabe avait accompli aussi une évolution. Le romantisme avait eu le mérite d'affranchir la poésie, de lui ouvrir des horizons nouveaux. Au lieu de chanter un thème banal ou conventionnel, comme l'ancienne école classique, ou de s'échauffer à froid pour quelque grande idée philosophique et à défaut pour quelque abstraction creuse, on apprit à regarder en soi, à s'étudier, à s'analyser, à intéresser les autres à ses joies et à ses souffrances. La poésie circulait maintenant par des canaux plus riches, plus abondants, plus intimes qu'autrefois. Elle était la poésie de tous, la poésie universelle, et elle avait ainsi réalisé le programme que s'était tracé le romantisme, mais sans s'astreindre à la voie étroite qu'il avait prétendu lui prescrire. On peut dire que c'est l'Allemagne du Sud, la Souabe et l'Autriche, qui ont surtout profité des théories romantiques, sans avoir souffert de leurs exagérations et de leurs subtilités, préservées qu'elles furent par un bon sens inné.

Le mouvement littéraire¹, s'il avait perdu en intensité depuis le commencement du siècle, ne s'était pas du moins arrêté. Il avait déplacé son centre de Tubingue à Stuttgart et affectait une tendance moins particulariste. Stuttgart aspire à jouer le rôle d'une véritable capitale intellectuelle. De cette époque date la place importante qu'il a prise et gardée dans le commerce de la librairie. La maison Cotta, où s'éditaient Schiller et Goethe, est l'agence, non seulement des gloires locales, mais de presque toutes les réputations littéraires de l'Allemagne de 1830. La revue qu'elle publiait, le *Morgenblatt* (fondé en 1807) était un organe critique lu et respecté dans toute l'Allemagne². Des cercles littéraires, comme la maison

1. V. Notter. *Die schwäbische Dichterschule* (Bauer, Schwaben... 1842). Cf. H. Fischer. *Klassicismus u. Romantik in Schwaben*. Tübingen, 1889.

2. V. Menzel. *Denkwürdigkeiten*. Bielefeld, 1876.

de Schwab, de Hartmann, de Reinbeck, du ministre Wangenheim, ajoutaient encore au renom que Stuttgart devait à la librairie et au journalisme ¹.

Tandis que Stuttgart était le centre de l'activité littéraire, Tübingue ² incarnait au contraire le mouvement scientifique et philosophique. Les deux plus grands philosophes souabes, Schelling et Hegel, avaient, il est vrai, quitté leur patrie, et Tübingue n'avait conservé que des maîtres obscurs, fidèles disciples de Kant. Mais beaucoup demandaient déjà à l'idéalisme transcendantal de Schelling, popularisé par G. H. Schubert, quelques-uns même aux théories confuses de Swedenborg et de Jacob Böhme, des explications que le criticisme de Kant était impuissant à leur donner. Un peu plus tard, vers 1830, lorsque ces solutions à leur tour ne suffirent plus, les esprits, du moins les plus hardis, vont à Hegel. Son système, sans être professé dans une chaire, était l'objet de la part des étudiants, surtout des jeunes répétiteurs comme Strauss, d'études intéressantes et de longs débats ³. Ici encore, comme en politique et en littérature, apparaît la trace de puissants ferments qui devaient profondément modifier les idées.

Lenau ne fit d'abord que traverser la Souabe où il était arrivé vers le milieu de juillet 1831. Le terme de son voyage était Heidelberg, où il voulait continuer ses études de médecine. Mais l'édition de ses poésies lui tenait autrement à cœur que le diplôme de docteur. Le 21 juillet, il envoie à Schwab une longue pièce, le *Prisonnier*, pour être publiée dans le *Morgenblatt*. Dès qu'il se serait ainsi fait connaître au public, rien ne serait plus facile que de décider Cotta à éditer son recueil. Comme Schwab laissait attendre la réponse, Lenau prit le parti d'entrer en relations directes avec lui. Le 9 août, il arrive à Stuttgart et se présente à l'improviste chez Schwab

1. V. Gerok. *Jugenderinnerungen*. Bielefeld u. Leipzig. 1876.

2. V. Klüpfel. *Die Universität Tübingen*. Leipzig. 1877.

3. *Morgenblatt* 1832. N° 173-174.. *Die Hegelsche Philosophie in Schwaben*.

qui n'a que le temps de lire les vers de l'inconnu. Cette première lecture le transporte : quatre jours après, le *Prisonnier* paraissait dans le *Morgenblatt*¹ et à la fin du mois un traité était passé avec Cotta pour l'édition des *Poésies* qui ne devait cependant être prête qu'à la fin de 1832.

Lenau se rappela les conseils de son ami Braunthal ; il fit sa cour à l'école souabe : le *Prisonnier* fut son premier compliment. Dans son voyage il avait eu l'occasion d'entendre à Carlsruhe le *Fidelio* de son favori Beethoven. Il est très possible qu'il ait été inspiré par l'opéra dont le livret offre de grandes analogies avec sa poésie. Son *Prisonnier*, comme le Florestan de *Fidelio*, n'a commis d'autre crime que d'oser dire la vérité au tyran et jouer le rôle dangereux d'ami de l'humanité ; il expie sa faute dans une captivité éternelle. Et le poète, dans une longue antithèse, oppose son triste sort à la joie débordante qui au printemps anime la nature entière. La situation est peu nouvelle et malgré un soin visible et une facture remarquable, Lenau n'a pas rencontré l'originalité. La poésie avait été gênée par les calculs du poète. Il tenait à montrer qu'il n'avait pas un moindre talent de description que les poètes d'une école où le genre descriptif était particulièrement en honneur. Il s'est cru non moins engagé à se draper du manteau de Posa en arrivant dans la patrie de Schiller et de Schubart. Il ne voulait pas qu'on pensât qu'un sujet de Metternich avait des idées moins libérales que ses nouveaux compatriotes.

C'est par Schwab que Lenau avait été présenté au public allemand, c'est à lui qu'il dédia son premier recueil, c'est par lui qu'il convient de commencer l'étude des rapports de

1. Dans le *Morgenblatt* Lenau publia encore : *die Waldkapelle* (30 août 1831) ; *die Haideschenke*, *An die Wolke*, *Himmelstrauer* (20, 21, 26 sep.) ; *Robert und der Invalide* (7 oct.) ; *Winternacht*, *Schilflieder* (19 et 30 janvier 1832) ; *der Lenz*, *der Maskenball* (11 et 14 juin) ; *Auf ein Fass zu Oehringen* (17 novembre) ; *Frühlingstod* (28 mai 1833) ; *Ahasver, der Postillon* (22, 23 juillet) ; *An einen Jugendfreund*, *die Heidelberger Ruine* (14 et 30 sept.) ; *der Polenflüchtling* (16 déc.).

Lenau avec les poète souabes, au contact desquels son esprit s'est lentement modifié ¹.

Schwab ² avait alors trente-neuf ans ; il était depuis 1817 professeur au gymnase de Stuttgart. C'était un homme vif, d'une gaieté sérieuse, débordant de santé. Son heureux tempérament, qui lui permettait de se prodiguer beaucoup, ses manières dignes et prévenantes, ses idées modérées et sages en avaient fait une des personnalités les plus connues et les plus aimées de Stuttgart. Dans sa maison se réunissaient souvent des amis que la littérature ou la politique intéressaient. Ce n'étaient pas seulement des compatriotes, mais des Autrichiens, comme Ebert, Grün, Spindler et des Allemands du Sud et du Nord, comme Platen, Immermann, W. Müller, Gaudy, Tieck, Sternberg, ou même des étrangers, tels que Lamartine, Marmier, Quinet. Le principal mérite de Schwab n'est ni dans ses poésies ni dans ses autres productions littéraires, mais dans le rôle d'intermédiaire qu'il joua toute sa vie. Là où il croyait apercevoir un talent, il l'encourageait, et plus d'un lui dut sa réputation. Rédacteur de la partie poétique du *Morgenblatt*, il sert de trait d'union entre les jeunes auteurs et Cotta, qui l'avait en haute estime. Sans doute son attention se porta parfois sur des esprits médiocres, mais on ne saurait nier les bienfaits de cette sollicitude littéraire. Tandis que les poètes souabes se tenaient à l'écart du mouvement poétique hors de leur petit pays, Schwab entretenait des relations avec le monde des lettres allemand, surtout avec Berlin. Pendant cinq ans (depuis 1830), il dirigea avec Chamisso l'*Almanach des Muses* et il contribua à effacer cette barrière qui sépara longtemps le Nord du Sud. Schwab suivait aussi avec curiosité le mouvement des littératures étrangères ; c'est lui qui dans d'excellentes traductions fit connaître à son pays un

1. Cf. Winterfeld. *G. Schwab und N. Lenau* (Blätter f. liter. Unterhaltung 16 juin 1892).

2. V. Klüpfel *G. Schwab*, Leipzig 1858. -- Th. Schwab, *G. Schwabs Leben* Freiburg u. Tübingen, 1883. -- Schwab, *Kleine prosaische Schriften*, hg. von Klüpfel, Tübingen, 1882.

génie avec lequel il avait beaucoup d'affinités, Lamartine, qui fut son hôte et son ami.

Comme ce dernier, Schwab était doué d'un talent très fécond et encore plus actif¹. Il collabore à différentes revues et almanachs poétiques, il édite des poètes déjà à demi oubliés, Fleming et Günther, ou d'autres qui eussent risqué de l'être, Hauff et W. Müller. Il remanie pour la jeunesse les légendes et les romans populaires que le romantisme avait mis à la mode. Il écrit des descriptions de voyage, genre alors très goûté. Dans ses vers Schwab offre la même facilité un peu terne, qui est le trait de la plupart de ses ouvrages. Son premier recueil montre le débutant qui s'approprie avec bonheur les sentiments et les formes de la poésie contemporaine. Il a commencé par être romantique et teutomane. Il avoue lui-même que ses ballades et ses romances ont été inspirées par Uhland. Mais il n'a su lui prendre ni le vrai ton populaire, ni surtout l'allure épique. Les ballades et les romances mises à part, les autres poésies de Schwab sont surtout des poésies de circonstance. Par sa situation et ses relations littéraires il était le personnage à qui devaient incomber les harangues poétiques officielles. A l'occasion de la naissance d'un prince, de la mort de la reine, de l'inauguration d'un monument, de la célébration d'un anniversaire, Schwab prend la parole et développe sagement et avec régularité le thème donné. Un vrai poète se fût mal tiré de cette tâche. Schwab s'en est très bien acquitté : beaucoup de dignité, un grand fond d'idéalisme schillérien tel qu'il plait aux masses, des ménagements pour tous les partis, le plus pur loyalisme, toutefois un air libéral assez prononcé pour satisfaire l'esprit du temps, et par dessus tout un grand patriotisme local, l'éternel éloge des vertus germaines et souabes. Telle était la physionomie du poète officiel de Stuttgart.

Pendant deux mois environ (septembre et octobre), Lenau

1. V. Notter, *Die schwäbische Dichterschule* — Mayr, *Der schwäbische Dichterbund*, Innsbruck, 1886.

fut l'hôte assidu de la maison de Schwab. Il lui écrit de Munich, en renouvelant ses protestations d'amitié : « Tes paroles (en Souabe on en vient vite au tutoiement) ont passé comme un souffle bienfaisant du printemps sur les germes naissants de mes sentiments et de mes idées¹. » Mais il faudrait se garder d'exagérer cette influence salutaire. Sans doute Lenau se sentit très heureux d'être accueilli si ouvertement, d'être traité comme un ancien ami dans une famille où il venait à peine d'entrer. Ces nouvelles relations lui fournissent l'occasion de s'expliquer et de discuter sur les questions qui lui tenaient le plus à cœur. Mais un contraste si brusque avec le scepticisme et le pessimisme accentués qu'il apportait d'Autriche ne pouvait que donner un nouvel aliment à son inquiétude philosophique. Tout était remis en cause. Lenau avait plutôt fait un pas en arrière. Ses premières croyances, contre lesquelles il se débattait en vain, qu'il essayait de rejeter, venaient de recevoir un nouveau renfort, parce qu'il les retrouvait autour de lui complaisamment étalées, plus fermes et plus confiantes qu'il ne les avait jamais senties en lui-même. Aussi ses nouveaux amis se plaignaient-ils d'être incapables, malgré tout l'intérêt qu'ils lui portaient, d'exercer sur la direction de son esprit une influence bienfaisante.

Par l'intermédiaire de Schwab, Lenau avait fait la connaissance des personnalités littéraires de Stuttgart : Menzel, le critique redouté du *Morgenblatt*, le pasteur Grüneisen, les frères Pfizer, l'aîné, ardent partisan de l'unité allemande, le second, poète de l'école de Schwab. Mais les relations les plus intéressantes, celles qui devaient avoir une influence réelle sur son esprit, Lenau les trouva en dehors de Stuttgart. Schwab le conduisit à Tubingue, à Waiblingen et à Weinsberg, chez Karl Mayer et Justinus Kerner. A Tubingue, Uhland lui fit un accueil cordial². Il avait la plus grande

1. 13 août 1831 (Klöpfer, *G. Schwab*, p. 232).

2. V. *Buchhändler Akademie*, vol. 4 (1887), p. 367-371 (*Uhlands Beziehungen zu Lenau*).

estime pour le talent du jeune poète, mais il n'est pas surprenant qu'il ne l'ait compris et goûté qu'à moitié. Une amitié plus étroite l'unit à Karl Mayer.

C'était une nature plus chaude qu'Uhland, plus originale et plus poétique que Schwab. Sa réputation était moins considérable ; il était même ignoré en dehors du petit cercle d'amis où il vécut, son caractère étant plus réservé, plus délicat, plus timide. Ses poésies n'avaient encore paru que sous le pseudonyme de Karl Felder dans le *Morgenblatt*.

Karl Mayer ¹, alors juge de paix à Waiblingen, avait quarante-cinq ans, mais il était resté plus jeune de cœur encore que Schwab. Il appartenait à une famille d'artistes ; son père avait eu un remarquable talent de peintre, son frère Louis devint un graveur et un paysagiste estimé dans le pays, lui-même maniait habilement le crayon. Par sa mère il se rattachait à la famille des Hartmann, dans laquelle on retrouvera bientôt Lenau. Karl Mayer est une des figures les plus sympathiques du groupe souabe. Il avait dans son cœur des trésors d'amitié inépuisables, un besoin de s'épancher, de dire tout ce qu'il sentait et d'étaler naïvement son affection, sans aucune arrière-pensée de vanité. Avec une rare piété, il a recueilli tout ce qu'il possédait, tout ce qu'il a pu apprendre de ses amis, Uhland, Kerner, Lenau. Dans des livres sans prétention, mais un peu bavards, il les a montrés sous leur meilleur jour ; c'est l'œuvre d'un ami et non d'un critique ; on ne sait qui il faut le plus aimer, du biographe ou de son auteur ².

Lorsque Lenau arriva en Souabe, Karl Mayer avait déjà composé beaucoup de ses poésies, bien qu'il ne se fût pas encore décidé à les publier ³. Elles étaient en effet d'une nature toute spéciale ; il les écrivait moins pour le public que pour ses amis ou pour lui-même, obéissant à un besoin irré-

1. V. *Album schwäbischer Dichter* (3. hft) Tübingen, 1864.

2. L. Uhland, *seine Freunde und Zeitgenossen*, 2 vol. Stuttgart, 1867. — *Lenaus Briefe an einen Freund*, Stuttgart, 1853.

3. V. Notter, Mayr.

sistible de mettre en vers ses sensations. C'est un vrai poète, mais très court d'haleine. Son talent s'est dépensé en un nombre infini de petites pièces, de quatre à huit vers le plus souvent, qui, prises à part, se lisent avec plaisir, mais dans un recueil fatiguent à force de monotonie. Cependant au milieu de tout ce billon il y a quelques piécettes d'argent ou même d'or, qui attirent peut-être plus que les grosses médailles commémoratives auxquelles la poésie officielle de Schwab fait songer. Karl Mayer trouve dans la nature une source d'inspiration toujours fraîche et ce sentiment qui remplit sa poésie devait le rendre très cher à Lenau. Marcheur infatigable, il avait parcouru à pied presque toute l'Allemagne et la Suisse, et dans son petit pays de Souabe il n'y avait pas un coin qu'il n'eût exploré et mis en vers. Il a senti, étudié et admiré la nature dans toute saison, à toute heure, par tous les temps. Elle se reflète dans son œuvre avec sa variété infinie, mais son ensemble échappe. Les grands effets que Lenau savait tirer de ces spectacles sont inconnus à Karl Mayer; il offre une infinité de tableaux qui ne présentent jamais qu'un seul côté de la nature. Il y voit surtout l'infiniment petit, les fleurettes, le frelon velu, la libellule au corps d'aiguille, les phalènes bleues ou le grillon couleur de terre. Non pas que Karl Mayer décrive pour décrire; le cadre restreint qu'il se fixe le lui permettrait à peine. Il cherche dans ces impressions surtout des applications morales; il voit dans les phénomènes naturels des enseignements, des leçons, des occasions pour l'homme de s'améliorer, de s'élever à la divinité. Sa poésie a une tendance subjective, surtout didactique et religieuse. Karl Mayer partage le spiritualisme des poètes souabes, mais peut-être d'une façon moins confiante qu'Uhland et que Schwab; de là dans sa poésie une note mélancolique qui, quoique rare, devait le rapprocher de Lenau.

De tous les amis que Lenau trouva en Souabe, c'est Karl Mayer qui lui inspira le plus de sympathie. Schwab était trop

digne et pas assez poète, Kerner avait trop de bizarreries ; entre les deux se place Karl Mayer dont la chaude et tendre amitié lui faisait reprendre confiance dans la vie. Il est touchant de voir avec quelle ardeur Karl Mayer, qui de son aveu n'avait jamais été grand philosophe, revient à ses livres de métaphysique, pour y trouver des arguments contre le pessimisme de son ami. On prévoit le résultat de ces discussions : elles ne pouvaient convaincre ni l'un ni l'autre. Chez tous deux le sentiment prédominait trop et Mayer n'avait pas l'esprit critique de Lenau pour parer aux objections. Aussi pas plus dans lui que dans Schwab, Lenau n'avait trouvé le médecin qui eût guéri son mal ; du moins il avait rencontré un soulagement dans cette amitié.

Son talent avait aussi gagné à ce contact. Lenau apprit de Mayer à mieux voir la nature dans le détail ; il avait surtout le sens du son, Mayer développa en lui celui de la couleur. Son ami rendit encore à sa poésie un autre service ; il la familiarisa indirectement avec la technique de la versification. Mayer, qui se préoccupait peu du public, en composant ses courtes strophes, qui ne les limait point en vue d'un effet, se laissait souvent aller à une forme, sinon incorrecte, au moins prosaïque. Ses rimes, au jugement de Lenau, n'étaient pas assez rares ; il eût pu ajouter qu'elles étaient fausses parfois. Lenau prit la peine de revoir ces poésies, de les corriger ou du moins d'indiquer les corrections à faire. On peut croire qu'il retira lui-même autant de profit que son ami de ces analyses délicates, de cet examen minutieux auquel il soumettait les versiculets de Mayer. Ce qu'il appliquait d'instinct dans ses propres œuvres, il le raisonnait maintenant ; il devait dans la suite se servir de ces règles avec d'autant plus de sûreté.

Lenau rencontra en Souabe l'amour en même temps que l'amitié. Une de ses premières lettres laisse deviner la profonde impression qu'une jeune fille, qu'il entrevit dans la maison de son hôte, avait faite sur lui. C'était une parente de

Schawb, Lotte Gmelin, qui par ses charmes et surtout la beauté de sa voix lui avait inspiré aussitôt une vive passion.

Il est difficile de savoir jusqu'où alla ce second amour de Lenau et s'il en fit même à la jeune fille un autre aveu qu'une vague confidence poétique¹. Dans toutes ses lettres il en parle tantôt comme d'une passion contenue, à laquelle il craint de se laisser aller, qu'il veut combattre même, tantôt comme d'une affection très pure qu'éternellement il gardera cachée au fond de son cœur. Lenau venait de faire en amour de dures expériences. Il ne rêvait plus d'idylle maintenant : « les exigences sévères d'une vie plus haute, écrit-il à son ancien ami Klemm, nous ont saisis avec le vif désir d'une autre existence. . . Le même rêve ne se rêve pas deux fois, ce qui est brisé ne se recolle plus bien² », ajoutait-il, en finissant sur une citation qu'il aimait à répéter. En outre, le manque d'une situation assurée l'empêchait de songer à une union immédiate. La raison et son expérience lui conseillaient de chasser ce sentiment de son cœur ; l'affection de ses amis l'engageait au contraire à le conserver, à s'assurer des moyens d'existence et à retenir le bonheur qui passait près de lui. Lenau n'écoula ni les avis de sa raison, ni les conseils de ses amis. Il continua à aimer Lotte en secret d'un amour qui était également partagé en secret. Il garda rancune à ses amis, parce qu'ils prétendaient peser sur ses sentiments, et ceux-ci de leur côté ne lui pardonnèrent pas de jouer avec le cœur d'une jeune fille qu'il ne voulait pas épouser. C'est ainsi qu'à tous les motifs de désespoir, justes ou imaginaires, venait s'en ajouter un nouveau. Tout ce premier séjour en Souabe fut attristé par cette passion malheureuse. On peut croire que sans elle Lenau eût tiré un autre profit du nouveau milieu dans lequel il se trouvait ; mais elle contribua à le rejeter plus

1. Le fils de Lotte Gmelin, M. Hartmann, pasteur à Döfingen, ne put me donner aucun détail sur les relations de Lenau avec sa mère. Elle paraissait avoir souffert cruellement de cet amour et évitait toujours d'en parler.

2. 17 février 1832 [Schurz, I, 155].

profondément dans la mélancolie d'où l'amitié l'avait à moitié retiré.

Si Lenau était devenu plus malheureux par cette épreuve, son talent y trouva du moins une nouvelle source d'inspiration. On doit à sa passion pour Lotte les poésies les plus nombreuses de celles qu'il écrivit en Souabe. Bien qu'elle ne soit pas une seule fois nommée dans ses vers, il est facile de voir que c'est de Lotte qu'il s'agit. Le même vague qui enveloppe sa passion caractérise aussi les vers qu'elle a inspirés. Lenau aimait Lotte silencieusement et sans espoir, mais comme le renoncement venait de lui, il ne se mêle presque rien d'amer à son amour. Pour celui qui l'avait précédé, le caractère de Bertha, et pour celui qui suivit, la situation de Sophie lui arrachèrent des plaintes violentes contre sa destinée, contre l'injustice du sort, qui avait brisé son bonheur ou devait l'empêcher de se réaliser. L'amour de Lotte lui apparaît au contraire comme une sorte de consolation dans son malheur¹. L'étoile du soir, dont l'éclat doux et pâle a quelque chose d'apaisant, est pour lui le symbole préféré de cet amour muet. C'est toujours au milieu d'un paysage crépusculaire aux demi-teintes, dans les voiles légers du soleil couchant ou aux douces lueurs de la lune qu'il évoque l'image de l'aimée absente. Une autre note très caractéristique de ces poésies montre un changement plus profond encore dans le cours ordinaire des sentiments de Lenau. S'il songe à la mort, c'est sans amertume ; il croit maintenant à demi à une seconde vie, à une éternité. Il lui semble que cet amour est trop pur et trop fort pour qu'il puisse mourir avec le corps. Il lui trouve une origine céleste et le regarde comme une garantie de l'immortalité de l'âme. C'est là, d'ailleurs, une conception chère au poète et qu'il n'abandonnera jamais : l'intensité et la pureté d'un sentiment prouvent son éternité.

De l'ensemble de ces impressions nouvelles qui avaient

1. *Meine Braut, Dein Bild, Das Mondlicht, Bitte, Mein Stern* (I, 43, 44, 45, 49, 102).

modifié son esprit est sortie une poésie nouvelle aussi, d'une délicatesse de pensée et d'une douceur de ton qui lui étaient jusqu'alors restées étrangères. Ces morceaux, courts en général, d'un mètre très simple et d'une langue neuve, originale, mais sans prétention ni recherche subtile, rappellent la plainte douce et mystérieuse des roseaux. Le nom de *Schilflieder* conviendrait à toutes les strophes inspirées par Lotte et non pas seulement au groupe de petites pièces que Lenau a désignées sous ce titre : mais celles-là sont les plus belles et méritent qu'on s'y arrête.

Il semble que ce paysage de l'étang, avec ses saules et ses roseaux, avec son eau muette, sur laquelle la lune glisse en silence, aurait dû inspirer plus tôt le poète de la mélancolie. Et cependant aussi on sent que ces images n'étaient pas assez énergiques pour exprimer le caractère sombre et amer de sa douleur ; elle a eu besoin d'être atténuée par cet amour délicat de jeune fille pour que Lenau trouvât ce nouveau cadre en harmonie avec ses sentiments. Il est possible aussi que l'exemple de Karl Mayer, dont le talent ne vivait que de ces coups d'œil rapides sur la nature, n'ait pas été étranger à ce choix. Mais Lenau a sur Karl Mayer l'avantage d'avoir mis dans ses tableaux un sentiment plus intense, surtout de les avoir unis les uns aux autres, d'en avoir fait un tout. C'est l'histoire de son amour tout entière qu'il a fondue avec les différents aspects sous lesquels l'étang lui apparaît. Tantôt calme, paisible et mélancoliquement recueilli, tantôt agité par un vent d'orage, ou troublé par les plaintes des roseaux, il redit les émotions douces ou violentes que l'amour de Lotte fit traverser au poète. Rarement il a été plus heureux à nous peindre cette communion intime de l'homme et de la nature. Lenau, qui devait plus tard considérer le symbolisme comme l'expression la plus parfaite de la poésie, se rencontrait avec la définition moderne de l'art. L'artiste n'imité pas la nature, il la crée en la regardant à travers son tempérament particulier. Du degré d'harmonie entre la repro-

duction de la nature et l'assimilation involontaire que nous en faisons à nos sentiments dépend l'intensité d'émotion qu'une œuvre produit sur nous. Ainsi dans une toile de Corot, auquel les *Schilfflieder* l'ont aussitôt songer, nous sentons à travers l'imitation de la nature, l'âme émue de l'artiste et par-dessus tout la parenté complexe, profonde entre cette nature et cette âme. Ces paysages, éclairés d'une lumière mélancolique, pleins d'une ombre mystérieuse, de même que les *Schilfflieder*, qui les rappellent par leur douceur triste, nous montrent bien que la nature ne nous attache qu'autant qu'elle sert à traduire les émotions de l'artiste, ou si l'on veut, en tant qu'elle devient symbole.

Après les quelques mois passés à Stuttgart dans la maison de Schwab, Lenau songea au but immédiat de son voyage, la continuation de ses études de médecine à Heidelberg. Il y arrive au commencement de novembre et se fait immatriculer le 5 à l'université. Quoique ce séjour dût être assez court, il ne resta pas sans influence sur son esprit.

Au début du siècle, Heidelberg¹ avait joué dans l'histoire littéraire et philosophique de l'Allemagne un rôle important; vers 1830 elle pouvait passer à bon droit pour un de ses foyers politiques et scientifiques les plus considérables. A côté d'intelligences hardies et trop aventureuses, derniers restes du romantisme, qui, comme ce Daub, que Lenau avait entendu et qu'il cite, cherchaient à concilier la philosophie avec la religion, il y avait des esprits plus nets et plus précis, qui avaient contribué à montrer à la science sa véritable méthode. Les erreurs du romantisme avaient provoqué une réaction qui donnait aux études une direction positiviste, plus en harmonie d'ailleurs avec le tempérament badois. Oken en philosophie, le rationaliste Paulus en théologie étaient les re-

1. V. Weber, *Heidelberger Erinnerungen*, Stuttgart 1886. — Cf *Ruperto-Carola, Illust. Festchronik der V. Säkularfeier der Universität-Heidelberg*, 1886.

présentants de ce nouvel esprit scientifique, en garde contre les hypothèses dangereuses ; dans le droit, les professeurs appartenaient à l'école empirique ; en médecine, on tenait aussi à se renfermer dans le domaine de l'expérience. Les *Annales de Heidelberg* (1808-1872), qui jouirent en Allemagne d'une autorité incontestée, donnent l'idée la plus nette de cette tendance positive et sérieuse.

Les savants de Heidelberg étaient par leurs théories, par leurs efforts, en communion étroite avec les aspirations libérales de l'époque. Le juriste Thibaut luttait pour l'unité d'un code allemand, et l'heureuse tentative de l'Allemagne moderne lui a donné raison sur son adversaire Savigny. L'historien Schlosser peut être considéré comme le grand éducateur du libéralisme dans l'Allemagne du sud-ouest ; c'est son *Histoire du dix-huitième siècle* qui, avec les livres de Rotteck, de Welcker, a modifié surtout l'esprit de la bourgeoisie. Beaucoup de ces savants prirent une part directe à la vie politique et aux débats parlementaires, comme les juristes Fries, Martin, Mittermaier et l'anatomiste Tiedemann. La plus grande partie de la bourgeoisie et toute la jeunesse universitaire, encore pleine du souvenir de Sand, appartenaient à l'opposition libérale. Un cercle, fondé en 1823, le *Museum* actuel, que Lenau fréquenta suffisamment, mettait en communication le monde savant avec la partie intelligente et curieuse de la population et unissait le mouvement scientifique au mouvement politique qui en était sorti.

A Heidelberg, Lenau allait se retrouver, comme à Vienne, dans un milieu critique, mais autrement hardi, autrement redoutable que celui où s'était développé son scepticisme¹. Presque tous les savants de Heidelberg s'étaient formés à l'école de Kant et dans leur méthode ils ne connaissaient aucun des scrupules qui gênaient en Autriche le progrès des études. Mais la liberté de discussion, qui ca-

1. V. Brandt. *Lenau in Heidelberg* (Ruperto-Carola, p. 162 et suiv.).

ractérisait l'université badoise et se traduisait par de violentes polémiques, devait aussi réveiller l'incertitude d'esprit de Lenau. Il est redevenu plus flottant que jamais ; tantôt il paraît incliner vers les disciples de Kant, tantôt il raille les tendances mystiques si en faveur en Souabe, et tantôt il fait effort pour rejeter l'influence qu'une nouvelle philosophie prenait sur sa pensée.

Au début de son séjour il apporte une ardeur nouvelle à l'étude, parce qu'il peut s'y livrer avec plus de liberté ; mais ce beau feu ne tient pas. Il se sent vite mal à l'aise, et ce milieu scientifique, bruyant et actif, lui fait l'effet « d'une foire des lettres ». La science, telle qu'on l'entendait à Heidelberg, n'était pas pour lui la véritable science ; il la jugeait trop sèche, trop terre-à-terre, trop prudente ; les vastes problèmes, les spéculations de haut vol n'y tenaient pas assez de place ; il y avait trop de critique et d'analyse. En outre, il n'était plus à Heidelberg choyé et caressé comme à Stuttgart ; la poésie n'y jouait plus le même rôle. La politique était au premier plan et le poète ne se contentait pas du second rang. Il tente bien de se hausser au ton général en collaborant par ses vers aux journaux libéraux badois ¹ ; mais il ne savait pas assez se détacher de lui-même pour se plaire à ce rôle d'agitateur, et il retombe dans ses songeries philosophiques. Sa santé est d'ailleurs mauvaise ; il recherche la solitude, s'enferme dans une sombre chambre d'hôtel, ou s'égare en de tristes promenades. Le souvenir de ce séjour restera pour lui un des plus pénibles. « Il me semble que je porte un mort avec moi » écrit-il à Kerner² ; « dans de pareils moments je pourrais me tirer un coup de pistolet », dit-il ailleurs ³.

Pour trouver un dérivatif à son mal, il s'adresse, choix étrange, au penseur le plus tranquille et le plus froid, à celui

1. Le *Microcosme* publia les poésies *In der Schenke, Am Grabe eines Ministers*, qu'une feuille radicale souabe, le *Hochwächter*, reproduisit, au grand désagrément de l'auteur).

2. 15 nov. 1831 (Schurz I, 131).

3. Lenau à Zimmer, 16 sept. 1833 (*Ruperto-Carola*).

qui était le moins propre à calmer la surexcitation de son esprit, à Spinoza. Il ne semble pas qu'il l'ait suivi dans toutes ses déductions et soit vraiment entré dans son système, mais il en a au moins retenu les conclusions. Son cœur cependant ne fut jamais d'accord avec les concessions de sa raison. Il se répète des explications qui ne pouvaient consoler qu'un Spinoza, s'il eût eu besoin de l'être. Il redit après lui que nous appartenons à une substance éternelle, que dans la mort la partie retourne au tout et s'anéantit en lui. « Nous ne mourons pas tout entiers, écrit-il à Sophie Schwab ; — mais notre personnalité, que devient-elle ? Lorsqu'en allant à Waiblingen, je passai avec vous devant un bassin où était un jet d'eau, je me dis : c'est là peut-être la meilleure image de la vie humaine. L'âme jaillit de l'océan de la divinité pour y retomber de nouveau. L'idée n'est pas si attristante, qu'en dites vous ? Il y a même quelque chose de séduisant et d'héroïque dans l'anéantissement de la personnalité, du moins pour moi. L'homme peut-il prononcer une parole plus fière et plus forte que celle-ci : ici, je n'ai point trouvé de bonheur, là, je n'en trouverai pas non plus, — car une pelletée de terre ensevelit mon moi ; d'ailleurs je n'en ai pas besoin, ni ici, ni là-bas ? Vous voyez qu'à moi aussi la résignation n'est pas tout à fait étrangère ¹. »

Sans doute, mais elle n'était pas de longue durée. Qu'il quitte seulement sa chambre, qu'il erre dans un sombre paysage d'hiver, qu'il aperçoive, traversant la ville, quelques pauvres réfugiés polonais grelottant de froid sur une charrette à fumier, et ses idées ordinaires sur la dureté de la nature et l'odieux de la destinée humaine lui serrent le cœur et lui inspirent d'amères poésies (*Winternacht, In der Schenke*). Ainsi au lieu des consolations qu'il avait entrevues dans le système de Spinoza, il n'y rencontrait que des arguments nouveaux pour son scepticisme.

1. 12 nov. 1831 (Klumpf, p. 239).

2° J. KERNER ET LES REINBECK

Déjà au milieu de février, Lenau menace d'abandonner Heidelberg où il avait à peine passé trois mois. Kerner lui avait parlé avec tant d'enthousiasme d'un disciple de Schelling, son ami G. H. Schubert, qu'il était presque décidé à aller à Munich se mettre à l'école des philosophes naturalistes, auprès desquels il espérait trouver cette tranquillité d'esprit que Spinoza et les froids savants de Heidelberg n'avaient pu lui donner. Kerner pouvait, en effet, penser que Schubert, qui étudiait l'âme comme un organisme vivant, qui cherchait une synthèse poétique de la nature et voulait donner au mysticisme un fondement scientifique, pousserait l'esprit de son ami dans une voie plus conforme à son tempérament et à son éducation. Mais de nouveaux plans plus étranges firent abandonner ce projet à Lenau.

En attendant, pour s'arracher à sa vie solitaire, il va revoir ses amis de Stuttgart ; puis il cherche auprès de Kerner lui-même cette amitié prévenante où il oubliait ses souffrances. Il ne l'avait encore connu que d'une manière fugitive, ne trouvant en lui qu'un aimable original. Ce nouveau et plus long séjour à Weinsberg lui révéla le talent ému et l'âme délicate de celui qui devait devenir un de ses amis les plus tendres.

Justinus Kerner¹, médecin, poète et magicien ! caractère

1. V. Kerner. *Das Bilderbuch aus meiner Knabenzeit*. Stuttgart, 1886. — Marie Niethammer. *J. Kerners Jugendliebe u. mein Vaterhaus*. Stuttgart, 1877. — Reinhard. *J. Kerner und das Kernerhaus*, Tübingen, 1862. — Album schwäbischer Dichter (2 hft) Tübingen, 1861. — Th. Kerner, *Das Kernerhaus u. seine Gäste*. Stuttgart, 1893.

bizarre, difficile à saisir. Et pourtant de tous les poètes souabes, c'est celui sur lequel on a le plus de détails, parce qu'il s'est livré le plus et que sa maison s'ouvrait à tous. Dans Kerner le fou touche de près à l'homme de génie ; c'est une remarque que je fais après lui. Il eut toute sa vie une grande sympathie pour les fous. A Ludwigsbourg, sa ville natale, il habitait en face d'un asile d'aliénés et se plaisait dans ce voisinage. Hölderlin fut le premier malade qu'il traita pendant ses études de médecine à Tubingue. Plus tard, établi à Weinsberg il a pour domestique un jardinier idiot et il recherche volontiers la fréquentation des malades d'esprit. Lui-même éprouvait, comme Lenau, un grand plaisir à simuler la folie.

Kerner avait été le camarade d'université d'Uhland. C'est lui surtout qui représente la tendance romantique des débuts de l'école souabe. Il avait une verve inépuisable, il était plein de fantaisies grotesques et de caprices poétiques, qui trouvèrent leur expression dans un petit livre, charmant et bizarre, les *Silhouettes de voyage* (*Reiseschatten*)¹. Plus tard, cette humeur folle se calma, sans que Kerner perdit tout à fait de son excentricité. Son talent poétique² s'épura un peu et gagna en force et en délicatesse. Kerner est un vrai poète, il l'était plus qu'Uhland lui-même, bien qu'on ne lui ait accordé que le second rang. Il lui a manqué, pour être à la première place, l'équilibre, la qualité maîtresse d'Uhland. Il s'est à peu près renfermé dans la poésie lyrique. Mais il ne chante que pour lui ou ses amis, non pas pour le public. La joie et plus souvent la douleur sont les inspiratrices de ses vers. Comme Lenau, Kerner était un bilieux et un mélancolique. Cet esprit, parfois d'une gaieté désordonnée, était d'une tristesse sombre, quand il se sentait seul. Il ne trouve sur terre que profonde misère, mesquinerie et prosaïsme. Aussi toutes ses poésies finissent-elles sur une idée triste, l'idée du repos suprême qu'il retourne de cent façons et pour

1. *Reiseschatten von dem Schattenspieler Luchs*. Heidelberg 1811.

2. V. Notter, Mayr.

laquelle il trouve des formes très poétiques et très émues. Jusqu'ici cette poésie est sœur de la poésie de Lenau. Mais Kerner a confiance dans une autre existence, meilleure, après laquelle il soupire, qu'il sent près de lui, où il vit déjà à moitié.

Ce qui a surtout contribué à diviser les jugements sur Kerner, c'est son rôle de voyant¹. Faut-il le prendre au sérieux lorsqu'il nous raconte ses entretiens avec les esprits, lorsqu'il prétend que toutes ses affirmations reposent sur des faits d'expérience pure? Devons-nous le croire sur parole, comme beaucoup de ses contemporains, ou avec les autres le traiter de visionnaire? Strauss semble l'avoir jugé le plus sainement². A son sens, c'est par une fantaisie du poète que Kerner se mettait en communication avec le monde des esprits; tantôt il s'amusait de ces créations, tantôt il y trouvait une consolation aux misères de la vie. Il est certain, en tout cas, qu'il a été dans ses observations et ses expériences souvent trop benévole; il devint même parfois la victime de coquins qui abusaient de sa naïveté. Quoi qu'il en soit, cette tendance devait avoir une influence profonde sur son nouvel ami. Non pas qu'il lui fit partager toutes ses idées sur la communication directe d'un monde surnaturel avec le nôtre; mais ce genre de préoccupations amènera tout naturellement Lenau au mysticisme, à des idées religieuses en opposition complète avec ses habitudes d'esprit.

Lorsque Lenau arriva à Weinsberg, pour y être, pendant plus d'un mois, l'hôte de son impatient ami, Kerner habitait depuis douze ans la maison si pittoresque et si célèbre au pied de la *Weibertreue*³. On la découvre au bout de la petite ville,

1. V. Kerner. *Die Seherin von Prevorst*, Stuttgart 1829. — id. *Blätter aus Prevorst*, 1. — 12. Sammlung, Karlsruhe, Stuttgart 1831-39. — id. *Magicon*. Stuttgart. 5 vol. 1840-53.

2. V. Strauss. *Kleine Schriften*, Bonn. 1876.

3. Je remercie M. Th. Kerner de son aimable accueil et des nombreux détails qu'il m'a donnés sur Lenau; j'ai dû les écarter à cause de leur caractère trop anecdotique.

derrière un rideau de sapins. Les pièces, petites et encombrées de souvenirs de famille et de bibelots rustiques ou artistiques, rappellent le musée d'un amateur et la maison de campagne. L'étage supérieur, entouré sur le derrière d'une galerie et surmonté d'un grand crucifix, ressemble à un chalet suisse; pour Kerner il ressemblait à un cercueil et il ne l'appelait pas autrement. Dans le coin de parc très ombré qui couvre la maison de ce même côté s'élève la *Tour des esprits*. Elle renferme une chambre gothique, éclairée par des vitraux, ornée des statues d'un moine et d'une nonne, avec de vieux in-folio enchaînés sur des rayons. C'est là que Lenau écrivit en partie *Faust* et *Savonarole*. En face de la maison, de l'autre côté de la route, un jardin très agréable, d'aspect varié, dessiné sans prétention, et jouissant d'une vue magnifique; au centre du jardin un petit pavillon, *la maison d'Alexandre*. Il contient trois petites pièces, d'étroits cabinets pourvus de couchettes d'enfants, rangés autour d'un minuscule salon. C'est là que Lenau, Alexandre de Wurtemberg, Rebynski, le généralissime des Polonais, plus tard Geibel, d'autres encore, habitèrent souvent. La maison de Kerner est bâtie au pied de la *Weibertreue*. Au sommet d'une colline en pente douce s'élevait l'ancien château-fort. Il n'en reste plus que quelques pans de murs et la base de trois ou quatre tours restaurées avec plus d'amour que de science. La tour principale porte une foule de noms, poètes, philosophes, écrivains, artistes, souverains et hommes politiques, qui visitèrent la *Weibertreue*, depuis Schiller et Mathisson jusqu'aux tout modernes ¹. A côté des meurtrières où sont disposées des harpes éoliennes se lisent des vers de Lenau, de J. Kerner, de Theobald Kerner et de M^{me} Th. Kerner écrits pour la musique plaintive et fantastique du vent.

La *petite maison* a vu passer bien des hôtes, de tout pays et de toute condition. Il court dans la région toute sorte de

1. Th. Kerner. *Ein steinernes Album*, Heilbronn. 1891.

légendes amusantes sur la large et ingénieuse hospitalité de Kerner. Lenau, qui se plaisait dans ce logis original et intime, qui y revint souvent, y rencontra mainte personnalité intéressante. Dès les premiers jours il y gagna un nouvel ami, le comte Alexandre de Wurtemberg, un des familiers de la maison de Kerner.

Ancien officier, fatigué à trente ans de la vie de garnison, le comte Alexandre ¹ venait de quitter l'armée et vivait tantôt à Vienne, tantôt à Esslingen, dans sa délicieuse villa de Serach. Cavalier passionné et grand chasseur, il s'intéressait aussi à la poésie, comme tout ce qui alors avait reçu quelque éducation. Il avait publié dans le *Morgenblatt* de ses vers, sous le pseudonyme de Sandor v. S., et il allait bientôt se faire connaître sous son véritable nom dans l'*Almanach des Muses* que Schwab lui avait ouvert. Ses premières poésies n'ont pas grande originalité ; quelques-unes même ne sont que des traductions de V. Hugo, mais elles montrent qu'Alexandre inclinait surtout vers la nouvelle école et partageait les tendances de nos romantiques. Il fait ses dieux de Hugo et de Lamartine et parle avec assez d'irrévérence des classiques, de Goethe et de Schiller. Son tempérament et ses préférences littéraires le disposaient à goûter la poésie chaude et colorée de son nouvel ami. Sans avoir de beaucoup le même talent, on peut dire que de tous les poètes souabes il était le plus près de sa conception poétique. C'est sur lui que Lenau exercera le plus d'influence ; c'est Alexandre que la poésie des *Haidebilder* a surtout séduit et qu'il essaiera de reproduire ².

Le séjour à Weinsberg ³ (mars 1832) fut pour Lenau une courte période d'apaisement. La tendresse prévenante de la famille, la bonne humeur de Kerner, l'existence paisible et

1. V. Wurzbach, *Lexicon*, vol. 58.

2. Alexander von Wurtemberg. *Gedichte*, Stuttgart, 1837. — *Lieder des Sturms*, id. 1838.

3. V. Th. Kerner. *N. Lenau in Weinsberg (Ueber Land u. Meer, 1889 nos 49-50)*.

retirée de ce petit coin eurent un effet bienfaisant sur son âme que la solitude de Heidelberg avait aigrie. Kerner prit aussi à cœur de convertir son ami, non pas à la croyance aux esprits, mais à une philosophie qu'il croyait plus saine. Il défaisait ainsi le travail d'esprit de Lenau, et ce chemin parcouru dans le doute était perdu. Kerner le ramenait en arrière avec ses idées spiritualistes et religieuses ; il voulait l'engager dans le camp des philosophes de Munich, il lui faisait admirer et lire Suso, il l'inclinait doucement vers le mysticisme. Lenau avait trouvé dans la philosophie de Spinoza une sorte de résignation, qui au début n'était peut-être qu'apparente, mais qui fût devenue plus sincère. Il subissait maintenant un nouvel assaut du sentiment contre la raison.

Toujours irrésolu et flottant, hanté par des projets de lointains voyages, il s'arrête tantôt à Munich, tantôt à Weinsberg, revient à Heidelberg, puis retourne à Stuttgart, où la révision de son manuscrit le retint surtout. Il n'était plus, comme pendant son premier séjour, l'hôte de Schwab ; peut-être parce que celui-ci avait paru juger trop sévèrement sa passion pour Lotte. Il vivait maintenant dans une autre maison où l'avait introduit Karl Mayer et dont il allait être jusqu'à sa folie l'hôte assidu, désiré et toujours fêté. Cette famille tient une assez grande place dans l'existence de Lenau et elle marque une nouvelle influence sur son œuvre poétique, celle des femmes.

La maison Hartmann-Reinbeck ¹ était peut-être le milieu intellectuel le plus remarqué de Stuttgart ². Schubart et le père de Schiller y fréquentèrent, Goethe s'y arrêta avec le duc de Weimar en 1779, Schiller en 1793 ; Mathisson et Stilling avaient été les anciens compagnons d'étude de Hart-

1. La maison existe encore ; elle occupe le numéro 14 de la Friedrichstrasse. Le premier étage était habité par les Hartmann, le second par les Reinbeck ; on se réunissait alternativement chez les uns et chez les autres pour le thé le soir.

2. Ces détails et les suivants sont en partie empruntés à une étude manuscrite de M. Weisser, jointe aux lettres de Lenau qui m'ont été communiquées.

mann, il servirent tous deux de parrains à sa fille aînée, Emilie, l'amie de Lenau. Plus tard Tieck, Jean-Paul Rückert furent également des hôtes de passage, Schwab, K. Mayer, Kerner, G. Pfizer et tous les poètes souabes, Ulhand excepté, les familiers du salon de la Friedrichstrasse.

Hartmann, qui était alors un vieillard presque septuagénaire, appartenait à une des familles les plus intelligentes et les plus considérées du Wurtemberg. Il avait été lui-même professeur de droit à la *Karlsschule* et s'était acquis, comme économiste et agronome, une haute réputation. De ses quatre filles, Emilie, Mariette, Julie et Lotte, la première, l'aînée, était mariée au professeur Reinbeck qui avait près de trente ans de plus qu'elle. C'était un Berlinoïse qui avait vécu longtemps en Russie et dont le tempérament, les manières de distinction détonaient avec la proverbiale bonhomie souabe. Une bonté sans énergie, une correction excessive de tenue et de langage en avaient fait parmi la jeunesse des écoles un personnage un peu plaisant¹. Dans le monde des lettres, Reinbeck, ancien frère d'armes de Haug, représentait plutôt la vieille école classique. Ses ouvrages de grammaire et de littérature, ses nouvelles, ses comédies et ses drames sont aujourd'hui justement oubliés ; mais il a tenu quelque place dans le mouvement littéraire contemporain et il est équitable de rappeler qu'on lui doit un peu la statue de Schiller ; grâce à lui, Thorwaldsen se chargea du monument qui décore aujourd'hui le *Schillerplatz* à Stuttgart.

Le nouveau cercle, dont Lenau devait peu à peu devenir l'âme, n'était pas très différent par l'esprit et les tendances de celui de Schwab qu'il venait de quitter : en philosophie des idées profondément spiritualistes, en littérature des opinions assez mêlées, flottant entre le classicisme mitigé et le romantisme converti. L'influence de ce nouveau milieu, à laquelle Lenau n'échappa point, se personnifie dans une femme

¹ A. V. Gerok, *Jugenderinnerungen*. Auerbach, *Briefe an seinen Freund J. Auerbach*. Frankfurt a. M. 1884. 2 vol.

qui apparaît comme le type du public féminin contemporain, sur qui la poésie et la personne du poète exercèrent tant de séduction. Emilie Reinbeck avait huit ans de plus que Lenau; point belle, mais cependant de figure agréable, elle plaisait surtout par une très grande sensibilité et une douceur naturelle qui habituèrent son nouvel hôte à la considérer vite comme une sœur aînée. Elle avait en outre un esprit très cultivé et un talent de peintre, surfait dans son entourage, mais néanmoins réel; habile surtout au paysage qu'elle peignait d'imagination, le plus souvent d'après un motif fourni par la poésie. Les vers de son ami lui suggérèrent plusieurs de ses petites toiles. L'influence inverse de ces peintures sur le talent du poète est incontestable; il prend l'habitude d'avoir d'une scène une vue plus nette, plus plastique, comme s'il voulait la fixer sur un tableau.

Lenau a entretenu avec Emilie Reinbeck une correspondance assez volumineuse, encore inédite, à laquelle on fera dans cette étude beaucoup d'emprunts¹. Les premières lettres qu'il adresse à sa nouvelle amie jusqu'à son voyage en Amérique sont pleines de compliments délicats, de flatteries caressantes, qu'expliquent le plaisir qu'avait eu Lenau dans ce nouveau milieu et les petits soins dont on l'y avait entouré. « Quand je quittai Stuttgart, écrit-il de Heidelberg, ma vue fut frappée par un magnifique papillon, qui longtemps, bien longtemps poursuivit notre voiture. N'était-ce pas une pensée de mon Emilie qui pour m'accompagner avait revêtu cette belle forme? J'eus le cœur vraiment serré, quand ce cher compagnon disparut, car je m'étais fermement imaginé que c'était une pensée d'Emilie qui m'aban-

1. Mon étude sur Lenau était terminée, lorsque ces lettres, dont je dois la communication à la bienveillance de M. P. Weisser, ont été publiées par M. Schlossar (*Lenaus Briefe an Emilie von Reinbeck*. Stuttgart, 1896), qu'elles ont été collationnées à la bibliothèque de Stuttgart où elles ont été déposées depuis (V. mon article dans la *Revue critique* du 14 décembre 1896). Le désir d'apporter des documents nouveaux fera excuser les emprunts fréquents faits à cette correspondance;

donnait. » Plus loin, il raconte qu'il a assisté dans un jardin à un concert. « Je choisis ma place sous un lilas, qui m'attire particulièrement, depuis que j'ai vu si souvent ces fleurs sur votre armoire ¹. » Emilie lui a défendu de tirer des oiseaux et il se conforme religieusement à cet ordre. Chaque lettre, qu'elle vienne d'Amérique ou de Vienne, sera pleine de protestations d'amitié, de serments de ne jamais s'oublier. Lenau a rarement été plus ingénieux à varier ses formules aimables d'attachement à ses amis. C'est à Emilie qu'il donne le plus de détails sur ses travaux poétiques, c'est elle qui a la primeur de ses vers; il lui communique ses idées sur l'art et la peinture, il l'engage à être laborieuse et se réjouit de chacun de ses nouveaux paysages.

Autant il allait d'ailleurs au-devant de ces influences féminines énervantes, autant il évitait dans le milieu même où elles s'exerçaient ce qui aurait pu leur servir de contre-poison. Son amitié pour Reinbeck, dont la nature berlinoise devait répugner à ces fadeurs de sentiment, n'a jamais été chaude. Il l'a surtout considéré comme un aimable compagnon, un camarade avec qui il échangeait des mots parfois gaillards ². Il témoignait au contraire à Hartmann, le père de son amie, un profond respect. Cet esprit très droit et très pratique aurait pu tempérer ce que lui-même avait d'excessif dans le sentiment. Hartmann voulait qu'on fût à la fois homme et poète; à son sens, Lenau n'était guère que l'un des deux et l'on devine au ton de certaines lettres qu'il s'était permis vis-à-vis de son jeune hôte des conseils et des critiques. Quand Lenau descend la vallée du Rhin pour aller s'embarquer à Amsterdam, il est révolté de voir le beau fleuve souillé par le travail des hommes. Mais il s'arrête dans son indignation d'artiste. « Je vois déjà les sourcils graves et sévères de mon ami Hartmann se lever vers moi et je l'entends dire : il faut que les hommes vivent ; que leur im-

1. 8 juin 1832 (Schlossar, p. 22).

2. M. Schlossar a dû retrancher un de ces passages dans son édition.

porte qu'un poète en voyage les approuve ou non? et il a raison, je me tais ¹. » Si grande que fût cette affection, il s'y mêlait trop de retenue, pour que l'amitié de Hartmann pût être d'une grande influence sur l'esprit de Lenau. Il comprenait que ce grave vieillard perceait ses faiblesses, qu'elles l'empêchaient d'admirer sans réserves son talent et il ne pouvait sentir de l'inclination que pour ceux qui lui tenaient compte de ses qualités seulement, en fermant les yeux sur ses défauts. Aussi aura-t-il surtout des amitiés féminines.

L'affection plus tendre qu'il avait rencontrée dans la famille Hartmann-Reinbeck n'avait pu calmer son inquiétude d'esprit. Il crut y échapper en s'arrachant au milieu où il avait jusqu'alors vécu pour se lancer dans l'absurde aventure d'un voyage en Amérique. Avant de l'y suivre, je voudrais résumer les influences que Lenau avait pu retenir de ses nouvelles amitiés et de sa nouvelle patrie ².

Il venait de passer juste un an en Souabe. Il avait vécu d'une façon plus indépendante dans un pays où la discussion et la critique n'étaient pas étouffées comme en Autriche. Mais son esprit ni son âme n'en avaient pas été profondément modifiés; ils avaient seulement subi une légère évolution. Sa mélancolie avait un peu disparu, sa misanthropie surtout s'était dissipée dans de chaudes amitiés. Un certain besoin d'activité l'avait tiré de son inertie, puisqu'il allait se jeter dans la vie d'aventures. Cependant il restait, malgré tout, la même nature, inquiète et ardente, à la fois violente et molle, faite de contrastes, une nature d'artiste, incapable de se plier aux exigences prosaïques de la vie. Ses principes, qu'il est toujours difficile de distinguer de ses sentiments, avaient subi comme un mouvement de reflux qui l'avait poussé vers ses anciennes croyances. Il était parti d'Autriche sceptique achevé, il quittait maintenant la Souabe avec certaines idées positives, des idées d'amour divin et de mysticisme, qui n'é-

1. Lenau à Emilie, 2 juillet 1832. Schlossar, p. 24.

2. V. Ebner. N. *Lenau u. die schwäbische Dichterschule.*

taient encore que des germes jetés dans son âme, mais qui, plus tard, porteront des fruits.

C'est aux femmes qu'il faut rapporter cette évolution encore à peine sensible. M^{me} Schwab l'avait à demi converti au spiritualisme ; Emilie Reinbeck surtout modifia ses convictions. Il assure qu'il est devenu meilleur au contact de son amie ; il est même devenu religieux. « Mes espérances du monde d'au delà sont devenues, grâce à vous, plus claires et plus belles. Je me suis pris pour vous d'un respect, dont ce qui l'enferme, mon âme, ne saurait périr¹ » Ce *piétisme de l'amitié*, comme il l'appelle, ce mysticisme, dirions-nous, Lenau le portera plus tard dans l'amour ; dès ce moment il l'avait déjà introduit dans la poésie. L'émotion artistique se confond à ses yeux avec le sentiment religieux : une poésie est un acte d'adoration. « Rien que sentir poétiquement, c'est déjà avoir travaillé pour l'immortalité, car ce qui alors traverse notre âme est une purification pour l'éternité, ou plutôt c'est un viatique pour le voyage dans les sphères célestes². » Il y avait sans doute un peu de convention dans cette âme toute féminine que Lenau se donnait pour être au ton de son amie. Il a eu le don de flatter les natures voisines de la sienne en partageant et caressant leurs goûts. Mais ce qui n'était d'abord qu'une sorte de vanité ou une disposition vague de son tempérament devint vite naturel par l'habitude. En jouant ainsi avec le mysticisme, il allait devenir un mystique parfait.

L'âpreté originelle, qui était au fond de cette nature surtout molle, s'était fondue visiblement. Cependant Lenau ne s'était pas seulement amolli en Souabe. L'influence de ses amis, surtout de Hartmann, de Schwab, de K. Mayer, lui avait donné aussi plus de ressort viril et tempérant ces excès de sentimentalité. De retour à Vienne, il écrit : « Je salue du fond de mon cœur mon respectable et paternel ami. La belle parole qu'il prononça au toast d'adieux retentira toujours à

1. Lenau à Emilie, 26 août 1833 (Schlossar, p. 38).

2. Id. 1^{er} août 1832 (Schlossar, p. 30).

mes oreilles. Oui, je veux m'efforcer *comme homme et comme poète* de mériter son affection et celle des siens ¹. » Il avait déjà écrit à Mayer : « Je veux vivre, travailler, agir... Tu m'as tellement rendu ma vigueur que je forme des projets hardis ; je veux produire encore quelque chose de sérieux dans l'art, je veux travailler pour le monde et m'améliorer pour mes amis ². »

Dans les poésies composées pendant ce premier séjour en Souabe, il est aisé de relever des traces de ces diverses influences. Dans les morceaux philosophiques, les cris d'impatience et de douleur irritée sont devenus rares. Des strophes, comme *les Larmes*, *la Chapelle de Wurmlingen* ne laissent pas à les lire une impression plus trouble que les vers d'Uhland ou de Schwab. A la poésie révoltée, qui remplit la période autrichienne, a succédé la poésie de la résignation.

Il est vrai qu'à côté de ces heures de méditation calme, Lenau a connu, surtout à Heidelberg, des moments d'angoisse et de profond scepticisme. La ballade du *Braconnier* (*der Raubschütz*) révèle un de ces accabllements qui étaient devenus passagers. Cette ballade, qui n'a de populaire que la forme, n'est écrite que pour amener le mot de la fin : « Il n'y a rien. » Le monde des âmes n'est que chimère : en mourant, tout meurt avec nous. Lenau n'avait jamais encore affirmé d'une manière aussi franche et aussi brutale une opinion matérialiste qui certainement n'était pas le fond de sa véritable pensée. Son état d'âme, qui se peint dans la lettre suivante ³, explique cet accès de pessimisme. Il écrit à Schleifer en lui communiquant sa poésie : « Jamais ami n'a écrit à un autre dans un moment plus sombre que celui où je t'écris aujourd'hui. Varsovie est rendue, le choléra est en

1. Lenau à Émilie, 26 août 1833 (Schlossar, p. 40).

2. 21 janvier 1832 (Schurz., I, 148).

3. Lenau à Schleifer, 16 septembre 1831. La lettre inédite se trouve dans une édition de Lenau (*Gedichte*, 2 vol. 1844) annotée par Schurz, qui m'a été d'un grand secours pour établir la chronologie des poésies.

Autriche et fait ses ravages dans mon cher pays. *Il n'y a rien*, me faut-il dire avec ce braconnier (suit l'analyse de la poésie). Il n'y a rien, mon cher Schleifer, du moins dans ce monde, rien !... Ce que je sens dans mon cœur est terrible. O mon Schleifer, si je pouvais maintenant te serrer la main et répandre ces larmes dans ton sein ! Peut-être ne nous verrons-nous plus ! Je ne veux aujourd'hui rien te dire de mes voyages. J'ai vécu quelques jours heureux, à l'aide desquels le destin nous comble et nous fortifie parfois pour les chagrins à venir. Je connais maintenant Schurz, Schleifer, Uhland, Schwab, Kerner, Mayer, des natures bonnes et poétiques, qui m'affectionnent, et cependant il n'y a rien, *es ist halt Nichts.* »

Dans une autre poésie non moins caractéristique (*der Greis*) se trouve une autre explication tout opposée du problème de la vie. C'est la seule pièce qui montre une trace évidente de la lecture de Spinoza ; il importe de la relever, car Lenau plus tard, livré davantage à lui-même, se rapprochera beaucoup plus du panthéisme spinoziste. Le vieillard de sa poésie est son vieil ami et hôte Hartmann, qu'il représente dans son jardin, au déclin du jour, au milieu de petits-fils qui avant d'aller dormir jouent bruyamment autour de lui ; l'un d'eux vient de lui apporter une fleur que le vieillard regarde en s'abandonnant à des pensées doucement mélancoliques. Cette fleur le fait songer à celles qui croîtront bientôt sur sa tombe. Il se sent déjà réuni à l'éternelle substance et rentrant dans le sein de la nature pour y recommencer une nouvelle vie. Il n'est lui qu'un accident, un développement particulier de la matière impérissable qui, tantôt homme, tantôt plante, se survit sans cesse, ou plutôt ne naît ni ne meurt. Il ne se mêle à ces vers aucune amertume, aucune réflexion attristante ; on a seulement la sensation d'une loi inévitable du monde, acceptée sans peine, parce qu'elle est inhérente à notre nature et contre laquelle on ne saurait se révolter qu'en la méconnaissant.

Si la poésie philosophique de Lenau devait peu à la Souabe, on peut dire de sa poésie politique qu'elle en est sortie tout entière. Elle n'avait tenu encore qu'une place assez mince dans son œuvre. Mais, dès son arrivée en Souabe, Lenau a pris plus d'intérêt au mouvement de l'opinion. Tous ses amis s'étaient mêlés aux luttes électorales ; quelques-uns, comme Uhland, Karl Mayer, Paul Pfizer, appartenaient à la Chambre wurtembergeoise. A Karlsruhe, il avait assisté à des séances du parlement ; à Heidelberg, il avait fréquenté des étudiants, membres, du moins secrets, de la *Burschenschaft*. (La pièce *In der Schenke* portait d'abord le titre : *An die Heidelberger Bursche*.) Mais sa poésie politique devient surtout intéressante, lorsqu'elle choisit un thème précis, comme les malheurs de la Pologne. Les réfugiés Polonais étaient très nombreux dans l'Allemagne du Sud. Lenau les fréquenta beaucoup à Stuttgart ; à Weinsberg, une véritable amitié l'unît à Mathussinsky, un jeune chirurgien militaire que Kerner avait recueilli chez lui. Lenau partagea l'enthousiasme des poètes et des artistes pour la cause des vaincus. Dans une anthologie, et elle serait considérable, qui donnerait les poésies provoquées par l'insurrection de la Pologne, les morceaux *Au cabaret*, *Le Bal masqué*¹ seraient des plus remarquables pour l'énergie du trait et l'émotion du sentiment. La romance de *Clara Hebert* est aussi une apologie plus longue de l'héroïsme polonais, opposé à une tyrannie basse et hypocrite, qui, dans la pensée du poète, était celle de l'Autriche.

Pendant que Lenau courait à la recherche d'une patrie et d'une fortune, son petit recueil de poésies quittait les presses de Cotta² et allait lui apporter la gloire. La censure autrichienne l'avait réduit comme beaucoup de ses compatriotes à le publier sous un nom étranger. On ne se couvre pas sans

1. V. la lettre de Lenau à Duller, 6 avril 1840 (*Deutsche Dichtung*, II. Bd., p. 28) ; elle contient des détails curieux sur la poésie *der Maskenball*.

2. N. Lenau. *Gedichte*. Stuttgart u. Tübingen, Cotta, 1832.

en souffrir d'un pseudonyme. L'orgueil de Lenau y répugnait surtout ; il trouva dans sa subtilité de quoi accorder sa fierté avec sa prudence, en conservant de son nom, Niembsch von Strehlenau, les deux dernières syllabes.

Le volume contenait les poésies composées en Autriche, que j'ai examinées plus haut, et celles qu'il avait écrites en Souabe, dont il vient d'être question. Le mot qu'il a appliqué à son œuvre entière est surtout vrai de cette première édition. Ses poésies sont en même temps sa biographie, mais une biographie plutôt intérieure, celle d'une âme qui s'ouvre devant nous, avec ses aspirations, ses regrets, ses songeries et ses méditations.

L'apparition de ce petit volume mettait Lenau au rang des premiers poètes de l'Allemagne. Il surpassait les Souabes par la chaleur et l'émotion, surtout par la richesse de la forme. L'école autrichienne, remarquable elle aussi par de brillantes qualités de langue, lui était inférieure par le fond. Le seul Heine parmi les contemporains eût pu se mesurer avec lui ; son succès fut même plus retentissant. Mais chez Heine le politique servit la réputation du poète ; Lenau plus inconnu venait d'offrir au public un volume aussi original que le *Buch der Lieder*.

La critique reconnut en général les mérites du nouveau venu. Le *Morgenblatt* ¹ le loua de la sincérité de sa mélancolie que chez d'autres il regardait avec raison comme affaire de mode ; il fit ressortir la langue pittoresque de ses vers. La *Wiener Zeitschrift* ² annonçait le recueil avec les mêmes éloges flatteurs, bien qu'il s'y mêlât des jugements étranges pour nous. Quand Lenau fut de retour à Vienne, il put se convaincre lui-même que son édition avait eu un succès inespéré, malgré le vif contraste que présentait le caractère pessimiste de sa poésie avec le tempérament vif et heureux des Viennois.

1. *Morgenblatt*. Mai 1833.

2. *Wiener Zeitschrift*, 31 juillet 1832.

VII

EN AMÉRIQUE

(1832-1833)

Le projet d'émigrer en Amérique avait depuis longtemps germé dans l'esprit de Lenau. C'est en Souabe, vers le milieu de 1832, qu'il prit le parti de l'exécuter. Peut-être faut-il chercher la cause de cette subite décision dans un contact fréquent avec les réfugiés Polonais. Il était naturel pour des exilés de chercher un asile dans un pays libre, soit en Amérique, soit dans l'Algérie nouvellement ouverte à l'émigration. Lenau n'avait pas d'ailleurs besoin d'être trop vivement sollicité. La mode et la manie des voyages est un des signes caractéristiques du temps. Ces esprits inquiets, tracassés souvent par un gouvernement soupçonneux, espéraient trouver dans de lointains pays un remède à leur malaise. Byron avait passé sa vie à voyager ; Shelley était mort à Naples ; Chateaubriand s'était égaré dans les forêts de l'Amérique ; Lamartine avait fait le voyage d'Orient. Parmi ses compatriotes, Lenau trouvait de nombreux exemples de ces esprits *las de l'Europe*, comme on les appelait et qui étaient devenus une des figures familières du roman contemporain. Grillparzer, Bodenstedt, Geibel, J. Mosen, Stieglitz, Chamisso, Platen, d'autres encore avaient promené en Grèce, en Italie,

en Orient ou autour du monde leur misanthropie et leur désenchantement. Les poètes restés attachés au coin de terre natal font l'exception ; ce sont ceux-là qu'il faudrait plutôt citer. En outre Lenau avait maintenant sous les yeux le spectacle quotidien de l'exode des masses. En Autriche, l'émigration était rare, mais le Wurtemberg, d'esprit plus libéral et de population plus dense, laissait le trop-plein de ses habitants se déverser à l'extérieur.

Le brusque parti de Lenau ne doit donc pas trop surprendre. Il voulait, lui aussi, tenter la fortune et conquérir cette aisance dont il avait besoin pour vivre. Mais il voulait surtout donner un aliment à l'inquiétude qui le rongait. C'est de toutes les raisons peut-être la plus puissante, celle qui le poussa dans cette aventure. Vivre indépendant, dans un grand pays libre, de la vie demi-sauvage du *farmer*, chasser, courir, affronter des dangers, être enfin délivré de l'ennui et ne plus trouver de temps pour les longues songeries mélancoliques, c'en était assez pour se faire illusion et voir le salut dans le voyage d'Amérique. A ceux qui lui objectaient sa réputation de poète, qui le croyaient perdu pour la poésie, il répondait que son talent ne pouvait que gagner en inspirations nouvelles ou rajeunies. A l'entendre, on croirait qu'il ne veut passer l'Océan que pour aller chercher des impressions, des motifs de description, des inspirations différentes. Une nouvelle poésie s'ouvrira à lui avec le Nouveau-Monde. Il se grise du mot Niagara et s'étourdit à se le répéter. Lenau plus que jamais se faisait illusion à lui-même et s'exagérait singulièrement cette éducation de l'artiste par les voyages.

Il hésitait à partir seul et préféra se joindre à une société d'actionnaires qui étaient surtout des exploiters. Toujours dépourvu de sens pratique, il se préoccupa très peu d'approfondir les garanties et les ressources de la compagnie à laquelle il se confiait. Les menus détails de l'expédition l'occupent davantage : il se fournit de linge, d'armes, de munitions en abondance. Dans la fièvre des premiers préparatifs et la

joie de vivre bientôt d'une vie indépendante, il oublie sa mélancolie, ses lettres sont gaies ou enthousiastes. Plus tard, lorsque les difficultés du départ s'accumulent, que des doutes lui viennent sur l'honorabilité de la compagnie d'émigration, le voyage d'Amérique ne lui paraît plus si attrayant, il voudrait l'avoir terminé. A peine cette vie active, qu'il désirait ardemment, commençait-elle pour lui, qu'il se décourageait aussitôt. Malgré ses amis, qui le détournaient de l'aventure, il s'embarqua le 25 juin sur le Rhin pour Amsterdam, et le 1^{er} août il quittait définitivement l'Europe. Mais déjà sur le bateau qui le menait en Hollande les ennuis avaient commencé. « La société d'émigration, écrit-il à Emilie, s'est dissoute au milieu des scènes les plus effrayantes dont j'aie jamais été témoin. Le commissaire Mohl fut forcé de rendre des comptes, et le résultat fut tel que la plupart retirèrent leur argent. Les paysans étaient furieux, ils voulaient jeter par-dessus bord toute la famille Mohl. Durant le voyage j'avais acquis une influence considérable sur mes compagnons, et je m'en servis pour empêcher des violences. Pendant huit jours, je fus occupé sans relâche, partie à conjurer l'orage, partie à arracher à M. Mohl ses comptes. Pour ma part je m'en suis tiré avec une calotte de trois cents francs. Si j'avais le temps, j'enverrais un article au *Mercur* *souabe*¹. »

Après une longue et pénible traversée, du 1^{er} août au 8 octobre, Lenau aborde enfin à Baltimore. Les difficultés du voyage, la misère des émigrants à bord, le scorbut dont il eut à souffrir, l'avaient mal préparé à trouver sur le nouveau continent tout le bonheur qu'il s'était promis. Les mœurs américaines étaient peu faites pour lui convenir; aussi les a-t-il jugées avec prévention. Il n'avait pas été moins injuste pour les Hollandais dont il venait de traverser le pays. « Ce sont de froides âmes de marchands, abominablement dures

1. 25 juillet 1832, Schlossar, p. 26.

et sèches... Tant de froideur et d'impassibilité sont une excellente préparation pour supporter la solitude de la mer. » La nature aristocratique et délicate de Lenau, sa répugnance innée au travail dans un but de profit immédiat lui présentèrent également les Américains comme une nation grossière, brutale, âpre au gain, dépourvue de tout sens pour les choses de l'esprit. Il ne semble pas comprendre que c'était justement l'activité incessante, le labeur opiniâtre, l'habitude de ne compter que sur soi-même, qui épargnaient en partie au nouveau monde les souffrances réelles ou imaginaires de l'ancien. Le *Weltschmerz* était une maladie européenne. Par une contradiction nouvelle, il s'étonnait de ne pas trouver aux Etats-Unis des avantages qui n'étaient en Europe que le résultat d'un état social dont il avait souffert et auquel il venait volontairement de s'arracher. Grün avait deviné juste quand il mettait son ami en garde contre les déceptions qui l'attendaient sur le continent américain :

Traun, ich fürcht', an keinem Baume in des Urwalds Nachtverliess
Unmuthvoller Argonaut, hängt dir dort dein goldenes Vliess¹ !

A peine arrivé, Lenau pense déjà au départ. Il ne veut plus que voir en grande hâte les merveilles naturelles pour lesquelles il a entrepris ce long voyage : le Niagara et les forêts vierges. Des grands établissements dans le Missouri et de la vie de coureur des bois, il n'était plus question. Mais par une nouvelle inconséquence, il s'était encore gâté ce plaisir dont il s'était promis tant de joies. On touchait à la fin de l'automne, il se trouvait dans une des régions les plus froides des Etats-Unis ; force lui fut de renoncer aux longues courses qui en Europe l'avaient bercé de poétiques illusions. La rigueur du climat le contraignit à prendre ses quartiers d'hiver dans une petite ville, tantôt à Pittsburg, tantôt à Lisbon ou à

1. *Einem auswandernden Freunde* (Grün, *Spaziergänge*, Hamburg, 1831). -

OEconomy, qui n'étaient alors que de gros bourgs industriels, mal pavés, mal éclairés, aux maisons enfumées et sales. OEconomy, où se passa la plus grande partie de son séjour, était une colonie de Wurtembergeois sous la conduite du pasteur Rapp. Ils y avaient fondé une sorte de phalanstère que la discipline et la patience souabe avaient fait prospérer. « L'ordre à OEconomy est admirable, dit le prince Maximilien de Wied, qui avait traversé la région quelques semaines avant l'arrivée de Lenau; le jour on ne voit personne dans les rues, tous les habitants sont utilement occupés... Ils sont proprement habillés de leur costume souabe et on n'entend parler qu'allemand¹. » Quelques-uns de ces *Harmonistes* se souviennent encore du poète². Henrici, le lieutenant de Rapp, le pria d'éviter, dans les vers qu'il lui lisait, les expressions qui pouvaient affecter les âmes sensibles. Tous avaient pour leur hôte, dont ils ne comprenaient pas les excentricités, une vive affection. Une fois qu'il avait quitté brusquement l'hôtel en abandonnant tous ses effets, on se met à sa recherche, et on le découvre après trois jours sur un rocher, à demi mort de froid. Peut-être que le besoin de se sentir dans un milieu moins étranger l'avait empêché d'aller plus loin; d'ailleurs il jugeait inutile de s'enfoncer dans une contrée qu'il avait hâte de quitter; enfin la maladie le força de passer l'hiver dans l'Ohio.

Le séjour de Lenau en Amérique dura environ sept mois. Enfermé par les neiges dans un blockhaus, cloué au lit par des rhumatismes, perdu au milieu d'une petite population candide et ennuyeuse, qui n'avait pas le temps de rêver parce qu'il lui fallait vivre, il fut bientôt pris d'un profond dégoût de sa nouvelle patrie. Il répète, en les exagérant, les préjugés qu'on avait et qu'on a parfois encore sur les hommes et les

1. V. Wied (Prinz von). *Reise in das innere Nord-Amerika in den Jahren 1832-34*, vol. 1, Coblenz, 1839.

2. V. Knortz (New-York), *Die Kolonie der Rappisten u. neue Mittheilungen über N. Lenaus Aufenthalt unter den Rappisten*, Leipzig, 1892.

choses d'Amérique. Quel contraste avec ses rêves un an auparavant ! Mais ne redisait-il pas alors de confiance les éloges qu'il avait lus ou entendu faire du Nouveau-Monde ? Telle phrase de ses lettres reproduit textuellement une affirmation de Duden¹. Maintenant ses plaintes sont encore plus outrées que ne l'avait été son enthousiasme ; elles étaient aussi injustes que celui-ci était excessif. « L'éducation des Américains, dit-il, n'est qu'une éducation de marchands et de spécialistes. C'est ici que l'homme pratique se déploie dans sa sécheresse la plus terrible. Mais cette civilisation même n'est pas sortie d'un développement organique et intime, elle a été tirée du dehors violemment et brusquement ; elle manque de fondement et ne tient pour ainsi dire qu'avec peine en l'air. L'agriculture est rudimentaire ; aussi l'industrie et le commerce de l'Amérique manquent-ils à mon sens de fondement. Le commerce lui-même faiblit et baissera encore davantage, comme me l'ont assuré d'intelligents négociants du pays, parce qu'il repose sur un crédit forcé². »

De quel ton différent un autre écrivain, un de ceux qui offrent quelques analogies avec Lenau, avait parlé de l'Amérique³ ! Environ quarante ans avant lui, Chateaubriand, pour les mêmes motifs, les prétextes seuls étaient différents, s'était exilé volontairement et débarquait comme Lenau à Baltimore. « Jolie ville, fort propre et fort animée, » écrit-il dans son journal ; et de toutes ces cités naissantes qu'il rencontre sur sa route, il reçoit la même impression, il leur trouve comme la joie de l'enfant qui se sent pousser. Puis Chateaubriand-René s'enfonce dans les forêts vierges ; il arrive au Niagara et pour l'admirer de plus près, se casse le bras, risque de tomber dans le gouffre ; il rencontre des sauvages, car il y en avait encore ; il partage leur existence, étudie leurs mœurs

1. Duden. *Reise nach den westlichen Staaten Nordamerikas*. 2. A. Bonn, 1834.

2. Lenau à K. Mayer, 8 mars 1833 (*Deutsche Zeitung*, 4 octobre 1885).

3. Chateaubriand. *Voyages en Amérique, en France et en Italie*. 2 vol. 1834.

et leur caractère; il parcourt les savanes, l'immense bassin du Missouri et du Meschacébé, la vallée admirable de la Louisiane. La haine du passé, l'effet bienfaisant que cette vie active produisait sur son âme, lui firent peut-être voir trop en beau l'Amérique, mais au moins l'avait-il vue, et pouvait-il en parler à bon escient.

Lenau se hâte de quitter sa nouvelle patrie qu'il avait saluée avec tant d'ivresse sur le bateau d'Amsterdam et qui maintenant lui était devenue odieuse. Il arrange au plus vite ses affaires; après une fugitive excursion au Niagara et un court séjour à New-York, il s'embarque au commencement de mai et vers la fin de juin il débarquait à Brême, un an environ après avoir quitté l'Europe.

Vers 1840, Lenau songea à vendre ses terres qui avaient augmenté de valeur par la culture des propriétés environnantes. Il aurait fallu pour cela aller lui-même en Amérique. « Mais j'y réfléchirai mûrement, dit-il, me souvenant des nombreux désagréments et ennuis de mon premier voyage au pays de ces sacs d'écus sans cœur¹. » Quelque temps avant sa mort, il reçut mille dollars, produit de la vente de son domaine.

A ses yeux, l'Amérique fut comme une Thébaidé où il devait devenir meilleur. « Saint-Jean a prêché dans le désert, écrit-il à Meyer; il y a là-dedans un grand sens. Si l'on veut échapper à une vie agitée et désemparée et se tracer une voie sûre ici-bas, il faut avant tout aller dans le désert, c'est-à-dire, dans la véritable solitude. Là, on est forcé de rentrer silencieusement en soi-même, d'examiner son âme sans ménagements et sans peur et de délibérer sévèrement sur ce qui reste à faire pour les jours à venir. Quelque chose comme un baptême est véritablement tombé sur mon cœur². » Pendant un an, Lenau était en effet resté plus que jamais livré à lui-même, plus que jamais à l'écart des influences bienfaisantes que l'amitié avait à demi exercées sur son esprit. Ce com-

1. Lenau à Emilie, 31 mars 1840 (Schlossar, p. 134).

2. 8 mars 1833 (*Deutsche Zeitung*, 4 oct. 1885).

mencement d'évolution, qui se marque dans ses sentiments après le séjour en Souabe et qui se révèle nettement dans ses lettres et plus encore dans ses poésies, avait été brusquement arrêté. Un changement s'était fait dans son âme, mais autrement qu'il l'entendait. On retrouve à peu près le Lenau qu'on a connu au moment où il quittait l'Autriche, en 1831. C'est la même philosophie du désespoir et de la négation à outrance.

Toutefois, si l'homme avait perdu dans ce voyage, le poète y avait gagné. Son talent ne changea point de nature ; il ne le pouvait pas ; il était condamné à une maladie irrémédiable dont il devait fatalement suivre le cours. Mais il s'est élargi, il a augmenté en force et en envergure. L'Océan et les solitudes américaines ne lui ont pas apporté en réalité de nouvelles inspirations, seulement elles ont donné aux anciennes plus de relief et d'énergie. Quand on passe en revue les pièces assez nombreuses que Lenau a composées depuis son départ de l'Europe, on est étonné d'en trouver si peu qui s'inspirent de son nouveau séjour. Beaucoup même des poésies sur l'Amérique ont été écrites à Stuttgart, de longs mois après le retour. La solitude, mais non pas la solitude américaine, a inspiré Lenau dans le Nouveau Monde. Des bords de l'Ohio il se transporte à ceux du Neckar ; il revoit les ruines du château de Heidelberg par une belle nuit de mai, aux rayons de la lune (*die Heidelberger Ruine*). Ou bien ce sont les Alpes d'Autriche qu'il évoque avec le type familier de la bergère styrienne (*die Sennin*). Ailleurs encore il retrouve ses inspirations les plus lointaines et le paysage au milieu duquel il place son *Juif-Errant* est celui de la lande hongroise. Toujours et partout son cœur est tourné vers cette Europe qu'il avait quittée si légèrement, presque avec bonheur.

Les poésies du voyage, c'est-à-dire, de la traversée, sont plus nombreuses. Pendant de longues semaines, Lenau erre sur l'Océan. Mais un voyage, si long qu'il soit, n'est pas suf-

fisant pour faire naître ce sentiment intime de la mer qui ne s'apprend que sur ses bords. Que l'on compare les poésies de la *Mer du Nord* de Heine avec les *Atlantica*. A Lenau, qui avait vécu des mois entiers sur l'Océan, la mer n'a inspiré que quelques courtes poésies ; Heine, au contraire, qui passe une saison dans une station de bains, a trouvé une foule de motifs originaux dans le spectacle qu'il avait sous les yeux. Il est vrai que Lenau, isolé, malade, fatigué par une longue traversée, était plus difficilement accessible à des beautés imposantes mais monotones. Mais il était surtout trop grand admirateur des montagnes pour se plaire absolument à la contemplation de l'Océan.

Cependant il a senti à sa façon les beautés de la mer, qui « lui était allée au cœur ». Il n'en a pas rendu tous les détails, mais il en a bien vu les aspects principaux ; le matin, par un ciel pur, le vaisseau filant sous l'air frais ; le soir, aux mélancoliques rayons de la lune, les sillons d'argent et tous les jeux de lumière des vagues, quand elles se brisent. Il a rendu plus vivement encore l'immensité morne de l'Océan, qui était si bien en harmonie avec ses pensées. Il note dans son carnet cette impression saisissante : « Le vaisseau a pris racine dans l'immobilité de la mer... le vaisseau était dans la mer calme comme un cercueil dans une immense crypte ¹. » Cependant il n'y a pas vu seulement un désert inanimé et triste ; il a peuplé à son tour ces abîmes, et les légendes des marins ne sont pas restées pour lui de simples matières poétiques. Il croit presque à l'existence des sirènes et il cite gravement des autorités à son appui. Ce sont pour lui des jeunes filles qui, sentant le poète passer au-dessus d'elles, voudraient l'attirer au fond de leurs grottes marines ou il trouverait ce repos après lequel il aspire tant. Il lui semble parfois aussi qu'au fond des eaux habitent des hommes comme lui, qui sentent toutes les douleurs de la nature et qui les pleurent.

1. Emprunté aux notes manuscrites de Lenau encore inédites que M. Schurz a bien voulu me communiquer.

Lenau ne pouvait que voir ces fables à travers son humeur ordinaire. On n'est pas surpris qu'il accepte si facilement cette mythologie romantique. Là même où il n'est soutenu par aucune légende, lorsque aucune tradition ne lui fournit ces personnifications si bienvenues des poètes, il les crée spontanément. La vision puissante qu'il avait des choses, qui lui montrait dans les forces physiques autant de puissances animées, lui présente aussi la mer sous ce même aspect. Les vagues se précipitent sur un pauvre mousse tombé dans les flots comme des monstres avides et elles courent, pleines d'envie et de fureur, sur celle plus favorisée qui l'a englouti ; l'Océan est un vieux meurtrier qui regarde tranquillement le ciel, une fois son crime accompli. C'est surtout dans la poésie du *Mythe de la tempête* que cet anthropomorphisme apparaît dans toute son énergie. La mer, au bord de la plage, est dans un calme complet ; elle semble une morte immobile. Sur le rivage, les arbres sont immobiles aussi, le soleil s'est couché, laissant tout plongé dans un silence absolu. Les nuées accourent de l'horizon ; pleines d'angoisse, elles se pressent autour de leur mère endormie, pleurent et tonnent, se demandant si leur vieille mère, la mer, est morte. Mais elle s'éveille, toutes s'embrassent dans une danse sauvage et chantent leur amour dans le chœur de la tempête.

Ces allégories ne sont pas rares chez Lenau. J'ai insisté sur celle-ci, parce qu'elle découvre plus curieusement que d'autres les sources de sa poésie. Au lieu de peindre la tempête, il fallait, suivant la recette de Boileau, montrer

Neptune en courroux qui soulève les flots.

Boileau a senti le véritable caractère de la poésie, son erreur, c'est de donner comme un procédé ce qui n'est qu'une sensation, et la sensation ne se commande pas. La mythologie est une création instinctive de la poésie et de la religion qui à l'origine se confondent. La mythologie est la poésie même¹.

1. Cf. Du Prel. *Psychologie der Lyrik*, Leipzig, 1880.

Mais elle cesse de l'être quand on ne veut y voir que des machines poétiques qu'on peut transporter d'emblée chez d'autres peuples et dans d'autres temps. Lenau n'a pas rajeuni un genre démodé ; il a senti seulement comme les premiers poètes, et sa poésie est mythique ou allégorique, mais dans un autre sens qu'on l'entend d'ordinaire. Tous les vrais poètes ont senti de même, qu'ils aient mêlé ou non à la vue concrète qu'ils avaient des choses des artifices de convention. Je n'en prendrai qu'un exemple emprunté à Chateaubriand, le prédécesseur de Lenau en Amérique. « Telles sont les rumeurs de l'Océan, dit-il quelque part dans les *Natchez*, lorsque les fleuves américains enflant leurs urnes fondent tous ensemble sur leur vieux père. L'Océan, fracassant ses vagues contre les rochers, étincelle ; il se soulève indigné, se précipite sur ses fils et, les frappant de son trident, les repousse dans leur lit fangeux. » En oubliant que ceci n'est qu'une comparaison et en retranchant les urnes et le trident, il n'y a dans cette façon dont Chateaubriand et Lenau envisagent la nature aucune différence. Ce sont deux imaginations fortes, qui ont des choses une puissante vision poétique et retrouvent sans effort dans le monde extérieur l'aspect mythique sous lequel il apparaissait aux peuples sauvages.

Les poésies inspirées par le voyage forment en somme un groupe original dans l'ensemble de l'œuvre de Lenau. On ne pourrait pas en dire autant de celles qui sont nées proprement sur le continent américain. Ce Niagara dont le poète attendait des inspirations si grandioses ne lui a fourni que deux courtes poésies (*Verschiedene Deutung, Niagara*) dont un symbolisme obscur gâte la beauté. L'une et l'autre sont pleines du scepticisme douloureux qu'il s'était flatté de laisser en Europe. On serait tenté de croire que du moins la vue de la forêt-vierge, d'une végétation puissante, triomphant des siècles et des tempêtes, l'aurait arraché au cours ordinaire de ses sombres pensées. Il n'en est rien. Pour lui, la forêt vivante pousse sur la forêt morte ; pour quelques arbres qui se dressent

fiers et vigoureux, il y en a des milliers de pourris et de tombés ou qui ne sortent du sol que comme « les doigts desséchés d'un cadavre ». (*der Urwald*).

Il y avait du moins de l'originalité à nous présenter la forêt-vierge autrement qu'on s'est habitué à la considérer. Lenau est au contraire tombé dans la convention, quand il a voulu montrer les premiers habitants de ces solitudes. Ses poésies, la *Marche des Indiens* et les *Trois Indiens* ne sortent pas du portrait banal que depuis Chateaubriand les poètes avaient tracé des indigènes. Ses sauvages sont aussi de malheureux exilés, héroïques et vertueux, forcés de reculer devant la civilisation qui ne leur apporte que des vices, maudissant dans des imprécations violentes la venue des blancs, ou préférant même s'arracher par une mort volontaire à la honte de vivre en bannis. Ces plaidoiries déclamatoires sentent la rhétorique et ne sont guère sincères. Lenau devait songer qu'il était lui aussi un de ces usurpateurs féroces et que ces malédictions qu'il lançait, comme l'Adario des *Natchez*, contre les Européens l'atteignaient le premier. En outre, il savait bien que les Indiens étaient loin de mériter ces larmes et ces plaidoyers pathétiques. Des voyageurs, moins prévenus que Chateaubriand, qui avait trop lu Rousseau, nous ont mieux renseignés sur la moralité de ces races abruties, rongées de vices honteux, vouées à des superstitions grossières, sanguinaires et lâches, malgré des apparences d'héroïsme. Les expulsions violentes dont parle Lenau n'existaient plus ; la République des États-Unis traitait avec les chefs de tribus pour la cession du sol. D'ailleurs, beaucoup avaient pris leur parti de cet envahissement de la civilisation et y trouvaient même leur compte. Duden assure que dans les régions qu'il a visitées, les Indiens étaient rares et que ceux qui restaient, loin de souffrir de la conquête, paraissaient plutôt disposés à en profiter. Chactas — j'en demande pardon à Chateaubriand — tenait maintenant une hôtellerie et avait des esclaves noirs à son service.

Il ne faut pas reprocher davantage au poète d'être resté lui-même sur le continent américain. Il a mieux fait de garder sa note monotone que de la forcer et de se contraindre pour exprimer des sentiments qu'il n'avait pas. De toutes les poésies nées en Amérique, le *Juif-Errant* et les *Marionnettes* (je ne parlerai que des dernières) montrent le mieux le terme tragique où sa philosophie avait abouti : pessimisme et fatalisme.

Les *Marionnettes*, écrites dans le mètre de la *Divine Comédie*, comme si dans ce théâtre d'un nouveau genre Lenau avait voulu rivaliser d'horreur avec Dante, se partagent en trois chants. Dans le second — le premier n'est qu'une introduction — un vieil ermite raconte au poète égaré dans une gorge sauvage l'histoire qui fait le sujet du poème. Le comte Robert, après une vie active et rude, s'est retiré avec sa fille unique Marie dans le château solitaire de ses aïeux. L'ermite qui, on le devine, n'a revêtu la bure que par désespoir, a aimé dans sa jeunesse cette jeune fille et suivi son père dans sa mélancolique retraite. Mais son amour n'est point partagé ; il a un rival heureux dans un jeune et beau chasseur, Lorenzo. Ce Lorenzo n'était qu'un vulgaire séducteur qui a vite abandonné la jeune fille ; elle est morte de douleur ; le père est devenu fou et sa sombre folie a imaginé un jeu terrible. Il représente avec des marionnettes ces tristes aventures et le châtiment qui doit les clore. — Trente ans se sont écoulés. Un jeune chevalier frappe à la porte du château ; c'est le fils de Lorenzo, Antonio, dont les traits offrent une ressemblance frappante avec ceux de son père. Le vieillard hurle de joie en tenant sa proie. Il fait enfermer dans une tour le jeune homme et mande le père. Dans une salle sombre du château se dresse le théâtre du fou, sur lequel se joue en ce moment le dernier acte de ce lugubre mélodrame. Le mannequin qui représente Lorenzo reçoit le coup mortel ; le vieux se réjouit de l'effet produit ; il va bisser la scène. Mais cette fois, au milieu des gestes saccadés des

marionnettes et des tirades tragiques de l'impresario en délire, le père aperçoit le cadavre de son fils enchaîné et traîné sur la scène. Les valets d'armes se sauvent avec des cris d'horreur et la frayeur tue Lorenzo. Ici s'arrête le récit du solitaire brusquement interrompu. Le poète s'éveille au matin couché près d'un ruisseau, en se demandant s'il a rêvé. Lorsqu'il sort de la vallée où il a rencontré l'ermite il revoit flottant aux buissons la laine d'un agneau et un vautour planant silencieusement dans l'air.

On peut se demander aussi avec l'auteur de quel affreux cauchemar il a tiré cette lugubre fantaisie. Chez le plus détraqué des romantiques, chez Hoffmann lui-même, on aurait de la peine à découvrir d'aussi horribles bizarreries. Mais Lenau n'a pas seulement cédé au plaisir de raconter une histoire effrayante ; il a aussi, comme dans la plupart de ses poésies, mis en vers une idée philosophique. Sa conception du monde avait été dans sa jeunesse catholique une conception fataliste ; en étudiant Spinoza, il ne voit dans son système qu'une théorie du fatalisme. Nous sommes entre les mains de la destinée des marionnettes qu'elle manœuvre féroce et inconsciemment. Un fou tient les fils auxquels sont attachés nos membres, les tire à sa fantaisie, fait paraître et disparaître ces pantins à son gré, mais en les mêlant toujours à de tragiques histoires où ils laissent la vie. Les moralistes se sont plu souvent à comparer le monde à une scène sur laquelle nous venons jouer notre rôle, tantôt gai, tantôt triste, toujours court. Cette conception, également pessimiste de la vie est du moins d'accord avec la doctrine du libre arbitre. Pour Lenau au contraire, les hommes ne sont que des poupées, des choses et non pas des êtres ; et encore si celui qui les fait mouvoir était une intelligence libre, mais c'est un fou, un lugubre et fantaisiste guignol.

En faisant pour Lenau un nouvel examen de conscience que facilite l'analyse de cette dernière poésie, il faut avouer que son voyage et son séjour à l'étranger furent plutôt

funestes à son état d'esprit. Si au retour quelques-uns de ses amis le trouvaient grandi, parce que, disaient-ils, il se tenait plus droit, son être intérieur s'était affaïssé. Il revenait plus incertain, plus irrésolu que jamais, plus aigri surtout par les misères de toute sorte qu'il avait endurées. Il n'avait fait aucun pas en avant vers la certitude philosophique, il était plutôt retourné au doute. Son amour pour la liberté, cet enthousiasme inébranlable des jeunes années, avait même reçu un heurt violent au contact des mœurs démocratiques des États-Unis. (*Protestation, aux ultra-libéraux d'Allemagne*). Il ne rapportait de son aventure que des désillusions ¹.

Lenau de retour sur le continent se sentit tout heureux de se retrouver au milieu de ses chers amis souabes. Il court de l'un à l'autre, de Stuttgart à Weinsberg, de Weinsberg à Waiblingen. Il s'arrête surtout longtemps auprès d'Alexandre, à Esslingen (août 1833). Les regrets d'avoir perdu le printemps, de s'être exilé loin de ses amis et aussi loin de Lotte se mêlent au plaisir de les revoir et à la joie de se sentir bientôt au milieu d'un automne de la patrie, bien triste et bien mélancolique. Trois mois donnés à ses amis en Souabe ou au vieux Schleifer à Gmunden, il arrivait à Vienne, le 12 octobre 1833, après une absence de deux ans.

1. Un jeune contemporain de Lenau, F. Kürnberger, prit prétexte de ce voyage en Amérique, pour écrire un roman (*der Amerikamäde*, Vienne, 1856), dont le héros n'est pas sans quelque analogie avec le poète.

VIII

ÉVOLUTION POÉTIQUE ET PHILOSOPHIQUE

(1833-1836)

Lenau, qui avait quitté l'Europe pour mettre son talent à l'école des forêts vierges, s'était plus que jamais donné tout entier à la poésie. On connaît l'enthousiasme dont elle l'avait déjà rempli en Autriche ; ses succès en Souabe et l'accueil flatteur qu'au retour il rencontra dans sa patrie, fortifièrent encore la haute idée qu'il s'était faite de la poésie et de l'art. Il y voit le but unique de sa vie entière. L'espoir d'obtenir à Vienne une chaire d'esthétique ou la direction d'une revue, les critiques auxquelles il soumettait ses propres vers et ceux de ses amis l'amènèrent à formuler des théories poétiques qu'il n'est pas sans intérêt de dégager de sa correspondance où elles se trouvent éparses.

Comme le peintre de Chamisso, dit-il, il se clouera lui-même sur la croix, si cela doit donner une belle poésie. « Celui qui gaiement ne risque pas tout pour l'art, écrit-il à Mayer, celui-là ne l'aime pas sérieusement. Schwab dit dans une très belle poésie : la vie n'est que souci et labeur ; je dirais, moi : l'art n'est que souci et labeur. Schiller a grand tort quand il dit, cherchant l'antithèse : la vie est grave, l'art est gai. Je trouve plus de gravité dans l'art que dans la vie où

tout disparaît, joies et douleurs, tandis que dans celui-ci seul est la durée et l'éternité. Mais dans la religion aussi, me diras-tu; pour moi, je crois que la religion n'est que l'art immanent et l'art que la religion passagère, que le culte le plus pur¹. » L'art venait lui apporter les consolations que toute philosophie avait été impuissante à lui donner.

De là ses exigences sévères. Le poète ne doit pas se rabaisser pour plaire à la foule. Et outrant le principe, Lenau condamnait en bloc la poésie dramatique. Il y voyait comme une basse courtoiserie vis à vis du public; l'auteur, pour se faire applaudir, grime sa muse avant de l'envoyer sur les planches du théâtre. Il songeait surtout aux productions médiocres que lui offrait alors le théâtre de Vienne. Il y avait cependant de brillantes exceptions qui lui donnaient tort; d'ailleurs, il se mettait en contradiction avec lui-même, puisque à la même époque il écrivait une tragédie, dont on n'a, il est vrai, que le titre, *Barbara Radziwill*². On doit plutôt regarder comme une boutade cette prophétie singulière que dans cinquante ans il n'y aurait plus de théâtre. Ce qu'il en faut retenir, c'est le sentiment d'où elle est née, qui est le point de départ des théories de Lenau. Il considère la poésie comme un art essentiellement instinctif, sincère et spontané.

Aussi l'art n'est-il pas pour lui une imitation savante de la nature, mais une création identique et parallèle à celle que nous avons sous les yeux. « L'artiste porte dans son âme comme le complément idéal des créations sensibles de la nature³. » La reproduction telle quelle de la nature lui paraît insuffisante. Il a exposé ces idées avec plus de suite dans un article de critique sur un recueil qui venait de paraître, œuvre d'ailleurs d'un talent inconnu : *La lyre et la harpe*,

1. 13 mars 1832 (K. Mayer. *Lenaus Briefe*, p. 61).

2. Le fragment *Helena* (II, 79), qui se réduit à une seule scène, ne fut publié qu'après sa mort.

3. Lenau à Emilie, 16 oct. 1833 (Schlossar, p. 46).

essai poétique de Georges Keil. L'article, sous le titre : *de la poésie de la nature*, est imprimé dans les œuvres de Lenau. La seule poésie qui mérite vraiment ce nom est, à son sens, celle qui présente la nature et l'homme dans un antagonisme intérieur, d'où résulte un troisième élément, vivant et organique, figurant en un symbole cette unité supérieure et idéale qui embrasse l'homme et la nature. La théorie reste assez dans le vague, parce que l'auteur ne la développe pas. On comprend qu'il ne veut plus de l'ancienne poésie de la nature, qui est, ou une stérile énumération, ou un rapprochement froid entre l'homme et les choses. Il demande une sorte de conception philosophique et poétique du monde où les deux éléments, l'homme et la nature, ne sont plus deux facteurs opposés mais fondus en un seul. Il réclame enfin un panthéisme poétique qui pourrait se greffer et vivre sur un spiritualisme philosophique. L'intérêt qu'il avait toujours porté à la philosophie naturaliste de Schubert et de Schelling, la conception philosophique qu'il essayait à ce moment même d'incarner dans son *Faust* aident à comprendre comment il a été amené à formuler des théories qui restaient encore trop confuses pour qu'il en tirât des applications. Il s'est attaché du moins à se garder de cette description patiente et ingénieuse qu'il blâmait parfois chez Mayer. Mais peu à peu le symbolisme, où son goût de l'image le portait naturellement, devient le trait essentiel de sa poésie et il tentera ainsi de réaliser cette théorie vaguement ébauchée.

A Vienne, où Lenau était arrivé au milieu d'octobre 1833 et où il passa la plus grande partie de l'hiver, il s'était retrouvé dans un milieu qui était loin de partager sa haute conception de l'art. Aussi vécut-il assez à l'écart de ses amis, bien qu'il eût des titres littéraires suffisants pour être maintenant leur égal. Les sociétés bruyantes où la verve des jeunes gens se donnait carrière n'étaient pas de son fait. Il savait goûter la plaisanterie, plaisantait lui-même, mais brusquement, au milieu d'un accès de joyeuse humeur, il s'arrê-

tait, le regard vague ou fixé sur son verre, et se tournant vers un de ses amis : « Si nous tenions une conversation suivie ? » Parfois on l'écoutait et on s'engageait, au *Stern* ou au *Neuner*, jusqu'au milieu de la nuit, dans d'abstruses discussions philosophiques ¹. Dans tout ce qu'il disait il y avait de l'originalité, tant dans la pensée que dans l'expression. Mais on n'était pas toujours disposé à philosopher et Lenau recherchait plutôt la société d'esprits graves ou mélancoliques comme le sien. Les tempéraments trop légers comme Bauernfeld ne lui allaient qu'à moitié et, malgré son amitié véritable pour lui, il ne cachait pas l'estime médiocre qu'il avait pour la morale indulgente de telle de ses pièces.

Lenau, tout heureux d'avoir quitté l'Amérique, choyé par ses amis de Souabe, accueilli avec honneur par ceux de Vienne, jouit pendant cet automne 1833 et l'hiver qui suivit d'un état de santé et d'une vigueur d'esprit qu'il n'avait pas depuis longtemps connus. Ses lettres à ses amis sont gaies ou du moins vides d'amères récriminations. Son activité poétique est également considérable. Il écrit pendant cette période une grande partie des pièces qui formèrent la seconde édition de ses *Poésies* et il commence son *Faust*. Cependant le ton des poésies qu'on peut rapporter à ce séjour de Vienne est comme en contradiction avec son état d'âme. Elles sont toujours mélancoliques, d'une mélancolie plus douce, il est vrai, mais elles jurent avec ses affirmations. Ne saisit-on pas ici sur le vif ce qu'il y avait d'un peu convenu dans ce pessimisme, une sorte d'habitude d'esprit dont Lenau ne pouvait plus se défaire ? Par tempérament il avait commencé à concevoir le monde sous un jour triste : lorsqu'il se trouve, comme en ce moment, dans une période calme, reposée, presque heureuse, il ne le voyait pas autrement. Son pessimisme lui était devenu cher, il y sentait comme une sorte de distinction

1. V. Bauernfeld. *Aus Alt-u. Neu-Wien*. Cf. Levin-Schücking, *Lebenserinnerungen*. Breslau, 1885, 2 vol.

poétique, quelque chose qui l'élevait au-dessus des esprits optimistes et vulgaires. La mélancolie est faite souvent d'une bonne part d'orgueil, et l'orgueil avec toutes ses formes est un des traits du caractère de Lenau.

En février 1834, il se décida à retourner en Souabe. Il y avait plusieurs raisons à ce brusque départ ; l'amour inné du changement qui poussait le poète sans cesse d'un lieu à un autre, le désir de revoir des amis avec qui il était plus en communion d'idées, l'intention de travailler plus tranquillement à son *Faust* déjà commencé, enfin et surtout le besoin d'améliorer sa situation pécuniaire. Il n'est pas surprenant et il était légitime qu'il cherchât à faire argent de sa plume. De là ses tentatives, vite abandonnées d'ailleurs, pour obtenir une situation, soit comme *lecteur* à Tübingue, soit comme professeur d'esthétique au *Theresianum* de Vienne ; de là encore ses projets de diriger une revue. Ces efforts aboutirent, un an plus tard, à l'entreprise de l'*Almanach du Printemps*.

Lenau avait été amené à Stuttgart par l'impression de la seconde édition de ses *Poésies*. Mais non content de s'occuper des siennes propres, il aurait voulu encore décider Cotta à imprimer les recueils de ses amis d'Autriche, de Schleifer et de Schurz. Il parle avec beaucoup d'orgueil de ce crédit dont il jouissait auprès de Cotta, mais qui n'allait pas cependant jusqu'à gagner l'habile éditeur en faveur de talents obscurs. A défaut d'une édition complète, il s'employait du moins à faire paraître de leurs poésies dans l'anthologie la plus goûtée de l'époque, l'*Almanach des Muses*, que publiait Schwab avec Chamisso ; il ouvrit le recueil également à Braunthal et à Vogel. C'est un peu à Lenau qu'on doit cette participation des poètes autrichiens au mouvement poétique de *l'étranger*. Sans lui, ils fussent peut-être demeurés plus ignorés encore qu'ils ne l'étaient du reste de l'Allemagne. On assimilait, avec quelque tort sans doute, le mouvement littéraire de l'Autriche à celui du Wurtem-

berg, et lorsque les querelles éclateront, les Souabes considéreront les poètesviennois comme leurs alliés naturels.

A Stuttgart, Lenau reçut de ses amis l'accueil cordial auquel ils l'avaient accoutumé. Comme avant son départ pour l'Amérique, il est l'hôte des Reinbeck, la famille où il se sentait le plus à l'aise, où il était le plus délicatement choyé. Ses premiers amis cependant, Mayer, Kerner, Alexandre ne pouvaient se plaindre d'une diminution d'affection. Il va des uns aux autres avec empressement et ses lettres sont pleines de délicates marques de tendresse pour chacun d'eux. Avec Kerner surtout ses relations devinrent plus étroites. Il s'est chargé de la correction de ses poésies et aussi de celles de Mayer qui allaient paraître. En février et en mai, Lenau passa de longues semaines dans *la petite maison* de Weinsberg ; c'est là qu'il composa une grande partie de son *Faust*.

Au printemps, son humeur inquiète et surtout le besoin de refaire sa santé, l'amènèrent à s'établir pendant quelques semaines à Neustädtele, modeste station balnéaire aux bords de la Rems, près de Waiblingen, puis à faire un voyage à Bade et dans la Forêt-Noire. Les maladies qu'il avait rapportées d'Amérique, le travail excessif auquel il s'était livré pour composer son *Faust* et mettre sur pied la seconde édition de ses *Poésies* l'avaient fatigué. Il est en proie à une surexcitationnerveuse qui se traduit par de brusques changements de résolution et aussi par la passion avec laquelle il se livrait à la musique. Au lieu d'y trouver un dérivatif à sa mélancolie et à sa fatigue d'esprit, comme il l'y cherchait, il n'en retirait qu'une plus grande excitation se révélant par des symptômes alarmants, manque d'appétit et insomnies pénibles. Aussi, dès le mois d'août, pris de la nostalgie des Alpes autrichiennes, il se hâte de retourner à Vienne, avec l'intention de rétablir par une halte prolongée dans les montagnes sa santé ébranlée. Le fruit de ce nouveau séjour en Souabe avait été, outre la plus grande partie du *Faust*, la publication de la seconde édition de ses *Poésies*.

Elle parut dans l'automne 1834¹; elle était d'un tiers plus volumineuse que la précédente, exécutée aussi avec plus de soin, et affirmait jusque dans les détails extérieurs le succès de l'auteur. Mais la note dominante des nouvelles poésies est restée la même. Lenau est toujours le rêveur triste et mélancolique qu'avait révélé le premier recueil. Cependant il y a des différences dans la façon dont cette mélancolie s'exprime. Depuis qu'il avait quitté l'Autriche, il avait connu certaines joies; il avait en Souabe rencontré l'amitié et il n'eût tenu qu'à lui d'y trouver l'amour. Ces heures plus calmes brillent dans ses vers et la tristesse cruelle des premières années ne reparait plus que par accès. J'ai noté déjà cette transformation dans la première édition des *Poésies*; elle s'est encore accentuée dans la seconde. Tout en donnant une forme plus philosophique à ce qui n'avait d'abord été qu'une conception de poète, tout en affirmant avec plus de netteté le pessimisme de l'auteur, le nouveau volume montre aussi les contradictions qu'il y avait entre son cœur et ses doctrines. En devenant moins exclusive, sa poésie a revêtu un caractère plus humain. Lenau est sorti davantage de son moi; il s'est intéressé aux souffrances des autres (*Waldestrost, der Schiffsjunge*); il a ressenti leurs émotions d'autant plus vivement qu'elles étaient sincères et partaient de cœurs simples (*der Postillon*). Il y avait là un commencement d'évolution encore lointaine qui devait l'amener un jour à se passionner pour la cause des humbles et des enthousiastes, comme dans *Savonarole* et les *Albigéois*. Il faut noter ce précieux résultat à peine sensible encore: Lenau se dégageait lentement de ce moi qui menaçait d'envahir toute sa poésie et de lui imprimer la même marque monotone.

Faut-il attribuer ces promesses de changement à l'influence des poètes souabes au milieu desquels il vécut? Il n'est pas téméraire de l'admettre. Ils étaient tous relativement plus

1. N. Lenau, *Gedichte*, 2, verm. Ausgabe, Stuttgart, Cotta, 1834. Cf. *Morgenblatt*, 17, juill. 1835.

objectifs que lui, ils avaient en particulier cette sympathie innée pour les faibles et les simples à laquelle Uhland, par exemple, a donné une expression si pittoresque dans quelques-unes de ses poésies les plus populaires. *Le bon Camarade*, *la Chapelle de Wurmilingen* ne diffèrent pas beaucoup pour l'impression générale du *Postillon*, de *Consolation des bois*, avec plus de richesse, mais non moins de sincérité, chez Lenau. Un autre effet de cette influence qu'on pourrait rapporter plus spécialement à Karl Mayer, c'est la place plus grande faite par le poète aux descriptions de la nature. Les deux groupes assez courts du *Printemps* et de l'*Automne*, composés en général de petites poésies concises, pleines d'images, rappellent les tableautins de Mayer, ces esquisses rapides où il y a toujours un ou deux traits originaux, mais noyés dans la banalité du cadre. Chez Lenau, au contraire, tout ressort, tout est en saillie. Il n'est évidemment pas ici question d'imitation, mais il n'y a rien d'in vraisemblable à ce que, sous l'influence de son ami, il se soit tourné davantage vers la nature, qu'il ait appris encore plus à la sentir et à la pénétrer dans le détail. Plus importante encore que l'influence d'Uhland ou de Mayer, dut être celle de Kerner, parce que sa poésie avait avec celle de Lenau le plus d'affinité. Le talent de Kerner était plus varié, à l'occasion plein de verve et de gaité. Le mélancolique s'oublia parfois jusqu'à se régler sur l'allure joyeuse de son ami (*Auf ein Fass zu Oehringen*). Il en a encore imité une familiarité d'expression qui est chez lui un artifice de style, tandis qu'elle reste dans Kerner négligence et laisser-aller.

Si la langue des poètes souabes en général n'était pas un modèle qu'on dût souhaiter à Lenau, il pouvait du moins apprendre d'eux la simplicité. De fait, il semble avoir fait effort pour être plus clair et plus naturel. Les développements subtils, les conclusions épigrammatiques, sentant toujours l'intention et la manière, sont devenus très

rare. Le nombre des antithèses a diminué aussi. Par contre, Lenau paraît rechercher davantage les images, surtout les métaphores continuées qui mènent au symbolisme. C'est le fruit de ses réflexions sur l'art, une première application encore timide de ses théories poétiques, qui, nées aussi en Souabe, sont naturellement sorties de la nouvelle direction qu'avaient prise dans cette terre de l'idéalisme ses idées philosophiques.

De même que la nouvelle édition des Poésies, l'*Almanach du Printemps* trahit des influences souabes. Les basses querelles des gens de lettres à Vienne, quand Lenau les comparait à la courtoisie qui régnait entre poètes à Stuttgart, à l'admiration facile qu'ils y avaient les uns pour les autres; à l'estime dont on l'y entourait lui-même, lui faisaient regretter plus vivement sa seconde patrie et il s'y attachait toujours davantage. En novembre 1834, après quelques mois seulement passés à Vienne, il retourne à Stuttgart où la proposition de l'éditeur Brodhag de publier un almanach le retint assez longtemps.

Le besoin d'argent l'obligea à vaincre sa répugnance pour ces anthologies le plus souvent insignifiantes; il accepta un traité avantageux et s'engagea à rédiger pendant cinq ans un *Almanach du Printemps*. D'ailleurs il prétendait s'écarter de la tradition ordinaire et donner à son recueil une réelle valeur. Il ne voulait pas de la fade mosaïque qu'offraient la plupart de ces almanachs. Il est décidé à n'accepter que des pièces d'une certaine étendue ou au moins un groupe considérable de pièces du même auteur. Ces intentions s'accordaient avec la haute idée que Lenau se faisait de la poésie, mais la difficulté d'exécution était grande. Le rédacteur ne recueillit que des poésies trop peu caractéristiques pour retenir les lecteurs, ou d'auteurs trop peu connus pour s'imposer à leur admiration. Il n'avait pas prévu ce résultat. Au commencement, comme dans chacune de ces entreprises, il est plein d'ardeur et la rédaction de

l'*Almanach* est sa grande occupation. Ce beau feu ne dura pas. Le premier recueil ne l'intéressa qu'au début et même très peu de temps ; il se mit au second avec dégoût, irrité encore des attaques de la critique ; quant au troisième et aux suivants, ils ne parurent pas. L'éditeur refusa de continuer l'entreprise et Lenau fut heureux d'être libéré de ses engagements.

De ces deux recueils c'est le premier¹ qui a le plus de valeur. Il contient, outre le fragment considérable du *Faust* de Lenau, le *Bärenhäuter* de Kerner, des poésies de Rückert et de K. Mayer, et enfin les *Nuits de Salomon* de G. Pfizer.

Le *Bärenhäuter* est une petite pièce humoristique à la façon des *Reiseschatten*, mais avec beaucoup moins de poésie et de verve. C'est, non pas une satire de Kerner dirigée contre Kerner lui-même et sa croyance aux esprits, comme on l'a souvent répété, mais plutôt une peinture spirituelle et bouffonne des légendes auxquelles les apparitions de Weinsberg avaient donné naissance ; en même temps c'est une riposte aux arguments par lesquels les adversaires du magnétisme essayaient d'expliquer ces histoires merveilleuses. Cette fantaisie prouve, sous une apparence légère, combien Kerner était de plus en plus persuadé de l'existence réelle d'un monde d'esprits en communication avec le nôtre. Il puisait dans ces croyances les arguments de son spiritualisme et ces idées ne furent pas sans influence sur l'âme incertaine de son ami. On en peut relever des traces dans le *Faust* même. C'est à Kerner qu'il faut attribuer pour une certaine part la transformation des idées philosophiques du poète et sa petite contribution au *Frühlingsalmanach* sert à éclairer cette évolution.

Entre Rückert et Lenau il n'y eut guère que des rapports de collaborateur à rédacteur. Cependant cette poésie d'une

1. *Frühlingsalmanach*, hg v. N. Lenau, Stuttgart 1835 (Cf. *Morgenblatt*, 10 juillet 1835).

sagesse si grave, si sereine, si pleine de résignation, cet optimisme consolant et reposant dut faire réfléchir le sceptique et contribuer à la conversion à laquelle travaillaient, de ferme propos ou à leur insu, ses amis souabes.

Les strophes de K. Mayer révèlent au contraire une influence de Lenau sur l'école souabe. Elles surtout permettent de saisir combien ces deux esprits si différents, mais si sympathiques l'un à l'autre, s'étaient pénétrés et rapprochés. Il est curieux et point difficile de le constater, Mayer est devenu, au contact de Lenau, légèrement pessimiste. Les plaintes sur la douleur qui remplit la nature entière, les regrets de la fugacité fatale des choses rappellent le ton ordinaire de son ami. La poésie mélancolique des ruines lui a suggéré des vers que Lenau aurait pu signer s'ils eussent été plus riches en images et plus brillants. Mayer a si bien senti que ces sentiments, qui l'avaient un moment inspiré, étaient peu en harmonie avec ses croyances habituelles, qu'il a retranché çà et là des strophes entières en faisant rentrer ces pièces dans le recueil de ses poésies. Mais ces coupures mêmes affirment une fois de plus l'influence que Lenau avait exercée sur son esprit.

Il est curieux de voir l'Almanach s'ouvrir et se terminer par un *Faust*. Les *Nuits de Salomon* de Pfizer ne sont pas en effet autre chose. L'auteur montre le roi-philosophe, rassasié de jouissances, et aboutissant au terme de sa longue vie à l'*omnia vanitas*, comme conclusion de toute sagesse. Il finit comme Faust avait commencé ; son monologue est seulement moins pathétique. A ce Faust vieilli et lassé la reine de Saba démontre que le scepticisme est la cause de tout son mal, qu'il doit accepter les conditions de la créature, se résigner et vivre content : c'était là la philosophie de Rückert, de K. Mayer, de tout le groupe souabe ; Lenau paraîtra l'accepter à demi. Cependant elle ne suffit pas à Salomon-Pfizer. Le génie de l'avenir apparaît au vieux roi sous la forme d'un beau jeune homme, brillant héros, casqué et cuirassé, né

pour la lutte et l'action. Il lui expose la théorie du progrès, lui montre le monde suivant une route ascensionnelle, sans s'inquiéter des faibles ou des morts. Agir, être libre, voilà qui vaut mieux que rêver et philosopher. C'est la conclusion du *Faust* de Goethe. D'emblée et en vrai compatriote de Schiller, Pfizer s'était épris d'un idéal philosophique auquel l'auteur de *Faust* n'était arrivé que lentement. Lenau aussi, mais seulement à la fin de sa vie, acceptera ces conclusions qui terminent ses *Albigens* : l'humanité se développant sans cesse, marchant de lutte en lutte vers une forme supérieure et meilleure. Le poème de Pfizer n'est pas bien original, ni par le fond ni par la forme pseudo-orientale. L'intérêt qu'il offre est tout entier dans l'attitude qu'a prise l'auteur vis à vis de son ami et qui annonce presque l'intention d'agir sur son esprit. Ces deux *Faust* sont encore comme deux thèses, l'une du scepticisme, l'autre du dogmatisme philosophique. Lenau s'est laissé lentement convaincre ; la continuation et le remaniement de son drame le montrent à travers toutes les contradictions qui l'obscurcissent ; les poésies suivantes et surtout son grand poème de *Savonarole* en sont une preuve plus visible encore.

Le second recueil ¹ a beaucoup moins de valeur. Il renferme trop de noms peu connus. Les poésies de Rückert sont inférieures aux précédentes ; Pfizer n'a fourni qu'une longue épopée monotone, *Ezzelin de Romano*. Seule la contribution de Grün (*Nouvelles promenades d'un poète viennois*) donne quelque prix au volume.

Le public accueillit très froidement le *Frühlingsalmanach*. Il était inquieté dans ses habitudes. Il cherchait une distraction dans un recueil qu'on prend et qu'on laisse à sa fantaisie et il recevait des poèmes philosophiques. Cependant le premier de ces deux petits volumes contenait au moins en fragment une des œuvres les plus importantes de Lenau, celle

1. *Frühlingsalmanach* hg v. N. Lenau, Stuttgart 1836. Cf. *Blätter f. literar. Unterhaltung*, 1836 (n° 326).

qui, pour la première fois, montrait le plus clairement son état d'âme, le *Faust*.

L'entreprise de l'*Almanach du Printemps* affirmait plus étroitement l'union de Lenau avec les poètes souabes. Il n'aimait pas le Nord qu'il trouvait trop sec et renfermé ; « il ne produit, disait-il, que des sapins et des critiques tranchants ». Le Wurtemberg, au contraire, lui paraissait offrir la race allemande la mieux douée, la plus riche en idées et aussi en chaleur de cœur. « Ils deviennent des amis sûrs, prêts à des sacrifices, tandis que l'Autrichien ne sort pas du joyeux camarade ¹. » En outre, Lenau jouait à Stuttgart plus qu'à Vienne le rôle d'autorité littéraire. L'accueil spontané qu'il avait reçu dans le Wurtemberg des poètes et des critiques, l'empressement du public, d'étroites amitiés lui faisaient sentir que sa véritable patrie poétique était la Souabe, beaucoup plus que l'Autriche. C'est aussi ce milieu qui, après la trentaine, exerça le plus d'influence sur le développement de son esprit. J'en ai déjà relevé quelques traces au cours de sa biographie comme dans l'examen de ses poésies ; l'étude des deux grandes œuvres qui suivirent, *Faust* et *Savonarole*, en montreront de plus nombreuses et de plus profondes encore.

Deux Souabes s'étaient partagé au xix^e siècle la direction de l'Allemagne philosophique, Hegel au nord, Schelling au midi. L'ultra-spiritualisme de Schelling devait surtout réussir dans le sud catholique ; Baader, pour qui Lenau allait bientôt s'enthousiasmer, en fut un des plus brillants représentants. Il dépassait de beaucoup les intentions du maître dans ses rêves de théocratie libérale où devaient se fondre la politique et la métaphysique. Un autre philosophe de Munich, disciple de Schelling aussi, G. H. Schubert, rencontra dans le Wurtemberg plus de faveur, parce qu'il était moins outré dans ses conséquences. Lenau n'écouta pas les conseils de Kerner, qui

1. V. *Temeswarer Zeitung*, 1863 (n^o 246) (K. Beck, *Tagebuchblätter* 1843-1844).

l'engageait à aller à Munich suivre l'enseignement de son ami Schubert, mais il s'imprégna suffisamment de ces doctrines qui représentaient à peu près l'opinion moyenne philosophique de la Souabe. L'université de Tubingue se rattachait, comme Schubert, à l'école des philosophes naturalistes qui ont essayé de donner au système de l'identité une forme populaire. Il y a dans le monde sensible et dans le monde moral une sorte de parallélisme qui rend leur pénétration possible et qui a son explication dans l'existence de l'absolu, postulat nécessaire de cette philosophie. Une imagination de poètes emportait ces philosophes et donnait à leur système une apparence séduisante, à leurs livres un succès rapide¹. Ils étaient servis, en outre, par le goût très général de l'époque pour l'étude des phénomènes obscurs de la conscience, somnambulisme et magnétisme, tout ce qui, sous le nom de seconde vue, constitue un état psychique anormal. Dans ces faits, souvent mal étudiés, on puisait des preuves nouvelles de l'existence et de l'indépendance absolue de l'esprit vis à vis de la matière. On avait même créé une sorte de sphère, peuplée d'êtres demi-esprit et demi-matière, qui servait d'intermédiaire entre les deux domaines du fini et de l'infini. Les imaginations réagissant contre le rationalisme du xviii^e siècle et le criticisme de Kant, on se passionnait pour ceux qu'on regardait comme des devanciers. Les mystiques sont relus et réédités; Kerner a la tête tournée de Suso; Strauss commence par admirer Jacob Böhme; Lenau et des esprits beaucoup plus critiques s'en occuperont. Les livres de Swedenborg et de Steffens sont imprimés, traduits et commentés. Ils plaisaient au public par cette tendance à mettre de l'âme partout, à spiritualiser la matière, après qu'on avait tant matérialisé l'esprit.

Hegel était resté plus que Schelling étranger à la Souabe. Il en représentait cependant les tendances critiques, comme

1. L'*Histoire de l'âme* de Schubert eut trois éditions de 1830 à 1839.

Schelling l'imagination intempérante. Il devait y trouver des esprits qu'il contenterait mieux que la philosophie naturaliste et dont il satisferait l'impatience de renouveler les recherches scientifiques par les conclusions d'un nouveau système. Sous la plume de Strauss, qui en fut l'initiateur, il allait déjà bouleverser la théologie. L'apparition de la *Vie de Jésus* (1835-36) fut le signal d'une mêlée tumultueuse qui excita peut-être plus d'étonnement qu'elle ne fit de victimes. Néanmoins, l'orthodoxie prit peur, elle rendit la philosophie Hégélienne responsable du livre de Strauss et de toutes les audaces dont on était menacé. Mais les persécutions ne firent qu'accroître l'engouement du début. La nouvelle doctrine représentait une sorte d'aristocratie intellectuelle, tandis que le système naturaliste était laissé à la foule.

Les amis de Lenau, les poètes souabes, qui, moins que lui, s'étaient souciés de philosophie, comptaient parmi cette foule. L'âge, l'éducation, le milieu, le goût et parfois le métier en faisaient les adversaires naturels des Hégéliens. Il partagea leurs idées et leurs préventions. Il eut, du moins au début, une profonde aversion pour le système de Hegel, qui d'ailleurs ne fut jamais populaire chez ses compatriotes d'Autriche. Il commença par railler Hegel dans *Faust* ; il attaqua assez amèrement Strauss dans *Savonarole*.

Le procès de la Jeune Allemagne, où le Wurtemberg fut mêlé intimement, grâce à Menzel, acheva de rattacher Lenau aux Souabes. Cette querelle a été trop souvent racontée pour qu'il soit nécessaire d'y revenir ¹. En faisant tomber sur de jeunes écrivains la lourde sévérité du Parlement, on se vengea durement de quelques exagérations de plume, de quelques crudités d'expression. Gutzkow et les autres *émancipateurs de la chair* sortirent du débat aigris, pleins de prévention pour cette Souabe qu'ils considéraient comme le

1. Prülss. *Das junge Deutschland*, Stuttgart, 1892.

dernier asile de la réaction ¹. Encouragés par les railleries posthumes de Goëthe ², ils n'eurent pas de traits assez méchants pour la poésie qu'ils jugeaient fade et sentimentale des Kerner, Mayer et Pfizer. Lenau, qui n'avait assisté à la lutte qu'en spectateur, mais sans cacher son mépris des vaincus, eut sa part de leurs moqueries. La Jeune Allemagne ne l'appela plus que le porte-écu de Menzel ; sa popularité était celle d'une coterie. Gutzkow insinuait que le succès que le poète avait recueilli en Souabe ne s'adressait qu'au Hongrois et au baron ³ ; on avait pour lui la curiosité admiratrice des Parisiens pour le Persan de Montesquieu. Heine dans son *Schwabenspiegel* (1838) plaignait les Hongrois de la perte qu'ils avaient faite en Lenau, mais tant qu'ils auraient le Tokai, ils pourraient se consoler de cette défection. Des traits furent ainsi longtemps échangés, avec plus de méchanceté de la part de la Jeune Allemagne, plus de lourdeur du côté de l'école souabe. Lenau souffrit vivement de ceux qui l'atteignirent par ricochet.

Un épilogue de ce débat fut le refus de Schwab de collaborer à l'*Almanach des Muses*, dont le recueil de 1836 devait publier le portrait de Heine ⁴. Les poètes souabes, et Lenau avec eux, imitèrent l'attitude de Schwab. Gaudy, le second de Chamisso, soupçonnait même Lenau d'avoir été un des plus ardents à conseiller la rupture pour faire profiter son propre Almanach de cette brouille. Quoi qu'il en soit de ces rivalités d'éditeurs, la retraite de Lenau fut très sensible à Chamisso qui faisait grand cas de sa poésie. « Je le tiens, disait-il, pour

1. Les brochures hostiles provoquées par le procès furent nombreuses dans le Wurtemberg. Bacherer, *die junge Literatur und der Roman Wally*, Stuttgart 1835. — Anonyme, *die Jeune Allemagne in Deutschland*, Stuttgart, 1836. — Rohmer, *An die moderne Belletristik und ihre Söhne und die Herren Gutzkow und Wienbarg insbesondere*, Stuttgart, 1836. — Anonyme, *Votum über das junge Deutschland*, Stuttgart, 1836. — Elles parurent presque toutes chez l'éditeur Liesching, ami personnel de Lenau.

2. Goëthe à Zelter, 4 oct. 1831.

3. V. Gutzkow. *Rückblicke auf mein Leben*. Berlin 1875.

4. V. *Deutsche Dichtung*, vol. 11 (*Zum Schwabenstreich von 1836*, p. 275).

un des rares qui puissent forcer les Allemands à dépenser leur argent pour des vers, car la plupart ne le font que pour la reliure¹. » Cette division acheva de marquer la limite qui séparait le nord du sud, d'isoler la Souabe, en accentuant la tendance, qui alors la poussait vers le spiritualisme. Lenau avec sa passivité ordinaire suivit le courant.

Loin de Stuttgart, le poète se sent malheureux et isolé. Les amis du *Neuner* ont quitté Vienne, sa sœur s'est réfugiée à la campagne, Schurz est resté en Styrie et la maison sombre et claustrale des *Schwarzspanier* lui fait regretter la chaude intimité des Harlmann ou des Kerner. La poésie elle-même l'a abandonné ; il n'entend jamais de musique, il ne peut plus lire de journaux. « Tout semble, écrit-il à Emilie, s'être conjuré contre moi pour me chasser de Vienne à force de dépit. Au milieu de ce vide et de ce malaise, je me suis réfugié comme j'ai pu dans une étude d'un genre sérieux. Les ouvrages philosophiques de Herbart m'occupent presque tout le jour². »

Herbart, un des plus originaux disciples de Kant, jouissait alors d'une popularité tardive, mais légitime. Lenau n'obéissait pas seulement à la mode en s'adressant à cette nouvelle philosophie. Il voulait donner à ses idées l'appui de principes solides et les coordonner à une sorte d'esthétique qu'il rêvait même d'enseigner officiellement dans le Wurtemberg. Un penseur qui, comme Herbart, renonçait aux vastes synthèses métaphysiques pour se renfermer surtout dans l'analyse psychologique, qui n'oubliait pas de la philosophie le côté pratique, lui parut un guide sûr, au moment de s'engager dans des spéculations sur la théorie de l'art. Il fut d'abord séduit par la logique claire et sensée de son nouveau maître. Cependant il l'abandonnera assez vite pour en suivre d'autres tout opposés. Il oubliait, ce que Herbart lui aurait rappelé quelque part, que « la philosophie n'est point faite pour les

1. 20 sept. 1834 (Schlossar, p. 61).

2. V. *Deutsche Dichtung*, vol. 12, p. 177.

têtes ni pour les âmes inquiètes : aux premières, il faut le domaine de l'histoire et de l'expérience ; l'église s'ouvre aux secondes ¹ ». En quittant Herbart pour Schubert et Baader, Lenau allait bientôt montrer que le mysticisme scientifique était plus fait pour son tempérament. Son humeur fut cause que l'influence de Herbart ne fut que passagère. « Quelque largeur et quelque lumière que cette étude apporte dans le domaine de mes connaissances et quelque espoir qu'elle me donne de réduire en système mes idées sur l'esthétique, je ne suis pas capable de me tirer avec toute ma philosophie d'une certaine mélancolie qui touche à l'hypocondrie. J'espère plutôt que mon Méphisto m'en délivrera ². »

Peut-être que ces études philosophiques le décidèrent à s'enfoncer davantage dans la composition plus vaste qui l'occupait depuis quelque temps. C'est à son drame de *Faust* qu'il travaille surtout pendant cet automne. Le 19 octobre, prié de différents côtés, il lut à quelques écrivains de Vienne tout ce qu'il en avait alors composé. « L'effet fut très agréable pour moi. Il a fortement empoigné... Je suis maintenant de nouveau bien en train. Je mènerai l'œuvre jusqu'au bout, quoi qu'en dise la critique. D'ailleurs un adversaire dans le journal *la Planète* s'est déjà prononcé d'une façon très favorable sur les scènes publiées dans l'*Almanach des Muses*. Mais c'est indifférent, j'ai trop peu de respect pour ces messieurs pour qu'ils puissent me gêner ³. » Lenau avait de commun avec la race irritable des poètes le dédain superbe de la critique.

Il est vrai que les mœurs littéraires de Vienne l'excusaient plus qu'à demi. Il écrit à Emilie : « Les menées des gens de lettres de Vienne sont odieuses et me répugnent au dernier degré. Cela s'attaque, se jalouse réciproquement pour un petit morceau de gloire qu'ils cherchent à s'ôter de la

1. Herbart. *Encyclopädie der Philosophie*, Halle, 1831.

2. Lenau à Emilie, 20 sept. 1834 (Schlossar, p. 61, 62).

3. Lenau à Emilie, 21 oct. 1834 (Schlossar, p. 67).

bouche. Ces personnages, sauf de petites exceptions, me font l'effet d'une bande de voleurs qui auraient dérobé quelques loques de réputation autour desquelles ils se chamaillent avec de grands cris. Ignoble ! Du dernier ignoble !... Quelques scènes parmi les beaux esprits de Vienne qui ont fini, comme on me l'a raconté, par des coups de bâton, m'ont écœuré au point d'éviter toute société littéraire. Je préfère prendre mon vieux violon qui a encore la bonne et douce voix avec laquelle il doit me répéter les noms des êtres chers que je lui ai appris à dire ¹. »

Ces misères littéraires lui rendaient parfois le séjour de Vienne si odieux qu'il s'exile volontairement et va chercher une retraite dans les montagnes (mai-juillet 1835). Bien qu'il eût par goût toujours recherché la solitude, il le fait dans cette période encore plus, poussé par son humeur sombre qui avait redoublé. Sa santé est mauvaise, mais surtout son esprit est profondément atteint. « Je me trouve maintenant encore dans une période de fermentation, comme j'en ai eu souvent à Stuttgart. Tout se soulève, se pousse, gronde dans mon âme, confusément. Je ne sais ce qui arrivera. Mais ce n'est pas seulement, comme pense Reinbeck, une fermentation poétique ; c'est plutôt un flux et un reflux de mon âme constituant au fond toute ma vie. J'appelle reflux un état d'esprit calme. Il se produit quand rien ne m'occupe vivement ; c'est vraiment le vide, le reflux. La douleur, c'est le flux. Quand la mer monte, on remarque neuf poussées de vagues, consistant chacune en trois moments faciles à distinguer. » Pour rendre sa démonstration plus sensible, il ajoute ici une figure destinée à donner une représentation graphique de ce soulèvement de la mer où il voulait voir une image des agitations de son propre cœur. « C'est d'après cette échelle que croissent les vagues ; après la neuvième, qui se brise brusquement, sans diminuer par degrés, se produit le reflux. En

1. 5 oct. 1834 (Schlossar, p. 65).

tout le flux a 27 mesures. Je voudrais savoir à quelle vague se trouve le flux de ma vie en ce moment. Dans deux ou trois jours le reflux se produira peut-être... Mais toute l'échelle croit de nouveau, de façon que chaque fois la neuvième vague monte plus haut. La vie céleste ou la mort terrestre ou la douleur, c'est le flux qui entre dans ma vie toujours plus fortement¹. » J'ai cité en entier ce passage, parce qu'il montre avec quelle fatalité Lenau croyait à son malheur, comment, pris tout entier par son pessimisme, il l'analysait soigneusement et mathématiquement, et lui avait fait pour ainsi dire une place réglée dans sa vie.

Dans cette disposition d'esprit on comprend qu'il ait recherché l'isolement, qu'il se soit plu aux émotions violentes de la musique de Beethoven, qui lui fait comme une solitude de l'âme, ou encore aux paysages sombres des Alpes, surtout quand ils étaient le théâtre de quelque orage terrible; l'ouragan, disait-il, lui remplaçait Beethoven. Au mois d'août il fait une excursion en Styrie. Voici ce qu'il en écrit à Emilie; le passage est caractéristique pour son état d'âme. « J'ai trouvé dans une gorge une maison forestière où j'aurais voulu rester plus longtemps. La gorge s'appelle le Pas de l'Enfer (*Vorhölle*). Enfermé de tous côtés par de très hautes montagnes, c'est le plus sévère coin de terre que je connaisse. Si Horace dit de son site favori : ce petit coin est pour moi le plus riant de tous sur terre, moi je dis du mien : ce petit coin m'est le plus triste entre tous et partant le plus cher. Ah ! si vous aviez été avec moi, il vous aurait fallu me le peindre. Le soir à neuf heures, j'arrivai dans ma course à pied au Pas de l'Enfer, accompagné d'un violent orage. La nature semblait ramasser toutes ses horreurs pour se montrer sous l'aspect le plus imposant. Les éclairs s'épandaient comme des torrents sur les roches calcaires, roides et grises. Le tonnerre, l'ouragan qui, pris dans les rochers comme

1. Lenau à Emilie, 23 mai 1835 (Schlossar, p. 77, 78).

dans une trompette gigantesque, ne mugissait pas, mais éclatait véritablement, le bruit de l'eau, et de temps en temps le cri d'un hibou, tout cela me pénétra toute la nuit et me tint sous le charme d'un ravissement terrible. Je décrirai encore une fois cette nuit dans une poésie ¹. »

On pourrait penser que cette période où Lenau paraît n'avoir voulu vivre que pour lui-même a été féconde pour sa poésie ; cependant il n'a alors presque rien produit. Il avait été trop vivement blessé par les critiques qu'avait essuyées son *Almanach du Printemps*. « Pour moi je n'ai jamais compté dans mes efforts sur l'affection et la reconnaissance », avoue-t-il assez philosophiquement ; mais sa mauvaise humeur était plus forte que sa philosophie. Il est prêt à dénoncer son traité avec le libraire. « Je suis vraiment écœuré par les querelles littéraires de l'Allemagne. D'ailleurs j'ai à peu près perdu le plaisir que j'avais à publier mes travaux ; mais quant à être le rédacteur d'un Almanach, à jouer l'amphitryon littéraire avec une troupe d'hôtes aussi mal élevés, je n'y ai plus de plaisir. » Il ne veut plus qu'achever son *Faust*, parce qu'il le doit au poème lui-même et il est décidé à abandonner ensuite la littérature pour retourner à la science. « Mes amis cependant recevront tout ce que j'écrirai de poésies. Mais que ceci reste entre nous ². »

En effet, pendant ces longs mois Lenau n'a fait qu'achever le *Faust*, ou bien s'est consacré surtout à ses anciennes études de philosophie. Il est revenu à Herbart. « Je trouve toujours une certaine paix et une consolation pour l'esprit dans la fréquentation de cette intelligence claire et tranquille ³. » « Je me prépare très sérieusement à une chaire d'esthétique par des études qui jamais n'ont si bien marché que maintenant. C'est qu'aussi l'arrogance de mes adversaires m'a donné l'occasion et le vif désir de m'armer de tout l'ar-

1. 15 août 1835 (Schlossar, p. 82, 83). Cf. la poésie *Täuschung* (l. 292).

2. Lenau à Emilie, 15 août 1835 (Schlossar, p. 83).

3. Lenau à Emilie, 11 avril 1835 (Schlossar, p. 73).

senal de la théorie et j'engagerai à son heure une lutte à mort avec ces fats ou plutôt avec ces drôles. Le talent de ces hommes à m'insulter peut être grand, mais mon talent à les mépriser est certainement plus grand encore. De fait ils ne peuvent me gêner dans le progrès de mes productions, et de fait ils ne mériteraient pas non plus que je m'occupasse d'eux. Mais le peuple allemand mérite qu'on apporte sa petite obole pour lui ouvrir une vue large dans les régions de l'art¹. »

Le dépit retint donc Lenau dans la voie où il était entré, il resta poète. Le *Faust* achevé, il quitte Vienne, à la fin de novembre 1835, et se hâte d'aller porter son manuscrit à Cotta qu'il avait fait pressentir par Reinbeck.

1. Lenau à Emilie, 15 oct. 1835 (Schlossar, p. 84, 85).

IX

LE SCEPTIQUE. — FAUST

(1836)

Il est difficile de préciser exactement la date de la première inspiration du *Faust* chez Lenau. On peut cependant affirmer que de très bonne heure il se sentit attiré par un personnage où il se retrouvait presque tout entier.

Déjà le théâtre de marionnettes du Prater offrait à un poète, à travers les déformations de la farce, la légende puissante de Faust. La première représentation du drame de Gœthe à Vienne, en 1828, retint l'attention du public sur ce sujet. Les aventures de Faust devinrent un des motifs favoris des peintres viennois ¹. Elles avaient aussi tenté les poètes autrichiens, et même le plus grand : Grillparzer a laissé deux fragments de *Faust* ². En 1832, la mort de Gœthe provoqua dans toute l'Allemagne la représentation de son drame. Au Burgtheater, Schreyvogel en fit représenter une adaptation

1. Dans la galerie du banquier Pereira-Arnstein, Wurzbach (*Lexicon*., vol. 21), note quatre tableaux de l'année 1834, empruntés au *Faust* de Gœthe (*das Muttergottesbild, der Rabenstein, der Kerker, die Hexenküche*).

2. L'un de 1814, l'autre de 1822. Sa conception du drame est beaucoup plus voisine de celle de Lenau que de celle de Gœthe. Il voulait, lui aussi, montrer que l'homme n'est heureux que s'il borne ses désirs. C'est le spectacle du bonheur conjugal qui convertit son héros.

qui reparut plusieurs fois sur la scène ¹. Il serait trop long d'énumérer les poèmes *faustiques* qui parurent à cette époque et la foule de commentaires et d'études critiques que provoqua la publication de la seconde partie du poème de Gœthe ².

Quand survint la mort de Gœthe, Lenau était à Stuttgart, où ce grand événement littéraire fit plus de sensation qu'à Vienne. Presque aussitôt commença chez Cotta l'impression du *second Faust* dont le *Morgenblatt* avait déjà donné quelques scènes isolées. Dans les soirées de Cotta, où Lenau retrouvait le monde des lettres de Stuttgart, le *Faust* avait dû fournir la matière de beaucoup de discussions. Dans le cercle même de ses amis, G. Pfizer avait lui aussi tenté de continuer le drame et publié dans le *Morgenblatt* une série de *Faustscenen*, comme il allait aborder le même problème dans les *Nuits de Salomon*.

Les impulsions du dehors ne manquaient donc pas. Mais c'est au dedans de lui-même que Lenau trouvait surtout les motifs de se prendre à son tour à un sujet qui s'appliquait plus qu'aucun à son état d'âme particulier. Il était lui aussi une nature inquiète, comme ce Faust de la légende, comme tant d'esprits du xvi^e siècle, un Hutten, un Reuchlin, un Murner, qui promènèrent d'un pays à l'autre leur âme malade et orgueilleuse ³. Il voulut concentrer ses pensées dans un même sujet, mettre aux prises, sous la figure de deux types légendaires et familiers, les deux aspirations principales qui se disputaient son moi, les croyances positives et les croyances négatives.

La genèse du *Faust* de Lenau ne se traîne pas pendant plus

1. V. Enslin, *die ersten Theateraufführungen des gœthischen Faust* (*deutsche Rundschau*, juillet 1880).

2. Deux cependant méritent d'être cités. Dans l'entourage immédiat de Lenau, Enk publia : *Briefe über Gœthes Faust* (Wien, 1834) et Braunthal écrivit en même temps que son ami, un drame de Faust (*Faust, eine Tragödie*, Leipzig, 1835).

3. Cf. E. Schmidt, *Faust u. das XVI. Jahrhundert* (*Gœthe-Jahrbuch* 1882).

d'un demi-siècle, comme celle du *Faust* de Goethe; mais, pour n'embrasser que quelques années, elle ne mérite pas moins qu'on s'y arrête.

A son retour d'Amérique, Lenau passa l'hiver 1833-34 à Vienne. Il entreprend aussitôt le *Faust* et il est permis de supposer que ce sujet l'avait déjà occupé dans sa solitude de Pittsburg. Ce qui est certain, c'est que la rédaction des premières scènes remonte déjà au commencement de novembre 1833. Il écrit à Reinbeck : « Ma tragédie est maintenant laissée en suspens par une rhapsodie, Faust. Celle-ci sera bientôt terminée. J'ai une grande joie à ce travail. Le fait que Goethe a écrit un Faust ne doit pas me faire reculer. Faust est un bien commun de l'humanité, ce n'est pas un monopole de Goethe. Il ne faudrait alors écrire aucune poésie à la lune, parce que tel ou tel maître en a déjà composé. D'ailleurs le sujet est susceptible d'être conçu de bien des façons; aussi n'y a-t-il pas de conflit à craindre. Prochainement, mon cher ami, je soumettrai à ton jugement une partie de ce poème ¹. » Le 27 novembre Lenau écrit à Kerner la même nouvelle, à peu près dans les mêmes termes, protestant encore que Faust appartient, non pas à Goethe, mais à l'humanité. D'après Schurz, il aurait composé pendant cet hiver les scènes : *la Visite*, *le Pacte*, *la Danse*, *le Pauvre petit Curé*. Ce plan rappelle dans les grandes lignes celui de Goethe. *La Visite* correspond au monologue du début et à la première entrée de Méphisto. Le *Pacte* vient ensuite. Puis commence la série des épreuves, des tentations imaginées par le diable. *La Danse* tient la place à la fois de l'épisode de la *Cave d'Auerbach* et de celui de *Marguerite*. A première vue, ce serait donc, quoi qu'en ait dit Lenau, le *Faust* de Goethe, abrégé et comme concentré.

Quelques mois après, à Stuttgart, en février 1834, il écrit deux nouvelles scènes : *Faust dans la montagne* et *Faust*

1. 11 novembre 1833 (Schlossar, p. 52).

et Méphisto dans une résidence. Cette dernière n'est qu'un épisode, une satire politique, analogue à celles qui se rencontrent dans le *second Faust* de Gœthe. Quant à la première, *Faust im Gebirge*, elle soulève une difficulté. Aucune scène, ni dans le *Frühlingsalmanach*, ni dans aucune édition, ne porte ce titre qui ne peut convenir qu'à la scène du début, la *Promenade du matin*, ou à celle qui suit le meurtre du duc Hubert, la *Promenade du soir*. L'hypothèse que le *Faust im Gebirge* doit se confondre avec le *Morgengang* me paraît assez vraisemblable. Il est vrai que Lenau ne parle de la rédaction de la scène du *Morgengang* que le 8 décembre, presque un an plus tard, et qu'il la donne comme une scène nouvelle qui servira d'exposition à tout le poème. Néanmoins j'incline à croire que c'est la même scène dont le nom seulement a été changé. Lenau dut être mécontent de la façon dont débutait son drame, qui offrait avec celui de Gœthe un parallélisme trop évident ; ensuite le point de vue sous lequel il avait conçu le poème, Faust placé entre Dieu et la nature, hésitant entre le dogmatisme et le panthéisme, ne lui paraissait pas assez clairement exposé. Il écrit une première esquisse de cette scène qui lui déplait et qu'il abandonne. Car il faut remarquer que dans sa lettre du 28 mars à Schurz, où il énumère tout ce qu'il a composé du *Faust* jusqu'à ce moment, il ne dit aucun mot de la scène *Faust im Gebirge*. A la fin de l'année 1834, il serait alors revenu à sa première esquisse, lui aurait donné une forme définitive avec le titre actuel de *Morgengang*, peut-être pour faire antithèse à la scène plus tard écrite, *der Abendgang*. Si j'ai insisté sur cette question de date, c'est qu'elle me paraît avoir son importance, au point de vue de l'idée du poème. Ces hésitations, ces modifications tardives dans l'exposition de son *Faust* montrent combien Lenau était encore incertain sur la véritable intention à donner au drame.

L'histoire de la composition des scènes suivantes offre moins d'intérêt. De mars à mai 1834, tantôt à Weinsberg,

tantôt à Stuttgart ou à Neustädtele, Lenau écrit la *Forge*, le *Papillon*, la *Leçon*, la *Procession nocturne* (mars); *Marie*, le *Peintre* (mai). Peut-être faut-il ajouter l'*Avertissement*, le *Meurtre* et la *Promenade du soir*. En septembre il achève la *Leçon*, écrit les *Adieux*; en octobre, *Faust et Méphisto au bord de la mer*; au commencement de décembre il compose trois autres scènes : la *Promenade du matin*, qui était plutôt un remaniement, l'*Ami de jeunesse* et probablement le *Lac*. Une lettre de Reinbeck à Schurz du 17 janvier 1835 annonce le *Faust* comme achevé; mais il ne s'agit que du fragment que Lenau voulait publier dans son anthologie et qui parut avec l'*Almanach* en mai 1835; il se terminait à la scène du *Voyage*. Auparavant l'*Almanach des Muses* de Schwab avait déjà donné quelques passages du poème (*der Schmetterling*, *der Tanz*, *die Schmiede*, *der nächtliche Zug*). Les dernières scènes enfin furent composées au milieu de 1835. Lenau écrit au commencement de juin le *Rêve* et la *Tempête*; le 15 août, il nous apprend que la *Mort de Faust* est déjà terminée, et à la fin de novembre commence l'impression du manuscrit¹.

Cinq ans après, lorsque le besoin d'une seconde édition se fit sentir, il s'occupa de remanier et surtout de compléter son poème. Ces additions consistent principalement dans la grande scène du *Dialogue dans la forêt* qu'il ajouta toute entière et dans l'épisode du moine introduit dans le *Pacte*. Quoique de peu d'étendue, ces remaniements ne sont pas sans importance et modifient assez profondément la portée du poème. Lenau avait, comme Goëthe, obéi à un besoin intérieur d'adapter un sujet poétique à des idées nouvelles. De plus il avait voulu satisfaire les exigences de la critique et rendre l'œuvre plus claire.

Lenau est apparu au cours de cette étude comme un esprit philosophique, cherchant à atteindre la vérité, non point par degrés, par des intermédiaires, mais avec la prétention naïve

1. N. Lenau. *Faust*. Stuttgart u. Tübingen, Cotta 1836.

de l'embrasser d'un coup et dans toute son étendue. Toute sa jeunesse a été

Vergrämet und vergrübelt
Einsam in studiis verstübelt ¹

La recherche de l'absolu est le problème qui l'a occupé dès les bancs du collège; c'est aussi celui qui occupe Faust.

Les dogmes de toutes les religions révélées en ont déjà donné une explication, en plaçant l'absolu en dehors du monde. Les théistes sont arrivés à des conceptions voisines de celles des religions positives; ils se rencontrent avec elles en ce qu'ils reconnaissent à l'absolu une existence indépendante de la nature; ils vont de Dieu au monde extérieur. Une autre conception au contraire, celle des panthéistes, remonte du monde extérieur à Dieu; elle identifie le monde avec Dieu dont il est inséparable; elle nie le fini et n'admet que l'absolu. La majorité des esprits s'est rangée à la première de ces conceptions, parce qu'elle est la plus simple, la plus commode, parce qu'elle est imposée par les religions révélées. Elle les a satisfaits, soit parce qu'elle dispense la raison de toute sorte d'examen, soit parce qu'elle s'accorde avec une demi-philosophie. Cependant tous ne s'en sont pas contentés; quelques-uns se sont élevés jusqu'à la seconde conception, mais toujours après avoir commencé par la première.

C'est cette évolution du théisme au panthéisme que nous présente *Faust*. Pour un esprit vraiment philosophique, d'une raison claire et puissante, elle s'accomplit sans secousses, lentement et sûrement. Pour ceux au contraire qui apportent dans leur raisonnement moins de rigueur, pour ceux surtout en qui les sentiments tiennent lieu d'arguments, ce passage d'une conception à l'autre est difficile, sujet à des rechutes, douloureux; il engendre le scepticisme : non pas le scepti-

1. *Faust* (II, 110).

cisme calme et confiant, à la Montaigne, mais le doute inquiet et pénible d'un Pascal. C'est celui de Lenau, c'est aussi celui de son Faust.

De là chez le poète une incohérence du plan et des répétitions auxquelles son sujet le condamnait fatalement. De là surtout cette conception étrange, étrange pour nous seulement, que la recherche de la vérité est mauvaise, parce qu'elle mène à un état d'esprit qui nous voue au malheur. Pour emprunter une figure familière à Lenau, nous ne pouvons goûter aux fruits de l'arbre de la connaissance qu'en sacrifiant notre bonheur. Pour lui le pessimisme est le point où aboutit le libre examen ; seuls les croyants, les innocents sont heureux. C'est un mauvais génie qui nous pousse à secouer ce joug auquel tous les êtres créés doivent se soumettre, par cela même qu'ils ont été créés. « Pouvais-je oublier que je suis créature ! » s'écrie Faust à maintes reprises. Faust, c'est-à-dire Lenau, en est encore à la populaire conception dualiste : d'un côté, le Créateur, la suprême bonté et la suprême puissance, de l'autre, les créatures, qui, tenant tout de lui, lui doivent affection et obéissance. Toute pensée de résistance est un crime et une suggestion du démon, la première créature rebelle, qui cherche à entraîner les autres dans sa révolte. Aussi Méphisto n'attend-il pas d'être évoqué par Faust pour venir lui offrir ses services ; par deux fois il lui apparaît. Il pressent un esprit analogue au sien, fier, orgueilleux, indomptable, un révolté comme lui. Et c'est aussi la révolte qu'il lui conseille, la guerre déclarée par la créature au Créateur. Si Faust accepte ce conseil, s'il se range ainsi sous les ordres de Méphisto, pour lutter ouvertement avec le principe mauvais contre le principe bon, le diable lui révélera la vérité. « Il te faut ou bien avec la patience de la brute traverser inconsciemment cette vie terrestre, ou bien en homme de cœur te lever et hardiment marcher à la vérité par le crime. » On comprend difficilement que cette alliance avec un mauvais génie, que cette révolte

de Faust puisse le faire avancer d'un pas vers la vérité. Mais en songeant à l'interprétation symbolique que Lenau a donnée à la légende, on peut admettre qu'il entendait par la rébellion la rupture avec les vieilles idées religieuses et posait en principe le droit au libre examen. Il tourné le dos au dogme de la révélation, pour commencer son évolution vers le panthéisme. Il supprime les devoirs de la créature et proclame les droits de la personnalité individuelle. Faust est donc un révolté, un sujet indigné de l'injustice et du despotisme de son tyran et qui refuse de reconnaître plus longtemps ses lois. Méphisto l'aide à soutenir ce rôle dans lequel il l'a hypocritement poussé. Son plan est double. Il séparera Faust du Christ d'abord, c'est-à-dire, des religions révélées, des croyances théistes, puis de la nature, c'est-à-dire, du dogme panthéiste.

Il semble surprenant qu'il soit nécessaire de commencer par arracher Faust au christianisme. Nous ne comprenons plus guère ce personnage que comme un esprit hardi qui s'est élevé au-dessus des croyances de ses semblables et les domine tranquillement. Le Faust de Lenau n'a pas poussé le libre examen si loin. Sans doute il a des paroles méprisantes pour les sons de cloche qui lui arrivent de la vallée; sans doute il tance vertement le moine qui essaie de le ramener à l'église : mais ce même Faust donne souvent ailleurs des preuves que ses vieilles croyances lui tiennent fort à cœur. Ce médecin matérialiste a dans son laboratoire un famulus religieux et même dévot dont il ne méprise pas toujours les avis; ce philosophe sceptique ne jette qu'avec peine la Bible dans le feu; ce libre-penseur est profondément ému par une procession d'enfants et de moines; ce positiviste enfin est bien près de croire aux apparitions surnaturelles : sur la tombe de sa mère il entend la croix gémir¹, et les

1. Ce détail ne se trouve que dans le fragment du *Frühlingsalmanach*. Il y a là une influence visible des idées de Kerner.

rêves ne sont pas pour lui de simples rêves, mais des avertissements qui méritent d'être écoutés. Les efforts de Méphisto pour arracher de son âme toute trace de religion ne sont donc pas inutiles. Il arrive à son but en déployant les ressources d'une dialectique facile. Avant Strauss, il lui prouve sans peine que la Bible n'est qu'une œuvre humaine, « des radotages de soi-disant prophètes ».

Il porte aussi de rudes coups au théisme dont il rend les Juifs responsables. Ce sont eux qui en imaginant ce Dieu unique, vivant tristement solitaire, loin du monde, ont rendu complet le divorce entre l'homme et la nature. Le génie hindou et hellénique n'avait pas séparé ces deux éléments intimement unis : dans les épopées, dans les mythologies et les théogonies de l'Inde et de la Grèce respire cette union étroite de Dieu et du monde. Les Juifs sont venus qui ont brisé le lien, et maintenant l'homme reste isolé en face de la nature, devenue pour lui une énigme indéchiffrable. C'est en vain que plus tard un Juif, Spinoza, essaiera de reformer cette sainte alliance, « en clouant Jésus sur le poteau de mort avec les pointes de diamant de son esprit ». Ces regrets de Méphisto sont hypocrites ; ils n'ont qu'un but, rendre à Faust le théisme insupportable.

Il ne dirigera pas moins d'efforts contre le panthéisme, cet autre asile où Faust pourrait trouver la tranquillité d'âme qu'il a perdue. S'il considérait la nature comme un ensemble de lois harmonieuses, comme un concert admirable de forces nécessaires, qui sont des manifestations de la divinité partout répandue et qui, par conséquent, sont bien comme elles sont, c'est-à-dire, s'il arrivait à une conception panthéiste et optimiste du monde, Méphisto n'aurait plus de prise sur lui ; Faust se reposerait avec la confiance d'un Spinoza dans cette croyance, et l'énigme cruelle aurait cessé pour lui. Il importe donc au démon de lui montrer la nature sous un jour odieux.

Une des premières accusations que Méphisto élève contre

elle, c'est qu'elle s'obstine à ne rien révéler de son secret ; elle nous est fermée et nous vivons en étrangers pour elle. Faust a inutilement étudié pendant dix ans les trois règnes, minéralogie, botanique et zoologie ; en vain il a passé de longues nuits, penché sur des cadavres pour surprendre le secret de la vie.

Mais le mutisme de la nature n'est pas la seule preuve de son peu d'affection pour nous. Elle ne nous laisse jamais goûter un plaisir pur, un plaisir qui ne soit pas une illusion. Faust en fait la douloureuse expérience. Pour échapper aux angoisses du doute, il s'est laissé conduire par Méphisto à goûter des satisfactions sensuelles. Par deux fois le poète le montre enivrant ses sens des plaisirs de l'amour. De ces unions nées du hasard, aussi vite oubliées que formées, Faust a eu deux enfants : il revoit l'un, nourrisson affamé au sein de sa mère, autrefois la jolie Annette, devenue maintenant une pauvre horrible ; du second, il ne connaît qu'un petit cadavre que Méphisto retire du fond d'un lac où l'a jeté une religieuse jadis séduite par ses artifices. La nature est donc mauvaise ; elle ne nous donne que des joies trompeuses ; et Faust aboutit ainsi à la théorie de Lucrèce et de tous les pessimistes.

Ce ne sont pas seulement ces jouissances inférieures des sens qui, par le châtement qu'elles portent en elles, font au cœur de Faust de si profondes blessures ; même l'amour épuré, la passion, dépouillée de tout ce qu'elle a de grossier et de brutal, ne doit pas lui être moins fatale. A la cour d'un roi, il s'est épris d'une princesse d'une rare beauté, Marie. Mais la jeune fille, déjà fiancée au duc Hubert, s'écarte avec horreur de l'étranger dont l'âme troublée et inquiète l'effraie. Cet affront, joint aux insultes du fiancé, soulève la colère de Faust, qui aveuglé se jette sur le duc et le tue. Les efforts de Méphisto pour arracher à son compagnon le portrait qu'il vient de peindre de la princesse ne sont qu'un symbole. Un sentiment aussi pur que celui qu'il commençait à éprouver

aurait pu exercer sur son âme une influence bienfaisante, peut-être même le guérir, peut-être produire à la fin cette réconciliation inespérée avec la nature. Il faut que ce sentiment à son tour soit arraché de son cœur, que le dernier souvenir d'une noble passion soit anéanti avec cette image; il faut qu'il n'en reste qu'une pensée de désespoir et le remords d'un meurtre accompli.

Les consolations ou les explications que Méphisto prodigue à Faust ne serviront qu'à lui présenter la nature sous un jour plus odieux encore. Ce meurtre dont il vient de se souiller est la loi du monde. La nature tue sans cesse, elle ne crée des êtres que pour les faire périr. Qu'importe le bras qui sert d'instrument ? Que Faust soit tué par la main d'un autre, ou par sa propre main, ou que la nature commette le meurtre elle-même, c'est toujours la mort exécutée froidement et fatalement. L'hiver est l'assassin du printemps, et chaque année la terre se transforme en un vaste cimetière. L'océan, lui aussi, est un meurtrier aveugle et l'immense mer n'offre qu'un amas de tombes mobiles où s'engloutissent sans cesse des milliers d'existences. C'est la douloureuse expérience que Faust rapporte de son long voyage sur mer. La mer, parce qu'elle est plus froide, plus insensible, plus sourde aux misères des hommes, est pour Lenau une image plus saisissante encore de la dureté de la nature. Aussi promène-t-il Faust sur l'océan et nous montre-t-il les horreurs d'une tempête avec l'égoïsme brutal des gens de mer.

Toutes ces aventures où Méphisto traîne Faust à sa suite n'ont qu'un but, l'enfoncer toujours davantage dans un pessimisme noir, où disparaissent ses dernières espérances. Faust voit de plus en plus se dresser cette antinomie redoutable entre ses aspirations nobles, ses rêves de bonheur et la cruauté atroce, les instincts malfaisants du monde extérieur. Cette barrière qui sépare son moi si faible de la nature, s'élève et se fortifie à chaque pas. Il est forcé de reconnaître qu'il n'y a rien de commun entre son âme et le reste des

êtres. Une communion intime entre ces deux éléments est devenue impossible. Il faut, dès lors, abandonner cette conception panthéiste du monde, seule capable de donner le repos à l'âme qui avait renoncé à la conception religieuse des déistes.

Mais peut-être que Dieu, la nature, ne sont que des mots, une sorte de liqueur mauvaise dont l'humanité s'est enivrée et a la tête malade. Que Faust regarde autour de lui. La plupart des hommes vivent insoucians et l'esprit libre de ces inquiétudes qui le torturent. Dans la taverne, où les marins oublient avec du vin et des filles les frayeurs de la tempête, Faust trouve un type de ce positivisme instinctif et grossier de la foule. C'est le matelot Görg, philosophe à sa façon, épicurien et stoïcien, courageux et résigné, prenant sa part du plaisir et supportant le malheur sans se plaindre, d'ailleurs sans croyances et sans remords. Mais l'âme de Faust est trop fine, elle est trop sensible aux impressions extérieures ; son esprit est trop cultivé pour qu'il puisse accepter cet isolement et cette insouciance de la brute. Il ne peut se passer d'une métaphysique. Si cette philosophie vulgaire de l'être instinctif ne lui suffit point, ira-t-il à l'opposé chercher le salut dans un système raffiné, fait pour une élite intellectuelle et qui passait alors pour une distinction d'esprit, la doctrine hégélienne ? Hegel n'admet que le moi ; l'esprit est Dieu : c'est lui qui construit ce monde extérieur, qui y règne en maître. Mais ce panthéisme logique répugnait à Lenau. Il le représente comme une invention diabolique, une sorte de tombeau où l'homme serait enterré vivant et dont il essaie de repousser la pierre en appelant Dieu à son aide. Faust tient trop intimement au monde extérieur par mille liens qu'il ne saurait briser sans en souffrir cruellement. Aussi cette conception intellectualiste ne lui suffit-elle pas plus que la conception matérialiste du vulgaire. Il s'avoue vaincu : le désespoir a triomphé de lui. Par un dernier sentiment d'orgueil et pour ne pas avoir la honte de sa défaite, il se donne lui-même la mort.

Mais en réalité c'est Méphisto qui triomphe ; il a bien amené Faust où il voulait le conduire et il peut s'écrier : « Maintenant tu es à moi et je te tiens fortement serré dans mes bras. »

Et cependant est-ce bien lui qui a la victoire ? Si l'on considère, non pas le *Faust* définitif de 1840, mais le premier *Faust*, celui de 1836, c'est-à-dire, en faisant abstraction surtout de la grande scène *Waldgespräch*, qui contient le principal réquisitoire contre le panthéisme ; si l'on néglige les modifications ajoutées par Lenau pour établir aussi clairement que possible le double plan de Méphisto, arracher Faust au christianisme d'abord, puis à la nature, il devient plus difficile de se prononcer sur le vrai sens de l'œuvre. La dernière scène, la *Mort de Faust*, naturellement en laissant de côté l'interpolation postérieure, apparaît, à l'étudier de près, comme une nette et franche profession de foi panthéiste. Faust se sent fortement uni à la divinité, il se sent identique à cette divinité. « Mais tout cela n'est-il pas une apparence trouble, et mon isolement et ma solitude ? Oui, oui ! Je suis avec Dieu fortement, intimement uni, et de toute éternité. Je suis, nous sommes le même être¹. » En tant que conscience, en tant qu'être prenant connaissance des choses, il n'est rien autre que la conscience de Dieu. Cette conscience s'obscurcit parfois ; la recherche de la vérité, la croyance à un mauvais principe, l'antinomie de la nature et de la créature, autant de problèmes qui n'existent que si le moi s'isole de la divinité, mais qui disparaissent, si le moi est la conscience même de cette divinité. C'est le résultat auquel arrive Faust, il se proclame cette conscience ; tout le reste, ses errements, son pacte avec Méphisto, son corps même, tout n'est qu'un songe confus, un mauvais rêve de la conscience universelle, quand elle s'assoupit et s'obscurcit, et il y met un terme en se tuant.

Cette conclusion est bien différente de celle que j'indiquais plus haut. Si Faust se tue après avoir reconnu cette vérité

1. *Faust* (II. 202).

qui devrait lui donner enfin le calme et la tranquillité d'âme, c'est que peut-être il ne l'a conquise qu'après un accès de désespoir qui pour lui doit être le dernier. Ce qu'il abandonne au diable n'est qu'une ombre de lui-même, mais non pas le véritable Faust. Aussi Méphisto ne triomphe-t-il qu'en apparence; il n'a aucun pouvoir sur cette conscience qui s'est affranchie nettement de la croyance au dualisme, à l'existence de deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, l'esprit et la matière, dont la lutte si douloureuse avait rempli jusqu'ici l'existence de Faust. Le cri de victoire de Méphisto n'a aucune valeur parce que le vaincu n'est plus là pour lui répondre. Sans doute si Lenau avait arrêté son drame au suicide du héros, laissant son autre personnage de côté, la conclusion eût beaucoup gagné en netteté. Le poème n'eût pas égaré les lecteurs et l'auteur lui-même sur sa portée. Mais tel qu'il est, à travers ses obscurités et ses contradictions, je ne puis m'empêcher de considérer le *Faust* comme une profession de foi panthéiste, comme l'évolution d'un esprit hésitant et chancelant qui s'élève de la doctrine vulgaire du déisme à la conception plus grande et plus philosophique d'un Spinoza.

Il est plus difficile de reconnaître au second *Faust*¹ la même portée. Sans doute Lenau a conservé ces mêmes passages où son héros s'affirme comme panthéiste déterminé; en particulier la confession qui précède sa mort est restée la même : mais les vers intercalés en affaiblissent la valeur. Ce cri de désespoir résigné éclate plus fort dans le dernier monologue : « Pouvais-je oublier que je ne suis qu'une créature ! » A différentes reprises Faust affirme avec des regrets amers qu'il s'est détaché de Dieu, puis de la nature. S'il en est ainsi, si son dernier cri de panthéiste n'est plus qu'une bravade inutile, Méphisto a raison de le commenter comme il le fait, et sa victime lui appartient en réalité. Le second *Faust* serait alors un poème religieux et spiritualiste destiné à

1. N. Lenau. *Faust*. Zweite, ausgeführtere Auflage. Stuttgart u. Tübingen, Cotta, 1840.

montrer que la recherche de la vérité est mauvaise, parce qu'elle entraîne au scepticisme et au pessimisme. Vouloir sortir des bornes du fini est un crime, une révolte de la création, qui ne peut aboutir qu'à son châtimement. Il faut rester dans ce rôle humble et résigné d'être créé et chercher dans l'accomplissement de nos devoirs, dans des affections légitimes de mari et de père, le seul bonheur possible à l'homme. Le comte Isenburg et le brave forgeron, des êtres simples et aimants, voilà les modèles que Lenau nous propose. Un peu plus tard, l'aventure avec Caroline Ungher montrera qu'il entrevoyait lui aussi le mariage comme une sorte d'apaisement, une réconciliation de sa vie; ce sera son mot favori. Déjà, en 1833, il avait écrit à Schurz : « Je sens parfois très nettement qu'il faut avoir femme et enfants pour être heureux; cela est perdu pour moi . »

Les deux dates de 1836 et de 1840 expliquent ces deux conceptions contradictoires du problème de Faust. Avant 1836, Lenau s'était surtout occupé d'études philosophiques, Spinoza lui était familier, c'est le système qui lui paraît le plus propre à lui donner une explication générale des choses. Des raisons de sentiment l'empêchèrent seules de l'embrasser franchement. De là les hésitations de son personnage et les obscurités du poème. De plus, déjà à ce moment, avait commencé dans son esprit une évolution qui le portait vers le mysticisme. Son séjour en Souabe l'y avait préparé, ses études des mystiques et des gnostiques l'y enfoncèrent davantage, son amitié avec Martensen l'y retint tout à fait. En 1840, Lenau revient à ce poème qui était pour lui, il faut l'espérer, moins obscur que pour ses lecteurs; mais au lieu de le refondre, il le rend plus obscur encore, en lui donnant une portée philosophique toute différente. » J'ai envoyé le démon du panthéisme d'où il venait¹ »; mais ce démon ne se laisse pas exorciser si facilement; il anime

1. Lenau à Kerner, 23 janvier 1837 (Schurz, I, 339).

encore tout le *Faust*. De sorte qu'on peut caractériser le poème, sous sa forme définitive, comme une lutte restée indécise du christianisme contre le panthéisme.

D'après ce long examen dans lequel il a fallu entrer pour dégager l'idée du drame, on peut prévoir déjà l'accueil qui lui fut fait. Il fut loin de rencontrer à son apparition le succès sur lequel avait compté Lenau. Le bruit s'était depuis longtemps répandu dans le cercle de ses amis qu'il composait un *Faust*. Souvent il avait été prié d'en lire des scènes séparées. Elles avaient frappé vivement les auditeurs. Le long fragment qu'il avait lu à Vienne, en octobre 1834, à ses amis réunis, Grillparzer, Hammer, Seidl, Zedlitz, Frankl, etc., fut très favorablement accueilli. Grillparzer même aurait dit de lui à cette occasion — est-ce éloge ? est-ce critique ? — : « c'est notre Dante ». A Stuttgart on ne s'était pas montré moins enthousiaste. « On ne parle que de mon Faust dans toute la ville », écrivait Lenau à Vienne¹. Mais il se demande si cet effet est produit par l'art, ou s'il n'a pas plutôt une cause psychologique. En Souabe on éprouvait à la lecture du *Faust* quelque chose comme le plaisir que trouvent les enfants aux histoires fantastiques. Il donnait facilement cette émotion du merveilleux lugubre que l'époque recherchait volontiers, que Lenau lui-même, suivant la mode, avait poursuivie dans ses premières poésies. Quant à l'idée du poème, ce qui faisait sa raison d'être, on s'en préoccupait moins ; on ne considérait ces scènes que comme des épisodes et à ce titre on les admirait largement et avec raison. Mais quand parut le premier fragment dans l'*Almanach* de 1835, le désappointement fut général.

A Vienne même, dans son article sur la littérature autrichienne, Bauernfeld avait écrit des lignes élogieuses pour Lenau. Il mentionne aussi le *Faust* et le trouve en progrès sur les premières poésies. Cependant, à travers ces louanges

1. Lenau à Schurz, 7 mai 1834 (Schurz, I, 259).

on sent comme une défiance des forces du poète pour lequel le critique redoute la comparaison avec Gœthe. « Sans doute, comme l'avait dit Arnim, le Faust est toujours à recommencer, la forme importe autant que le fond ; sans doute l'auteur a exprimé dans des vers très beaux et très énergiques une foule d'idées et de sentiments d'une grande originalité, mais que sera le *Faust* complet ? Ne fera-t-il pas pauvre figure à côté du géant, son frère aîné ? ¹ » Bauernfeld aurait du moins voulu que son ami renonçât à la forme dramatique ; on eût peut-être moins songé alors au parallèle et l'imagination du poète se fût aussi trouvée plus à l'aise.

En Souabe, où le poème était né, où Lenau avait tenu à le publier, la critique eut moins de réticences polies. Le *Morgenblatt* ², d'ordinaire si louangeur pour les poésies lyriques, prononça sur le fragment de *Faust* un arrêt bref et dur. Ce nouveau *Faust* n'était qu'une imitation pénible et superflue de l'ancien. Il est vrai que lorsque le poème fut achevé, le *Morgenblatt* ³, répara son injustice et en fit les plus grands éloges. Les deux articles ne sont pas signés, mais ils respirent une animosité contre Gœthe qui équivalait à une signature : ils sont de Menzel. L'intention philosophique du drame n'a pas été entrevue ; le critique se borne à une analyse accompagnée de longues citations. Il paraît croire que le poète a seulement voulu mettre en vers la légende populaire et refaire la tragédie de Marlowe : Faust n'est qu'un savant puni de son orgueil et la tirade finale de Méphisto est la moralité de ce mystère. Si Menzel a été si indulgent au héros de Lenau, c'est qu'il était heureux de l'opposer à celui de Gœthe. Celui-ci, à son sens, n'est qu'un débauché vulgaire que le poète introduit dans le ciel par un artifice de prestidigitateur. Il est curieux de comparer cette critique de Menzel avec celle de l'année précédente, alors que le poème n'avait

1. Bauernfeld. *Die schöne Literatur in Oesterreich.*

2. V. *Morgenblatt*, 1835 (N° 70, *Lit. blatt*).

3. Id., 1836 (N° 58, *Lit. blatt*).

pas encore de conclusion et qu'il s'annonçait comme celui de Goëthe. Il est plus curieux encore d'entendre Menzel s'attribuer le mérite du changement que l'auteur fit subir au drame. « Avant de faire imprimer son *Faust*, Lenau me lut le manuscrit qui avait une tout autre conclusion que lorsqu'il fut plus tard imprimé. Je fis remarquer à Lenau que son *Faust* devait nécessairement se distinguer de celui de Goëthe, qu'il ne fallait pas, comme avait fait Goëthe, railler dans ce personnage, le même être faible et débauché et qu'il serait bon de laisser au diable son bon vieux droit. En effet il prit tout cela à cœur et changea au moins la conclusion ¹. » Il faut laisser à Menzel la responsabilité de cette prétention et admettre que ses souvenirs, sa vanité aidant, l'ont un moment trompé. Un autre jugement non moins intéressant, parce qu'il émane du milieu direct où vécut longtemps Lenau, nous a été conservé dans les *Reiseplaudereien* de Reinbeck, l'hôte même du poète. Pour lui aussi Lenau a voulu simplement montrer qu'en dehors des bornes du fini il n'y a pas de bonheur possible et, fidèle à la légende, il a conclu avec raison par la victoire de Méphisto. De la haute portée philosophique de l'œuvre il n'est ici encore nullement question ².

Parmi les critiques que provoqua l'apparition du *Faust*, une plus que toutes les autres mérite de nous arrêter, parce qu'elle est liée à l'évolution même des idées de Lenau. C'est celle qu'écrivit Martensen et qui fut l'occasion de leur intimité ³. Le jeune théologien avait connu le poème avant d'arriver à Vienne, dans l'hiver 1835-36. Pour Martensen le sujet de *Faust* ne peut être traité que du point de vue chrétien, la légende étant née du christianisme. C'est en méconnaître l'origine et l'esprit que de faire de Faust le représentant d'une philosophie panthéiste et sceptique. Goëthe, en oubliant

1. Menzel. *Denkwürdigkeiten*.

2. Reinbeck. *Reiseplaudereien*. 2 vol., Stuttgart, 1837 (V. vol. 1. *Ausflüge nach Salzburg*, 1834).

3. J. M. . . . n (Martensen). *Ueber Lenaus Faust*. Stuttgart, 1836.

que son héros ne devait incarner que les rapports de la créature avec son créateur, est tombé dans l'erreur; son drame ne présente que « les membres épars d'un Faust ». Il n'a écrit un chef-d'œuvre que pour une génération qui avait remplacé la croyance au spiritualisme par la croyance à l'humanité. Lenau au contraire s'est placé au point de vue religieux en faisant de son Faust un Prométhée chrétien; son drame est moins génial, mais plus vrai. La critique de Martensen, si elle peut être discutée, en l'appliquant au premier *Faust*, est de tous points exacte quand on la rapporte au second, celui de 1840. Ce fut elle qui éclaira Lenau sur la véritable intention qu'il avait, non pas donnée, mais qu'il aurait pu donner à son poème, et il le remania dans ce sens. A Vienne il accueillit avec un grand enthousiasme la dissertation que son ami venait lui lire par fragments. Il insista pour qu'elle fût imprimée, il voulut que Martensen la lût devant ses amis, au *Neuner*. Là les discussions recommencèrent sur la conception chrétienne et la conception panthéiste. Grün était un des plus ardents à défendre la seconde. Bauernfeld trouva le mot le plus juste : « Vous lui faites dire plus qu'il n'a pensé¹. » Ce *Faust* tout chrétien existait en effet plus dans la tête de Martensen que dans le drame de Lenau. Mais le poète s'habitua vite à regarder comme siennes les idées de son ami. C'est à cette influence surtout qu'il faut attribuer le changement de point de vue du second *Faust* et en général la nouvelle orientation de la philosophie de Lenau qui se marquera dans l'œuvre suivante, le *Savonarole*.

En résumant l'impression produite par le *Faust* sur les contemporains², on trouve que les critiques furent pour ou contre Lenau, suivant qu'ils étaient contre ou pour Goëthe. La réaction littéraire incarnée dans Menzel, la réaction philo-

1. Martensen. *Aus meinem Leben*.

2. V. *Blätter f. literar. Unterhaltung*, 2 juillet 1836. — *Allgem. Zeitung*, 13 juillet 1840 (*Ein englisches Urtheil über N. Lenau*).

sophique représentée par Baader, en général les spiritualistes applaudirent le poète. Tous ceux au contraire qui se rattachaient à l'école de Gœthe, ou qui, tout en cherchant d'autres voies poétiques, avaient néanmoins retenu ses conclusions philosophiques, condamnèrent le nouveau *Faust*. Ce fut naturellement le parti le plus avancé, la Jeune Allemagne et l'école de Hegel, qui portèrent sur l'œuvre les jugements les plus durs, ceux qui blessèrent le plus Lenau et le jetèrent tout à fait, autant par dépit que par conviction, dans le camp spiritualiste.

Sans vouloir prétendre ajouter aux inépuisables commentaires qu'a provoqués le *Faust* de Gœthe, il est impossible de ne pas signaler les rapprochements et surtout les différences des deux drames¹. Sans doute Lenau n'a pas cherché à refaire le *Faust* de Gœthe. Et cependant beaucoup de scènes paraissent former comme une contrepartie voulue aux scènes analogues dans Gœthe. Mais, malgré ces intentions secrètes, le *Faust* de Lenau est entièrement différent de celui de Gœthe. Le personnage de Gœthe, plus hardi, n'est pas un Faust sceptique, flottant entre le dogmatisme religieux et la philosophie panthéiste. C'est surtout un Titan, dont l'âme fière se croit égale à la divinité et qui ne trouve pas sur terre d'aliment suffisant pour son ardeur et ses nobles aspirations. Il défie le diable de lui procurer des jouissances qui puissent satisfaire ses désirs. C'est avec la conscience de ce fier orgueil qu'il accepte la gageure de Méphisto, sûr de la gagner, et qu'il gagnera en effet. Le Faust de Lenau n'a soif que de science, ne brûle que pour la vérité ; il livre son âme au diable en échange d'une théodicée. Le Faust de Gœthe n'est point las de vivre, il a trop de vie en lui-même ; celui de Lenau est un esprit flottant, irrésolu, qui aban-

1. Cf. Scharf. *Studien und Skizzen*. Braunschweig, 1882 (p. 63-96. *Parallele zwischen dem Gœtheschen u. dem Lenau'schen Faust*). — Nascher, *Wissenschaftliche Vorträge*. Berlin 1875 (p. 18-33, *die Faustdichtung von Gœthe u. Lenau*).

donne brusquement la vie, parce qu'il n'a pas le courage d'en supporter plus longtemps le pessimisme. Le Faust de Goethe, après avoir traversé les mêmes épreuves que l'autre et s'être chargé des mêmes fautes, finit par donner un but à son activité inquiète : il meurt en bienfaiteur de l'humanité, qui vient d'accomplir une œuvre grande, utile pour ses semblables. Ce sentiment suffit à sa conscience et l'absout de ses erreurs ; son salut est la récompense de ses efforts. Faust mourant condamne les extravagances de la spéculation et fait l'apologie de l'action. Le Faust de Lenau ne reste toute sa vie qu'un métaphysicien, jusqu'à ce qu'il meure de la métaphysique.

Mais si, pour ce parallèle, que je n'ai fait qu'esquisser, on prend, au lieu du drame définitif de Goethe, simplement le premier *Faust*, ou mieux encore le fragment de 1790, la différence entre les deux œuvres n'est plus aussi profonde, surtout si l'on admet l'intention de Goethe, qui n'est pas invraisemblable, de faire succomber Faust¹. Les deux personnages auraient au moins ceci de commun que Méphisto les fait goûter à maintes jouissances sans qu'ils s'avouent jamais satisfaits, et que le diable triomphe pour les châtier tous deux des fautes commises. Cette ressemblance n'est pas étonnante, si l'on songe à l'état d'âme de Goethe au moment où il écrivait le premier *Faust*. Il se trouvait dans la même effervescence d'esprit que Lenau. Tous deux veulent réagir, l'un contre la philosophie sèche et pédante de l'école rationaliste, l'autre contre l'esprit étroit des religions positives ; tous deux sont vivement sollicités par le système de Spinoza et par la faveur dont le panthéisme jouit autour d'eux. Mais, outre les différences profondes d'esprit et de tempérament, Goethe était plus près de ce retour à la nature qu'avait prêché Rousseau, tandis que Lenau, par son éducation catholique, par la restauration des croyances qui avait rempli les trente premières années du siècle, avait plus à faire pour s'élever

1. W. Scherer. *der erste Theil des Faust. Der Faust in Prosa (Aufsätze über Goethe.* Berlin 1886).

jusqu'au panthéisme. De là chez Gœthe cette netteté que met Faust dans l'affirmation de ses doctrines ; le manuscrit sans ratures du poète en est une preuve matérielle. Lenau au contraire, dont le brouillon original révèle le pénible labeur d'esprit, s'est contredit en cent endroits et nous laisse trop incertains sur les vrais sentiments de son personnage.

Il n'y a pas moins de différences entre Lenau et Byron, dont les critiques se sont plu parfois à le rapprocher, séduits par quelques ressemblances extérieures. En fait, la misanthropie de Byron est loin de la mélancolie de Lenau¹. Byron veut oublier, Lenau maudit l'oubli ; Byron est consolé par la nature, Lenau y trouve une source nouvelle de désespoir ; Byron raille toute philosophie, parce qu'il est homme d'action, Lenau apathique se laisse glisser d'une métaphysique à l'autre ; Byron est à peu près panthéiste, Lenau ne le devient qu'avec peine. Faust, si l'on veut, rappelle un peu Manfred, un peu Caïn ; Méphisto est assez voisin de Lucifer : mais là s'arrêtent les analogies.

Si le *Faust* de Lenau, bien différent des poèmes de Byron, s'éloigne beaucoup de celui de Gœthe, il se rapproche en revanche du Faust de la légende. Naturellement, pour autoriser ce rapprochement, il faut considérer le *Faust* dans sa seconde rédaction, c'est-à-dire sous son point de vue le plus simple, qui n'est pas toujours le plus vrai, mais qui devint vite le plus familier jusqu'à abuser même l'auteur. Si Lenau a voulu montrer simplement le danger de l'extrême curiosité scientifique, son but ne diffère guère de l'intention des auteurs inconnus de la fable de Faust. Tous l'ont présenté à leurs contemporains comme un effrayant exemple du châtiment qui est réservé à l'orgueil de l'homme, à une intempérante ardeur de savoir. « Je ne peux plus sauver mon Faust des griffes de Méphisto. Il le tient déjà. Donnez à Dieu ce qui est à Dieu et au diable ce qui est au diable. Suum cuique. Il faut

1. Cf. Auerbach, *Der Weltschmerz mit besonderer Beziehung auf N. Lenau*. (*Deutsche Abende*, p. 205-234. Stuttgart. 1850).

bien que le diable aussi vive. Faust est un morceau délicat pour ses papilles infernales et une fois qu'il a pareil morceau sur la langue, il l'avale tout à fait. Il n'y a qu'une fade nourriture que ce gourmet rejette. Aussi, à mon avis, Goethe n'aurait-il pas dû sauver son Faust. » ¹ A travers ces plaisanteries on sent que ce caractère de la légende populaire plaisait à Lenau ; il flattait sa vanité de pessimiste, peut-être le seul plaisir des mélancoliques, celui de constater que toutes les aspirations nobles, tous les efforts généreux de l'homme sont punis et châtiés au lieu d'être récompensés et glorifiés, comme le voulait Goethe. Seulement l'orgueil de Lenau se révolte ; il accepte bien le malheur, mais il n'en veut pas la honte ; et au lieu du Faust légendaire, tremblant et se lamentant, demandant encore quelques minutes de vie, nous avons un Faust byronien, sombre et farouche, bravant l'esprit malin. Il y a dans la conception d'autres différences encore, mais dans l'intention finale les deux Faust se rencontrent. D'ailleurs ce n'est pas seulement dans l'inspiration générale, mais encore dans les détails qu'on peut constater que la légende était familière à Lenau ou du moins qu'il a, par des lectures, rafraîchi ses souvenirs. Comme dans le *Volksbuch* ², que son ami Schwab venait de nouveau de populariser, l'évocation du diable a lieu dans une forêt. Après le pacte, au milieu des aventures où Méphisto promène Faust, on reconnaît plusieurs traits du conte populaire. Les tours du chien *Præstigiär*, les paysans que Faust cloue dans une attitude menaçante et grotesque, les prouesses musicales de Méphisto dans la scène de la *Danse*, enfin le personnage d'Isenburg sont autant d'emprunts faits à la légende.

Mais il y a une source plus riche encore où Lenau a puisé : sa propre vie. Autant ou plus que chez Goethe, le drame est

1. Lenau à Hartmann, 18 juin 1835 (Schlossar. p. 244).

2. *Volksbuch von Doktor Faust*. Abdruck der ersten Ausgabe, Halle 1878 — Schwab. *Deutsche Volksbücher*, Stuttgart, 1835.

l'image vivante du poète lui-même. Il y a parlé de tout ce qui le touche, de sa philosophie et de ses idées avant tout, mais aussi de ses aventures, de ses affections, de ses goûts, de ses manies et même de sa figure. C'est un miroir très clair, mais qui réfléchit une physionomie difficile à démêler entièrement. Je ne veux pas entrer dans le détail de ces analogies ; elles mèneraient trop loin et ce serait refaire sans profit la biographie de l'auteur.

Il faut d'ailleurs avoir suivi les idées de Lenau dans leur évolution et surtout dans leurs contradictions pour entrer dans l'intelligence de ce poème qui ne pouvait manquer d'être obscur. A l'obscurité de la conception se joint un défaut de composition. Les scènes épisodiques sont trop nombreuses, mal rattachées à l'ensemble et souvent hors de proportion avec lui. Je ne compte pas au nombre des fautes ce qui a le plus choqué la plupart des critiques, les contradictions dans lesquelles Faust se jette avec lui-même. Elles ont un fondement psychologique. Chacune des rechutes du héros est un trait de plus qui nous peint avec plus de vérité le combat douloureux dans lequel cette âme est engagée. C'est avec raison qu'après chaque mouvement de révolte, chaque *crime* de Faust, Lenau le montre soumis, brisé, essayant de revenir à cette foi qu'il a maudite ; c'est dans ces secousses successives que s'use son âme jusqu'à ce qu'affaiblie elle se rassemble en un dernier effort pour mettre un terme à ses souffrances. Ce Faust, à la fois orgueilleux et timide, courageux et lâche, violent et caressant, est un tissu de contradictions, comme en offrent les âmes dans lesquelles la sensibilité a pris un développement anormal au détriment de la volonté et de l'intelligence. Il ne réagit jamais contre les impulsions venues du dehors ou lorsqu'il essaie de leur résister, c'est par humeur, par un caprice d'enfant. Il est capable des plus nobles sentiments, des affections les plus vives, pour sa mère, pour ses amis ; il est plein d'admiration pour les gens courageux. C'est un pessi-

miste qui oublie souvent sa misanthropie. Ce caractère est vivant ; il est peut-être une anomalie, mais moins rare qu'on ne pense. On ne niera pas que Faust n'ait du moins son modèle dans Lenau tout d'abord, puis dans la foule de désenchantés et de désabusés, si nombreuse à presque toutes les époques et pour ainsi dire dans tous les pays. Mais c'est surtout en Allemagne, au commencement du siècle, que Faust apparaît entouré de sa plus nombreuse famille. Alors que d'esprits inquiets qui se jettent brusquement de l'incrédulité dans la foi, qui passent du rationalisme au mysticisme ou qui, plus rarement il est vrai, commençant par la piété, finissent dans l'irréligion ! Il est peu de périodes où la littérature allemande ait à noter plus de conversions du protestantisme au catholicisme ou inversement. Dans toutes ces âmes, où ce passage s'effectua parfois à plus d'une reprise, il est permis de croire qu'il ne s'accomplit pas inconsciemment, qu'il fut douloureux pour le plus grand nombre, moins tragique sans doute que Lenau l'a montré, mais il ne se fit pas sans secousses. Aussi n'est-ce pas un portrait incertain, vague, que le poète n'aurait pas réussi à saisir ; il est vivant et vrai de ses contradictions mêmes et de ses faussetés. Là est le véritable sens de son *Faust* ; il représente un homme d'abord, Lenau lui-même, puis une génération, puis aussi une portion d'humanité, les tristes et les découragés. Goethe a fait un Faust pour les optimistes, Lenau pour les pessimistes ; tous deux ont leur raison d'être, suivant qu'on verra le monde à travers tel ou tel tempérament.

Etant donnée cette conception du sujet, Faust devient le personnage principal, le centre où tout aboutit. On peut dire que tout le drame n'est qu'un long monologue lyrique de Faust, interrompu parfois par le dialogue de personnages secondaires. Méphisto lui-même n'est là que pour lui donner la réplique et augmenter son désespoir par ses sarcasmes. Dans le *Faust* de Goethe la proportion est renversée. Méphisto, cet être brillant, souple, insaisissable, admirable

de bonne humeur et de causticité, jette un peu Faust dans l'ombre par son rôle démesuré et en dépit de ses allures modestes. Au contraire, Méphisto dans Lenau, malgré la taille prodigieuse qu'il se donne, malgré ses provocations à Dieu, nous effraie médiocrement. On se sent trop en présence d'une abstraction mythologique, empruntée de toutes pièces à la religion catholique ou à ces conceptions de mauvais génies, telles que les avaient imaginées les romantiques, Byron et Grabbe.

Quant aux autres personnages, ils sont si secondaires qu'il est presque inutile d'en parler. Wagner est moins comique, un peu moins naïf, mais plus religieux que le Wagner de Goethe. Des autres figures accessoires je ne veux en retenir que deux, le forgeron et le matelot, qui réunies forment antithèse avec Faust, et séparées s'opposent l'une à l'autre. Le relief en est très net et il reste dans l'esprit. On voudrait pouvoir en dire autant des personnages de femmes. Les uns, comme Marie, la jeune fille idéale, sont si pâles et si effacés qu'ils traversent seulement le poème comme de légers fantômes ; les autres ne tiennent guère qu'un simple rôle de comparses. Il semble cependant que Lenau eût pu, comme Goethe, trouver dans son cœur des souvenirs qui l'auraient heureusement inspiré. Son ancien amour pour Lotte, sa passion naissante pour Sophie auraient dû laisser d'autres traces dans le poème. Mais le parti-pris de rendre Faust malheureux l'empêcha de représenter l'amour aussi séduisant que Goethe l'a fait dans Marguerite.

Le trop de subjectivisme a nui à l'unité de l'œuvre et à la peinture des caractères ; on pourrait presque dire qu'il a supprimé tout élément dramatique à l'avantage de l'élément lyrique. Mais ce lyrisme même fait justement la beauté du *Faust*. C'est un poème ému, écrit tout entier avec le cœur du poète ; d'un bout à l'autre on entend une âme faible, malade et torturée qui gémit, pleure ou crie. Lenau s'use, sans métaphore, dans ce travail poétique ; « ces sentiments violents et

cette poésie sombre ruinent son corpusculum ¹». Nous ne comprenons plus très bien cette douleur du scepticisme, parce que les progrès de la critique moderne nous ont en quelque sorte inoculé ce que certains appelleraient le virus du mal et le plus grand nombre au moins est prémuni contre cette affection. Mais quand l'émotion du poète est sincère et ardemment exprimée, elle devient communicative, elle est assez forte pour nous replacer dans l'état d'âme où il se trouvait en composant son œuvre. « L'amour le plus malheureux est celui de la vérité — pour hâter mon pas j'ai rejeté au loin le plaisir — je mourrai sans la contempler et puis tout sera fini — ce qui ensuite restera de moi rentrera sous forme de vers dans la terre ². » Ces lignes, qui pourraient servir d'épigraphe au poème, retrouvées dans les notes intimes de Lenau, s'appliquent avec autant de justesse à lui-même qu'à son héros. *Faust*, c'est Lenau nous racontant l'histoire de son esprit et celle de son cœur, qui malheureusement pour lui n'en faisaient qu'une. Cette lutte de la raison et de la sensibilité est intéressante parce qu'elle est dramatique, bien que le poète n'ait pas su donner une forme plastique au drame. Il eût d'ailleurs eu besoin de plus de calme d'esprit, de plus de sang-froid pour dominer son sujet, il eût dû en sortir un peu, au lieu de le traiter sans cesse de dedans en dehors. Nous aurions eu peut-être alors un Faust plus régulier, mais moins sympathique, tout en symboles et en allégories, comme le second *Faust* de Goethe.

L'intérêt de *Faust*, celui que j'appelle philosophique, n'apparaît pas tout de suite, l'intérêt psychologique frappe davantage, mais c'est surtout la magie du style qui attache. On retrouve dans ce poème de longue haleine les qualités ordinaires que Lenau avait révélées dans ses petites pièces et les défauts qui les déparaient ont diminué. Cependant on peut toujours l'accuser de trop de prodigalité dans les images.

1. Lenau à Schurz. 28 mars 1834 (Schurz, I, 232).

2. Notes manuscrites de Lenau (inédit).

Elles sont belles le plus souvent, énergiques, expressives, ingénieuses, mais il y en a trop. Ces vers font penser à ces anciennes armes de Magyars où les pierreries empêchent de remarquer les qualités de la lame. Dans l'esprit de Lenau, grâce à sa fantaisie inépuisable, à sa très fine sensibilité, les images et les tours pittoresques se pressaient en foule et il a cédé au désir d'étaler toutes ces richesses d'Oriental. Autant le fond des poésies de Lenau est peu varié, autant la forme est riche. Plus que tout le reste de son œuvre, ce drame en est un curieux exemple. A côté des déclamations oratoires de Faust, de son désespoir tragique, de ses invectives, il y a la réplique sarcastique et froide de Méphisto ; il y a des descriptions, de gracieuses idylles, des scènes humoristiques, que le poète lui-même a caractérisées justement du nom de tableaux flamands, ou réalistes, que lui envieraient les plus naturalistes de nos romanciers. Le ton, tantôt pathétique, tantôt familier, peut monter jusqu'aux plaintes superbes de Faust mourant ou s'abaisser aux grosses saillies de matelots ivres. Cette variété de tons et d'accords fait songer au violon magique de Méphisto. Comme son démon, Lenau était un virtuose de la forme.

En métrique aussi, il est virtuose, toujours au bon sens du mot. Il y a une grande variété dans la prosodie de *Faust*, mais il n'y a pas de jeux d'esprit ; Lenau était trop ému par son sujet pour s'y laisser aller. Il n'a succombé qu'une seule fois au désir d'étonner par son ingéniosité : c'est dans l'épisode de la valse (*der Tanz*). Je ne sais pourquoi Menzel lui a reproché d'avoir emprunté à Goethe sa langue et son rythme. Mainte scène rappelle, il est vrai, l'octosyllabe du premier *Faust*, mais ce n'est qu'une apparence. Il y a entre le *Knittelvers* de Goethe, qui est un mètre très libre, et le dimètre iambique de Lenau un abîme profond. Lenau n'a fait qu'appliquer à la partie dialoguée de son *Faust* un mètre qui lui était familier et qu'il avait déjà employé dans beaucoup de ses poésies antérieures. Il jugea avec raison qu'il devait marquer par une différence dans la prosodie les parties

dramatiques de l'œuvre ; l'exemple de Goëthe n'était pas nécessaire pour l'amener à cette constatation si simple. Le vers de Lenau est éminemment pittoresque. Soit instinct, soit étude, soit plutôt l'un et l'autre, il atteint à des effets merveilleux. Dans les parties surtout lyriques, telles que l'*Adieu*, le dernier monologue, les périodes rythmiques, au lieu de se faire équilibre, sont rompues brusquement, comme des sanglots violents et entrecoupés. Rien que dans cette cadence on sent le trouble douloureux de l'âme de Faust. La variété des rimes augmente encore l'effet musical. Quoique mélangées habilement, les rimes féminines dominent. Elles donnent un ton plus grave et plus attristé à la poésie si mélancolique de Lenau ; ce sont les notes sombres et plaintives de Beethoven son favori.

Je me suis longuement arrêté sur ce poème. Il est le premier qui, par ses proportions, par sa haute portée philosophique, par ses qualités d'expression, marque un véritable progrès dans le développement du talent de Lenau. Les autres œuvres qui viendront offrent des mérites analogues, mais elles nous sont plus étrangères par l'inspiration et le choix de la matière. Faust est au contraire un sujet qui sollicite l'attention de chacun, et peut-être parce que chacun se sent appelé à le juger, Lenau s'exposait-il à se voir célébré par les uns et vivement critiqué par les autres. Cela arrivera toutes les fois que nous rapprocherons de ce poème notre Faust, c'est-à-dire le système philosophique qui existe en chacun de nous dans un état plus ou moins conscient, d'une façon plus ou moins coordonnée. Si c'est au contraire uniquement le Faust de Lenau qu'on cherche dans son œuvre, et il n'est pas moins intéressant que bien d'autres, on peut admirer, non sans quelques réserves, — je les ai faites nombreuses, — cette confession plus lyrique que dramatique, toute pleine d'aveux, de réticences, de regrets et de désespoir, mais belle à travers ses sanglots confus et ses larmes troubles.

X

LE MYSTIQUE. — SAVONAROLE

(1837)

1° SOPHIE ET MARTENSEN

Lenau, débarrassé de l'impression du *Faust*, était arrivé à Vienne au commencement de février (1836). Il y fut accueilli par de mauvaises nouvelles : la mort de son vieil ami Kleyle et l'emprisonnement de sa sœur Madeleine¹. Son espoir d'obtenir une chaire à l'Université avait été également déçu. Enfin le premier effet de sa réputation en Autriche fut de le désigner aux persécutions mesquines de la censure. « Figurez-vous, chère Emilie, que sur l'ordre de notre préfet de police, j'ai été cité et interrogé sur mon pseudonymat littéraire. L'affaire n'est pas encore terminée. Les délits contre la censure sont rangés parmi les contraventions les plus

1. « Ein Unglück, das mich mit Entsetzen erfüllt, hat meine Familie getroffen. Meine Schwester Magdalena, deren Namen ich hier zum letzten Mal ausspreche, ist als Verbrecherin mit Kerker gestraft worden. Verbrennen Sie diesen Brief, wenn Sie ihn gelesen. » Lenau à Emilie, 5 février 1836. — Je n'aurais pas reproduit ces lignes, effacées à l'encre dans la lettre, mais restées visibles, si elles n'éclairaient certain côté héréditaire du tempérament de Lenau. M. Schlossar les a supprimées dans son édition.

graves et punies par le code de peines très sensibles, amende ou prison. Je veux voir jusqu'où on poussera l'affaire et si on en fera un scandale public. Auersperg a été aussi interrogé et a complètement nié son identité avec Anastasius Grün. Pour moi il m'a été impossible au moment décisif de m'arracher de Lenau. C'est à ce Lenau que je dois beaucoup de joies et d'amitiés dans ma vie. C'est moi, et je l'ai signé au procès-verbal¹ .»

Bien que ces démêlés avec la censure, qui dans la suite se renouvelèrent, bien que le succès du *Faust* et des *Poésies*, l'invitation de collaborer à différentes revues et almanachs poétiques eussent donné à Lenau la conscience de sa gloire naissante, il devait, sous l'influence des épreuves qui marquèrent son retour dans sa patrie, retomber dans son humeur sombre. Mais au lieu de se laisser aller au découragement, il réagit maintenant et met à se raidir une sorte d'orgueil. « Cette dureté d'esprit que vous m'avez avec raison attribuée m'est très utile. Si je n'avais pas revêtu mon cœur d'une cuirasse de fer, il l'y a longtemps qu'il serait brisé. Vous ne savez pas encore tout ce qui m'a frappé dans la vie. Mais j'ai assez de dureté et de fierté pour mépriser le malheur. Sans cela, il me faudrait nuit et jour hurler comme un chien battu. Si cet égoïsme auquel m'a réduit la destinée a fait que l'amitié ne trouve plus mon cœur ni assez tendre, ni assez reconnaissant, je vous prie de m'excuser. J'ai une fois pour toutes pris position en face de la vie, elle n'aura pas raison de moi. Si ma résistance n'est pas celle d'un sage paisible, mais sent un peu la bravade, la cause en est dans mon tempérament². » Pour la première fois peut-être Lenau parlait sur un ton viril de son malheur. Mais cette énergie ne durera pas, et la gaité qui surprend dans certaines de ses lettres ne sera souvent qu'affectée. « Tant que je suis avec les autres silencieux et sombre, écrivait-il à une autre de ses

1. Juin 1836 (Schlossar, p. 95).

2. Lenau à Emilie, 5 février 1836 (Schlossar, p. 86, 87).

amies, l'état de mon âme n'est pas trop mauvais, mais si je suis capable avec des chagrins intérieurs d'être gai et communicatif, c'est alors que je souffre le plus. Alors, c'est le chagrin qui s'enferme comme un faux-monnayeur et envoie au devant des gens qui viennent frapper à sa porte ses enfants bavards qui écartent le visiteur importun, tandis qu'au dedans farouche le vieux se cache et martelle ¹. »

La poésie de Lenau, qui montre mieux que sa correspondance son état d'âme ordinaire, parce qu'elle résume et concentre ses impressions, est dans toute cette période lassée et découragée. « O mère, viens, laisse mes supplications te toucher ! Si ton amour veille toujours dans la mort et si tu peux comme autrefois soigner encore ton enfant, fais-moi bientôt sortir de cette vie ; je soupire après une nuit de repos viens aider la douleur à déshabiller ton enfant fatigué ². » Cependant c'est à la même époque que Lenau a pu se consacrer à son œuvre la plus calme, celle qui montre le plus de recueillement d'esprit, *Savonarole*.

C'est à ce moment aussi que ses anciennes croyances reviennent le solliciter plus fortement. Pendant une de ses excursions dans les Alpes autrichiennes, il rencontre une vieille paysanne qui lui donne un salut religieux et il le lui rend affectueusement ; « c'est le meilleur salut sur une route obscure », pense-t-il. Derrière la pauvre femme marche une petite fille qui fait suivre à grand'peine un veau hésitant. Les appels caressants de l'enfant, le spectacle de cette scène naïve remuent le poète d'une douce émotion. « Longtemps je les suivis du regard, jusqu'à ce qu'ils disparussent et sur cette montagne j'ai profondément senti qu'une vie n'est belle et heureuse que si elle s'attache à Dieu et à la nature. » (*Weib und Kind*). Des idées analogues, mais plus hautes et plus développées, remplissent un morceau de la même date

1. 4 oct. 1836 (Frankl, *Lenau und Sophie*, p. 9).

2. *Der Seelenkranke* (I, 273), 19 février 1836. — Cf. *An den Tod* (I, 299), mars 1836, *Frage (Bist du noch nie)* (I, 271), Janvier 1837.

(1835) : *la danse styrienne*. Lenau met aux prises en un dialogue, comme il aimait à le faire, deux philosophes. L'un est un sceptique, qui ne peut croire à la répétition inutile et monotone de l'existence. « Tel que ces musiciens sur le violon et la harpe jouent la joyeuse danse styrienne et répètent dans la seconde partie la première de la valse, n'y changeant que le ton : tu crois que le vieux musicien, qui fait danser les mondes au son de son violon géant, jouera de nouveau notre existence quand elle sera à la fin, une fois de plus, seulement plus haut, dans la quinte ? » Cependant ce n'est pas ainsi que l'entend son interlocuteur. Il croit à une autre vie, mais différente de celle d'ici-bas. Il n'admet pas sans doute cette conception grossière de la résurrection, mais il pense, un peu à la façon de Renan, que ce qu'il y a de meilleur en nous est impérissable et survit à la mort. « Il est vrai, je ne suis qu'une note dans le beau chant de Dieu. Mais de même que ce beau chant ne se taira jamais, de même la note jamais ne se perdra, ne s'éteindra au bord de la tombe ; et ce qui l'accompagnait dans la vie d'ici-bas résonnera un jour avec elle en de joyeux accords dans le flot du chant éternel . » Telles étaient les croyances consolantes que Lenau rapportait de son séjour dans les montagnes ; combien de temps encore devait-il les conserver ? Il faut du moins attribuer cet apaisement relatif et ce retour au spiritualisme à l'influence d'une nouvelle amitié, celle de Martensen, et d'un nouvel amour, celui de Sophie Løwenthal.

Les relations de Lenau avec Max Løwenthal, probablement nouées au *Neuner*, dataient déjà de l'hiver 1833-34, lorsque le poète, non moins célèbre par son premier recueil que par le voyage en Amérique, était avidement recherché de tout ce qui se piquait de poésie. Løwenthal, qui occupait à Vienne une haute situation administrative, se reposait de ses fonctions, suivant la mode, dans des délassements poétiques ¹.

1. V. la lettre de Lenau à Løwenthal [11 août 1836] (*N. Fr. Presse*, 31 mars 1893).

Sous l'anagramme de Leo von Walthen, il avait publié des poésies lyriques et dramatiques, vides et banales. Depuis peu de temps il était marié avec la cousine de l'ancien ami de Lenau, Sophie Kleyle, qui après un amour contrarié avait accepté sa main. Le souvenir de sa vieille amitié pour Fritz Kleyle ramena sans doute Lenau plus souvent dans la maison des Lœwenthal. En 1834 ses visites devinrent plus fréquentes encore.

Sophie, dont le père appartenait à l'entourage de l'archiduc Charles, était surtout une femme de grand sens, chez qui l'éducation avait encore développé l'esprit pratique. Elle aimait la poésie, mais sans la cultiver, portait beaucoup d'intérêt aux choses de la littérature et lisait avec un vif plaisir les nouveautés de l'école romantique française ¹, en particulier les livres de G. Sand. Elle a même laissé en manuscrit un roman dont le titre *Mesalliert* laisse entrevoir la tendance. Son esprit raisonneur et assez subtil se plaisait à suivre le mouvement des idées dans la littérature contemporaine. Longtemps occupée de l'éducation de ses enfants, elle tient un journal de toutes les petites manifestations de leur vie intime ². Ce sont ces qualités d'un sens fin et pénétrant, l'assurance et la simplicité des manières qui séduisirent Lenau. Il la mettait au-dessus de Rahel elle-même ; il n'y avait point de sujet, disait-il, qu'il ne pût aborder avec elle. Souvent la pensée de son amie prévenait la sienne, et plus tard elle ne fut pas sans exercer sur sa poésie une certaine influence.

Pendant ces premières relations s'étaient bornées à quelques visites banales, à en juger par la correspondance

1. A la fin d'une pièce (*Bruchstücke zweier Episteln*) des *Gedichte* (Wien, 1871) où il décrit sa bibliothèque très éclectique, Lœwenthal ajoute :

Ihm gegenüber ein Kleinerer (Schränk) birgt viel blutige Gräulthat,
Viel Entsetzen und Noth, die des Galliers neue Romantik
Häuft mit kannibalischer Lust und kaltem Behagen.
Diesen öffne ich rasch, wenn um neue Lektür für die Herrin
Bittend, die Zofe zu mir, dem Bücherverleiher, herantritt.

2. V. Frankl. *Lenau u Sophie Lœwenthal*. Stuttgart, 1891.

même de Lenau. Dans ses lettres à Emilie, il parle de cette nouvelle amitié sur un ton très léger. « De toutes les familles que je vois, je n'ai encore visité que les Lœwenthal. Mercredi prochain, je suis invité à Penzing, où il me sera donné de voir en plein jour cette fameuse *Irrésistible*. Dernièrement je n'ai eu ce bonheur qu'à la lumière douteuse du soir. M^{me} la conseillère Kleyle, la mère de l'Irrésistible, est une dame très gaie. L'esprit dans toute la famille est assez cultivé, mais, comme il m'a semblé, cherchant les agréments un peu frivoles du monde. La femme de Lœwenthal me paraît en somme le membre le plus intéressant de toute la maisonnée. Je crois que je me tiendrai bientôt à l'écart. Que voulez-vous, ce ne sont pas des Hartmann (Es sind halt keine Hartmanns¹). » Un mois plus tard : « J'ai passé quelques soirées agréables à Penzing chez Lœwenthal et Kleyle. Un certain Mitschik y a joué des morceaux de Beethoven avec une profondeur et une énergie rares. On me voit avec plaisir dans la maison, et les membres de cette nombreuse famille apparaissent plus aimables à mesure qu'on les connaît davantage. Pourtant du côté de l'*Irrésistibilité* il n'y a pas grand danger². »

Ces premières relations n'avaient donc pas d'autre caractère que celui d'une bonne et franche amitié. Lenau avait été cordialement accueilli dans la famille Kleyle-Lœwenthal comme un poète déjà en vue et surtout comme un hôte aimable et un spirituel causeur. De son côté, le milieu cultivé, le goût de la musique l'avaient retenu dans ce nouveau cercle. Sophie n'était encore pour lui qu'une femme belle, aimable, douée de beaucoup de bon sens et d'un goût sûr. Les quelques lettres que Lenau lui a adressées de Stuttgart, pendant l'hiver 1834-1835, montrent nettement la nature de leurs rapports. Ce sont surtout des remerciements de l'accueil qu'il a trouvé chez elle, des compliments pour son esprit, pour son talent de peintre de fleurs. Pour défendre le pinceau de son amie

1. 20 sept. 1834, (Schlossar, p. 62).

2. 21 oct. 1834 (Schlossar, p. 68).

contre les critiques sévères et pédantes d'un professeur à parchemins, il s'est lancé dans des explications transcendantes qui firent un peu sourire celle à quielles s'adressaient. Lenau, qui se complaisait dans sa réputation de penseur ingénieux et subtil, ne sort pas de son rôle de poète et de critique ; il entretient Sophie surtout de ses occupations et de ses ennuis de rédacteur, de l'édition de ses poésies. En un mot, on n'en est encore qu'à l'amitié littéraire.

Lorsqu'au printemps de 1835, fuyant en hypocondre la société de Vienne, il s'est retiré à Hüttersdorf pour achever son *Faust*, il resserre ses relations avec ses nouveaux amis, « qui sont toujours les mêmes, bons et sensés, affables et gais ». Sa retraite n'était qu'à quelques lieues de Penzing, villégiature des Lœwenthal. C'est là qu'il passait régulièrement et entièrement ses dimanches, retenu par la musique de son favori Beethoven, et aussi peut-être déjà par un commencement d'amour pour Sophie. Dans ses lettres à Emilie il n'en est pas question, mais il ne parle plus de cette amitié sur le ton léger des premières, quand les relations au début n'étaient encore que banales et polies. Sa correspondance avec Sophie, pendant le séjour suivant de Stuttgart, est plus franche ; on sent l'intimité devenue plus cordiale. Le poète a maintenant fait place à l'ami de la maison, qui donne des conseils, tantôt prêche et tantôt plaisante. Cependant rien ne montre encore que Lenau ait conçu pour Sophie autre chose qu'une tendre et respectueuse amitié.

Par degrés néanmoins leurs âmes se rapprochaient davantage et en 1836 Martensen, que Lenau amena quelquefois chez les Lœwenthal, n'eut pas beaucoup de peine à deviner que son ami ressentait pour Sophie une passion ardente à laquelle elle répondait de son côté. L'année suivante, lorsque Lenau s'établit lui-même à Penzing (mai, juin 1837), tout près de la maison de campagne des Lœwenthal, cette passion fit de plus rapides progrès encore, comme le prouvent les lettres nombreuses échangées pendant cette période.

Ces lettres¹ ne sont guère que des billets qu'il écrivait souvent à une heure avancée de la nuit, ou le matin, au réveil, partout où il se trouvait, au café, à l'hôtel, à Vienne, à Stuttgart, en voyage, et même quand il était près de son amie qu'il venait de voir dans la soirée. Ils composaient une sorte de journal qui par fragments devait parvenir à Sophie; elle y répondait de même, mais de ses propres lettres rien ne s'est conservé. Nous sommes jour par jour, presque heure par heure, mis au courant de l'état d'âme de Lenau, au moins pour tout ce qui intéresse sa passion. Ces lettres continuent la conversation qu'il venait d'avoir avec son amie ou bien forment un monologue passionné. Lenau donne à tout ce qu'il éprouve une expression le plus souvent triste, mais toujours poétique.

Le soir loin d'elle, il lui écrit : « C'est bientôt l'heure de notre promenade habituelle. Pense à moi quand tu arriveras à notre banc. Je voudrais un jour avoir cette planche pour mon cercueil. — Je suis vraiment malade. Je ne pense toujours qu'à toi et à la mort. . . Je ne puis rien écrire, je ne puis avoir de joie pour rien, d'espoir en rien, je ne veux que penser à toi et à la mort. . . Quelque chose me pousse à chercher ce que je désire »². Quelques-unes des poésies composées à cette époque expriment les mêmes pensées mélancoliques; elles résument plus discrètement les sentiments dont la correspondance est le commentaire. « Les nuages sombres pendaient inquiets et lourds, tous deux nous allions et venions tristement dans le jardin. Chaude, muette, sombre et sans étoiles était la nuit, toute comme notre amour, faite seulement pour les larmes. Et lorsque je dus partir et te donnai le bonsoir, dans mon cœur affligé je nous souhatai à tous

1. Frankl. *Lenau und Sophie Læwenthal*, Stuttgart, 1891. — V. Geiger, *Lenaus Sophie* (*Nation*, 15 août 1891). — Bormann, *N. Lenau u. Sophie von Læwenthal* (*Allgem-Zeitung*, 31 juill. 1891). — Minor, *Lenau und Sophie* (*Zeitschrift, f. deut. Alterthum*, 1892, vol. 36).

2. Juillet 1836 (Frankl, *Lenau und Sophie*, p. 3 et 7).

deux la mort.¹ » Chez Lenau les plaintes devaient être plus fréquentes que les explosions de joie : comme tous les mélancoliques, il caresse et chérit son malheur. « J'ai des moments où je voudrais mourir de douleur sur notre sort ; mais j'en ai aussi d'autres où notre malheur m'est cher, parce que je m'imagine que tu m'aimerais sans doute moins, si ton amour n'avait pas grandi au milieu des dangers et des douleurs. Peut-être faut-il que deux cœurs soient d'abord ouverts pour pouvoir se joindre et vivre ensemble. ² »

Ailleurs cependant Lenau parle de bonheur. Dans Sophie, il a trouvé la paix, la tranquillité de l'âme, la délivrance du doute ; l'amour l'a converti à la religion et à la prière. Sophie a amené la transformation de ses idées philosophiques ; elle l'a fait passer du matérialisme au déisme. « J'ai reconnu et senti en toi le charme complet, la beauté de la personnalité, ce qu'elle a d'unique et d'irrésistible. Les forces et les lois physiques, rigides et insensibles, n'auraient jamais pu produire un être tel que toi. — C'est en toi que mes espérances et mes joies mortes se sont relevées pour une nouvelle et plus belle vie. Tu es ma consolation, la flamme de ma vie, ma révélation, c'est à toi que je dois le calme de l'âme dans ce monde et la paix dans l'autre. — L'amour n'est pas fait seulement pour assurer la continuation de l'espèce, mais surtout et à coup sûr pour la vie éternelle des individus. — Dans un aussi bel œil que le tien se montre la matière dont notre corps éternel sera faite un jour comme dans un hiéroglyphe prophétique. ³ » Ainsi l'amour était devenu pour le poète un garant solide de l'immortalité de l'âme ; la beauté explique la divinité. Lenau, qui était alors de tout cœur à son *Savonarole*, sortant des conversations avec son ami le théologien Mar-

1. *Der schwere Abend* (I, 257). Penzing, août 1836 (édition annotée par Schurz).

2. 14 juin 1837 (Frankl, p. 43).

3. 23 février 1837 ; nov. 1836 ; fin mars 1837 ; 22 oct. 1836 (Frankl p. 28, 16, 32 et 11).

tensen, plein de la lecture de Platon, admirateur enthousiaste de Baader, dont il emprunte parfois le jargon théosophique, Lenau conçoit l'amour comme une sorte d'épuration et de sanctification de l'âme. Il avait cependant parfois des doutes ; il lui semblait que possédant le corps il posséderait l'âme davantage. La douleur du renoncement remplit aussi sa poésie. « Ah ! si tu étais à moi, ce serait une belle vie ! mais telle qu'elle est, ce n'est que renoncement et tristesse, que murmures et regrets stériles ; je ne peux le pardonner à ma destinée ¹. »

En dehors de ces effusions du cœur, cette correspondance montre que Lenau rapportait tout à son amie, ne vivait plus que pour elle et par elle. « Je voudrais te bien parer. Toute parure n'est qu'un clinquant, mais le plus beau clinquant dont on puisse parer une femme qu'on aime, c'est celui qu'on prend dans un cœur vivant, c'est la gloire ². » Il voudrait que son amie s'absorbât complètement dans cet amour comme lui-même. « Essaie un peu de vivre sans moi. Tu y tiendras peut-être un moment ; tu seras peut-être plus heureuse ; mais tout à coup tu entendras le cor des Alpes et tu auras la nostalgie de l'air des montagnes que je t'ai fait respirer et dont tu seras alors exilée dans la plaine calme, dans l'air lourd des autres ³. » Leur amour n'est pas un amour vulgaire, c'est la communion de deux âmes, de deux esprits supérieurs. Lenau avait senti la haute intelligence de Sophie et il avait pour son tact exquis un respect presque religieux. Son goût esthétique se règle même maintenant sur son amour. Un bon livre est celui qu'il se sent poussé à lui apporter, lui dit-il un jour, à propos d'un ouvrage de Görres qu'elle lui avait demandé. En 1840, au moment de préparer à Stuttgart une nouvelle édition de *Faust* et de *Savonarole*, il attend de son amie une lettre où elle marquera les chan-

1. *Am**(I, 257) cf. Frankl, p. 77.

2. 8 juin 1837. (Frankl, p. 36).

3. Mai 1837 (Frankl p. 35).

gements qu'elle souhaite aux deux poèmes. il acceptera chaque remaniement, chaque critique sans justification ; « le jugement si fin et si sûr de votre sensibilité dont j'ai si souvent fait l'épreuve est une étoile conductrice qui me suffit ³. »

Pendant les trois mois que Lenau resta absent de Vienne et qu'il passa à Stuttgart, occupé par l'impression de *Savonarole*, il écrit chaque jour un billet qui continue le journal destiné à son amie, et où il s'entretient avec elle. Mais cette conversation ne pouvait que tourner au monologue et elle devient monotone. Cependant dans cette monotonie même apparaît l'énergie de sa passion. Son amour s'exaspère par la douleur. « Nos deux âmes se recouvrent ; chacune sans l'autre tremble de froid et perd son sang. — Mes heures les plus chères passées avec toi, que sont-elles ? les loques sanglantes d'un mauvais pansement Bonne nuit. Je me sens malheureux. — Mon cigare à la bouche, je t'envoie encore un bonsoir. La cendre de mon cigare s'allonge à chaque bouffée, et la cendre de ma vie aussi avec chaque aspiration. Que c'est triste un cigare qui se consume ! La cendre ne tombe pas, elle reste prenant la forme de ce qui brûle. Bien des choses que nous gardons comme une consolation ne sont rien qu'un peu de cendre. O femme, je voudrais pleurer en pensant que je m'en irai ainsi sans t'avoir vraiment serrée dans mes bras. » Sophie répondait à ces tendresses tour à tour délicates et violentes par des lettres trop froides, trop sèches, qui irritaient Lenau et le faisaient douter de la sincérité de son amour. « Une caresse perdue est ce qu'il y a de plus blessant pour un cœur. — Je ne peux plus t'écrire, ces griffonnages forcés ne valent rien », dit-il, en parlant des lettres qu'ils échangeaient à côté de la correspondance intime. L'idée de son amour le rend incapable de penser et de travailler ; la poésie ne peut le visiter que s'il est près de son

amie. « Ma poésie va mal. Une pensée germe-t-elle çà et là qu'elle se flétrit bientôt avant d'avoir mûri. J'apporterai un bouquet desséché de fleurs précocement fanées, et je le ferai revivre près de toi, comme il y a des sources chaudes où refleurissent les fleurs flétries qu'on y plonge. » Son métier de correcteur et ses travaux poétiques lui sont devenus odieux ; son enthousiasme religieux même s'est évanoui. « Que fais-je ici ? Seriner des strophes au troupeau stupide des gueux sans religion. Si j'étais un forgeron et si tu étais ma femme, je saurais du moins que je n'ai pas vécu inutilement. Esist ein Sauzeug ! ¹ »

« Que celui qui voudra me connaître lise ces billets », disait Lenau de ces lettres qui ne devaient être connues que de son amie. J'ai tenu à faire à cette correspondance nouvellement publiée de longs emprunts, parce qu'elle montre autant que les poésies l'état d'âme de Lenau et que mieux qu'elles elle donne une idée nette de l'originalité de sa pensée que la traduction affaiblit et dénature trop, lorsqu'elle s'exerce sur ses vers. Ces lettres aident en même temps à comprendre le travail d'esprit qui s'était accompli en lui. L'amour de Sophie acheva la conversion religieuse que tant d'influences avaient contribué à préparer. S'il fallait en croire Lenau lui-même, il devrait à Sophie l'inspiration de son nouveau poème ². « Dès les premiers temps de nos relations, la pensée de me guérir de mes fatales songeries de la nuit dominait ton âme et elle t'a suggéré une poésie. C'est à cette poésie que je dois mon *Savonarole*. Qui sait si sans toi et après combien de temps la lumière me fût venue ³ ? »

Il faut faire la part de l'exagération de la passion. C'est à

1. 20 juillet, 6 août, 7 août, 28 juillet, 6 sept., 17 juillet et 23 août 1837 (Frankl, p. 65, 71, 68, 73, 63 et 79).

2. V. Prosch. *Lenaus Savonarola* (*Zeitschrift für österreichische Gymnasien*, 1892, vol. 43). — Castle, *Lenaus Savonarola* (*Euphion*, 3. Bd. 1896).

3. Lenau à Sophie, 23 février 1837 (Frankl p. 28).

Martensen plus qu'à Sophie qu'on doit attribuer l'évolution des idées du poète et la composition de *Savonarole* ; c'est à Martensen que l'auteur, avec raison, dédia sa nouvelle œuvre.

En 1836, il fit au *Neuner*, dont il était redevenu l'hôte assez assidu, la connaissance d'un jeune théologien danois ¹. L'amour de Lenau pour les discussions philosophiques établit entre eux une rapide et vive intimité. Les deux amis se voyaient souvent au *Neuner*, faisaient tous les jours des promenades, prenaient leurs repas en commun, étaient enfin dans une perpétuelle communication d'idées. Martensen trouva en Lenau une intelligence vive et de grande valeur. Il assure qu'il apprit beaucoup de lui ; il faut croire plutôt que dans cet échange, c'est Lenau qui était surtout réceptif. Sur les conseils de Martensen, que des études de mysticisme avaient appelé à Vienne, le poète s'enfonça dans la lecture d'ouvrages de philosophie et de théologie qu'il préférait même aux écrivains classiques ². Ses amis du *Neuner*, comme Bauernfeld, le mettaient en garde contre cette tendance au mysticisme et voyaient avec peine son commerce exclusif avec l'étudiant danois. Martensen donne sur le genre de vie de Lenau des détails reproduits par tous ses biographes ; je ne relève que le plus saillant. « Quand j'allais chez lui le matin, dit-il, je le trouvais au lit, il portait sur ses traits des traces de la plus sombre mélancolie ; mais je réussissais à la chasser, en m'asseyant près de lui pour lui lire un fragment de ma dissertation (sur *Faust*) que j'avais apporté, et Lenau de s'écrier : magistral ! incomparable ! »

Martensen, qui devait plus tard, comme évêque de Seeland, exercer une influence considérable sur les affaires religieuses

1. V. Martensen. *Aus meinem Leben*. Deutsch von Michelsen. Karlsruhe u. Leipzig, 1883-84. 3 vol. — Cf. Bendixen, *Martensen und Lenau (Beweis des Glaubens)*, vol. 23).

2. Dans son entourage, à Vienne, Lenau passe maintenant beaucoup moins pour un poète que pour un philosophe, un *Grübler*. Sur sa toile de *Ritter Kurts Brautfahrt* (1837) Schwind l'a représenté à côté de ses amis Grün, Feuchtersleben, Schober, etc., vêtu en Magyar, fouillant la caisse d'un bouquiniste. V. Holland, *Schwind, sein Leben und seine Werke* Stuttgart, 1873.

de son pays, était alors un simple étudiant en théologie de vingt-huit ans. Il avait fait à Copenhague de brillantes et solides études qu'il complétait par des voyages en Allemagne. Avant d'arriver à Vienne (hiver 1835-36), il avait connu, et d'assez près, les principaux théologiens et philosophes de Berlin, de Heidelberg et de Munich.

On eût avec peine rencontré deux esprits de nature et d'éducation plus différents que Lenau et Martensen. Il n'y avait d'analogie que dans leur première enfance. Tous deux grandirent dans un milieu très pieux, tous deux furent élevés par leur mère avec un soin jaloux et dans une situation de fortune plus que précaire. Mais Martensen, nature plus calme, plus réfléchie, en un mot septentrionale, s'était appliqué avec une patience tenace à réaliser son ambition d'étudiant pauvre : une chaire de théologie à l'Université. Ses idées avaient pris vite dans sa tête une forme arrêtée et même étroite. Placé par son origine et son éducation sur le terrain de la religion chrétienne, il y resta toute sa vie. Il étudia les différents systèmes philosophiques, mais son esprit fit le tour de chacun, même des plus en faveur, sans en être ébranlé. « Credo ut intelligam », commence-t-il par dire. Il pose d'abord la foi en principe ; puis il cherche à expliquer ce qu'il peut du dogme et de la religion, en reconnaissant que tout ne s'explique pas. Le dogmatisme spéculatif est ce qu'il enseignera dans ses cours et dans ses livres. Il ne faudrait pas prendre Martensen pour un de ces esprits religieux mais libéraux qui ont en somme plus de philosophie que de religion, comme Schleiermacher ou Schelling. Sa philosophie tient dans le christianisme et il ne veut en abandonner aucun dogme.

Il est assez difficile de comprendre comment Lenau, qui allait, il est vrai, d'un panthéisme chancelant au spiritualisme, mais qui semblait encore tenir plus au premier qu'au second, ait pu être conquis et entièrement par un esprit aussi absolu. La raison en est sans doute dans la sûreté de convic-

tion que Martensen apportait à exposer ses idées ; les esprits flottants et indécis s'en laissent facilement imposer par l'assurance des détenteurs de vérités. De plus Martensen joignait à sa logique de théologien savant un enthousiasme généreux d'apôtre. Nourri de la lecture des romantiques et de Steffens, il se rattachait au mouvement qui, dans le Danemark comme dans l'Europe centrale, voulait renouveler le christianisme, en réagissant contre le rationalisme de l'ancienne théologie. Il était convaincu que la religion chrétienne devait surtout s'adresser au cœur, être une religion humaine, poursuivant dans la nation un but éducateur ; il demande une intime union de la religion et du peuple, mais sans rien abandonner de sa théologie. Aussi veut-il revenir à la primitive église ; l'enseignement populaire du Christ, tel que les évangiles nous l'ont transmis, est son idéal ; aucune œuvre de l'esprit n'est à ses yeux comparable à la prédication. Sévère et injuste pour les rationalistes qui ont étouffé le sentiment religieux, il admire sans réserves les mystiques. Il étudie avec passion les sermons de Tauler et d'Eckart ; il se plaît aux visions confuses de Jacob Böhme. Il voulait écrire une histoire générale du mysticisme qui se réduisit à un petit livre sur l'un de ses plus séduisants représentants ¹. Quand il était plus de son temps, ses préférences s'adressaient encore là où il croyait retrouver les tendances mystiques du Moyen Age, comme dans le mouvement piétiste contemporain ou dans l'école théosophique dont Baader était le chef. Martensen avait appris de lui à considérer l'homme, non comme un être isolé, se suffisant à lui-même, mais comme une créature faite d'aspirations et de besoins et incapable d'en trouver la satisfaction ailleurs qu'en Dieu. S'il n'eût été qu'un simple théologien armé de ses dogmes, il n'eût pas convaincu Lenau. Mais il s'adressait à son cœur et devait le toucher. De plus il était jeune, savant ; il aimait la musique et la poésie ; il partageait

1. *Meister Eckart*, 1842.

la faiblesse du poète pour le symbolisme ; il avait comme lui une préférence naturelle pour la poésie populaire ; enfin il avait écrit sur le *Faust* de son nouvel ami cette dissertation que celui-ci regardait comme un chef-d'œuvre de critique. Il n'en fallait pas tant pour que l'esprit de Martensen prit sur l'âme molle et flottante de Lenau une autorité complète.

La foi est l'abandon que nous faisons de notre personnalité pour nous sentir comme créatures unies à un Dieu d'amour et de bonté. L'incrédulité au contraire est le développement excessif de l'individu tendant à trouver en soi une satisfaction à toutes ses aspirations. Martensen voulait réagir contre l'exagération de l'individualité qui le choquait dans la philosophie de Hegel, dans la théologie de Strauss, dans les théories littéraires de la Jeune Allemagne. A ses yeux, ces deux principes de l'individualisme et du renoncement ont toujours été en lutte et se sont de tout temps disputé le monde ; ils se retrouvent à toutes les époques, mais en particulier dans celles où la société ébranlée essaie de se ressaisir, par exemple, au xvi^e et au xix^e siècles. C'est ainsi que Lenau se trouva amené par les déductions de son ami à envisager ces époques de luttes qui ont précédé et accompagné la Réforme, à voir à son tour dans ces querelles religieuses l'antagonisme de deux principes, l'égoïsme et le dévouement. Peut-être allait-il un peu au delà des idées de Martensen et même les faussait-il. L'esprit révolutionnaire d'où est sortie la Réforme l'avait séduit non moins que ses tendances mystiques, lorsqu'il formait le plan d'une épopée sur Huss et Hutten et qu'il écrivait celle de Savonarole. Par endroits le poème de la foi devint déjà ce plaidoyer en faveur de la liberté de penser que Martensen ne voulait découvrir que dans les *Albigéois*.

Quoi qu'il en soit, c'est à son ami surtout que Lenau devait sa conversion religieuse¹ d'où est sortie sa nouvelle œuvre. Il lui doit aussi en partie sa conversion littéraire, qui n'est

¹ Cf. Frankl, *Wie N. Lenau Christ geworden ist* (*Sonntagsblätter*, 1848 Beilage, n° 6, p. 210).

pas moins importante, car elle fut plus durable que l'autre et dépassa le *Savonarole*. Aux yeux de Martensen le seul point de vue esthétique était étroit et il a fait un sévère reproche au poète de l'avoir seulement considéré dans toute sa vie. L'esthétique doit se subordonner à l'éthique, ou plutôt elle se confond avec elle. Lenau accepta ces conclusions : l'art a une mission, il est au service d'une religion ou au moins d'une philosophie.

Cette nouvelle volte-face étonne peut-être plus que la première. Après tout, les conversions religieuses n'étaient pas rares à son époque, et comme elles n'étaient souvent que passagères, on admet facilement ces surprises de l'esprit. Mais comment Lenau put-il accepter sans hésitation et avec enthousiasme la théorie de l'art au service de la morale, lui qui avait si haute opinion de la poésie ? Cependant l'importance même qu'il lui reconnaissait ne l'aurait-elle pas conduit à cette nouvelle conception de son rôle ? et comme les contemporains la partageaient avec lui, on admet plus aisément cette évolution. La période de la Restauration est en effet une époque de réaction contre la théorie de l'art pour l'art, contre le dilettantisme vide des esprits. Goethe surtout eut à porter la peine d'avoir voulu créer des œuvres d'art indépendantes de toute tendance. Le romantisme était en partie sorti de ce retour offensif. Après le romantisme, c'est la réaction politique et religieuse, puis le réveil du sentiment national, puis les revendications politiques et sociales qui, à la suite de la Révolution de 1830, remplissent les œuvres littéraires de cette première moitié du siècle et font du poème ou du roman un livre à tendance. Dans l'Allemagne du Sud, Menzel avait été un des plus ardents à réclamer contre la théorie de l'art indépendant et son adversaire le plus acharné, la Jeune Allemagne, prêchait d'exemple la tendance en littérature.

Lenau n'eut donc pas de peine à adopter des idées qui étaient à l'ordre du jour. Pour le moment, il mettait ses vers

au service du christianisme ; plus tard, ce sera pour la libre pensée qu'il écrira : n'importe, la thèse lui était chère. Il proteste contre le culte de la forme, lui qui l'a poussé si loin ; il s'élève contre les purs esthéticiens, et aucun éloge ne lui sera plus sensible que celui qui reconnaîtra à ses œuvres une haute portée religieuse ou philosophique. « La poésie doit se laver, dit-il, de l'ordure profonde dont pendant cinquante ans Gœthe, de ses mains classiques, a essayé de la couvrir... Un temps viendra où ce qui passe aujourd'hui pour absurde apparaîtra plein d'un sens profond : de tout cela bien peu ont un pressentiment. Les rayons de l'aurore d'un art vraiment sacré, ce ne sont jamais que les cimes qui les reçoivent ; dans les bas-fonds cet art ne devient jamais populaire, parce que le soleil n'y pénètre que quand l'aurore a déjà disparu ¹. »

Cette conception de l'art est séduisante, et en même temps elle inspire des craintes sérieuses. On hésite à voir l'art renoncer à un principe qui semble seul en sauvegarder la dignité et le préserver des dangers de la vogue. Cependant on ne peut s'empêcher aussi de reconnaître qu'une œuvre pour plaire ne doit pas se désintéresser complètement de l'opinion ; c'est seulement à ce titre qu'elle saisira plus fortement. En outre, ces intérêts que sert le poète seront souvent ceux d'une autre génération ; les mêmes soucis occuperont d'autres hommes. Une œuvre d'art ne sera point tuée, parce que les questions qu'elle agite sont rentrées dans l'ombre ; attendez, ces questions reparaitront. L'inquiétude d'esprit de Lenau ne lui permettait pas d'ailleurs de traiter la poésie avec cette sérénité et ce désintéressement dont certains critiques ont fait une condition de l'art. Il alla droit aux questions qui lui semblaient vitales, car il pensait que même des vers de poète peuvent modifier la marche des sociétés. Il ne s'est point trompé. La littérature autrichienne a eu une influence décisive sur l'évolution politique de l'Au-

1. Lenau à Emilie, 30 oct. 1837 (Schlossar, p. 103).

triche et si Lenau ne put guère en constater les effets, ils n'en furent pas moins réels.

Jusqu'ici une certaine monotonie avait caractérisé son œuvre ; on est maintenant en présence d'une évolution complète. Le panthéiste et le sceptique sont devenus un fervent chrétien ; l'analyste et le contemplateur ont fait place à un poète de combat. Lenau affirme nettement son dessein de heurter les idées de ses contemporains. « Je trouve un plaisir particulier à entrer avec ce poème en opposition contre le goût dominant de notre époque. Ce goût est, soit dit en passant, un mauvais bâtard de la Révolution française. On ne considère encore les intérêts suprêmes de l'humanité qu'à travers les lunettes troubles des Encyclopédistes français, des lunettes que les vapeurs sanglantes de la guillotine et des batailles de Napoléon n'ont pas rendues plus claires que lorsqu'elles étaient sur le nez de Voltaire. Mais il existe, quoique en petit nombre, des âmes qui reconnaissent, aussi peu que moi-même, le goût du jour et c'est pour celles-là que j'écris mon poème. Si je rencontre quelque succès, il sera d'autant moins équivoque que je ne l'aurai pas extorqué en m'accommodant lâchement au caprice du public ¹. »

1. Lenau à Emilie, 16 janvier 1837. (Schlossar, p. 98 et 99).

2° LE POÈME DE SAVONAROLE

Les idées d'opposition qui étaient dans le tempérament de Lenau et les idées de mysticisme qu'il avait puisées dans ses relations avec Martensen le poussèrent à choisir Savonarole pour en faire un héros d'épopée. Il voulait prendre pour sujet l'histoire de la Réforme, qui lui paraissait propre à mettre dans un jour brillant la question religieuse, la plus importante à ses yeux : d'une part, la foi, le renoncement, l'abnégation ; et de l'autre, l'incrédulité, l'égoïsme avec tous les vices qui en dérivent. Il songe d'abord à deux héros qui incarneront ce combat, Huss et Hutten. Pourquoi n'a-t-il pas choisi Luther, dont le rôle est bien plus considérable et la figure non moins originale ? C'est qu'il trouvait, dit Martensen, dans la personne et la vie de Luther quelque chose de lourd et de plébéien, presque de vulgaire, qui convenait mal au défenseur d'une glorieuse cause. On reconnaît les goûts aristocratiques de Lenau qui expliquent ses préférences en faveur d'un moine martyr, comme Huss, ou d'un chevalier savant, comme Hutten. Cependant Huss ne donna rien que quelques romances (*Ziska*) et Hutten n'a laissé dans les poésies aucune trace ¹. Savonarole auquel il avait songé plus tard a seul été traité d'une façon complète. Quelle raison justifiait ce choix ? peut-être le sujet était-il beaucoup plus précis, plus délimité que les autres ; en outre le mysticisme y était

1. Malgré la lettre de M. Hartmann (4 octobre 1840) annonçant à Meissner qu'il a trouvé Lenau occupé à un Ulrich de Hutten (Meissner, *Geschichte meines Lebens*).

plus à sa place ; enfin il prêtait à des développements plus brillants et plus variés.

Sur la composition même de *Savonarole* les détails manquent. Lenau ne se mit guère à l'œuvre qu'au milieu de 1836. Au mois de juin six romances étaient terminées ; en janvier 1837, il est occupé au dernier tiers du poème qu'il compte terminer au printemps suivant. A la fin de juin 1837, il va à Stuttgart en préparer l'impression et le poème parut dans l'automne 1837¹. Comparé au *Faust* qui avait été pris, puis laissé, puis repris encore, *Savonarole* a été, on peut le dire, composé d'une haleine. C'est un exemple unique dans la carrière du poète que cette ardeur au travail. Aussi l'œuvre a-t-elle plus d'unité que toutes les autres.

A l'époque où Lenau écrivit son *Savonarole*, c'était un sujet à peu près neuf pour la critique. Depuis, le dominicain florentin a tenté plus d'un historien². A l'exception de Ranke, qui s'est préoccupé moins de Savonarole que de son temps, tous ses biographes semblent suspects d'une certaine partialité en sa faveur. Il était sans doute difficile de l'éviter, parce que les sources les plus abondantes pour l'histoire de Savonarole sont justement empruntées à des auteurs qui, par leur situation et leurs idées, ne pouvaient être que des défenseurs aveugles du frère. Pic de la Mirandole et surtout le dominicain Burlamacchi n'ont écrit, le premier qu'un long panégyrique, le second qu'une sorte d'hagiographie³. Les biographes modernes, tout en reconnaissant qu'on ne pouvait

1. N. Lenau. *Savonarola*. Stuttgart u. Tübingen. Cotta, 1837.

2. Les ouvrages essentiels à consulter sont : une étude de Ranke dans ses *Historische biographische Studien*. Leipzig, 1877. (Œuvres compl., vol. 40 et 41) ; la thèse de M. Perrens, *J. Savonarole. Sa vie, ses prédications, ses écrits*, Paris, 1853. 2. vol. ; et surtout l'ample biographie de M. Villari. *La storia di Girolamo Savonarola e de' suo tempi*. N. ed. Firenze, 1887-88.

3. Burlamacchi est hanté par l'idée d'assimiler la persécution de Savonarole à la passion du Christ. Ainsi le traître Ceccone qui falsifia le procès-verbal des dépositions du moine, au lieu de quatre cents écus qu'il avait demandés, n'en reçut que trente. — Quand on mène dans la prison le martyr, les mains liées derrière le dos, les soldats l'insultent et le frappent en lui disant : prophétise qui t'a frappé.

user de ces sources qu'avec beaucoup de réserve, ne semblent pas avoir poussé leurs scrupules assez loin. On ne peut s'empêcher d'un sentiment de défiance, même vis-à-vis du plus consciencieux de tous ces ouvrages, l'histoire de M. Villari. Il est donc difficile, même aujourd'hui, de se faire une idée exacte de cette curieuse personnalité de Savonarole. Est-ce un moine du Moyen Age ? est-ce un homme de la Réforme, un contemporain des Humanistes et un précurseur de Luther ? N'est-ce pas plutôt et simplement un mystique du x^ve siècle, un esprit outré des exagérations de la scolastique, tentant une réaction contre la sécheresse des gens d'église, voulant revenir à la doctrine plus simple du christianisme primitif et essayant d'appliquer dans la société les enseignements de la chaire ? Il aurait été une sorte de Calvin ¹, mais avec plus d'imagination, plus d'ardeur et plus d'inconséquences. Ce qui est resté surtout de lui ce sont ses attaques contre la cour de Rome, ses accusations qu'il paya de sa vie ; c'est son supplice qui, en l'assimilant à Huss, à Jérôme de Prague, l'a fait ranger parmi les précurseurs de Luther. L'originalité de Savonarole me paraît être dans cette tentative de donner à la morale du christianisme une application pratique et directe, d'organiser l'Etat de Florence sur le modèle de la société des apôtres. Ce rêve d'une nouvelle organisation sociale est d'ailleurs le trait caractéristique de la plupart des penseurs de cette période.

Les contemporains de Lenau poursuivaient la même noble utopie. Le mouvement philosophique et mystique de l'époque tendait à trouver lui aussi une application dans la société. Ces tentatives prônées en France par Lamennais ², par les Saint-Simoniens et les disciples de Saint-Martin, étaient représentées en Allemagne par Baader et l'école de Munich. Dans le reste de l'Europe surgissaient, sur plusieurs points, des

1. V. Ranke. *Savonarola u. die florentinische Republik* (Histor. biogr. Studien).

2. Lamennais. *Paroles d'un croyant*. Paris, 1834.

communautés piétistes : l'église de Grundtwig, en Danemark, celle de Vinet, en Suisse. Beaucoup de colonies religieuses émigrées en Amérique, comme ces *Harmonistes* de Rapp, auprès desquels Lenau avait vécu quelques mois, offrent en petit une image du gouvernement théocratique, ainsi que l'avait rêvé et tenté le dominicain florentin. Savonarole, par son enseignement et le rôle qu'il a voulu jouer était donc en quelque sorte un sujet d'actualité. Aussi le voyons-nous l'objet de deux études presque simultanées en Allemagne, de Rudelbach et de F. K. Meier, donnant l'une et l'autre une importance très grande au côté mystique de la théologie de leur auteur. Lenau, une fois qu'il s'était jeté dans le mouvement néo-chrétien, on a vu sous quelles influences et après quelle évolution, fut lui aussi séduit par les idées favorites du réformateur dominicain. A cet intérêt venait s'ajouter celui qu'inspire naturellement la destinée tragique d'un homme qui sacrifia sa vie à des idées grandes ou simplement utopiques.

La biographie de Rudelbach, un des maîtres de Martensen à Copenhague, est la source principale, presque unique, de Lenau. L'ouvrage de Meier ne paraît pas avoir été utilisé ¹. Quant aux sermons même de Savonarole, où il semblait que le poète eût dû surtout puiser, ils ne lui ont guère fourni que quelques comparaisons et ici et là une parabole. Il ne les a pas lus dans l'original ; il n'en a connu que les fragments communiqués par les historiens modernes. Enfin, pour être complet, il faut nommer Roscoe dont le livre, très hostile à Savonarole, n'a prêté à Lenau que des détails pour le cadre du poème ².

L'ouvrage de Rudelbach, que Villari traite de *fantastica dissertazione*, souffre plus que tout autre du défaut que je reproche à ces biographies, l'acceptation sans un contrôle

1. Rudelbach. *Savonarola und seine Zeit*. Hamburg. 1835. — F. K. Meier. *Savonarola*. Berlin. 1836.

Roscoe. *Life of Lorenzo de' Medici*. London 1797.

suffisant des témoignages des chroniqueurs contemporains, Burlamacchi et Nardi. C'est la légende plutôt que l'histoire de Savonarole : le frère apparaît comme un saint, victime innocente des intrigues des partis, des jalousies des couvents rivaux et surtout des haines de la cour romaine.

Lenau a encore renchéri sur cette admiration de parti-pris. Il a dépouillé son héros de toutes les imperfections, ou du moins de ce qu'il regardait comme tel. Il passe sous silence les puérilités de ses réformes et ses exagérations fanatiques, comme l'autodafé de livres et d'œuvres d'art pendant le carnaval de 1497 ; il a glissé légèrement sur les prophéties de Savonarole, il n'a rien dit surtout de la fameuse épreuve du feu que le frère avait acceptée pour affirmer la vérité de ses doctrines ; enfin, dans le dernier acte de la tragédie, il le montre résistant stoïquement à toutes les tortures, sans rien rétracter, alors que, de l'aveu de tous les historiens, Savonarole aurait supporté très mal cette dernière épreuve. Par contre, le pape, la cour de Rome, les Augustins et leur prieur Mariano, tous les ennemis de Savonarole, sont peints avec des couleurs exagérées. Cette liberté que Lenau a prise avec l'histoire, montre que son intention n'était pas de donner un poème historique, mais plutôt de prendre prétexte d'un personnage réel pour lui faire soutenir une thèse chère au poète. Son Savonarole est historique autant que celui de Rudelbach peut l'être ; c'est d'après celui-ci qu'il faut juger celui-là ¹.

Dans la première partie de son épopée l'histoire sert à Lenau plutôt de fil conducteur. Même où il n'invente pas, il ajoute çà et là un développement heureux, il dessine des caractères qui ne sont qu'indiqués dans la biographie ; parfois aussi il introduit des épisodes qui, étrangers au sujet, l'enrichissent du moins et en augmentent la portée. La deuxième partie au contraire n'est guère plus que de l'histoire ou, si l'on veut, de la légende versifiée. L'expédition de Charles VIII, l'expul-

1. V. Castle. *Lenaus Savonarola*. Euphorion, III. Bd. 1896.

sion des Médicis, les crimes des Borgia, l'excommunication de Savonarole, le siège du couvent, l'arrestation des frères, leur interrogatoire et leur supplice, c'est-à-dire, la partie la plus dramatique du sujet, celle qui semblait devoir fournir les développements les plus brillants, n'a inspiré à Lenau qu'une longue suite de strophes se déroulant languissamment à la suite de la biographie et à peine interrompues par quelques passages plus originaux. Il semble qu'il ait eu surtout à cœur de présenter la philosophie de son héros, c'est-à-dire, la sienne, et une fois qu'il lui a fait soutenir sa thèse, qu'il a donné sa doctrine dans ses sermons, le reste lui est devenu pour ainsi dire indifférent. Les faits ne prouvent plus rien ; il suffit qu'ils soient en harmonie avec les principes de Savonarole et que celui-ci leur reste fidèle. Aussi l'intérêt n'est-il ni dans les événements, ni dans les caractères ; il tient tout entier dans les idées et dans les théories que l'auteur expose ou défend.

Ces préoccupations de thèse ou de polémique ont nui à l'intérêt poétique de l'œuvre. Peut-on, le poème lu, se représenter vivement le héros même de cette épopée ? Sans doute on connaît très bien ses pensées et ses projets, mais son caractère, sa figure vivante, son signalement échappent. Le poète d'ailleurs n'y a pas tenu. Lorsque Frankl rapporta à son ami l'impression assez désagréable que lui avait faite à Florence la vue d'un portrait de Savonarole, le « profil de bouc »¹ du fougueux dominicain, Lenau se félicita de ne pas l'avoir connu ; ce portrait l'aurait troublé. Le trait est surprenant de la part d'un poète qui voyait les choses et nous les fait voir à son tour d'une façon si saisissante. Mais ici il a involontairement exprimé ce qui était l'essence de la religion au Moyen Age, l'ascétisme : le corps disparaît, il ne subsiste que l'idée. Son Savonarole fait l'effet d'un de ces saints des pieuses légendes dont le caractère irréprochable et sans fai-

1. Bourget, *Sensations d'Italie*, Paris, 1891.

blesse nous attache moins que celui de leurs persécuteurs violents et cruels. Dans Lenau aussi les personnages secondaires sont d'un relief plus net que le protagoniste ; il a dessiné d'un trait plus ferme Laurent de Médicis, la famille des Borgia, le traître Ceccone.

On peut faire la même critique au cadre qu'au tableau : il reste un peu terne. Là où un moderne n'eût pas manqué de faire étalage de couleur locale, Lenau se préoccupe assez peu de donner une idée vivante des mœurs italiennes au xv^e siècle. Que l'on compare une œuvre à peu près contemporaine, évoquant la même époque, *Lucrèce Borgia*, et on jugera combien le tableau de Lenau est pâle à côté de la toile chaude et violemment colorée de Hugo.

Les mérites de l'action rachèteront-ils cette vigueur de ton que n'offrent ni les figures ni le milieu où elles se meuvent ? Il y avait dans le sujet un puissant élément dramatique ; il en fait même le fond, puisqu'il s'agit d'une lutte entre la tradition religieuse dégénérée et le christianisme renouvelé. Lenau cependant n'a pas tiré de la matière tout le parti qu'elle lui offrait. Sans doute il a représenté d'une manière attachante le conflit de la puissance pontificale et de l'effort héroïque de Savonarole. Mais on voudrait voir les actes de ce drame se succéder avec un intérêt croissant. Or ici l'intérêt est un peu long à venir. Le poète s'attarde aux premières années de son héros, à tout ce qui doit servir à préparer l'action. Elle s'engage enfin par le duel oratoire de Savonarole et de Mariano ; mais à peine engagée, elle est interrompue par des épisodes, la mort de Laurent de Médicis, la cour des Borgia, la peste de Florence ; elle se noue pourtant avec l'excommunication, pour se dénouer presque aussitôt par l'arrestation, le jugement et le supplice du frère. Lenau n'a pas cherché par de légitimes artifices d'auteur à augmenter ou à ménager habilement le vif intérêt dramatique du sujet ; souvent même il laisse entrevoir ce qui doit arriver, ne tenant pas à se réserver des coups de théâtre.

Au point de vue de l'exécution, *Savonarole* offre plus de netteté que *Faust*. Il y a un plan, et il est clair; on n'est pas tiré en divers sens par des explications contradictoires. Cependant, si d'un côté il y a plus de sagesse et de régularité dans l'ordonnance, il y a moins d'entrain, moins de verve, moins de chaleur. *Faust* était un poème franchement subjectif; *Savonarole*, tout en prétendant à une grande objectivité, ne l'est pas moins. Mais tandis que la subjectivité du premier est inhérente à la nature du sujet, celle du second tient à la conception particulière de l'auteur. Son héros a pu être un mystique : Lenau, à demi converti au mysticisme, se trouvait sur un terrain défavorable pour créer une œuvre objective. C'est dans le ton général et surtout dans les symboles poétiques que se marque le mysticisme qui anime le poème tout entier.

La conception de la poésie symbolique était une théorie chère à Lenau; il l'a maintenant adoptée et exagérée pour ce sujet qui par sa nature s'y prêtait d'ailleurs. La Renaissance s'est passionnée pour les théories symbolistes des Platoniciens et le Moyen Age mystique s'était surtout nourri d'allégories. La poésie de Lenau se sent donc à l'aise sur ce terrain. Aussi les symboles se pressent-ils dans le poème. Quelques-uns appartiennent au frère lui-même, d'autres sont entièrement de l'invention du poète ou furent peut-être inspirés par Sophie. Les fleurs qu'arrose le vieux prieur du couvent de Bologne, lorsque Savonarole l'aborde, sont comme un ordre religieux dont le moine-jardinier explique ingénieusement les trois vœux, de chasteté, pauvreté et obéissance. Savonarole en chaire interprète aussi subtilement l'origine de la fête de Noël ou les outrages auxquels l'Église est en butte. Savonarole aux fers pénètre en rêve dans le paradis dont le poète fait une description qui rappelle le langage mystique et imagé des prédicateurs du Moyen Age.

Malgré cette profusion de symboles et d'allégories, la langue dans *Savonarole* est en général moins riche que dans

Faust ou dans les poésies lyriques. Les figures sont devenues plus rares et moins hardies; elles sont même moins poétiques. Certains passages ne sont que de la prose rythmée. On dirait que Lenau, fidèle à une théorie dont j'aurai à parler, comme s'il eût craint lui-même de sacrifier trop à ce culte de la forme qu'il reprochait à ses contemporains, a modéré le luxe d'images qui lui était habituel. En revanche, le style a pris un caractère rare chez ce poète avant tout lyrique; il est devenu oratoire, et même jusque dans le récit. Avec le rôle de prédicateur, Lenau en a pris également le ton. C'est en particulier dans des répétitions de mots et de mouvements de phrases que se marque ce caractère. Mais l'effet reste au-dessous de l'intention et on se demande même si l'auteur a fait un emploi raisonné du genre, ou bien s'il n'y a pas été amené par la forme métrique qu'il avait adoptée pour son poème.

Ce vers, un dimètre iambique, ne me semble pas d'un choix heureux. Il est franchement monotone et souvent au-dessous de ce que demandait le sujet. Ce mètre est trop court, trop léger, trop sautillant pour porter le poids d'un développement ample ou sévère. Le même reproche s'applique à la strophe de quatre vers que Lenau a choisie. Elle est aussi beaucoup trop étroite pour ne pas gêner l'allure libre d'une épopée. Le poète s'est bien quelquefois affranchi de cette entrave au moyen de l'enjambement, mais il ne l'a pas assez souvent osé. Il arrive alors que pour exprimer une nouvelle idée ou pour compléter la précédente, il est réduit à des répétitions, à du remplissage. Il est à regretter qu'il n'ait pas adopté ici soit l'octave italienne, soit la terzine de Dante, soit plutôt un mètre libre.

Tous ces défauts poétiques de l'œuvre, voulus ou non, s'expliquent par le rôle tout prépondérant que Lenau a donné à l'idée. S'il est un dogme qu'il se soit plu à répéter, à prêcher sous toutes ses formes, c'est celui du pessimisme. Le pessimisme est au fond de toutes les manifestations de son esprit.

Il se joint tantôt au scepticisme, tantôt au panthéisme; à la fin de la période marquée par la composition de *Savonarole*, il accompagne un franc spiritualisme : Lenau trouve toujours le moyen de le concilier avec toutes les métaphysiques. En abordant son nouveau sujet, il restait plus que jamais attaché à son système. Il lui cherchait même comme un fondement plus philosophique, pour qu'il pût devenir plus consolant. Si la douleur n'existe que pour la douleur, si nous ne vivons que pour souffrir, un sort si misérable ne peut qu'engendrer un morne désespoir. Si au contraire ces souffrances ne sont qu'une épreuve passagère, la vie terrestre, un douloureux mais court séjour avant la véritable vie qui commencera au delà de ce monde, si tous les maux n'existent qu'avec le libre consentement de Dieu et pour lui permettre d'exercer sa bonté, le pessimisme, de désespéré qu'il était, devient résigné. La doctrine du christianisme est fondée sur ces enseignements de résignation, d'humilité et de patience. Une fois que Lenau était entré dans la voie spiritualiste, il ne devait lui en coûter nullement d'accepter le christianisme avec ses consolations.

Toutes les religions qui enseignent le dogme d'une vie future ne peuvent qu'y joindre le mépris de la vie présente. De là l'habitude de traiter de vanités et d'illusions les plaisirs du monde, d'insister surtout sur ses douleurs, enfin de déprécier sans cesse la vie physique à l'avantage de la vie morale. Le pessimisme est donc à la racine du christianisme¹. Qui sait même s'il n'a pas servi pour une grande part à le faire naître, lorsque la satiété du monde païen, en provoquant une vive réaction, rejeta brusquement les hommes des plaisirs grossiers du matérialisme dans les joies plus raffinées de l'ascétisme ? Tous ces martyrs qui faisaient si gaîment le sacrifice de leur vie étaient des pessimistes. Le monde a eu à

1. « Das Christenthum ist die Religion der Melancholiker und Hypochondristen. » (Grillparzer, *Studien z. Philos. u. Religion*, vol. 12, *S. Werke*, Stuttgart, 1887).

de certaines époques ses accès de *Weltschmerz* ; ils l'ont chaque fois poussé dans le spiritualisme. Cette oscillation du pessimisme au christianisme, on peut même la constater aujourd'hui.

Il était de mode autrefois de rire de la philosophie de Schopenhauer et de crier à l'absurde, en faisant porter au système la responsabilité des bizarreries qui appartiennent, ou qu'on attribue gratuitement, à l'auteur. Aujourd'hui on veut voir dans cette philosophie une haute et noble conception de la destinée humaine, une école, non plus de l'anéantissement, mais de l'abnégation et de l'héroïsme, en un mot, l'amour de tous au lieu de l'amour de soi, l'universel altruisme remplaçant l'égoïsme universel. On la montre donnant ainsi la main au christianisme et aboutissant au même point¹. Cette tendance à retourner au christianisme en tant que religion d'amour et de dévouement ne se manifeste pas seulement dans cette évolution de la critique philosophique. Ailleurs encore les mêmes velléités apparaissent. Le besoin d'éprouver de nouveau des émotions simples après avoir vécu de positivisme, l'attrait que les recherches des exégètes ont donné à ces temps de la primitive église, la tentation d'aller librement à une religion qui a cessé d'être officielle, l'espoir pour quelques-uns d'y trouver un remède à d'aiguës questions sociales, tout cela, aidé par l'engouement des littératures étrangères et les préférences de certaines jeunes écoles, a fait de nos jours au christianisme un regain de faveur. Ce mouvement est-il sincère et sera-t-il durable ? est-ce plus que de la mode et du dilettantisme littéraire ? Ou bien ne serait-ce qu'une simple réaction, un effet du flux et du reflux qui agite la mer des idées et qui semble être une des lois morales aussi fixes que les lois physiques ?

On peut constater au début du xix^e siècle un mouvement analogue en Allemagne. Seulement il fut alors plus profond

1. V. Brunetière. *La philosophie de Schopenhauer et les conséquences du pessimisme*. (*Revue des deux Mondes*, 1^{er} nov. 1890.)

et plus sincère que celui qui se trahit autour de nous. Il explique plus complètement l'évolution qu'avait suivie l'esprit de Lenau. Il n'est pas allé du panthéisme au spiritualisme, mais plutôt du pessimisme au christianisme. Le pessimisme est le chemin qui l'a conduit du doute à la foi. Ce ne fut pas chez lui une brusque volte-face, une conversion proprement dite, mais plutôt une orientation nouvelle de son esprit resté le même. Le panthéisme n'avait pu le satisfaire, le simple spiritualisme encore moins ; il se jette alors dans le christianisme, et avec toute l'ardeur d'un néophyte il maudit ses anciennes croyances. Il lance l'anathème à la philosophie naturaliste qui s'endormait dans un optimisme confiant, à la philosophie hégélienne qui mettait l'absolu dans le relatif. Il n'admet plus qu'un Dieu fait homme, qui a souffert pour nous, qui a senti nos douleurs et nous en a promis la fin dans une vie meilleure. Aussi demande-t-il un abandon sans réserve à cette croyance apaisante et il ne trouve cet abandon que dans la doctrine primitive que Jésus enseignait aux simples et à laquelle ils croyaient d'un amour fort et aveugle. Les conciliations qu'on avait tentées et qu'on tentait surtout de son temps entre le christianisme et la philosophie, en particulier la philosophie de Hegel, il les repousse ; les explications que des esprits plus positifs voulaient donner de l'histoire du Christ, n'y voyant qu'une suite de mythes, il les rejette également. Son Dieu est un Dieu d'amour, d'une existence réelle, que le cœur seul nous révèle, dont la prière nous rapproche, avec qui nous communiquons par une adoration muette et ineffable. Telle est l'impression que laissent les sermons de son héros qui s'étalent à l'aise dans la première partie du poème et servent de prétexte à Lenau pour renier son ancienne philosophie ou attaquer celle de ses adversaires. Les prophéties menaçantes du dominicain, ses violentes invectives contre la corruption de Florence et du clergé sont passées au second plan. Son Savonarole est surtout un mystique, comme Jacob Böhme qu'il lisait à Stutt-

gart en corrigeant son manuscrit, comme Eckart que Martensen lui avait fait admirer, comme Suso dont Kerner autrefois lui imposait la lecture ; il en parle la langue fleurie et souvent précieuse.

En exposant les influences qui avaient amené l'évolution complète des idées de Lenau, j'ai signalé deux conversions, l'une religieuse et l'autre littéraire. Tout le *Savonarole* est pénétré d'une philosophie et d'une esthétique nouvelles, mais deux épisodes en particulier incarnent, comme dans des symboles (ils ont toujours été chers à Lenau) les nouveaux points de vue du poète.

L'histoire du Juif Tubal¹ lui sert d'abord à illustrer l'abandon à la religion chrétienne. Tubal, dont les trois enfants ont été égorgés pour rajeunir le sang du vieil Innocent VIII, est devenu fou de douleur. Dans sa folie à demi lucide il ne cesse de blasphémer contre ce Dieu horrible qui laisse commettre les crimes les plus atroces. Cependant ce même Juif est soudain converti par le martyre de Savonarole et reçoit le baptême avec les larmes du saint. Peut-être l'interprétation semblera-t-elle subtile, — avec Lenau il est permis de subtiliser, — mais ce Juif ne m'apparaît pas autrement que comme le pessimiste rendu fou par toutes les douleurs imméritées et les injustices cruelles dont la nature accable l'homme, puis converti tout à coup par la croyance en un Dieu d'amour qui nous a promis une vie meilleure et pour gage de sa promesse a subi volontairement la mort. Lenau aimait à se représenter l'incrédulité errant malheureuse par le monde, sous la figure d'Ahasver. Il a fait de ce mythe le sujet de plusieurs poésies et il le met encore dans la bouche de Savonarole prêchant le peuple. Aussi ne doit-il pas sembler étrange que le Juif Tubal, maltraité, meurtri dans ses affections, puis converti au christianisme par un plus malheureux que lui, représente à ses yeux le pessimiste panthéiste évoluant vers une religion

1. Cf. Vermehren « Tubal » in *Lenaus Savonarola (Saat auf Hoffnung)*. XXVII. Jhgg. 2. hft. Leipzig, 1890.

positive. Le Juif de Lenau rappelle par l'analogie des situations le Juif de Lessing. Nathan lui aussi a eu ses enfants massacrés, sa maison brûlée par les chrétiens ; il pardonne pour obéir simplement à ses principes généreux de philosophe humanitaire. Où Lessing était arrivé, de là était parti Lenau. Mais que de chemin refait en arrière : Nathan a pardonné, en déiste tolérant, à demi sceptique ; Tubal se convertit dans un élan d'ardent mysticisme, qui n'appartenait pas seulement au Moyen Age, mais caractérise aussi le commencement du XIX^e siècle.

A côté du problème philosophique il y a le problème littéraire qui s'offrait tout naturellement au poète, puisque son sujet le transportait en pleine Renaissance, dans la Florence des Médicis. Le mystique converti trouvait devant lui le culte glorieux de la forme dans cette résurrection du monde païen, de l'hellénisme et du panthéisme artistique. L'occasion était belle de condamner ces théories qu'il rejetait pour leurs conséquences funestes. Lenau ne fut jamais très enthousiaste de la civilisation grecque¹. Il a des mots cruels pour le souverain dont la marotte d'hellénisme transformait alors Munich. Son éducation première de Hongrois l'avait plutôt tourné du côté de Rome. Mais il en voulait surtout à la Grèce pour cette sérénité et cette grâce aimable que respirent sa religion, sa littérature et son art. Le sombre pessimiste s'indignait qu'on pût être gai et qu'on vit d'un œil tranquille les douleurs du monde sans en être profondément affecté. Il faisait un amer reproche aux Grecs de n'avoir pas connu le *Weltschmerz*. Pendant que Heine, dans ses poésies de la *Nordsee*, évoquait le brillant et gracieux Olympe vaincu par une nouvelle théogonie de dieux tristes et sanglants, Lenau

1. Je note dans le manuscrit de Lenau ces vers qui n'ont pu trouver place dans la rédaction définitive :

Lorenzo ! ach ! Ihr seid nur Erben
Der griechischen Scherben,
Wie Hunde lecken an der leeren
Schüssel ihrer Herren.

nous montre les deux plus grands représentants de l'art moderne, Michel-Ange et de Vinci, errant à travers ce peuple de statues antiques qui remplissait la capitale des Médicis et recevant subitement la révélation d'un art nouveau. En obéissant à des inspirations différentes, leur talent est devenu plus triste, plus en harmonie avec nous-mêmes, parce qu'il se fait l'interprète de la douleur. Lenau oubliait que Michel-Ange comme de Vinci se sont souvent inspirés de ce génie grec qu'il leur fait blasphémer, que le second surtout a plus appris encore de l'art païen que du christianisme. Mais il s'agissait d'une thèse à soutenir et le parti-pris fait bon marché des faits.

Les romantiques aussi s'étaient faits les apologistes de l'art chrétien et du catholicisme en général. *Savonarole* serait-il une œuvre romantique, un retour en arrière, un renouvellement de théories vieilles? Sans doute on peut retrouver dans ce poème la tendance des Schlegel, de Tieck, de Z. Werner, mais le romantisme de *Savonarole* est d'un caractère particulier. Et d'abord, quoique le héros fût catholique, son rôle est celui d'un protestant et toute l'œuvre semble une glorification plutôt de la Réforme que du catholicisme. On a ainsi la curieuse antithèse de ce poète néo-romantique, qui, catholique d'origine, traite dans un sens luthérien un sujet franchement catholique. Cette différence n'est pas la seule et la moins surprenante. Savonarole avait été en même temps qu'un réformateur religieux un tribun politique, cherchant à remplacer le despotisme des Médicis par un gouvernement populaire ou plutôt par une théocratie qui en aurait eu les apparences. Lenau, bien qu'il n'ait pas insisté sur ce côté du rôle de son héros, afin de ne pas produire une impression trop trouble, l'a cependant assez nettement marqué pour qu'on ne méconnaisse pas ses intentions. Par les aspirations libérales qu'il prête souvent gratuitement à Savonarole, il s'éloigne du romantisme, auxiliaire dévoué de la réaction, et appartient tout entier à son temps. Il exprime tout

haut les vœux républicains que ses contemporains caressaient en secret; il prête une forme à des revendications, sourdes encore, mais qui dix ans plus tard devaient éclater violemment et arracher à l'absolutisme un régime constitutionnel.

Le poète, si radicale qu'eût été sa conversion, n'avait pu abandonner toutes ses idées; il était devenu spiritualiste et chrétien, mais il était resté libéral. Il avait fait profession de foi dogmatique et cependant il continuait à combattre pour la liberté religieuse et la liberté politique. De là l'impression vague que laisse son poème. En apparence il présente une grande unité, surtout au sortir du *Faust*, mais au fond on y sent des courants d'idées qui se contrarient, qui ont été un moment violemment unis, mais qui seront bientôt forcés de se séparer. La séparation n'allait pas tarder à venir; dans les *Albigois* elle s'est complètement effectuée.

Lenau avait pressenti lui-même l'accueil réservé à son poème. « Mon Savonarole s'est engagé maintenant dans le monde du fond de sa cellule ignorée, du fond de mon cœur; il aura une route pénible, car le malheur s'est attaché à son nom pendant sa vie et il lui restera fidèle jusque dans sa résurrection poétique. Le malheur est peut-être l'âme la plus fidèle sur terre. Tous ceux qui, à la lecture de ce livre, auront conscience de leur impuissance philosophique et religieuse, devront fatalement l'attaquer pour se sauver à leurs propres yeux. On aimera mieux condamner un livre que se condamner soi-même. C'est là qu'a priori s'arrêtera la limite de la popularité de mon livre ¹. »

L'accueil que le public lui fit fut en effet très mélangé. Plus que *Faust*, que chaque parti pouvait après tout revendiquer pour lui, *Savonarole* souleva de vives critiques. On ne voulut y trouver qu'une apostasie, ou au moins une évolution regrettable qui jetait l'auteur dans le camp des obscurantistes et des réactionnaires. Ce furent surtout les philosophes de

1. Lenau à Emilie, 30 oct. 1837 (Schlossar, p. 102, 103).

la gauche hégélienne, les théologiens révolutionnaires comme Strauss, et enfin la nouvelle école littéraire, la Jeune Allemagne, qui se montrèrent le plus blessés des attaques de Lenau ou le plus fâchés de son retour en arrière. Même ceux qui ne prétendaient juger *Savonarole* qu'au point de vue littéraire ne pouvaient faire abstraction de la thèse soutenue dans le poème ¹. Par contre, les esprits, 'qui, comme Martensen, se rattachaient étroitement aux dogmes du christianisme, louèrent l'auteur d'une conversion qui était pour beaucoup leur ouvrage; ils s'applaudirent de voir enfin le poète prendre parti, s'affirmer nettement en spiritualiste et en chrétien. A Stuttgart surtout, le camp des conservateurs, Menzel en tête, cria victoire. Le *Literaturblatt* félicite Lenau d'avoir réhabilité la poésie aux yeux des chrétiens et de s'être annoncé en défenseur de cet idéal que voulait renverser l'école juive. Personne n'admirait plus le *Savonarole* que Kerner et Schwab; ils pouvaient se flatter de ne pas y être complètement étrangers. Un article des *Berliner Jahrbücher* ², un de ceux dont la louange fut le plus sensible à l'auteur, trouvait dans l'épopée une brillante apologie du protestantisme. Ces éloges furent très loin de servir Lenau. La Jeune Allemagne prit l'habitude de le considérer comme un poète asservi aux idées étroites de Menzel et au spiritualisme intolérant de l'Allemagne du Sud. Gutzkow, qui déclarait que personne n'était en état de lire le *Savonarole* jusqu'au bout, reprocha durement à Lenau de s'être jeté dans les bras du piétisme et de disputer à d'obscurs théologiens les lauriers flétris du *Morgenblatt*. Un des jeunes amis viennois du poète, Uffo Horn, essaya dans une brochure de le justifier ³; mais à travers ses éloges, d'ailleurs maladroits, on sent que surtout en Autriche le *Savonarole* était très discuté. Et cependant

1. *V. Blätter f. literar. Unterhaltung*, 1838. N° 217. — *Hamburger Telegraph*, 1838. N° 39. — *Morgenblatt*, 1837 (*Lit-blatt*. N° 432).

2. *Berliner Jahrbücher* (juillet 1838. N° 47).

3. Horn. *N. Lenau. Seine Ansichten und Tendenzen*. Hamburg, 1838.

l'esprit de Lenau, et dans cette œuvre même mainte page protestaient contre ces éloges et ces critiques.

Aux lecteurs modernes, comme à ceux de 1837, le nouveau point de vue du poète peut paraître étroit et vieilli ; à beaucoup il peut sembler un recul. Mais en écartant toutes les préférences d'opinions on ne saurait refuser à *Savonarole* le titre d'œuvre curieuse et attachante ; en essayant simplement de comprendre les idées de Lenau, après en avoir expliqué l'origine, on ne saurait méconnaître qu'il les a défendues avec chaleur et avec éloquence. Il admire son héros, son saint, faudrait-il plutôt dire, mais il l'aime plus encore qu'il ne l'admire. Parfois il s'interrompt dans son récit pour adresser une invocation au martyr, pour lui demander de bénir ce chant, qui ne veut être « qu'un léger écho de sa parole ». On croirait en effet entendre un disciple même du frère, ou encore un de ses auditeurs florentins qu'il avait terrifiés et ravis par son éloquence de prophète. Le Savonarole de Lenau a sans doute beaucoup perdu de l'allure farouche du vrai Savonarole ; il est plus pur et plus éthéré, plus pénétré de l'amour divin que de la haine du monde ; il songe moins à tonner contre la corruption des mœurs qu'à défendre les aspirations mystiques des âmes. C'est comme plaidoyer ému en faveur de la religion, en faveur du sentiment que le poème attache et retient encore. Lenau nous présente une nouvelle solution de la question philosophique et veut nous la faire accepter : libre à nous de rester incrédules ou de nous laisser convaincre. Mais il faut admirer cet esprit inquiet et ardent qui cherchait la vérité [dans tous les sens. Il croyait l'avoir trouvée dans le christianisme et il s'efforce de nous faire partager le résultat de ses méditations. Cette sincérité d'âme et cette chaleur de cœur ont tous les droits à l'estime et à l'examen impartial du lecteur.

Rien ne prouve mieux la loyauté de conviction de Lenau que son attitude à Stuttgart pendant que le *Savonarole* s'y

imprimait. Il essaie de se rapprocher des esprits qui lui semblent le plus en harmonie avec ses nouvelles tendances. Il incline vers le groupe de piétistes ¹ — nous disons aujourd'hui mystiques, — qui voulaient défendre le sentiment religieux contre l'assaut des exégètes hégéliens. Il recherche l'amitié d'Albert Knapp ², une sorte de Paul Gerhardt souabe égaré au xix^e siècle. Il visite, dans sa solitude du Berkheimer Hof, le critique Notter ³, alors épris de mysticisme et enfoncé dans ses études des *Voix des peuples sur Dieu et l'âme*. Chez ses anciens amis il engage surtout des discussions théologiques : à Stuttgart, avec le Dr Passavant de Francfort ; à Weinsberg avec un théologien suédois, le Dr Sederholm. Partout il veut convaincre et encore plus être convaincu. Mais son ardeur de néophyte n'éclate nulle part autant que dans sa rencontre avec Baader.

Sur les conseils de Martensen, qui était un admirateur du théosophe de Munich, Lenau avait essayé d'entrer dans sa philosophie ⁴. Philosophie vague et indécise, que l'auteur n'avait pu ni voulu réduire en système. Ce génie puissant, tout en fulgurations, suivant le mot de Görres, d'abord chimiste et industriel hardi, devenu ensuite le promoteur et le collaborateur de la Sainte-Alliance, avait rêvé d'une révolution dans la philosophie. Il voulait l'appuyer sur le christianisme, sur l'église, mais autrement qu'on l'avait fait jusqu'alors : la foi à ses yeux n'est pas hostile à la science, elle n'en est pas non plus une condition, mais elle s'identifie avec elle. *Crux Lux* est la devise qu'il a adoptée dans sa lutte contre « la prêtraille et la philosophaille ». Je n'ai pas

1. V. *Württembergische Kirchengeschichte* hg. v. Calwer Verlagverein, Calw u Stuttgart. 1893.

2. V. J. Knapp. *A. Knapps Leben*. Stuttgart 1867. — Cf. Gerok, *A. Knapp*. Stuttgart. 1879.

3. V. H. Fischer. *Beiträge z. Literatur-Geschichte Schwabens*. Stuttgart. 1891.

4. V. Baader. *Sämmtliche Werke*, 16 vol. Leipzig 1850-60 (vol. 15 : Hoffmann *Baaders Biographie u. Briefwechsel*).

à suivre les déductions du système de Baader dans la série de ses cours et de ses dissertations pendant sa laborieuse carrière de septuagénaire. Trop nourrie de Saint-Martin et de Jacob Böhme, embarrassée dans la théologie de Thomas d'Aquin, sa philosophie d'ailleurs se perdit en subtilités qui devaient en empêcher la popularité. Il agissait sur ses auditeurs moins du haut de la chaire que par des conversations, dans des promenades où des jeunes gens surtout accompagnaient ce nouveau Platon, subjugués par la parole du poète et du voyant. Il reste dans l'histoire philosophique comme un des types les plus originaux de ces conciliateurs à outrance du dogme et de la spéculation, un des restaurateurs les plus ingénieux du mysticisme et de la théocratie du Moyen Age. Il n'apparut pas autrement à ses contemporains. Ceux qui voulaient remonter le courant successivement créé par le rationalisme du XVIII^e siècle, le scepticisme de Kant et le panthéisme de Hegel virent dans sa tentative un glorieux et généreux effort. Pour les autres il ne fut qu'un philosophe obscur et trouble, un soutien de la Restauration, un auxiliaire involontaire de l'obscurantisme, pour tout dire, un « Vieux-Bavarois ».

Lenau, après avoir écrit son *Savonarole*, était persuadé qu'il avait accompli dans la poésie une révolution non moins profonde que Baader dans la philosophie, et il allait à lui comme à un allié naturel. En quittant Stuttgart pour retourner à Vienne, il s'arrêta quelques jours à Munich. Il alla voir le philosophe et subit comme tant d'autres le charme de la parole chaude, entraînant, du penseur septuagénaire, qui rendait à ceux qui l'écoutaient « l'invisible visible ». De Salzbourg il écrit à Emilie pour lui raconter par le menu son entrevue avec Baader.

Il commence par un portrait du philosophe, dont le front, sillonné de rides, lui apparaît comme un véritable champ de manœuvres des idées. « Une chose caractérise souvent les hommes de valeur, c'est qu'à la première rencontre (avec

des hommes non sans valeur), ils supposent, pour ainsi dire, la connaissance toute faite et engagent tout de suite une conversation précise; j'en fis aussi l'expérience avec Baader, et son premier mot fut de me dire qu'il travaillait en ce moment à une dissertation approfondie sur les rapports réciproques de la Sophia, du Logos et du Démon. Ce travail m'était destiné et il voulait, dès qu'il serait terminé, me l'envoyer à Vienne. J'avais creusé dans mon Faust plus profondément que tous ces Messieurs, et il s'adressait à moi avec son désir favori de trouver enfin un poète qui serait capable d'incarner ses idées philosophiques (de lui Baader). Il était convaincu que j'étais l'homme qu'il fallait pour réaliser son désir. Là-dessus nous nous assîmes, et il me dit : « Oui ! il » faut que ce soit un poète qui le dise, si cela doit empoi-
 » gner. *Dieu même ne peut que chanter pour nous, car il*
 » *ne saurait jamais abandonner la vérité.* » A ces mots, je le pris par la tête et lui donnai un vigoureux baiser. Il s'animait de plus en plus et les éclairs de son esprit se succédaient coup sur coup. J'étais ravi. Le soir je le quittai, en proie à cette songerie grave et féconde, qui me prend quand j'ai entendu de la grande musique, ou que j'ai regardé dans un abîme, ou causé avec un grand homme. Avant mon départ, je l'invitai à venir me voir chez moi. Il vint après onze heures et resta jusqu'après six heures. Quelle vie !... C'était jeudi. Le vendredi matin le charmeur philosophe était encore chez moi, et à midi je partis.¹ »

Lenau écrit à Sophie avec non moins d'enthousiasme. « La journée d'aujourd'hui restera pour moi une journée capitale. J'ai vu Franz Baader. Tout a répondu à mon attente. Un grand et puissant penseur. En une heure de conversation avec lui on avance de plusieurs années. Comme les idées vous viennent. L'esprit grandit, grandit à vue d'œil, pour être à la hauteur du grand partenaire. Sopherl, tu devrais

1. 16 sept. 1837 (Schlossar, p. 100, 101).

être ma femme, et nous devrions avoir en pension Martensen et le vieux Baader .» Le lendemain il ajoute : « J'ai passé la journée d'aujourd'hui presque entièrement avec Baader. Il vint la matinée chez moi, dîna avec moi et resta jusqu'au soir. On parla beaucoup et bien, l'esprit était en pleine sève. Les pensées pleuvaient comme grêle... J'ai pris Baader en grande affection, et lui ne m'aime pas moins ¹ .»

Ainsi le poète était enchanté du philosophe et le philosophe s'applaudissait d'avoir gagné à son parti une sorte de héraut qui allait vulgariser son catholicisme philosophique. Quelques semaines plus tard, Baader lui envoyait à Vienne, pour la faire imprimer, la dissertation promise qui était devenue un volume ². Le frontispice que l'auteur souhaitait à l'ouvrage et qui était une idée de Goëthe, mais retournée contre lui, indique suffisamment la tendance du livre résumée dans l'épigraphie : la croix est bien au-dessus de l'intelligence des sots.

De retour à Vienne, Lenau, fidèle à son nouvel idéal et aux engagements qu'il avait pris avec Baader, revient à son projet de chanter la Réforme. Il tenait toujours à une trilogie, mais qui, laissant Savonarole en dehors, embrassait un groupe de personnages plus un : Huss, Ziska et Hutten. Il continua ses études sur la guerre des Hussites, qu'il avait commencées à Stuttgart, en juillet dernier, mais renonça bientôt à tirer parti de ce motif, qui lui parut trop monotone. Sans abandonner son idée favorite de célébrer la vraie religion, le vrai christianisme, il se prit alors à un autre sujet qu'il jugea plus poétique, la croisade des Albigeois. Mais pendant cette période il ne semble pas que le poème ait même été commencé. Lenau se contenta de faire les études préparatoires, apprenant à la Bibliothèque impériale, à l'aide des conseils de son ami Wolf, le provençal et l'espagnol.

1. 13 et 14 sept. 1837 (Frankl, p. 84).

2. La dissertation forme la 5^e partie de la *Spekulative Dogmatik*. Elle est dédiée à *Niembsch von Strehlenau genannt Lenau* (Baader, *Werke*, vol. 9). — Cf. Baader à Lenau, 8 novembre 1837 (Baader W., vol. 15 et Schurz, I, 351).

XI

L'HYPOCOONDRE ET LE MALADE. — LES POÉSIES NOUVELLES (1837-1842)

En attendant, les critiques malveillantes qui accueillirent *Savonarole*, avaient mal préparé Lenau à aborder sa nouvelle œuvre. L'effort d'esprit qu'il avait fait pour terminer la première avait affaibli sa santé déjà mauvaise. Pendant tout l'hiver (1837-38), qui fut exceptionnellement rude, il est resté sans force et sans ressort; il se plaint de ne plus goûter qu'un sommeil lourd et animal. « Des indispositions continues, le manque d'appétit et de sommeil ont apporté leur contingent, l'âme malade a fait aussi le nécessaire pour rendre chez moi l'hypocondrie habituelle et permanente... Ma chambre également est sombre, elle est peut-être cause en partie de ma mauvaise humeur et aussi de ce que depuis le mois d'octobre 1837 je n'ai pas écrit une ligne de poésie ¹. » De fait les vers qui se rapportent à cette période sont rares et présentent partout la trace d'une sombre humeur. Dans l'hiver suivant, qui ne fut pas moins rigoureux, il est affligé de rhumes, cloué au lit par des points de côté; il souffre des nerfs. Il lui semble parfois que le diable mène une chasse

¹ 1. Lenau à Emilie, 16 janvier 1838 (Schlossar, p. 104).

infernale dans son ventre. « J'entends vraiment de distincts aboiements de chiens et les sourds halloh du mauvais esprit. Sans plaisanter, il y a de quoi désespérer ¹. »

Presque tous les ans, après avoir mis sur pied à Stuttgart quelque nouvelle édition de ses œuvres, Lenau passait dans les Alpes autrichiennes, à Ischl, près de Sophie, ou à Gmunden, près de Schleifer, les beaux jours d'automne. Cette halte lui rendait toujours un peu de vigueur, mais l'effet bienfaisant en devenait avec chaque nouvelle année plus fugitif. De retour à Vienne il se plaint de sa mauvaise santé.

Le signe le plus évident de la nervosité qui était devenue son état ordinaire est la passion avec laquelle il se livre à la musique et qui chez lui accompagnait en l'augmentant le désordre des facultés. Il a trouvé un violon, un Guarnerio, qui est, à l'entendre, une véritable merveille. « Le son est d'une délicatesse et d'une douceur ravissantes, et cependant fort et chaud. Je me suis mis aux études difficiles et instructives de Kreutzer et je cherche ainsi à saisir au prix de grands efforts le mécanisme de mon violon ². » Tous les jours Lenau s'exerce des heures entières; il a même pris un maître. « Je fais assez de progrès. Mes sons deviennent de plus en plus fermes, plus sûrs, plus nets et plus pleins. Mon Guarnerio est admirable, je l'embrasse parfois de plaisir. Il a cent ans. Il est merveilleux que de pareils sons soient renfermés dans ce morceau de bois. Je me l'explique en pensant que peut-être quelque noble artiste a confié à l'instrument ses plus belles émotions, le meilleur de l'histoire de son cœur, et le violon ne l'a point oublié : sous mes mains il fait pleurer les morts et il les fait se réjouir ³. » Un de ses amis, G. Franck, lui a fait présent d'un buste de Beethoven. Il l'a placé sur le haut de son poêle; c'est au grand génie que s'adresse son premier regard avant de se mettre à la poésie qui lui semble plus

1. Lenau à Emilie, 5 déc. 1839 (Schurz, II, 17).

2. Lenau à Emilie, 29 nov. 1840 (Schlossar, p. 142).

3. Lenau à Emilie, 16 déc. 1840 (Schlossar, p. 143).

facile depuis qu'il est sous une telle inspiration. S'exerce-t-il sur le divin Guarnerio, il se retourne de temps en temps du côté de Beethoven. Cependant Lenau sentait lui-même combien son être s'usait dans ces émotions et à la fin de l'hiver il est obligé de suspendre ses études musicales qui le fatiguaient trop.

La maladie d'autre part achevait de délabrer sa pauvre machine : maux de dents, maux de gorge, rhumes, toutes les petites indispositions qui accompagnent une constitution ruinée se succèdent chez lui ou l'assaillent à la fois. Il ne peut ni travailler ni lire. « Quand j'arriverai à Stuttgart, ma chère Emilie, écrit-il à son amie, il vous faudra reprendre la tâche de me rétablir à l'aide de vos soins ordinaires si excellents. Maintenant je suis un homme dont on peut dire qu'il ne vaut rien. Je ne fais rien, je ne sens rien que de l'humeur et de la tristesse; bref vous aurez à faire ¹. »

Cette mauvaise santé s'aggrava encore à Stuttgart, où il était revenu au printemps (1841) pour y préparer une nouvelle édition de ses poésies. La fièvre scarlatine le retint pendant plusieurs semaines dans sa chambre. Le séjour d'Ischl (juin-septembre) fut cette fois complètement impuissant à rappeler ses forces épuisées. Lenau souffrait de rhumatismes qu'il craignait de voir se changer en goutte. Toutes les tentatives pour guérir le mal furent inutiles, peut-être même l'accrurent-elles. Ischl lui était devenu à charge, il parlait d'aller à Gastein. La moindre excursion le fatigue, lui donne des insomnies; les bains irritent ses nerfs au lieu de les soulager. A Vienne, pendant l'hiver 1841-42, son état a encore empiré.

Il fait en même temps la douloureuse constatation qu'il vieillit. La quarantaine a sonné pour lui. « Si Rückert a raison de dire qu'à quarante ans on a gravi le faite, je ne suis pas satisfait du terme de mon ascension et je commence la des-

1. 13 mars 1841. (Schlossar, p. 149).

cente avec humeur et tristesse. Je n'ai pas été assez laborieux et le soir me surprend au milieu de mes désirs, de mes projets et de mes à-peu-près. Tant pis ! La nature comme l'humanité manque d'ordre et d'économie ; il y a beaucoup de gaspillage et de déchets »..... « Je trouve dans ma vie beaucoup trop de fautes, de négligences ou d'erreurs pour ne pas m'enfermer davantage dans ma mélancolie avec le penchant naturel qui m'y porte ¹ »

Le sentiment de la vieillesse et de sa santé ruinée avait rendu l'humeur de Lenau de plus en plus difficile. Ses amis de Stuttgart eux-mêmes, pourtant si patients, commencent à s'en plaindre. Il devient misanthrope dans la réalité, après ne l'avoir été qu'en vers. Il est bizarre, capricieux. Un projet germe subitement dans sa tête pour être aussitôt abandonné. Il était encore assez maître de son esprit pour s'apercevoir vite de ces troubles inquiétants de la volonté, mais on peut déjà y trouver un commencement de folie et, sans être traité de prophète du passé, prendre demi-sérieusement le mot qu'il n'écrivait qu'en plaisantant, à la suite d'un de ces caprices : « Pardonnez à un homme cui non est sanum sinciput . » A Vienne il change sans cesse de logement, habitant tantôt un appartement luxueux, tantôt une chambre sombre et mesquine ². Il s'isole brusquement de ses amis, puis les regrette aussitôt. « J'étais accoutumé depuis de longues années à vivre au physique comme au moral dans une chaude température. Aussi je sens ici mon isolement plus que jamais ; mais je dois ce sacrifice à mes travaux, car dans mon ancien appartement sombre, je ne pouvais rien faire de bon. ³ » Cependant il ne tarde pas à quitter cette maison si propre au travail. Il écrit à Emilie : « Je ne me trouve nulle part à l'aise. J'ai déjà changé trois fois de logement... Le meilleur est

1. Lenau à Emilie, 27 août 1841 (Schurz, II, 84). — Id., 24 sept. 1841. (Schurz, II, 85).

2. V. la lettre de M. Hartmann à Meissner, 4 oct. 1840 (Meissner, *Geschichte meines Lebens*, Teschen 1884. 2 vol.).

3. Lenau à Emilie, 25 oct. 1841 (Schlossar, p. 158-159).

encore pour moi celui où mon violon résonne le mieux, et c'est celui que j'occupe en ce moment, quoiqu'il soit incommode, il est au quatrième. Mon logement il est vrai, est bien loin du confort et de l'élégance, mais je m'en console en pensant que mes sentiments sont aussi de quelques étages plus élevés que les sentiments de ceux qui sacrifient au bien-être et à l'opulence la liberté d'une vie incorruptible.¹ »

Aux souffrances du corps qui avaient déjà leur contre-coup dans l'esprit, des embarras d'argent venaient ajouter de misérables ennuis. Lenau en est réduit à accepter des avances que ses amis de Stuttgart lui faisaient avec la plus exquise délicatesse ; Emilie se débarrasse de quelques-unes de ses toiles et lui en envoie le prix. Enfin les vexations que le poète eut à subir de son gouvernement compliquaient une situation déjà si pénible. « Les seuls lieux que je fréquente, écrit-il à Emilie, sont le restaurant, le café et le bureau de police. Je les ai sur le dos à cause de mon Savonarole. On pouvait le prévoir; on peut après tout le supporter aussi. Par suite de vexations répétées ma peau a déjà à l'endroit de la police de véritables durillons et se trouve ainsi moins sensible aux piqûres des moustiques de ces beaux jours d'automne. Un chien en Souabe a plus de respect pour moi qu'un préfet de police en Autriche. Je sais m'en consoler. Je dois à mon rôle d'écrivain des joies si rares et si nombreuses que je puis surmonter les ennuis qu'il m'a attirés. Mais ces petites tracasseries m'empêchent surtout de prendre du plaisir à d'autres travaux.² »

Lenau ne devait pas toujours être aussi philosophe. Écoutons-le deux mois plus tard. « Les maudites vexations de la censure de Vienne n'ont pas encore pu trouver un terme. De temps en temps je suis, en rentrant chez moi, accueilli par une invitation à comparaître. Les interrogatoires sont enfin terminés, mais mon jugement n'a pas encore été rendu.

1. 20 avril 1842 (Schlossar, p. 163).

2. 13 sept. 1838 (Schlossar, p. 109).

Après avoir démontré, au cours d'interrogatoires nombreux et ennuyeux à mourir, par l'indication exacte des lieux où j'ai séjourné depuis le sein de ma mère jusqu'à ces tristes jours présents, que je n'étais pas naturalisé sujet autrichien par un séjour ininterrompu de dix ans en Autriche, mais que j'étais toujours considéré comme Hongrois, et par suite ne pouvais dépendre des lois autrichiennes sur la censure, le magistrat qui a conduit l'instruction a bien déclaré qu'il n'était pas compétent pour porter un jugement dans mon affaire, mais par contre on m'a présenté une vieille ordonnance, un décret de la chancellerie hongroise (de 1798), d'après lequel il est défendu même à tout Hongrois de faire imprimer quoi que ce soit à l'étranger sans autorisation préalable des censeurs. Jusqu'ici je savais simplement qu'il n'existait pas pour le royaume de Hongrie de loi sur la censure sanctionnée par la Constitution; l'existence de ce malheureux décret m'était restée complètement inconnue. Figurez-vous mon dépit de tomber ainsi du Charybde autrichien dans le Scylla hongrois et d'avoir dépensé tant de peine, tant de bile et tant de bourrades pour en venir à cet échange. J'attends maintenant mon jugement; je suis d'ailleurs fermement décidé, si l'on me frappe d'une amende, à ne pas la payer, mais pour pousser le scandale jusqu'au bout à me laisser emprisonner. Il faut que ces messieurs soient bien marqués au fer ¹. »

Lenau a conçu une haine violente contre les lois de son pays, mais plus encore contre ceux qui les appliquent, contre « ces brutes diplômées qui manient le code d'une façon si honteuse qu'aucun poète autrichien ne peut travailler à la gloire littéraire de son pays sans en mépriser les lois. Dans l'interprétation des lois autrichiennes sur la censure on ne trouve pas trace d'un esprit qui sente ou raisonne, partout rien que des organes méchants, avides à dévorer toute vie intellectuelle; nos censeurs en regard des plantes et des

1. Lenau à Emilie, 23 nov. 1838 (Schlossar, p. 411-412).

animaux carnassiers représentent la famille des carnassiers de l'esprit, abominable, monstrueuse famille ¹ ! » Ces désagréables expériences contribuèrent à remplir Lenau de dégoût pour le gouvernement autrichien et à le retenir dans le camp de l'opposition auquel il appartenait naturellement par son rôle d'écrivain. Après un court voyage en cachette à Stuttgart, il écrit à Emilie : « Ici j'ai tout retrouvé comme à l'ordinaire, c'est-à-dire dans l'ornière vilaine et sale. S'il y a un changement, c'est un changement en pis. Les dispositions de notre censure deviennent de plus en plus cruelles, la dureté rogue de l'aristocratie de plus en plus insolente. Dieu veuille entendre nos plaintes ! ² »

Il n'est pas surprenant que dans cet état d'esprit la production poétique se soit à peu près arrêtée. Lenau se borne à compléter ses *Albigois*, et de temps à autre il compose une poésie lyrique ; mais l'épopée comme les petites pièces portent la trace de sa profonde mélancolie. Il lui semble en outre que « le fluide poétique » est perdu pour son époque. « Je sens nettement cette mauvaise atmosphère intellectuelle ; souvent quelque chose me dit que je n'ai rien à faire sur terre et je souhaite alors que Gervinus ait raison, quand il m'a prophétisé ma ruine et ma mort prochaine ³. » Déjà le jugement que le sévère critique avait porté sur les poètes modernes dans l'*Allgemeine Zeitung*, le conseil qu'il donnait à ses contemporains de laisser enfin reposer le champ fatigué de la poésie, avaient blessé Lenau. « Si les paroles de cet écrivain viennent du cœur de notre siècle, un poète aujourd'hui n'a plus rien à se souhaiter que de mourir bientôt ⁴. »

A ces maux du corps, à ces tortures de l'esprit, à ces doutes douloureux du génie s'ajoutaient des souffrances de l'âme, plus cuisantes peut-être. Dans cette période Lenau habite le

1. Lenau à Emilie, 23 nov. 1838 (Schlossar, p. 112-113).

2. Lenau à Emilie, 14 mars 1840 (Schlossar, p. 131).

3. Lenau à Emilie, 16 déc. 1840 (Schlossar, p. 144).

4. Lenau à Emilie, 25 nov. 1839 (Schlossar, p. 120).

plus souvent la maison des Lœwenthal ; pendant les mois d'été, la villégiature d'Ischl qu'il partageait avec Sophie le faisait vivre avec son amie dans une intimité plus grande encore. Aussi son amour est-il resté aussi fort et aussi douloureux que par le passé.

Il avait conservé encore ce caractère religieux qu'il avait eu au début. « Partout où je sens la forte main de Dieu, je sens aussi la chère main, et souvent je ne peux distinguer l'une de l'autre. ¹ » Faisant allusion à l'une de ses poésies les plus sceptiques : « Il n'y a rien, dit-il, mon braconnier a bien raison ; mais en renversant les termes : c'est ici qu'il n'y a rien, là-haut il en sera autrement ². » Cependant on s'aperçoit à certains signes que sa foi n'est plus maintenant aussi solide. Lenau avait jusqu'alors confondu sa passion avec sa religion ; à présent il commence à les distinguer, et il sent qu'en perdant l'une, il perdrait l'autre également. « Ma piété n'est peut-être qu'un enfant qui ne peut vivre sans cette mère. ³ » C'était, en effet, la religion qui l'avait consolé, qui l'avait fait se contenter de cet amour mystique, de cette union épurée et sereine des âmes. Mais ses idées recommencent à évoluer ; il retombe dans ce qu'il appelle son époque païenne, la période sceptique et sombre de Heidelberg. Il voudrait posséder la femme qu'il aime et la violence de sa passion perce sous sa résignation apparente.

Ces éclats, dont son journal ou ses vers n'étaient pas sans doute les seuls confidents, mécontentaient Sophie. Elle le faisait sentir à son ami, parfois même cruellement, ou bien elle répondait à ses emportements par de la froideur et des soupçons. Tout l'orgueil de Lenau, et il en avait beaucoup, se révoltait. « Aucun homme, lui écrit-il, n'est pour moi assez haut pour qu'il mérite que je sois faux envers lui. ⁴ » Ces

1. Lenau à Sophie, 24 sept. 1837 (Frankl. p. 88).

2. *Id.*, 8 mai 1838 (Frankl. p. 110).

3. *Id.*, 28 nov. 1837 (Frankl. p. 96).

4. *Id.*, 8 octobre 1837 (Frankl. p. 90).

injustices l'aigrijaient en aiguisant encore les tortures d'un amour malheureux. Il pense de nouveau au suicide ou à la mort par l'exil. « Je ne plaisantais pas en parlant de l'Amérique. J'y serais vraiment allé pour achever en solitaire dans la retraite de ma forêt le misérable reste de ma vie .¹» Parfois il essaie de trouver une consolation dans les études historiques dont son poème des *Albigéois* lui avait donné le goût. L'histoire lui a fait maintenant délaisser la philosophie, mais à demi seulement, car il ne s'intéresse guère qu'à la philosophie de l'histoire. Cependant cette résignation philosophique qu'il cherche est toujours empreinte d'amertume. Il est surtout frappé des erreurs, des mécomptes, des déperditions de forces que l'histoire offre dans tous les temps. Il voit dans son propre malheur l'image en raccourci des tristesses du monde. « L'histoire de l'humanité se répète en se concentrant dans l'histoire de l'homme. Je sens ce que j'ai perdu, dissipé, manqué, et c'est là mon mal .²» Sophie paraissait peu goûter cette haute façon de concevoir son amour. « Pour moi, lui réplique Lenau, cette manière me convient maintenant ; cela me fait du bien et je trouve quelque consolation à lire dans mon malheur particulier le trait de famille qui marque toutes les générations de la pauvre humanité. Mon malheur m'est ce que j'ai de plus cher, parce qu'il vient de toi, et j'aime à le considérer à la lumière transfigurante d'une destinée universelle .³»

Cependant cette consolation ne lui suffisait pas longtemps, et soit qu'il remarquât de la froideur dans Sophie, soit qu'elle-même se lassât de ses violences de passion ou de son désespoir éternel, des nuages reparaissent dans leur affection et il y avait des paroles amères aussitôt regrettées. « Je déteste vraiment le langage, lui écrit-il, et j'ai les mots en horreur, parce qu'avec leur lourdeur maladroite et leurs

1. Lenau à Sophie, 28 janvier 1838 (Frankl. p. 103).

2. *Id.*, sans date. (Frankl. p. 115).

3. Sans date. (Frankl. p. 116).

bégaïements ils nous ont déjà fait tant de mal. Tiens t'en à mon cœur. Il est ferme, pur, sans équivoque et tout à toi. Lorsqu'un homme d'honneur donne par mégarde une pièce fausse, aucun de ceux qui le connaissent ne l'en regardera comme un fourbe, et lorsque mon cœur dans une émotion violente lance une parole fausse, il n'en doit rien perdre à tes yeux. N'est-ce pas, chère Sophie? » Mais il sentait malgré tout que l'ancienne liaison ne subsistait plus avec la même pureté. « Notre amour a toujours été pour moi la place la plus sacrée de ma vie. Tout ce que j'ai de précieux et de cher au monde, je l'ai tout porté dans cette chapelle ignorée; mais si j'y aperçois une seule fenêtre sombre et éteinte, il me semble que je doive renverser tout l'édifice. Mon amour ne peut mourir, mais je ne pourrais voir le tien diminuer, je t'en abandonnerais les derniers restes... Si ton baiser n'est pas pour l'éternité, il ne m'est pas plus que le claquement d'un fouet. » Ces crises en se renouvelant devaient ouvrir à une passion nouvelle un secret chemin dans le cœur du poète.

Déjà pendant l'été de 1838 Lenau avait laissé deviner l'impression profonde qu'avait faite sur lui l'actrice Caroline Ungher¹. Il la revit l'été suivant, et dans une soirée à laquelle tous deux avaient été invités la musique et le chant ne manquèrent pas leur effet habituel sur cette âme impressionnable. « Il y a vraiment du sang tragique qui coule dans les veines de cette femme. Dans son chant elle déchaîna sur mon cœur un orage harmonieux de passion.... Quand elle eut fini, une colère me saisit contre la femme victorieuse et je m'enfonçai dans la fenêtre; mais elle me suivit, me tendit doucement sa main tremblante, me montrant comme elle

1. 23 oct. 1838 (Frankl. p. 127).

2. *Id.* 26 oct. 1838. (Frankl., p. 128).

3. Caroline Ungher (1800-1877), la filleule de Caroline Pichler, après de brillants succès de théâtre en Italie, en Allemagne et même en France, abandonne la scène (1840) pour épouser un Français, Sabatier, traducteur et critique (son dernier livre est une traduction du *Faust* de Goethe, « dans le mètre de l'original », Paris, 1893). — V. Karoline Bauer, *Nachgelassene Memoiren*. 3 vol. Berlin 1880.

avait frémi elle-même dans la tempête. Cela m'apaisa. Car je vis ce que j'aurais dû voir tout de suite, que c'était un plus fort que moi et qu'elle qui agitait son âme et la mienne et devant lequel nous restions tous les deux courbés, lorsqu'il se taisait. ¹ » Quelques jours après, notant ses émotions dans une représentation du nouvel opéra de Donizetti : « Caroline est une femme merveilleuse. Rien que sur le cercueil de ma mère j'ai sangloté aussi fort que le soir où j'ai entendu l'admirable artiste dans *Bélisaire*. Ce n'était pas la pièce en elle-même, le rôle en lui-même dont le caractère tragique m'avait ému. L'artiste s'élevait au-dessus de tous les détails, et j'entendais dans ses plaintes passionnées, dans ses cris de désespoir, crier toute la destinée tragique de la terre, le monde du bonheur s'écrouler et le cœur de l'humanité se déchirer. Une immense et indicible douleur me saisit ; j'en sens encore les vibrations mystérieuses dans le plus profond de mon être. ² »

Ces lettres enthousiastes, les détails qui suivent sur l'accueil que Caroline avait fait aux hommages du poète montraient assez à Sophie que son ami faisait bon marché de leur ancien amour. Elle le mit aussitôt en demeure de renoncer soit à Caroline, soit à elle-même. Quand on se rappelle que Lenau avait pendant quatre ans protesté auprès de Sophie de l'éternité de sa passion, on a le droit d'être surpris de ce qu'il lui demandait maintenant, une sorte de consentement muet à son mariage. Le raisonnement qu'il se faisait dans sa naïveté, Sophie ne peut m'appartenir, si elle m'aime vraiment, elle sera heureuse de mon bonheur, ce raisonnement se traduisait chez son amie par les mots d'oubli, d'ingratitude et de rupture définitive. Lenau avec son irrésolution n'osa pas passer outre. « Il faut trouver un moyen qui ne brise aucun cœur, lui écrit-il. Surtout ne m'abandonnez pas maintenant. » Sophie lui indique nettement cette solution : rompre pour

1. Lenau à Sophie, 25 juin 1839 (Schurz, II, 3-4).

2. *Id.*, 5 juillet 1839 (Schurz, II, 5).

toujours avec elle ou avec Caroline. « Une montagne de soucis et de tristesses pèse sur ma poitrine, répond Lenau. Le moyen que vous m'avez nommé me fait passer par la porte de ma mort. Je n'ai pas caché à Caroline que vous êtes ma suprême, ma décisive considération¹... » « Quand je m'éveille la nuit, et cela arrive souvent, mon âme cherche sa douleur, comme une mère son enfant... Il n'y a pas de mot pour mon état². » Il a hâte de revoir Sophie, il lui demande même de venir au-devant de lui, tant il est impatient de lui ouvrir son cœur, « pour s'arracher à un état qui à la longue le tuerait. » Lenau arriva à Ischl le 24 juillet. On prévoit ce qui se passa. Il renouvela ses serments d'éternel attachement à Sophie, il accepta la condition qu'elle y mettait et il ne fut plus question de mariage avec Caroline. Il ne resta de l'aventure qu'une franche amitié entre l'artiste et le poète.

Pendant l'hiver suivant (1839-40), Lenau avait repris son logement chez les Læwenthal et cette vie côte-à-côte acheva de le reconquérir. Il est revenu à ses idées religieuses, comme s'il accusait la philosophie de l'avoir arraché à son amie. « Les Albigeois, dont je m'imagine souvent qu'ils auraient pu me séparer peut-être pour toujours de toi, me sont devenus un véritable objet d'horreur et ce n'est qu'avec la plus grande peine que j'en fais des lectures.³ » Son seul souci maintenant est de regagner la confiance ébranlée de Sophie. Absent de Vienne, il redouble de tendresse dans ses lettres. Il attend de son amie une critique de *Faust*, de *Savonarole*, pour les refondre dans une nouvelle édition. Il lui demande la permission de lui dédier ses poésies. Sophie accueillait assez froidement toutes ces flatteries d'écrivain; elle se montrait plutôt froissée des nouvelles relations de Lenau à Stuttgart. Les ovations qu'il recevait surtout de la part des femmes et dont son ami lui donnait le détail, l'irritaient et elle plaisan-

1. Lenau à Sophie, 12 et 16 juill. 1839 (Schurz II, 8).

2. Lenau à Sophie, 17 juillet 1839 (Schurz, II, 8).

3. Lenau à Sophie, 26 février 1840 (Frankl, p. 134).

tait le poète sur son « magasin de paille », sur les douceurs du « petit encensoir ». L'aventure de Caroline Ungher était déjà vieille d'un an qu'elle ne semblait pas encore avoir entièrement pardonné. L'ancienne affection subsistait sans doute, mais il y avait trop souvent de sa part des allusions à un refroidissement, à une diminution d'énergie et de pureté dans la passion de son ami pour elle, qui ne pouvaient que le blesser et l'irriter profondément. A son tour il croyait voir dans ces subtilités un éloignement du cœur. « Je n'aime point à voir mourir ; si ton amour doit s'éteindre, qu'il meure seul, je veux avec le mien rester solitaire et isolé. ¹ »

J'avoue qu'il est difficile de faire accorder les reproches de Lenau avec les explosions de tendresse qui remplissent les lettres écrites de Stuttgart, quelques mois auparavant, pendant la maladie qui l'y retint (mai 1841). Son ivresse est si grande quand il se représente les joies, les voluptés du retour, qu'on se demande si la nature de ses relations avec Sophie n'avait pas changé. Il l'appelle maintenant « sa douce femme » (O meine süsse Frau!). « La pensée de ton amour m'agite de nouveau si ardente et si douloureusement délicieuse. Tu circules par toutes mes veines. Je suis inexprimablement amoureux de toi. Je m'enivre de souvenirs et d'espérances et je me dévore dans les tortures de la privation ... » « Tout mon bonheur, tout mon avenir tient dans ton beau corps et son âme ravissante... Ton image se présente à moi si vivante que je puis la saisir. Tu es très belle... » « Je rêve sans cesse du revoir. Ischl te fait trembler, pas moi ; c'est là qu'est mon paradis, et j'y trouverai la félicité, bien que le monde n'ait pas donné son approbation... » « Allons, misérable corps, remue-toi, secoue-toi, pour que nous partions, tu l'aimes aussi, la belle, l'aimée, ta bienfaitrice, qui t'a nourri, soigné et ravi, au point que tu te semblais être plus qu'un corps ². » En outre Lenau ne parle plus à propos de son

1. *Lass mich ziehen* (I, 367).

2. Lenau à Sophie, 12, 13, 15 mai 1841 (Frankl, p. 154, 155, 156, 158).

amour de religion; cette union éthérée de deux cœurs ne paraît plus lui suffire. Faut-il en conclure que la résistance de Sophie était subitement tombée? Certaines hardiesses de plume et des éclats de passion sembleraient le faire admettre; d'autre part, il y a çà et là des réticences, des regrets très nets qui prouvent le contraire et montrent encore que son amour était toujours sans espoir ¹.

La passion assez mal connue, mais à coup sûr malheureuse, qui avait surtout rempli cette période de la vie de Lenau occupe aussi la première place dans le recueil des *Poésies nouvelles* ² qu'il publia en 1838. Le volume contient sous le nom de *Notes d'amour* (*Liebesklänge*) la plupart des vers adressés par le poète à son amie ou du moins inspirés par elle. Sophie n'y est nommée nulle part; dans une seule poésie se trouve son nom, mais les deux vers ont été supprimés à l'impression ³.

Il ne faudrait pas croire que dans tous les morceaux où Lenau parle de son amour, c'est à Sophie qu'il ait pensé. Il y a au contraire un nombre assez considérable de pièces provoquées par son ancienne passion, celle qu'il avait ressentie pour Lotte Gmelin. Le départ en est parfois difficile à faire. Les éditeurs s'y sont souvent trompés et ont attribué à l'une ou à l'autre des vers qui ne pouvaient cependant avoir été inspirés indistinctement par la jeune fille ou par la femme mariée. Dans les poésies destinées à Lotte, le sentiment de Lenau est plus réservé, plus discret et moins profond que celui qu'il éprouve pour Sophie. Le poète se plaît assez à

1. La question restera obscure. Seule une édition plus complète et plus critique des lettres publiées par M. Frankl permettrait de la trancher. En tout cas les arguments donnés par l'éditeur en faveur d'une passion de pur sentiment ne tiennent pas. D'ailleurs l'opinion publique à Vienne était plutôt disposée à croire à un amour vraiment partagé entre Lenau et Sophie.

2. N. Lenau (N. Nimbsch von Strehlenau) *Neuere Gedichte*, Stuttgart, 1838).

3. *Heimathklang* (I, 287). J'ai recueilli ces deux vers dans l'édition annotée par Schurz :

Mir hat dies Lied ins tiefste Herz gesungen
Dein Wort der Liebe, himmlische Sophie!

rêver d'un bonheur imaginaire, d'une existence consacrée toute entière à l'aimée dont chaque désir serait satisfait. Ce sont des songeries d'adolescent amoureux. Ces poésies sont enfin d'une date trop ancienne pour avoir été inspirées par Sophie ; elles sont pleines d'allusions au voyage en Amérique, à la traversée sur l'Océan, dont les impressions étaient toutes fraîches. Composées la plupart en 1834, elles ne purent entrer dans la seconde édition des premières poésies et Lenau les réserva pour son nouveau recueil.

Les poésies à Sophie sont nées d'une situation et d'une passion bien différentes. Lenau est profondément épris de cette femme dont les qualités d'esprit et de cœur avaient fait sur son âme une autre impression que la beauté et la naïveté de jeune fille de Lotte. Lotte, il ne l'a jamais beaucoup connue ; elle le séduisit au premier jour par ses yeux clairs et son chant ému. Il a vécu au contraire dans l'intimité étroite de Sophie, il a découvert dans la jeune femme un esprit proche parent du sien, et il a conçu pour elle une passion qui fit à la fois la joie et le tourment de toute sa vie. Surtout son tourment : je crois qu'on trouverait difficilement une seule pièce où perce un contentement même léger. D'ailleurs dans cet amour sans espoir, Lenau avait encore d'autres sujets de plainte. Sophie l'accueillait parfois froidement, avec défiance. Le poète se sent blessé dans son orgueil et beaucoup de ses vers sont des avertissements graves et fiers à l'amie. « Oh n'ose point jouer avec moi ; pour un jeu je n'ai pas lié mon âme ; oh ne joue pas avec mon cœur, ne sais-tu pas encore combien il est meurtri ! (An*). » Plusieurs de ces poésies ont été composées après une brouille¹ ; elles sont le commentaire plus sévère et plus ému des lettres de reproches que Lenau adressait à Sophie. Quand il pense moins au cœur qu'aux qualités d'esprit de son amie, on est plus

1. Certaines (*Tod und Trennung, das dürre Blatt, Vorwurf*) portent avec la date de la composition cette note de Schurz : *während eines Zerwürfnisses mit Sophie.*

disposé à admirer Sophie. « De tous ceux, lui dit-il, qui aiment le poète, qui ont senti après moi ce que j'ai senti, qui en ont parlé, qui en ont écrit, nul comme toi ne m'a compris. Les plaintes du cœur ardentes et tendres qui ont jailli en strophes de son sein, ton âme profonde et réfléchie les a reçues plus fidèlement que mon chant » (*Zueignung*). Ces *notes d'amour* ont moins de délicatesse que les *Schilflieder* écrits pour Lotte, mais plus de profondeur ; on sent que l'âme de Lenau y est intéressée davantage. Il a plus souffert de ce renoncement qui n'était pas volontaire, il a été plus intimement blessé par celle qu'il aimait et ses poésies portent la marque de cette douleur. Si dans son œuvre en général le pessimisme s'est accentué, il faut l'attribuer en partie à ces souffrances nouvelles qu'il avait ignorées depuis son amour pour Bertha.

Dans la seconde édition du volume, qui parut deux ans plus tard (1840), la plupart des nouvelles poésies s'adressent également à Sophie. On a le droit d'être surpris de n'en rencontrer aucune inspirée par la passion de Caroline qui n'avait pas été moins vive pour n'avoir duré qu'un moment. Cependant il n'y a rien, ni souvenir, ni allusion, rien que peut-être un regret dans la pièce *Palliativ*. Les critiques mêmes ont pensé que le poète avait songé à Bertha, parce que dans ce sonnet il s'accuse d'une faute qu'il veut expier pour n'en être plus tourmenté. Mais dans cette passion d'ailleurs déjà bien loin de lui, ce n'était pas Lenau qui devait se reprocher l'infidélité. Faisait-il au contraire allusion à Caroline, il pouvait à bon droit s'accuser d'avoir oublié les promesses solennelles faites à Sophie et il pouvait aussi prendre la résolution d'effacer par un redoublement d'affection et de fidélité l'erreur d'un moment. Les vers adressés à son amie sont en effet plus que jamais pleins de protestations d'amour, de mots tendres et délicats. On y sent quelque chose de jeune, comme une reprise de cette affection troublée un instant par l'aventure de Caroline Ungher.

C'est au milieu de cruelles tortures du corps et de l'âme que Lenau a écrit les pièces qui composent le nouveau recueil. Aussi toutes ont-elles un trait commun de désespoir amer, de douleur poignante. Ce n'est rien d'inconnu dans sa poésie; cependant on y découvre maintenant une préférence marquée pour la solitude et comme une joie de la souffrance qui manque ailleurs. Les strophes du *Vieux garçon*, du *Buveur solitaire* respirent surtout cette volupté amère de l'isolement. Le plus souvent il écrit ses vers la nuit, pendant ces douloureuses insomnies dont il se plaignait. « Nuit sans sommeil; la pluie murmure, mon cœur veille et écoute tantôt s'enfuir les temps écoulés, tantôt marcher les temps à venir » (*Mein Herz*). Les stances émues composées en l'honneur de Mayrhofer qui s'était donné la mort se terminent par cet épilogue: « A minuit naquit ce chant; douze fois a sonné le bronze de la cloche et douze fois mon cœur a répondu par le chant des sombres strophes au sombre son des cloches » (*Einklang*).

Si Lenau sort de cet isolement farouche, s'il regarde la nature, il n'a des saisons que les ordinaires visions désenchantées, mais plus pénibles encore que d'habitude. « La branche du sapin reste toujours verte, tandis que le hêtre, las de vivre, jette aux vents glacés sa dernière feuille. Le hêtre s'accorde mieux avec la tristesse de mon âme, parce qu'il prend si à cœur l'horreur de l'hiver » (*Herbstlied*). Dans la *Course nocturne* (*die nächtliche Fahrt*), il a dépeint avec une véritable virtuosité la désolation de l'hiver; le poète pessimiste trouve plaisir à décrire le silence glacé des blanches solitudes, l'arrêt universel de la vie; ce morne engourdissement de la nature était le plus en harmonie avec son état d'âme. Lorsque Lenau dans sa sombre chambre de la Johannisgasse n'a pas devant lui cet oppressant paysage d'hiver, il s'ingénie à se créer un milieu lugubre. Au haut d'un meuble un vautour empaillé présente à son esprit des visions de carnage et de mort et, comme soucieux de la mise en

scène, il a rapproché de l'oiseau de proie un crâne humain. « O mon vautour mort, tu es toujours encore farouche et noble ; j'ai placé près de toi le crâne pâle. Je laisse ton bec se pencher vers lui, comme si tu avais mangé la chair de ses joues. Mon regard aime à s'allumer devant cette image¹. »

Le spectacle de la foule oublieuse avait été pour Lenau une des origines de son pessimisme. Aussi repousse-t-il les consolations et les soulagements du monde. Pour un être seulement il fait exception, pour la mère. Celle-ci n'est pas enveloppée dans l'aversion générale du poète pour la société. Seule une mère est peut-être capable d'adoucir nos douleurs. La petite poésie *Refuge* (*Zuflucht*) résume en quelques traits émus ce que les consolations maternelles ont d'apaisant. Dans ces vers que Lenau adressait au fils de Kerner, il pensait moins à la mère de son jeune ami qu'à la sienne propre. A elle encore il a consacré deux poésies qui, avec les *Adieux* de Faust, sont peut-être ce qu'il a laissé de plus délicat et de plus intime. Il a écrit l'une (*Der offene Schrank*) au lendemain d'un rêve. Sa mère est partie brusquement pour le dernier voyage. Il trouve sa chambre déserte, telle qu'on la laisse dans un départ précipité : l'armoire béante, un livre pieux ouvert à côté de comptes, des débris de gâteau du dernier déjeuner. « Je lus la prière à la page ouverte. C'était celle d'une mère demandant au ciel le bonheur pour ses enfants : mon cœur battit d'angoisse à coups redoublés. Je lus les lignes écrites de sa main, et je ne pus dévorer ma juste douleur, je lus les chiffres, et je déchirai le compte de mes joies dans mon cœur. Je ramassai les débris du repas, la moindre miette, le dernier morceau, et dût-il m'étouffer la gorge, je mangeai du gâteau et pleurai amèrement. » Je veux joindre à ces strophes quelques vers moins beaux d'une poésie encore inconnue et incomplète ; mais ce

1. *Auf meinen ausgebligten Geier* (l. 240).

fragment mérite d'être conservé et rappelé à côté des meilleures poésies que le souvenir de sa mère inspira à Lenau.

Neulich hatt'ich einen Traum,
Liebe Mutter, einen guten,
Ob wir unter einem Baum
Wandrunismüde beide ruhten.

In den Schoss zu süsser Ruh'
Legt'ich dir mein Haupt das schwüle
Und du säuseltest mir zu
Eine heimlich süsse Kühle.

Ahnung fasste mir das Herz
Dass es würde besser werden
Und ich fühlte himmelwärts
Mich gehoben von der Erden.

Setzen wieder will mein Haupt
An die treue Brust.
. ¹

Ces vers suffiraient à prouver que le désespoir du poète n'avait rien de commun avec une mélancolie factice. Il y a quelque chose de touchant à l'entendre garder après dix ans à sa mère un souvenir aussi ému et lui témoigner pour ainsi dire une affection d'enfant.

Ce que le fils demande à sa mère, c'est de l'aider à mourir. La pensée du suicide qui avait souvent hanté Lenau reparait dans ces poésies qui sont de nouveau l'écho d'une époque troublée. Aimant sans espoir, fatigué des hommes et tourmenté par un corps malade, il lui tardait « de jeter son fagot dans la neige pour s'en aller dormir ». Les vers qu'il a composés dans l'hiver de 1837-38 sont remplis de ces dégoûts de la vie. Il se plaint des insomnies qui lui rendaient, quoi qu'il en dît, sa solitude doublement amère et des rêves

1. Le fragment s'est retrouvé dans les manuscrits de Lenau que M. Schurz m'a communiqués.

pénibles qui agitaient son sommeil, lorsqu'il pouvait enfin le trouver. Lenau a toujours eu comme une secrète angoisse de l'impuissance où le sommeil jette notre être. Il écrit dans son carnet cette réflexion qui semble un projet poétique : « Qui sait où les tempêtes de l'imagination le poussent (le sommeil). La barque du sommeil quitte légère le rivage de la vie et nous porte peut-être sur des bords détestés — le sentiment qui précède le sommeil analogue à l'impression d'un départ — le rêve nous rapproche d'ennemis auxquels nous évitons volontiers de penser, pour ne pas enfoncer l'épine plus avant dans le cœur¹. » A cette époque des cauchemars effrayants avaient accru encore cette appréhension naturelle. Il se croit déjà sous la puissance effective de démons malfaisants qui s'emparent du corps, quand l'âme ne veille plus, le secouent et l'ébranlent jusqu'au réveil. Un mal caché dont nous sentons la nuit dans une vision douloureuse la première atteinte confuse a pu faire croire le vulgaire à l'avertissement prophétique du rêve. N'y a-t-il pas aussi dans l'écho poétique des songes cruels de Lenau un secret pressentiment des troubles qui allaient bouleverser sa pauvre machine, lorsque l'esprit, qui en était comme le gardien, l'aurait abandonnée aux puissances méchantes de la folie ? Si l'on rapproche de ces poésies² les passages que j'ai cités de ses lettres, où il parle de son humeur sombre, de sa mauvaise santé, de son découragement éternel, on ne verra pas dans ses vers un simple jeu, une pose peut-être, mais, au contraire, un reflet très fidèle de ce qui se passait dans cette âme malade et ce corps délabré.

Aussi maudit-il la vie ou ne trouve-t-il de consolation que dans les années inconscientes de l'enfance. Il était fait pour sentir les affections simples, instinctives, celle de l'enfant pour sa mère, comme celle aussi que l'enfant inspire lui-

1. Notes manuscrites de Lenau (inédit). Cf. la poésie *Schlaflose Nacht*, de 1838 (I, 296).

2. V. *Traumgewalten*, 1838 (I, 284). Cf. Kerner, *Magicon*, vol. 4.

même. C'est un des rares poètes de son temps qui ait parlé d'eux, qui les ait aimés, même autrement qu'en vers. Il en avait eu beaucoup autour de lui, à Vienne, auprès de sa sœur et de son amie ¹, en Souabe, chez tous ses hôtes. Ces âmes neuves et ignorantes l'attiraient; il enviait leur insouciance et ne pouvait s'empêcher de faire cent fois le rêve absurde mais séduisant, du moins pour un poète, d'un homme fait qui aurait l'âme d'un enfant. Aussi quand il parle d'eux, un sentiment mélancolique se mêle-t-il à l'affection véritable qu'ils lui inspirent. C'est lui-même, c'est sa propre enfance qu'il revoit en eux, c'est-à-dire, un bonheur qui l'a fui comme tous les autres. Lenau n'avait pas apporté jusqu'alors tant de délicatesse à analyser ses impressions; il y avait dans les poésies précédentes autant de force, mais certainement moins de grâce et de fraîcheur. Peut-être faut-il attribuer ces qualités à l'influence des femmes au contact desquelles il vivait davantage, en particulier à l'influence de Sophie.

A côté des poésies qui éclairent le moi intime de Lenau ou sa passion pour son amie il en est de non moins intéressantes qui contiennent ses idées sur la philosophie ou la religion. Il continue à discuter toujours aussi vainement le problème métaphysique, allant d'une solution à l'autre, tantôt inclinant vers le panthéisme, tantôt se jetant à corps perdu dans le christianisme. Son esprit est pareil à celui de son héros, de Faust, il monologue éternellement, s'enfonçant toujours dans une incertitude douloureuse, prenant parfois un élan vigoureux pour arriver à une croyance ferme, pour toucher un fond qui ne manque pas sous ses pieds, puis retombant de nouveau dans ses hésitations et ses doutes. De ces efforts il sort brisé, malade, sombre, et c'est encore le pessimisme qui est le dernier mot de sa philosophie.

Si les pièces du recueil les plus anciennes par la date montrent comme une tentative de s'attacher au pan-

1. *V. der Wanderer*, 6 sept. 1850 (*Lenau in Baden*).

théisme ¹, les suivantes, les plus nombreuses, sont d'une note nettement spiritualiste ². Lenau était alors tout entier à son *Savonarole*, il avait subi l'influence de Martensen, puis de Baader; il traversait enfin une phase de religiosité plus intense qu'elle ne l'avait jamais été dans sa vie. Aussi n'est-ce pas seulement la doctrine spiritualiste qu'il défend, mais même le dogme des religions révélées avec tous leurs symboles qu'il accepte. Dans les poésies le *Juif-Errant*, *Héloïse*, le *Crucifix*, *Femme et enfant*, le *bon Compagnon*, la *Grue*, d'autres encore, on a la preuve qu'en ce moment Lenau ne cherche de consolation que dans la religion; celui qui s'en détache est un banni et un malheureux. Toutefois le spiritualisme ni même le christianisme ne lui ont pas enseigné la confiance ou seulement la résignation.

Cependant, si par ses conclusions le christianisme n'avait pu entièrement le satisfaire, il l'avait séduit par sa morale. Il y avait même trouvé le fondement d'une esthétique nouvelle et sa conversion littéraire fut plus durable que sa conversion religieuse, comme le prouve une poésie d'assez longue haleine, *Anna*, composée à Ischl, dans l'été de 1838 ³.

Le sujet de cette ballade est emprunté à une légende du Nord que le poète avait autrefois entendu conter à Vienne par le Suédois Hagberg. Anna est un Narcisse féminin, il va sans dire, mille fois plus éprise d'elle-même que l'autre. Mais elle sait que devenue mère ses charmes disparaîtront sans retour. « La beauté de la mère, dit le poète amèrement, est pour les enfants la plus délicieuse pâture. » Anna écoute les conseils d'une sorcière qui par un artifice diabolique tue avant qu'ils soient nés les sept enfants qu'elle aurait de son mariage. Puis elle devient la femme d'un brillant chevalier, Erich. Sept années se passent. Un soir tous deux reviennent

1. *Der Urwald* (I, 237); *Verschiedene Deutung* (I, 240), *Niagara* (I, 241).

2. V. la critique des *Neuere Gedichte* dans les *Blätter f. lit. Unterhaltung* 16 mai 1839. Cf. *Morgenblatt*. 1839 (N° 42. *Lit. Blatt*).

3. Cf. Bolte. *Lenaus Gedicht Anna* (*Euphorion*, IV. 2).

d'un baptême et traversent à cheval la lande éclairée par la lune. Le chevalier est effrayé de voir que sa femme, comme le héros de Chamisso, n'a point d'ombre. Il reçoit l'aveu de son crime, la chasse du château et jure de ne pas la rappeler avant que les planches du parquet n'aient porté des roses. Pendant sept ans Anna erre misérable et abandonnée de tous. Enfin elle rencontre un pauvre ermite qui la mène dans une chapelle où elle doit recevoir son pardon. Elle entre et aperçoit sept cierges brûlant mystérieusement dans l'ombre; ce sont les âmes de ses sept enfants tués avant de naître. Cet ermite, qui est la mort, serre dans ses bras la pécheresse repentante et au même moment, dans son château, Erich est réveillé par un bruit sourd; il se lève; le plancher est fleuri de roses et l'image de la morte glisse devant ses yeux.

Telle est la légende qui contient assez de merveilleux pour satisfaire les plus exigeants. Quelque ami que fût Lenau du surnaturel et des histoires sombres, il faut croire qu'il ne fut pas seulement séduit par le mystérieux de la ballade suédoise. Il a été plus vivement sollicité par le sens intime de ce conte, le symbole qu'il cache et qui était si bien en harmonie avec la direction qu'avaient prise ses idées. La beauté n'est rien, non pas tant parce qu'elle passe rapidement, mais surtout parce qu'elle est égoïste, se suffisant à elle-même; l'amour au contraire, qui se donne sans compter, qui est tout de sacrifice et de dévouement, lui est bien supérieur. C'est la morale du christianisme en face de la morale païenne; c'étaient aussi les principes que les romantiques voulaient opposer à ceux des classiques, surtout à ceux du grand païen Goethe. Cette forme divine qui nous enchante est vaine et c'est un crime de lui vouer un culte; cette femme qui n'est que belle est creuse, vide au dedans, c'est un fantôme qui ne projette point d'ombre, n'ayant pas la consistance des choses solides. Ce qui vaut seulement, c'est le cœur, l'être intime de l'individu et il vaut surtout parce qu'il s'anéantit lui-même pour ne songer qu'aux autres; la mère faisant à ses enfants le sa-

crifice de sa beauté, voilà qui marque la victoire du sentiment sur la forme. Dans *Savonarole*, Lenau avait montré l'art grec reculant devant l'art chrétien, l'art qui ne vit que pour la forme devant l'art qui ne veut faire prévaloir que le sentiment. Ses critiques s'adressaient par-dessus les païens de la Renaissance aux païens du xix^e siècle, à Goethe et à son école, puis à tout le groupe de la Jeune Allemagne, qui chantait de nouveau l'hymne de la beauté. Cette ballade était comme une réponse aux dithyrambes enthousiastes que Gutzkow célébrait en l'honneur de la Vénus terrestre, dans *Maha-Guru* et dans *Wally*. En même temps qu'elle éclaire les théories de Lenau sur l'art et la poésie, elle nous explique mieux ses propres sentiments. Son amour pour Sophie, alors tout fait de renoncement, était nourri des mêmes idées. Il aimait en elle, non pas la beauté corporelle qui ne pouvait lui appartenir, mais la beauté divine et immortelle dont celle-ci n'était que l'image.

Avec les poésies philosophiques, les poésies politiques ont trouvé aussi une petite place dans le recueil. Les plus importantes s'adressent comme autrefois aux Polonais. Les intrigues de la Russie, qui saisissait chaque occasion d'ôter aux vaincus toute espérance d'un retour de fortune, ont inspiré à Lenau une de ses plus belles pièces, une de celles qu'il a le plus soignées et dont il était le plus fier (*die nächtliche Fahrt*.) Jamais il n'avait peint de couleurs aussi énergiques le triste sort de la Pologne. A son admiration pour les insurgés de 1831, maintenant des bannis, il joint un enthousiasme qu'on ne lui connaissait pas encore pour les héros de 1809. C'est sans doute la fréquentation du vieux Schleifer qui l'avait ainsi passionné pour cette époque héroïque. Lenau regrette cet esprit à jamais disparu ; mais il a confiance dans l'avenir, dans le triomphe prochain de la liberté : les souffrances actuelles lui sont un garant de jours meilleurs ¹.

1. *Vision* (I, 233) ; *An den Frühling 1838* (I. 305).

La seconde édition accentue cette note de libéralisme. Le poète célèbre dans *Gutenberg* dont on fêtait alors le quatrième centenaire un des grands libérateurs de la pensée humaine. Ailleurs même il devient presque révolutionnaire. Le morceau *la Nuit de 1839-1840* était trop audacieux pour être imprimé ; il ne parut que dans les Œuvres posthumes : je le joins à cette période, parce qu'il s'y rattache. Lenau y prêche l'activité, l'intervention énergique de l'homme dans la marche des choses. Si singulier qu'il soit d'entendre ce rêveur et ce solitaire parler de gouverner le monde, d'imprimer aux événements une direction, il y a déjà dans ces vers comme un prélude des chants des *Albigéois* qu'il allait entonner en l'honneur de cette liberté politique à l'avènement de laquelle il croyait de plus en plus. Ce ne sont que des traces éparses dans le nouveau recueil, mais il importait de les relever parce qu'elles expliquent l'évolution de ses idées. La philosophie et la religion auront pour lui maintenant moins d'intérêt que l'histoire et les luttes de l'humanité.

XII

ORIENTATION NOUVELLE DE LA POÉSIE A VIENNE

(1830-1840)

Si *Faust* est de tous les poèmes de Lenau le plus essentiellement autrichien, né qu'il était de l'inquiétude d'esprit commune à toute la jeune génération viennoise, s'il en représente les tendances philosophiques et les préférences poétiques ; si l'on peut dire de *Savonarole* qu'il appartient presque tout entier à la Souabe et qu'il illustre la restauration du sentiment religieux dans l'Allemagne du Sud : le nouveau poème des *Albigéois* est tout pénétré des aspirations politiques de l'Autriche à la veille de la Révolution de mars.

Depuis que Lenau avait quitté Vienne, en 1831, jusqu'à la publication de son épopée chrétienne, en 1837, l'esprit public et la littérature avaient subi dans sa patrie une évolution avec laquelle sa dernière œuvre offre un piquant contraste. Tandis que Grün se présente à ses compatriotes comme un Börne moins âpre et plus brillant, l'auteur de *Savonarole* ambitionne le rôle de héraut poétique du néo-christianisme. Cependant avec son ami et avec tous les écrivains autrichiens dont il semble maintenant si loin par les idées, Lenau se rencontrait dans un effort commun : tirer la littérature nationale de l'ornière où elle se traînait. Mais il ne devait pas tarder à comprendre que s'il avait les yeux fixés sur le même

but, il y marchait par une route glissante et il se rallia bientôt à ceux qui, pour la plupart ses amis, poursuivaient dans une voie plus franche la libération de la pensée et de l'art.

Leurs efforts toutefois ne venaient pas facilement à bout du tempérament national. Les divertissements tenaient toujours à Vienne la première place : le Prater était comme autrefois le témoin des brillantes folies de la noblesse autrichienne, hongroise ou bohémienne ; les Viennois s'enivraient encore des valse de Lanner et de Strauss ; l'art restait vulgaire ; le théâtre des faubourgs, avec son trio comique de Nestroy, Schuster et Scholz, continuait d'amuser la foule insouciant¹. Saphir et Wiest avaient mis les conférences humoristiques à la mode. Le roman et la nouvelle végétaient dans les colonnes des journaux et se perdaient dans des sujets insipides et froids. La presse était aussi nulle que par le passé, elle affectait même de se livrer au gouvernement dont elle servait les intérêts en flattant le goût du public pour une nourriture légère et frivole et en le tenant éloigné des préoccupations politiques. Le Viennois avait fait sa feuille favorite de la *Theaterzeitung* de Bäuerle, qui depuis trente ans avait su avec beaucoup d'art deviner et caresser ses préférences. L'habile rédacteur avait accueilli Saphir², revenu à Vienne, et en l'opposant à Wiest³, le critique spirituel du *Wanderer*, il amusait le public par une guerre de calembours et de traits piquants. Saphir d'ailleurs eut bientôt son propre journal : il fonda en 1837 l'*Humorist*. Il avait porté dans la critique un esprit vif et mordant qui par un jugement méchant et superficiel cherchait à étouffer les efforts d'un goût plus sévère. Lenau pouvait donc avec raison écrire au retour d'Amérique : « mes Viennois sont toujours les mêmes ; Panem et circenses ! » Cependant à travers cette belle hu-

1. V. Seidl, *Gesammte Schriften*. 6 vol. Wien. 1881 (vol. 1. Julius von der Traun. *Einleitung*. — Feuchtersleben, *die Wiener Kunstausstellung i. J. 1836* (Werke, vol. 5). — Laube, *Reisenovellen* (Werke, vol. 8 et 9).

2. V. Schaden, *Gelehrtes München*. München 1834.

3. V. Wurzbach, *Lexicon*. vol. 56.

meur et la vulgarité du public, derrière la platitude de ses bouffons préférés, il eût deviné, s'il eût été moins prévenu, un commencement de transformation lente.

Caroline Pichler se plaignait que depuis la Révolution de 1830 le vertige de la politique eût gagné tous les Viennois¹. Elle exagérait; mais si le grand public assista sans trop d'intérêt à la Révolution de juillet, on peut dire que pendant dix mois il eut la tête tournée par l'insurrection de Pologne². Pour la première fois l'autorité dut compter avec l'opinion et s'incliner devant elle. Le soulèvement de la Pologne popularisa en l'idéalisant le principe révolutionnaire. La sympathie pour les vaincus, qui avait surtout nourri le libéralisme de Lenau, fortifia aussi celui de ses contemporains. Les étrangers commencent à revenir du dédain avec lequel ils avaient jusqu'alors traité l'Autriche³.

La mort de l'empereur Franz (1835) amena du moins pour un moment un certain relâchement dans la sévérité du *Système*. Aux portes mêmes de l'Autriche, dans cette Hongrie dont Metternich parlait si dédaigneusement, le mouvement constitutionnel avait gagné tant de terrain que le cabinet de Vienne en était réduit à défendre l'ancienne charte magyare contre les principes égalitaires des Szechényi et des Kossuth. A Vienne les esprits se préoccupaient vivement de toutes ces conquêtes et s'intéressaient chaque jour davantage aux questions politiques. L'opposition augmentait sans cesse; elle se recrutait surtout parmi l'aristocratie et les classes cultivées. On était presque déconsidéré en prenant parti pour le gouvernement. Quelques fautes lourdes, comme l'expulsion dans le Tyrol de certaines populations suspectes de propagande luthérienne (*Zitterthaler Inklinanten*⁴), la tolérance en

1. V. C. Pichler. *Denkwürdigkeiten*.

2. V. Springer. *Geschichte Oesterreichs*.

3. Menzel. *Reise nach Oesterreich*. Stuttgart, 1832. — W. Alexis, *Wiener Bilder*, Leipzig, 1833. — Gross-Hoffinger. *Oesterreich im Jahre 1835*. Stuttgart u. Leipzig, 1836. — Laube, *Erinnerungen, 1810-1840*, Wien, 1875.

4. V. Springer.

faveur des Jésuites qui de nouveau faisaient tache d'huile dans l'empire, les tracasseries impuissantes dont la censure poursuivait les auteurs les plus en vue, achevèrent de rendre l'esprit public plus hardi.

Jusque dans le théâtre se montre la trace de cette évolution. Nestroy, le railleur de la bonhomie viennoise qu'avait idéalisée Raimund, apparaît à la scène comme une caricature d'Aristophane. Il va chercher sans crainte les causes des travers et des ridicules de son temps dans la gêne morale où le gouvernement tenait alors la nation. Là où la parole trop hardie eût été arrêtée par la censure, il supplée par un geste, un mot à double sens, mais dont la véritable portée était rendue évidente par les applaudissements qui l'accueillaient. Le *Carltheater* était très fréquenté de toutes les classes de la société. La jeunesse viennoise, surtout dans la noblesse, se nourrissait des mots piquants de Nestroy et s'appropriait à sa façon à servir le libéralisme ¹.

Des symptômes analogues surgissaient parmi les nouveaux talents de la jeune génération ², où Lenau comptait beaucoup d'amis, souvent des compagnons d'étude. Ils tâchent de se dégager lentement du *Weltschmerz* qui les avait tous rongés. Beaucoup émigrent en Allemagne : Kuranda, Braunthal, Duller, Dräxler-Manfred, etc. Quelques-uns cherchent dans un changement de confession à sortir d'un scepticisme pénible et embrassent le protestantisme, comme aux jours d'un fervent romantisme, des protestants s'étaient faits catholiques. Certains voulaient trouver, ainsi que venait de le faire Lenau, un asile dans la religion : Ebert chantait dans son idylle du *Cloître* les bienfaits et les douceurs de la vie monastique. D'autres enfin se réfugiaient dans l'Orient ou dans les bucoliques de la poésie dialectale. Tous montrent une égale préoccupation d'échapper au présent.

1. V. Bauernfeld. *Aus Alt-u. Neu-Wien*. — Cf. Wurzbach, *Lexicon* vol. 20.

2. V. *Album österreichischer Dichter (Neue Folge)*. Wien, 1858.

Dans les influences étrangères que subissait maintenant l'école autrichienne se marque le même affranchissement des esprits. La littérature allemande, le Nord surtout, rencontrait à Vienne plus de faveur. La Jeune Allemagne y avait fait quelques silencieuses recrues; Uffo Horn quitte l'Autriche pour s'associer à Gutzkow, qui en 1835 avait été avec Laube l'hôte du *Stern*¹. Heine était aussi plus apprécié des Viennois, du moins comme publiciste, sinon comme poète; Halm cependant le rappelle d'assez près par la forme, l'allure générale, surtout par une certaine affectation du ton léger et narquois. Börne, Laube, Gutzkow étaient lus en cachette, secrètement admirés et timidement imités. Grillparzer ne pensait pas beaucoup de bien de la jeune école, « mais mieux vaut, disait-il, das neue Schlechte als das schlechte Alte »; la période romantique, « religieuse, nuageuse et moyen-âgeuse » avait à son sens assez duré². Le Dieu de la Jeune Allemagne, Spinoza; commençait aussi à devenir pour les écrivains de Vienne une lecture à la mode, et Gross-Hoffinger constate en 1835 ce nouvel engouement³. Enfin le roman avec ses tendances jusqu'alors inconnues sollicitait l'intérêt de la jeune génération. L'école romantique française et l'école juive en Allemagne l'avaient rendu populaire sous sa nouvelle forme. La jeune critique affirmait que le roman philosophique doit prendre la place de l'ancienne poésie épique et elle admirait dans *Wilhelm Meister* le modèle de l'épopée moderne. A côté du roman philosophique, le roman social qui devait en sortir naturellement, tente déjà les jeunes écrivains, les plus hardis, ceux qui s'étaient mis à l'abri de la censure en émigrant à Leipzig ou à Berlin.

Tous ces ferments agissaient sourdement. Mais le lent travail d'émancipation qui se produisait dans les esprits se trahit

1. Laube. *Erinnerungen*. — Bauernfeld. *Poetisches Tagebuch* (Schriften, vol. 11).

2. Grillparzer. *Ästhetische Studien* (Werke, vol. 12).

3. Gross-Hoffinger. *Österreich im Jahre 1835*.

parfois aussi par de brusques éclats. Une de ces révélations bruyantes et inattendues fut le nouveau livre que Grün avait confié sans le signer au plus audacieux des éditeurs, à Campe de Hambourg. Dans les *Promenades d'un poète viennois*¹ l'auteur du *Dernier Chevalier* ne voulait garder aucun ménagement. Cette satire moqueuse ou indignée d'un gouvernement qui avait peur de la liberté, ces attaques ardentes contre les prêtres et l'obscurantisme, cette glorification du passé héroïque ou tolérant de l'Autriche trouvèrent un multiple écho dans la jeune génération de 1830. Dans *Faust* et jusque dans *Savonarole*, Lenau n'avait pas ménagé les allusions mordantes, surtout contre Metternich, mais elles étaient plus voilées, comme noyées dans la question philosophique ou religieuse et elles passèrent plus inaperçues. Le petit livre de Grün eut au contraire un succès inouï; souvent réimprimé, la contrefaçon, qui avait toujours fleuri à Vienne, aida à le répandre encore. Malgré la censure, les libraires viennois en vendirent mille exemplaires. Il trouva des imitateurs: il parut à Hambourg les *Promenades d'un second poète viennois*. Dans des strophes énergiques Grillparzer engageait son jeune ami à continuer ouvertement la lutte en faveur du libéralisme². Börne, bien que Grün fût très loin de ses opinions politiques, salua l'apparition de ces vers courageux. La poésie politique à Vienne était fondée et Grün devint le chef de l'opposition littéraire. C'est lui qui maintenant incarne la tendance des esprits sérieux qui veulent à tout prix sortir de la tutelle où les tenait le *Système*. Le comte Auersperg avait des titres qui lui permettaient de jouer plus facilement ce rôle de chef de parti: sa fortune et son nom assuraient à ses audaces une

1. Grün. *Spaziergänge eines Wiener Poeten*, Hamburg, Hofmann und Campe, 1831.

2. Nicht mehr grün sind deine Früchte,
Reif und hoch, zu hoch dem Zwerg,
Du Erstanden im Gedichte,
Anastas und Auersperg.

(Grillparzer. Gedichte, 1. Bd. *Einem Grafen und Dichter*).

demi-impunité¹. Un plus petit, qui eût été moins hardi, eût fini à Munkacz ou au Spielberg.

En 1835 Grün affirmait plus nettement encore la rupture avec les anciennes traditions. De tout ce passé dont on veut étouffer le présent, il ne reste plus qu'un monceau de ruines : *Schutt*². Qu'on les balaye pour que la vie prenne leur place. Les prisons d'Etat et les couvents, c'est-à-dire, le despotisme politique et religieux, sont abattus et les plantes poussent fières et joyeuses sur leurs décombres. En face du Vieux-Monde usé et délabré se dresse l'Amérique, libre et verdoyante. Quand, d'après la légende, le Christ reviendra pour la cinquième fois sur le mont des Oliviers, il ne verra plus sa ville sainte et le monde entier que comme une terre de félicité pure et paisible³. L'âge d'or est revenu. D'innocents peuples de laboureurs trouvent un jour dans le sol une épée et une croix, objets inconnus pour eux. De l'épée ils font un soc, de la croix une sorte de talisman mystérieux, mais que les roses envahissent bientôt jusqu'à la cacher aux yeux. Mettant au terme de l'humanité cette idylle qu'on avait jusqu'alors placée à l'origine, Grün affirmait sa foi absolue dans le progrès qui amènera les hommes à la paix universelle, à la fraternité et au bonheur, sans qu'il soit besoin d'une religion positive. Ces idées que l'auteur développe encore dans ses *Poésies* (1836), quelle qu'ait été leur valeur, furent accueillies avec enthousiasme. Le petit volume fut souvent édité et vanté par la critique.

Pendant que Grün cherchait à échauffer par ces rêves l'amour de ses contemporains pour la liberté, son ami

1. Bauernfeld écrit dans son *Poetisches Tagebuch* (Vol. 2 des *Gesammte Schriften*), associant Grün à Lenau :

Uns sitzen sie beständig auf dem Nacken;

Ein Ungar und ein Graf sind nicht so leicht zu packen.

2. Grün, *Schutt*, Leipzig, 1836. — 6. A. 1844. — 13. A. 1877. Cf. Bauernfeld, *Die poetischen Dioskuren Oesterreichs* (W. N. fr. Presse, 1867, n° 1069).

3. *Schutt* se divise en quatre groupes de poésies : *der Thurm am Strande*, *Eine Fensterscheibe*, *Cincinnatus*, *Fünf Ostern*.

Feuchtersleben ¹, le philosophe du groupe dont Grün est le polémiste, travaillait à les guérir du mal qui gênait le plus l'affranchissement des esprits. Déjà, dans ses *Poésies* (1836), au fond surtout didactique, à la forme presque gnomique, il s'était révélé comme une nature vigoureuse, élevée, préoccupée des plus graves questions. Il voulait enseigner à la jeune génération à bien vivre, à atteindre la suprême sagesse des anciens ou cet équilibre harmonieux des facultés que dans les temps modernes Goëthe avait su réaliser et que Feuchtersleben, son disciple, propose en exemple à ses contemporains. Un petit livre en prose, où il prêche la même doctrine, eut plus de succès que ses *Poésies*. Dans la *Diätetik der Seele* ² (1838), — l'art de conduire la vie, — il insistait sur l'importance de la volonté, répétant partout avec l'école stoïcienne : *der Geist will, der Körper muss*. C'est la volonté qui nous aidera à réagir contre la prédominance exclusive de la sensibilité. Sortons de nous-mêmes et nous ne serons plus torturés par les exigences de ce petit moi qui mènent à l'hypocondrie, une des formes de l'égoïsme. La mélancolie est faite de paresse d'esprit et de vanité. « Un jeune homme sans expérience et sans études se lance par désœuvrement, par engouement de la mode, dans la carrière littéraire. Mais il sent vite et avec amertume ce que son rôle a de vide et d'artificiel, et le voilà nous inondant de la phraséologie mélancolique qui a noyé le monde depuis bien longtemps ; Camoëns et Byron sont devenus ses compagnons d'infortune. Puis, quand la vie le prend véritablement, il est désarmé, sans force, sans résistance ; sa misère, d'imaginaire qu'elle était, est devenue maintenant réelle. » Tel est le sort des poètes sans talent, mais celui des véritables n'est pas plus heureux. Ils s'enfoncent, dit Feuchtersleben, qui devait penser à Grillparzer, à Lenau, à d'autres encore, dans leurs

1. V. Grillparzer-Jahrbuch, 1893 (Necker. Feuchtersleben, der Freund Grillparzers).

2. Feuchtersleben. *Zur Diätetik der Seele*. — Wien 1838. 5. A. 1848.

songeries mélancoliques qui ne sont point la poésie et « ils s'inoculent lentement ce poison dont les autres croient être morts ». Le public les admire et va vers eux, mais laissons-les dans leur solitude et à leurs gémissements ; attachons-nous à la vie et cherchons à nous donner du courage au lieu de désespérer. Ce petit livre, produit de longues réflexions, enrichi d'un abondant trésor d'observations, rencontra dans le public un accueil très favorable. Il sut gré à son médecin de lui avoir fait sentir où était le mal et montré le remède qui pouvait le guérir.

Comme son ami Feuchtersleben, Enk¹ exerçait, mais avec moins de force, la même influence salutaire sur ses contemporains. Malade lui-même, en proie à un violent scepticisme, épuisé par la lutte où l'avait jeté sa situation de prêtre en désaccord avec ses principes, d'ailleurs esprit plus timide aussi, il ne trouvait pas en lui l'énergie nécessaire pour s'imposer à la société. Mais sur le petit groupe d'amis qu'il fréquentait, son influence était d'autant plus considérable². Il est sans ménagements pour les esprits frivoles, comme Deinhardstein et Zedlitz ; il refuse à Lenau l'énergie et la force de concentration qui font le vrai poète, le jugeant un peu comme avait fait Grillparzer³. Pour sauver les jeunes talents de la mélancolie fade dont souffrait la littérature, il leur signale des voies nouvelles où plus d'objectivité était nécessaire ; il poussait Vogl vers la poésie espagnole, comme Feuchtersleben engageait Levitschnigg à se tourner vers l'Orient. L'influence d'Enk s'exerça surtout sur l'un des meilleurs de la nouvelle génération, sur son jeune disciple Halm. Elle fut si grande qu'on a pu quelque temps attribuer au maître l'œuvre de l'élève. Enk ne fut cependant qu'un conseiller, un stimulant et un critique. Mais il mit dans ce rôle tant d'ardeur et

1. V. Gross-Hoffinger. *Österreich im Jahre 1835*.

2. V. Schachinger. *Briefwechsel zwischen Enk von der Burg und Münch-Bellinghausen (F. Halm)*. Wien, 1890.

3. Grillparzer. *Werke*, vol. 14 p. 139 ; cf. *Gedichte*, vol. 1, p. 211 et vol. 2, p. 191.

de sincérité que l'Autriche lui doit presque son second dramaturge. Enk réclame surtout du poète dramatique une grande objectivité, et il met son disciple en garde contre les dangers de l'analyse excessive. Il lui recommande de vivre parmi les hommes, sans vivre avec eux. « Le poète, dit-il, et surtout le poète contemporain, doit connaître et comprendre son époque. »

Halm¹ était une nature trop molle et trop timide pour réaliser cet idéal. Du moins les conseils d'Enk l'empêchèrent-ils d'éparpiller et de gâter son talent naissant dans les journaux, comme le faisait trop la génération contemporaine. Il le concentra dans des œuvres qui, si elles manquent de force, relèvent cependant d'un art sérieux, celui dans lequel Grün, Lenau, Grillparzer voulaient voir s'engager leur pays. *Griselidis* eut un succès aussi retentissant que jadis l'*Ahnfrau*. Halm prétendait que le fond de sa pièce est la lutte éternellement indécise de l'aristocratie et de la démocratie². On pourrait dire aussi que *Griselidis* est une revendication des droits de la femme, un plaidoyer à la façon de la Jeune Allemagne, mais plus délicat. Dans le drame suivant de l'*Adepte* (1836), l'auteur aborde une question sociale : l'alchimiste Werner Holm veut prémunir les faibles contre les puissants et cherche dans le secret de l'or une arme qui assure le bonheur de l'humanité. Seulement la conclusion de l'œuvre est faible ; comme chez la plupart des écrivains autrichiens, le poète, chez Halm, étouffait l'homme. En reprenant le thème de *Camoëns* (1837), il se pose de nouveau le problème si cher à cette génération, la place de l'artiste dans la société. Il prétendait avoir voulu refléter le présent dans la figure du passé, en nous transportant dans une époque, qui était à son sens plus vivante et plus vigoureuse. N'était-ce pas avouer qu'il ne convenait pas pour le présent et qu'il aimait mieux s'en

1. Pachler. *Halms Jugend und Lehrjahre*, Wien, 1877. — Simani, *Gedenkblätter an F. Halm*. Wien, 1871.

2. V. Holtei. *Briefe an Tieck*, 4 vol. Breslau, 1864 (vol. 3).

abstraire plutôt que de l'aborder franchement? Halm, s'il a mis moins d'énergie que Grün, que Lenau, que Feuchtersleben à émanciper la littérature autrichienne, a du moins le mérite assez grand d'avoir reconnu les hautes exigences de l'art et suivi la voie qu'avait montrée Grillparzer.

Grillparzer, il est vrai, n'écrivait plus pour le théâtre, et ses autres productions poétiques étaient à peine communiquées à un étroit cercle d'amis. Sa misanthropie avait augmenté avec son mépris de la société. La foule le regardait de loin avec une curiosité mêlée de respect et de compassion. On lui savait gré de la réputation littéraire qu'il avait faite à l'Autriche, mais on ne comprenait pas cet isolement farouche du génie. Le scepticisme de Grillparzer l'empêchait de croire au progrès que chantait Grün, que prêchait Feuchtersleben et que Lenau allait proclamer à son tour. Il trouve que le temps va trop vite : il ne peut le suivre et s'assied sur une borne, attendant que le temps le rattrape. Cependant Grillparzer ne désespérait pas complètement. Il suit avec intérêt le mouvement libéral à l'étranger, en pensant que le progrès de la régénération politique du reste de l'Europe pourra forcer son pays à sortir de « son infâme situation ¹ ».

Du moins son exemple n'avait-il pas été perdu pour les jeunes. Ils cherchaient à leur tour par des œuvres sincères et sérieuses à mériter l'approbation des maîtres sévères et à relever ce public dont les hypocondres pensaient tant de mal. Ils avaient recueilli leurs nobles aspirations sans partager leur scepticisme. Halm était le disciple direct d'Enk; Otto Prechtler regardait Grillparzer comme son père spirituel. Il lui écrit des lettres enthousiastes ²; il lui a fait la dédicace de ses poésies. Son recueil suivant sera dédié à Feuchtersleben, qui lui recommandait de mettre de l'harmonie dans son âme; « sur votre poitrine pèse le cauchemar qui a pesé aussi sur

1. Cf. la poésie *Fortschritt* (1839) et *Tagebuchblätter. 1836* (Grillparzer *Jahrbuch*, 1893).

2. V. *Grillparzer-Jahrbuch*, 1891, p. 162.

la nôtre, avec mille formes il pèse sur chacune : c'est le contraste amer entre l'idéal et la réalité¹. » Les vers suivants de Prechtler montrèrent qu'il avait suivi ces conseils². L'influence de Feuchtersleben se révèle également dans le recueil de Dräxler-Manfred et chez d'autres jeunes talents. Il y a partout un effort sérieux pour réagir contre le *Weltschmerz*. Beaucoup cherchent dans des œuvres plus objectives à se débarrasser de leur ancienne mélancolie. Le *Christophe Colomb*³ de Frankl célèbre la puissance de la pensée humaine ; l'auteur s'y montrait aussi disciple de Grün, en attaquant l'obscurantisme dans la personne des docteurs et des moines, les adversaires du hardi navigateur. Quelques-uns enfin, comme Stelzhamer⁴, vont à la poésie populaire et dialectale pour échapper aux mièvreries de la sentimentalité et aux fadeurs d'un désespoir déjà démodé. Tous ces efforts encore un peu incohérents avaient relevé la littérature autrichienne et lui conquéraient à l'étranger une réputation qu'elle n'avait pas encore connue. Braunthal jugea le moment favorable pour présenter au public allemand ses compatriotes dans un *Almanach des Muses autrichien*⁵. Il déclarait affronter ouvertement la comparaison avec ce que l'Allemagne produisait de plus parfait. Son recueil contient surtout les poésies des jeunes talents, des meilleurs et des plus obscurs, mais il a assez de mérite pour justifier la tentative de l'éditeur.

Lenau, dont on a vu ailleurs le mépris pour les lettres viennoises, était donc maintenant en droit d'écrire à son ami Hartmann : « La littérature autrichienne semble vouloir prendre une meilleure tournure. Quand j'aurai de nouveau le bonheur de fumer ma pipe avec vous, je vous raconterai

1. Feuchtersleben. Werke, vol. 7.

2. O. Prechtler. *Dichtungen*, Wien, 1836. — *Gedichte*, Wien, 1844.

3. Frankl. *Christoforo Colombo*, Stuttgart, 1836.

4. Stelzhamer. *Lieder in obderennsscher Mundart*, Wien, 1836.

5. *ÖEsterreichischer Musenalmanach auf 1838*. hg. v. Braun v. Brauntha. Wien.

là dessus des faits intéressants ¹. » Mais tout en constatant ce progrès, il ne trouvait pas encore chez ses compatriotes un souci assez grand de l'idéal et il jugeait les écrivains viennois avec une sévérité qui allait jusqu'à l'injustice. Il disait à Stelzhamer : « Je vous tiens pour un des rares Autrichiens qui envisagent l'art avec gravité, avec une entière, une sainte gravité. Tenez, voici mon Savonarole. J'ai travaillé à ce livre d'esprit et de corps, des nuits et des jours, j'ai forgé, martelé, poli et limé. L'étranger nous reproche non sans raison notre négligence, notre facilité de la forme : il faut se garder sérieusement de justifier cette critique. Grün lui-même, cet esprit si riche, la mérite, car il n'est pas lui non plus exempt de ce défaut héréditaire des Autrichiens, le laisser-aller. . . Il faut que le mot s'applique à l'idée et l'enferme, brillant et juste, comme la peau enferme et revêt les muscles et les os ; le moindre petit pli, la moindre grimace est un défaut et une horreur. Oui, j'ai lutté et travaillé comme peu, mais le labeur et l'effort sont dans notre opulent pays la vertu d'un bien petit nombre ². »

Au nom de cet art si exigeant il jugeait aussi très durement le théâtre de Bauernfeld. Sa dernière comédie surtout, *le Père*, lui avait déplu, malgré quelques scènes écrites avec bonheur. Lenau était injuste et méconnaissait les services que déjà son ami avait rendus à la cause des lettres. Il avait été souvent révolté par les misères littéraires de Vienne et à chaque nouveau retour dans sa patrie, il était rempli du même dégoût. « J'ai conçu pour le public viennois une répugnance nouvelle depuis qu'il se laisse dominer par M. Saphir et son parti. La tourbe des gens de lettres de Vienne est partagée en deux factions, pro et contra Saphir ; elles se déchirent avec fureur et le public stupide est du côté où il y a le plus à rire ³. » Lenau pouvait être blessé par ces

1. 18 juin 1835 (Schlossar, p. 244).

2. Stelzhamer. *Noch ein kleiner Beitrag zu Lenaus Biographie* (Wanderer, 11 juin 1851).

3. Lenau à Emilie, 11 avril 1835 (Schlossar, p. 72).

luttres, mais elles étaient utiles et bienfaisantes. Dans ses deux comédies représentées pendant cette période, *Bürgerlich und Romantisch* (sept. 1835) et *der literarische Salon* (mars 1836)¹, Bauernfeld attaquait une des plaies de la Vienne d'alors, les coteries littéraires, le journalisme impudent et sans caractère. En mettant sur la scène Saphir-Morgenroth et Bäuerle-Wendemann, il découvrait le servilisme, la cupidité et les basses jalousies des gens de lettres; il montrait ce que devait être le véritable écrivain, s'il veut aspirer au grand rôle d'éducateur public qu'il ambitionnait et qu'il a vraiment joué en Autriche. Bauernfeld donnait ses leçons sans pédantisme, d'une plume légère, sinon originale. Sa pièce n'est qu'une charge, mais en suivant son joyeux tempérament de Vieil-Autrichien, il mettait les rieurs de son côté et obtenait en se jouant un plus grand succès peut-être que ses amis plus sévères avec leurs sermons graves ou leurs amères récriminations.

La critique plus exigeante et plus respectueuse que réclamait Bauernfeld, certains la pratiquaient déjà. Witthauer² avait pris en 1836 la direction de la *Wiener Zeitschrift für Kunst, Literatur, Theater und Mode* qui depuis 1818 était entre les mains de Schickh. Très sensé et très impartial, se taisant quand il craignait d'offenser, il se préoccupait de relever le niveau littéraire. Il s'est montré sévère pour Nestroy et tous les auteurs populaires qui s'abaissaient vers le peuple au lieu de l'élever à eux. La censure malheureusement paralysa trop souvent ses généreux efforts. Witthauer était l'ami de Bauernfeld, de Seidl, de Castelli, de Lenau, etc.; il fréquentait le *Stern* dont les habitués étaient aussi ses collaborateurs : Enk et Feuchtersleben comptaient parmi les plus assidus. Un écrivain du même groupe, Kaltenbäch, essaya de réunir dans un organe ayant plus de portée encore les amis du mouvement littéraire. L'*OEsterreichische Zeitschrift*

1. Bauernfeld, *Gesammte Schriften*, vol. 3.

2. V. Wurzbach, *Lexicon*, vol. 57.

(1835-38) avec son supplément littéraire est la revue qui contribua le plus à l'éducation du goût national.

L'ambition de Lenau était la même que celle des talents les plus brillants et des esprits les plus sérieux de l'Autriche. Il voulait, lui aussi, par son exemple donner à ses compatriotes une plus haute idée de l'art¹. Jusque dans ce *Savonarole* qu'ils devaient rejeter comme un retour au passé, il avait la conscience d'avoir aidé à réhabiliter devant l'Allemagne la littérature de son pays. Non seulement par sa haute conception de la poésie, mais encore par bien des points qu'il avait retenus de ses anciens principes, il tenait, plus qu'il ne le croyait lui-même, au groupe des esprits graves ou enthousiastes qui travaillaient à leur insu ou de parti-pris à l'affranchissement de l'Autriche. Leur exemple agit sur ses idées jusqu'à les transformer entièrement, jusqu'à faire de celui qu'on regardait presque comme un apostat le représentant le plus brillant et le plus suivi de la nouvelle école. Cette transformation s'est accomplie dans le poème qu'il venait d'achever, et c'est au succès de ses *Albigéois* que Lenau devra sa plus grande popularité parmi les écrivains autrichiens.

1. Il avait dit quelque part : « Man soll nicht mit der Hefe des Schriftsteller-volkes verkehren, man soll nicht mit Allen *fidel* sein, nicht unter die Bierhaus-recensenten gehen und sich vergemeinern. » (Frankl. *Sonntagsblätter*, 22 nov. 1846).

XIII

LE RÉVOLUTIONNAIRE. — LES ALBIGEOIS

Les *Poésies* donnent le détail des impressions, des émotions, des idées de Lenau, elles en découvrent l'évolution et les contradictions ; mais c'est dans les grands poèmes qu'il faut chercher comme le résumé des principales périodes qui se partagent sa vie. *Faust* illustre le long scepticisme des premières années, *Savonarole*, une ardente mais courte conversion après la trentaine, les *Albigéois*¹, la foi philosophique et politique de l'âge mûr.

La composition de la nouvelle épopée embrasse un intervalle assez considérable, de 1838 à 1842. Dès le commencement de 1838, en janvier, Lenau apprend l'espagnol et le provençal — il n'alla pas bien loin — et aborde l'étude des sources, sous la direction de son ami, le romaniste Wolf, alors secrétaire à la Bibliothèque impériale. En septembre 1838 il a déjà fait le plan de la plus grande partie du poème ; « quinze chants sont esquissés » sur trente-deux qu'il comprend. Cependant dans toute l'année il n'en avait écrit que quatre. C'est dans la première moitié de 1839 que l'œuvre dut avancer rapidement, puisque le poète ne prévoyait plus alors que trois mois de travail. Il écrit à Emilie en lui promettant

1. N. Lenau, *Die Albigenser, Freie Dichtungen*. Stuttgart, 1842.

une visite prochaine : « Dans les premiers jours d'octobre j'espère porter à mes lèvres la première tasse de thé, et dès que le bruit des tasses aura cessé, faire entendre à mes chers amis le bruit des armes de mes Albigeois. Mais le poème n'est pas encore terminé. Peut-être que mon dernier hérétique sera brûlé à Stuttgart et Simon de Montfort tué dans votre pavillon¹. » Il lut à Stuttgart, en février, et à Weinsberg, en juin 1840, les premiers chants : *Foulques, la Visite, Roger, Béziers*, etc. Mais il interrompit souvent le poème pour s'occuper de la réimpression de ses anciennes œuvres. Lorsqu'il retourne aux *Albigeois*, c'est pour intercaler un chant dans l'ensemble. « Mes *Albigeois* se sont accrus d'un nouveau morceau. C'est un trait malheureux de ces poésies sans lien qu'elles ne cessent pas de croître et ne sont jamais terminées. Il me faudra prier le démon de l'imprimerie de mettre un terme à cette croissance continue². » Jusqu'au moment même de l'impression, il ajoute encore de nouveaux épisodes; il remanie certains chants, en fond d'autres en un seul, donne une conclusion différente à d'anciens. Le 26 mai 1841, il écrit à Sophie qu'il est occupé à recopier son manuscrit, et ce n'est que plus d'un an plus tard qu'il est prêt pour l'impression.

Jamais Lenau n'avait laissé un ouvrage aussi longtemps sur le métier. Aussi le poème lui était-il devenu à la fin presque antipathique; il sentait qu'il ne l'avait pas écrit avec le calme et l'amour nécessaires, et cependant il dépensa beaucoup d'énergie à le polir, à lui donner une forme enfin satisfaisante. « Les Albigeois sont prêts pour l'impression, écrit-il à Reinbeck. J'ai encore ajouté un nouveau chant, donné çà et là un coup de lime, complété par des développements et comblé des vides. Maintenant je considère ce travail comme terminé. Dans des conditions favorables de santé physique et morale, j'aurais voulu donner à ce poème la perfection rela-

1. 14 sept. 1839 (Schlossar, p. 117).

2. Lenau à Emilie, 25 nov. 1839 (Schlossar, p. 119).

tive dont il était susceptible, vu la nature du sujet et de mes forces, mais cela m'a été refusé et je dois être satisfait du résultat atteint¹. » Il faut se souvenir que dans ces dernières années l'humeur sombre de Lenau avait augmenté avec sa mauvaise santé, que les tracasseries de la police l'irritèrent vivement, que sa passion pour Caroline Ungher l'éloigna quelque temps de la poésie et qu'il souffrit enfin dans son amour pour Sophie des susceptibilités et des jalousies de son amie. C'est à ces préoccupations étrangères, au moins autant qu'à la nature du sujet, qu'on peut attribuer les inégalités et les faiblesses du poème et parfois le manque de suite et de proportions de ses diverses parties. En juin 1842, l'auteur était allé porter son manuscrit à Stuttgart et, après quelques semaines de révision et de correction laborieuses, les *Albigéois* quittaient les presses de Cotta, à la fin de juillet 1842.

L'idée de mettre en œuvre la croisade des Albigeois lui avait été suggérée par Wolf. Lenau, qui s'était définitivement attaché aux luttes religieuses du passé par son poème sur Savonarole, ses études sur les Hussites, Ziska et Hutten, se trouvait dans un courant d'idées en complète harmonie avec son époque où les questions religieuses avaient pris dans le domaine de la poésie un nouvel intérêt². Wolf avait donc désigné au choix de son ami un sujet bienvenu que Fauriel par la publication de l'*Histoire de la Croisade des Albigeois* (Paris, 1837) venait également de signaler à l'attention des érudits. Cette nouvelle matière parut au poète plus propre que toutes les autres à servir de cadre à ses idées favorites.

Quoique les *Albigéois* soient comme *Savonarole* un épisode des querelles théologiques du Moyen Age, Lenau a composé sa nouvelle œuvre dans un esprit tout différent. Tant que Martensen avait été près de lui pour l'endoctriner, il s'était

1. 24 sept. 1841 (Schlossar, p. 157).

2. Tieck avait popularisé la résistance des protestants français (*Aufbruch in den Cevennen*, 1826); König (*Die Waldenser*, 1836), Duller (*Kronen und Ketten*, 1835) avaient présenté dans leurs romans une apologie des hérétiques; le Suisse Fröhlich choisissait *Zwingli* pour héros d'épopée (1840); etc., etc.

laissé aller sans résistance à la dialectique persuasive de son ami et risqué à son tour sur le terrain glissant du mysticisme où le jeune théologien marchait avec tant de sûreté. Il avait bien au début de ses études préparatoires pour les *Albigéois* gardé encore beaucoup de ses croyances spiritualistes et protesté contre « le panthéisme de Spinoza et de Goëthe qui corrompait la littérature » ; il avait aussi manifesté sans détours son admiration pour le Moyen Age « si pénétré de l'idée de Dieu ». Mais une fois loin de Martensen, il étudia de nouveau ces questions qu'il avait jusqu'alors considérées trop vite comme résolues. Il les creusa en y apportant cet esprit de sombre mélancolie qui le poussait à juger comme des illusions trompeuses les dogmes et les croyances dont les hommes se sont de tout temps payés. Il trouve surtout dans l'histoire, qui était devenue maintenant son occupation favorite, des arguments puissants contre les religions révélées. De vigoureux esprits avaient à toutes les époques mis en question ces opinions que la foule se plaisait à considérer comme assises sur des bases éternelles. Ils les avaient attaquées et les attaquaient encore avec des arguments qui ne paraissaient pas moins forts que ceux de leurs adversaires ; ils avaient mis au service de leur cause toute leur ardeur, tous leurs biens et souvent tout leur sang. Et Lenau allait ainsi des uns aux autres, non moins ému de cette opiniâtreté à défendre de vieilles convictions que de l'enthousiasme de ceux qui les voulaient renverser. Il retombait dans ses anciens doutes de jeune homme, mais ils étaient devenus maintenant plus redoutables, parce qu'il avait fait le tour de diverses hypothèses et envisagé aussi l'histoire des faits. De la diversité des opinions humaines, le grand argument de son scepticisme, résulte le droit qu'il accorde à chacune de posséder une part de vérité. Il était lui-même un exemple vivant de ces oscillations d'un système à l'autre, il offrait en petit une image de cette lutte de l'humanité pour le vrai. Arrivé maintenant à l'âge d'homme, il considérait plus froidement

cette évolution de l'esprit chez lui et chez les autres. Il n'y voyait plus qu'un phénomène de la raison humaine et arrivait à des doctrines positives.

Une autre cause favorisa encore le progrès de cette conception philosophique. Lenau s'affranchit de plus en plus de l'influence de ses amis souabes. Il reste maintenant plus longtemps fixé à Vienne, au milieu d'écrivains dont les opinions s'éloignaient davantage de ce spiritualisme où l'avaient entraîné Mayer, Kerner, Schwab et les Reinbeck. A son insu, ses amis d'Autriche le ramenèrent vers des idées qui étaient plus en harmonie avec son tempérament d'esprit critique. La nature plus positive et moins portée à la rêverie des Viennois servit de contre-poids à l'idéalisme dont il s'était imprégné au contact des poètes souabes, des philosophes bavarois ou du théologien danois. Le tempérament national reprenait le dessus. Il y a d'ailleurs dans cette nouvelle période du poète un retour aux idées de sa jeunesse, à sa première manière, à ses sujets préférés.

Par ses relations avec Wolf, Lenau se trouvait en mesure de consulter pour ses *Albiges* les principaux ouvrages jusqu'alors publiés sur la question ¹. Il importe assez peu de savoir à quel historien il fit surtout des emprunts, parce que tous se sont adressés en somme à une source commune, l'histoire de Pierre de Vaux-Cernay, témoin oculaire des principaux événements ². D'ailleurs il ne s'est pas astreint à suivre rigoureusement les faits; il a disposé des matériaux avec beaucoup de liberté. Il ne s'appuie sur l'histoire que

1. Il mit à contribution le *Recueil des Historiens des Gaules* de Brial, Naudet et Daunou; l'*Histoire du Languedoc* de dom Vayssètes; l'*Histoire des Français* de Sismondi, et l'*Histoire de la guerre contre les Hérétiques Albiges*, publiée par Fauriel. Pour Innocent III, il puisa ses renseignements dans Hurter (*Geschichte Pabst Innocenz III.* 4 vol. Hamburg, 1834-42); pour les Troubadours, dans les ouvrages de Diez (*die Poesie der Troubadours*, Zwickau, 1826; *Leben und Werke der Troubadours*, id., 1829).

2. Krüger (*Lenaus Albigenser u. die Quellenschriften*. Programm, (Berlin, 1886) conclut que la source principale a été Pierre de Vaux-Cernay, mais omet Hurter dont l'ouvrage fut au moins aussi important pour Lenau.

pour la donnée générale ; le détail lui appartient presque tout entier. Il a adopté pour ses personnages les jugements que les historiens modernes en ont portés, excepté qu'il est d'une sévérité outrée pour le comte de Toulouse, qu'il a accepté trop facilement les sacrilèges reprochés au comte de Foix et qu'enfin il montre Innocent III agité de remords qu'il ne dut guère connaître.

Quant aux doctrines mêmes des hérétiques, Lenau en a reproduit les traits essentiels, en particulier dans le chant de la *Caverne*. Mais on comprend qu'il n'ait pu traiter avec beaucoup d'ampleur une matière si peu poétique, et il n'a pas même été très heureux dans l'esquisse qu'il en a tentée. S'il n'avait pas à insister sur le côté théologique des doctrines cathares oubliées aujourd'hui, il y avait plus d'intérêt à en montrer le côté moral, à peindre plus vivement qu'il ne l'a fait l'austérité et la sincérité de mœurs des croyants, leur dévouement à s'entraider et la conviction ardente avec laquelle ils supportaient la persécution. Schmidt dans son *Histoire des Cathares*¹ a fait ressortir ce caractère et présenté sous un jour très favorable la morale de ces hérétiques dont la philosophie était si faible. Le poète qui s'était fait l'avocat de ces victimes de l'intolérance avait le devoir d'être plus enthousiaste que leur historien.

Mais, non content d'être incomplet, il commet à leur endroit de violents anachronismes. Il fait de ses Albigeois de vrais sceptiques du *xix^e* siècle qui, irrités du contraste entre l'atrocité de la lutte et la vanité des motifs qui l'ont provoquée, passent d'une foi vive au doute le plus amer. Tous, soldats et prêtres, hérétiques et croyants, viennent se rencontrer dans un commun scepticisme. De telles conversions se fussent comprises à l'époque contemporaine de Lenau, mais dans celle qu'il faisait revivre les passions religieuses étaient trop violentes, le fanatisme trop excité pour provoquer ces

1. Schmidt. *Histoire des Cathares ou Albigeois*. 2 vol. Paris, 1848.

retours subits. Si les esprits eussent été capables de cet abandon de leurs doctrines, tant d'atrocités n'eussent pas été commises en leur nom. La psychologie du Moyen Age a échappé au poète, ou bien il l'a écartée de parti-pris¹.

Mais ce n'est pas là la seule erreur historique qu'on puisse lui reprocher. Il a commis encore une confusion qu'il faut relever, non pour le plaisir inutile de constater ces fautes, mais parce qu'elles montrent combien l'auteur en évoquant le Moyen Age restait de son temps. Là seulement est l'intérêt de cette comparaison des sources avec le poème. La nouvelle erreur de Lenau porte sur la philosophie des Cathares. Il les confond avec les partisans d'Alméric de Bène, bien qu'il n'y ait entre l'espèce de panthéisme de celui-ci et le dualisme profondément marqué des Albigeois aucun rapport. Il introduit dans son épopée, non pas Alméric lui-même qui était mort, mais ses élèves, de joyeux étudiants de l'Université de Paris, qui boivent à son souvenir et ivres, moins de vin que de la philosophie du maître, proclament à haute voix le règne de l'esprit, l'avènement de la libre-pensée. Toutes réserves faites, il y avait entre les théories subtiles d'Alméric de Bène et le système de Hegel des analogies réelles². C'était surtout dans les déductions qui appartenaient moins à Hegel qu'à l'école hégélienne, que la ressemblance était frappante. Les Hégéliens aussi mettaient l'absolu dans l'esprit, déclaraient comme les disciples d'Alméric que l'esprit est Dieu et que rien n'existe en dehors de lui. Lenau, qui était entièrement revenu, non pas peut-être au système de Hegel, mais au panthéisme d'une façon générale, saisit avec

1. De son temps d'ailleurs on était assez disposé à prêter à ces époques lointaines les sentiments de la nôtre. Fauriel, par exemple, dans son *Introduction à l'Histoire de la Croisade* explique le changement de ton des deux parties de la chanson par un revirement qui se serait produit dans l'âme du poète inconnu, saisi d'une indignation généreuse devant tous les crimes qui s'autorisaient de la religion. M. P. Meyer a démontré avec plus de vraisemblance que le poème est l'œuvre de deux auteurs différents, et ainsi tout s'explique, chacun garde ses convictions.

2. Martensen les a justement signalées (*Aus meinem Leben*).

empressement l'occasion de mettre ses *Albigéois* sous le patronage d'une philosophie qui proclamait la seule supériorité de l'esprit. Il ne s'inquiéta pas davantage de l'anachronisme. Il lui suffit que le titre commun d'hérétiques et la hardiesse d'idées qui animait les Cathares du Midi comme les théologiens schismatiques de l'Université parisienne justifiait n'importe comment ce rapprochement ¹.

Ailleurs encore et jusque dans ce qui paraît être le plus une restauration fidèle du passé, les *Albigéois* sont un poème tout moderne. Je veux parler du rôle qu'y jouent les troubadours. Ce rôle est considérable, trop considérable même si Lenau eût voulu observer de justes proportions. C'est un troubadour qui provoque par sa légèreté l'indignation et les anathèmes du légat, Pierre de Castelnau; c'est au troubadour Foulques que le poète a consacré le plus long épisode; c'est d'un troubadour qu'il fait choix pour montrer l'initiation d'un converti à la religion des Parfaits; c'est enfin par le duel doublement meurtrier de deux troubadours qu'il cherche à illustrer le fanatisme opiniâtre des deux partis. Sans doute les poètes provençaux ne se tinrent pas à l'écart des événements, ils y prirent une part active; cependant on n'en est pas moins étonné de voir l'auteur des *Albigéois* la leur faire si belle. Mais Lenau était trop prévenu en faveur d'une époque dont les idées ne lui étaient si sympathiques que parce qu'il les voyait à travers les siennes propres. Il était persuadé que le poète au milieu de ses contemporains doit vivre de leur vie, s'intéresser à tout ce qui les touche et même élever la voix pour leur faire entendre de hautes vérités et les conduire à des buts plus nobles. Dans *Savonarole* se montrait déjà nettement cette intention d'agir sur l'esprit du temps, de lui imposer une direction particulière, en un mot de donner

1. Le livre de Hurter traitant des efforts d'Innocent III contre les hérétiques en général, c'est-à-dire contre les Cathares et les disciples d'Alméric, explique encore cette confusion de Lenau.

une mission à l'art. Plus encore que *Savonarole*, les *Albigéois* sont un poème à thèse.

Or, dans la matière de sa nouvelle œuvre, l'auteur rencontrait des personnages qui ont joué naturellement, en raison des mœurs de l'époque, ce rôle auquel il voulait voir s'élever les poètes modernes. Quelle rare occasion d'affirmer ses idées, de montrer ce qu'il attendait du poète, qu'il ne considérerait pas seulement comme un amuseur ou un dilettante, ou même comme un prêtre s'enfermant dans son temple sans se soucier des fidèles. Il prétend en faire un maître et un conducteur de peuples, prêchant l'enthousiasme du bien et de la liberté. Aussi verrons-nous dans le poème des troubadours philosophes et railleurs plus que l'époque ne le permettait, et pourtant ardents défenseurs de la liberté de penser. Cette façon de comprendre la poésie et son influence n'était pas du reste particulière à Lenau. Plus on se rapproche de la révolution de 1848, plus cette tendance chez les écrivains autrichiens allait s'accroissant, et ce n'est que justice de reconnaître aux poètes du *Vormärz* une part considérable dans le mouvement politique qui transforma l'Autriche. Eux aussi, comme les troubadours provençaux, prirent parti, le plus souvent en faveur de la liberté contre l'absolutisme.

D'ailleurs Lenau se sentait encore d'autres liens de parenté avec ces poètes si loin de lui par le temps, mais si près par les idées qu'il leur prêtait. Errant sans cesse d'Autriche en Souabe, de Souabe en Autriche, toujours malade d'amour, entouré d'un cercle d'admirateurs fait surtout de femmes, lisant ses vers de sa voix musicale, et, du reste, autant musicien que poète, Lenau dut, en étudiant la biographie des troubadours, sentir entre lui et ces poètes, qui n'étaient plus guère que des noms, une véritable affinité élective. Il leur prêta trop gratuitement ses propres sentiments, parce qu'il lui semblait avoir hérité de leur propre destinée. Sans vouloir pousser trop loin ce rapprochement, il est permis de

voir dans l'amour malheureux de Foulques un souvenir de celui qu'éprouva le poète pour Sophie. Il s'y est attardé ; il l'a représenté, en faussant la tradition, avec complaisance, si bien que le troubadour transfuge qu'il voulait d'abord rendre odieux devient par l'inconséquence de l'auteur plutôt sympathique. Mais c'est assez insister sur la façon dont Lenau a compris le rôle des poètes provençaux.

En résumé, il a emprunté à l'histoire quelques faits et quelques personnages, en général mal connus et qui ne sont guère familiers qu'aux érudits ; il en a profité pour leur donner des sentiments et un rôle qui sont surtout ceux de son temps et les siens propres ¹.

Lenau aimait à répéter que « le héros de son poème était le Doute fouetté jusqu'au sang et chargé de chaînes par Innocent III, mais refusant de courber la tête ² ». Ces allégories lui plaisaient. Si l'on entend par cette explication qu'il a voulu célébrer les efforts de l'esprit en lutte avec la tradition et le dogme, le mot est vrai ; mais il ne l'est qu'à demi. Ce serait une erreur de voir dans les *Albigéois* le poème du scepticisme. C'est dans *Faust* qu'il faut plutôt le chercher, dans ce drame dont le héros se plonge une ombre de poignard dans une ombre de corps. Les *Albigéois* contiennent, au contraire, une idée très positive, l'affirmation du progrès, la ferme croyance à la marche ascendante de l'histoire. Il est difficile de trouver une doctrine qui soit plus éloignée du scepticisme.

Lenau revendique pour l'esprit le droit de libre examen et sur cette revendication il fonde sa théorie du progrès. C'est par ce droit que l'humanité affirme sa force d'expansion et sa puissance de développement. Un dogme succède à l'autre, les systèmes suivent les systèmes, mais toujours la pensée défend sa prérogative de les étudier, de les rejeter et de les remplacer par un système supérieur. Les persécutions, les

1. Cf. Treitschke, *Deutsche Geschichte*. V. Bd., p. 378.

2. Lenau à H. Marggraff, 1^{er} nov. 1839 (Schurz, II, 16).

Inquisitions et les Croisades ne sauraient anéantir cette force irrésistible. Une pareille philosophie de l'histoire est aisée à concevoir ; elle a même été célébrée par les poètes déjà de mille façons : seulement on ne voit pas bien comment Lenau passe de la simple idée de changement à celle d'amélioration. Par le fait que les systèmes se succèdent sans jamais pouvoir se satisfaire, ils nous donnent une preuve de leur insuffisance, et il semble que cette constatation de la faiblesse d'un instrument aussi grossier ou aussi fragile que la raison humaine dût plutôt nous remplir de tristesse et engendrer le pessimisme. C'est là, en effet, le terme où Lenau était arrivé, lorsqu'il commença à agiter le problème de la destinée humaine. Aujourd'hui il se trouve en présence, non plus d'une solution négative, mais, au contraire, d'une réponse positive. C'est qu'il n'envisageait plus comme autrefois les systèmes péniblement élevés un à un pour disparaître chacun à leur tour ; il ne regardait que l'esprit qui les édifie et qui les renverse, qui s'attaque à tous et finit par en triompher. Il y trouvait une force d'une unité admirable qui se transmet à toutes les générations à travers l'histoire ; il se sentait en communion étroite avec cet esprit qui de tout temps avait engagé la lutte contre l'erreur et il devinait confusément que ce même esprit devait se perpétuer aussi dans les âges à venir. Telle est la croyance sur laquelle il s'appuie maintenant.

Cette affirmation positive devait le conduire rapidement au panthéisme subjectif qu'il avait naguère maudit. Si l'esprit est tout-puissant, s'il peut ainsi à son gré modifier les opinions humaines et par elle les événements, c'est que ces événements n'ont de réalité qu'en tant qu'ils sont pensés, en tant que subjectifs. Les conceptions que nous avons de la nature n'ont aucun fondement solide, puisqu'elles sont exposées à être anéanties au premier moment, mais l'esprit qui les élève et qui les détruit est réel lui-même ; c'est lui qui les embrasse dans toute son étendue, qui les résume et aussi

•

qui les transforme à sa volonté, en un mot, c'est lui qui est Dieu. La conception historique de l'évolution des systèmes, le rôle absolu qu'il donne à la logique, avaient conduit Hegel aux conclusions de sa philosophie et à la fameuse formule : « *Alles Vernünftige ist wirklich, alles Wirkliche ist vernünftig*, — tout ce qui est rationnel est réel, tout ce qui est réel est rationnel. » Un des résultats les plus importants de la doctrine hégélienne avait été d'arracher les esprits aux subtilités métaphysiques, de les réconcilier avec la vie ; elle poussait à s'intéresser aux grandes questions de l'humanité, à se détourner de la spéculation vers l'action¹. Lenau était-il arrivé à ce nouveau terme, de déduction en déduction ? n'y avait-il pas été plutôt conduit et porté par un courant d'idées dont la force augmentait tous les jours ? Aux époques où un grand système de philosophie devient populaire et pénètre la nation, — et celui de Hegel eut cette fortune après la mort du maître, — il y a toujours un phénomène de double réaction. La philosophie agit sur les idées du public, et le public à son tour donne une nouvelle impulsion à la spéculation et pousse le système à ses dernières conséquences.

On en avait vu de singulières parmi les jeunes écoles littéraires. La doctrine que l'esprit est tout-puissant, qu'il est Dieu, leur parut autoriser des théories extravagantes ou subversives. Au nom de l'esprit libérateur elles entendaient prêcher l'affranchissement de toute espèce de joug, la destruction de toutes les barrières, la critique de tous les dogmes ; elles proclamaient partout cette fameuse *émancipation de la chair* tant reprochée à la Jeune Allemagne. Il faut ajouter à leur excuse que les cris des partis avaient grossi beaucoup les exagérations de plume de jeunes gens qui jetaient leur gourme. Cependant Lenau ne prétendait pas accepter leurs folles déductions, et tout en accueillant le principe, il en condamna hautement l'application outrée. Il y a

1. V. Haym. *Hegel und seine Zeit*. Berlin, 1857.

dans ses *Albigensis* un personnage qui est chargé de représenter ces exaltés, dont il voulait qu'on le distinguât. C'est le comte de Foix, ce même Roger de Foix, auquel le chroniqueur attribue, à tort ou à raison, d'impies sacrilèges. Au ton léger et railleur dont le comte traite les choses sacrées, on reconnaît facilement le langage de la Jeune Allemagne ; Heine souvent a été aussi irrévérencieux pour les cérémonies et le culte des religions révélées. Surtout dans la parodie que le bouffon de Roger fait en chaire de l'évangile de saint Jean, on sent l'intention évidente de l'auteur de signaler les exagérations d'une thèse qui était la sienne, mais qu'il se gardait de pousser si loin. En outre il tenait aussi à venger les poètes souabes des railleries que la Jeune Allemagne ne leur avait pas ménagées et dont il avait eu sa part. En réalité il était par les idées plus près de Gutzkow et de Laube que de ses amis de Stuttgart. Mais tout en combattant pour la même cause que la nouvelle école, il répugnait au ton frivole et arrogant qu'elle avait pris, à ses allures d'enfant terrible qui convenaient mal à son propre caractère, sérieux et méditatif.

Lenau avait donc été reconquis au panthéisme par une nouvelle conception de l'esprit humain, considéré comme capable de tous les efforts, et de taille à atteindre tous les buts. En outre l'humanité ainsi envisagée offrait à son pessimisme incurable un aspect plus consolant : l'unité des êtres apparaissait dans la continuité de la lutte, le sacrifice de l'individu était payé par le progrès de l'espèce. Il se rapprochait de la théorie moderne de l'évolution historique, plus élevée et plus satisfaisante que les conceptions qui l'avaient jusqu'à présent arrêté. Aussi trouve-t-on moins de traces dans les *Albigensis* de ce pessimisme qui ronge comme une lèpre toutes ses œuvres. Il y a de la mélancolie, de la misanthropie, et farouche même, mais il n'y a plus l'ancien *Weltschmerz* ; au contraire, des paroles courageuses et réconfortantes comme conclusion. « La lumière du ciel ne se laisse pas briser, ni le soleil levant voiler de manteaux de pourpre ou

de cagoules noires ; aux Albigeois succèdent les Hussites, et ils payent avec du sang les souffrances des premiers ; après Huss et Ziska viennent Luther, Hutten, la guerre de Trente ans, les rebelles des Cévennes, les héros de la Bastille, et ainsi de suite ¹. »

Fatiguée d'un pessimisme obstiné, la critique a accusé Lenau de monotonie ². Et cependant de *Faust* ou de *Savonarole* aux *Albigeois* que de distance ! N'est-on pas en présence d'un esprit inquiet, qui cherche sa route, et semble l'avoir maintenant trouvée ? *Faust*, lutte douloureuse entre le spiritualisme et le panthéisme, aussi entre le scepticisme et le dogmatisme ; *Savonarole*, triomphe des doctrines spiritualistes et dogmatiques ; les *Albigeois*, enfin, proclamation du principe panthéiste et d'une philosophie positive. Ce qui effrayait tant Faust dans le panthéisme hégélien, cette individualité sinistre qui laisse l'homme isolé de la nature, a disparu pour le poète des *Albigeois*, qui se sent une unité vivante dans la chaîne des êtres. C'est le panthéisme logique succédant au panthéisme naturaliste. Ce qui avait séduit l'auteur de *Savonarole*, l'abandon éperdu en un Dieu d'amour, la résignation à tout accepter, à nous courber sous le dogme, l'indigne et l'irrite maintenant ; il y voit la source des malheurs dont un dogmatisme intraitable a versé le flot sur l'humanité, en empêchant cette évolution bienfaisante de l'esprit. « Les prêtres ne valent pas plus qu'au Moyen Age, disait-il. Les Hégéliens et consorts ne sont pas autant à craindre que les Hiérarchistes. Aussi je favorise les premiers, parce qu'ils luttent contre le fanatisme... Les prêtres vous arrivent tout de suite, l'allumette à la main... ³. » De même que le sort du malheureux Faust, tourmenté et affolé de doutes, avait poussé Lenau à un christianisme mystique, de

1. *Albigenser, Schlussgesang* (II. 463).

2. Cf. Marbach. *Ueber moderne Literatur* (33, Brief). Leipzig, 1836. — Schwenck, *Literarische Charakteristiken und Kritiken*. Frankfurt a. M. 1847.

3. Emma Niendorf (Frau von Suckow) *Lenau in Schwaben*, Leipzig, 1853 (p. 67).

même le bûcher de Savonarole, immolé pour sa foi enthousiaste, l'amène à critiquer et à rejeter cette foi, pour lui en substituer une autre qui semble plus certaine, celle du progrès et de la vérité. C'est maintenant que Lenau aurait dû mettre la main à un *Faust*. Si au lieu de remanier son ancienne édition de 1836, il se fût pour la première fois proposé d'écrire son poème, il est permis de croire qu'il nous eût donné une œuvre maîtresse, vivante et originale, à la fois semblable au *Faust* de Goethe et différente.

Par ses premiers poèmes, au moins pris dans leur portée générale, Lenau se rattache à l'ancienne génération, presque à l'école romantique. Avec les *Albigéois* il entrait à plein dans le mouvement moderne, il abandonnait sa subjectivité malade pour une poésie forte et énergique, destinée à agir vivement sur ses contemporains.

Si l'on envisage dans les *Albigéois*, non plus la philosophie de l'auteur, mais le poème simplement, ils apparaissent comme une œuvre non moins originale et qui marque un réel progrès sur les précédentes. Lenau leur a donné lui-même le titre de *Poèmes libres*. Lui ou d'autres les ont comparés à des fresques, pour indiquer le dessin grand et brusque de la composition, mais c'est une comparaison boiteuse. S'il fallait prendre un exemple dans le même ordre d'idées, ils donneraient plutôt l'impression d'eaux-fortes, par le trait énergique, presque dur, par les teintes sombres et violemment contrastées. Ou bien encore dans la peinture, il faudrait songer à Delacroix, qui, contemporain de Lenau, le rappelle par l'humeur et le tempérament, par la hardiesse de la composition et la chaleur des teintes, parfois aussi par les erreurs du dessin.

Le point de vue auquel Lenau s'est placé pour composer ses *Albigéois* est plus large que dans *Savonarole*. Sans doute le sujet se prêtait à moins d'unité, puisqu'il n'y avait guère de personnage principal pour servir de centre à l'action. Au lieu de s'astreindre à suivre l'histoire pas à pas, comme dans

Savonarole, le poète s'est contenté de prendre çà et là un petit nombre d'épisodes de la croisade, en les traitant librement, sans même respecter toujours leur place chronologique. Dans ces morceaux historiques il en intercale d'autres dont l'invention lui appartient, au moins en partie, et où il développe à l'aise la thèse qu'il s'est proposé de soutenir. Entre ces divers chants le lien est très lâche, souvent même il est brusquement rompu. L'unité extérieure a été assez peu respectée; mais en revanche l'unité intime, celle de l'idée, apparaît à chaque page, de façon que l'impression définitive reste nette. C'est à cette unité d'inspiration qu'il faut songer pour apprécier justement le poème de Lenau. Il s'est rendu lui-même compte du manque d'unité matérielle. « Mes *Albigéois* ne formeront pas un tout : un poème qui a pris pour sujet cette triste désorganisation de la société provençale, je ne sais pas comment il pourrait former un ensemble organique. Cet écroulement a manqué d'harmonie et il ne peut être chanté que d'une manière heurtée. Peut-être que la main du poète n'aurait pas dû toucher à ces faits, c'est possible, mais maintenant que je m'y suis mis, il me faut du moins protester contre cette prétention d'avoir voulu, avec les débris de roche lancés de tous côtés par l'éruption de l'histoire, bâtir à nos critiques une petite guérite bien commode ¹. » Il serait en effet ridicule de le blâmer de ne pas s'être astreint à une méthode rigoureuse qui n'entrerait pas dans son dessein. Il faut lui savoir gré plutôt de s'être affranchi de ces formules esthétiques dans lesquelles la poésie était encore embarrassée. *Poèmes libres*, c'est le titre qu'il donne à ses *Albigéois*, comme s'il eût voulu à la fois réclamer pour la forme cette indépendance qu'il revendiquait pour l'esprit. A propos de *Savonarole* un grave reproche s'adressait à la métrique de l'auteur. Dans ses *Albigéois* il a étendu à la prosodie la liberté qu'il avait prise pour l'exécution générale de son

1. Lenau à Duller, 6 avril 1840 (*Deutsche Dichtung*, 11. Bd., p. 28).

épopée. Jusque dans le mètre ce sont des *Poèmes libres*. Lenau a compris que le poète moderne ne pouvait plus s'attacher à des moules vieillis, que pour exprimer des idées nouvelles, il lui fallait aussi des formes nouvelles, plus larges, plus souples, plus en harmonie avec une libre inspiration.

Cette conception plus profonde qu'il s'était faite de son sujet, l'empêcha de donner à ses personnages l'importance qu'ils auraient eue dans une autre œuvre. Comme l'action, ils ont été subordonnés à l'idée. C'est pour ce motif que la plupart sont épisodiques ; ils surgissent çà et là dans le poème pour ne plus reparaitre. Il n'y a guère que l'abbé de Cîteaux, Arnaud, le chef religieux, et Montfort, le chef militaire de la croisade, après eux Hugues d'Alfar, l'hérétique, et le pape Innocent III dont on puisse suivre les destinées d'un bout à l'autre. Et encore les deux premiers, qui dans l'histoire sont au premier plan, ont-ils été rejetés par Lenau au second ; il ne les a considérés que comme des instruments entre les mains d'Innocent. C'est du pape surtout qu'il a donné une image saisissante et terrible. Il en a fait un souverain autoritaire, pénétré de son rôle de gardien des consciences du monde chrétien, impitoyable dans son énergie à poursuivre ceux qui s'écartent de l'orthodoxie. Cependant par un retour d'âme, dont on peut contester la vraisemblance, il lui fait envisager ces excès avec la même horreur qu'ils nous inspirent aujourd'hui. Dans une scène très belle, quel qu'en soit le manque de vérité historique, Innocent, effaré par tout le sang qui l'environne, demande au Christ un signe, un seul, qui soit une marque d'acquiescement et d'approbation ; mais le Christ reste muet et la lampe qui veillait à ses pieds s'éteint d'un coup. Cette même évolution du dogmatisme au scepticisme, l'hérétique Alfar la fait aussi, bien que partant d'un point différent : il cesse de croire à la doctrine plus pure pour laquelle il s'est battu, il renie pour ainsi dire cette liberté de penser au nom de laquelle il avait pris les armes. Les deux autres person-

nages, l'abbé Arnaud et Montfort, plus simples, n'offrent pas ces transformations psychologiques. Ils sont plus roides et plus historiques. L'abbé de Cîteaux représente l'intolérance farouche, renchérissant sur celle du maître; c'est la figure classique du moine sanglant du Moyen Age. Montfort est le soldat brutal qu'il fallait pour ces sortes d'exécutions, âme encore moins complexe : un chevalier rude, fort, d'une bravoure incontestée, habile dans son métier, fier surtout de ses talents d'artilleur, mais léger, vaniteux, confiant dans son ambition. Il présente un heureux contraste avec Alfàr, le héros favori de Lenau, non moins brave et hardi, mais plus sombre et plus raisonneur.

Les autres acteurs qui traversent plus rapidement la scène n'offrent que des côtés particuliers de ces deux physionomies principales dont Alfàr et Innocent résument les traits. Le légat Pierre de Castelnau et le frère prêcheur Dominique représentent le fanatisme des apôtres et des missionnaires, le sentiment religieux poussé jusqu'aux folies de l'ascétisme et engendrant l'Inquisition. A ces prêtres intolérants l'auteur oppose l'hérétique désespérant et sceptique, le Parfait Théodore, — sans doute Théodoric, un des chefs les plus illustres de la secte, — d'abord croyant enthousiaste, puis penseur révolté par les horribles résultats des doctrines qu'il a prêchées. C'est une des figures qui incarnent les plus vivement la pensée de Lenau. Les contrastes et les antithèses se pressent dans les *Albigéois*. Montfort, étroit d'esprit et âme cupide, appelle un chevalier libéral et généreux : ce sera Roger, vicomte de Béziers, brave, mais prudent, doux et presque mélancolique, ménager du sang de ses sujets. Au milieu de ces fanatiques, se sacrifiant à un dogme ou à une vaine ambition, il fait rayonner l'idéal d'une humanité supérieure dans une époque barbare et ignorante. Dans le comte de Toulouse enfin, celui que le poète a le plus maltraité, il faudrait voir la grande masse, irrésolue et flottante, prête à toutes les capitulations pour préserver de mesquins avantages. Pour

Lenau il faut prendre parti, se décider pour une cause, quitte ensuite à l'abandonner, à les abandonner toutes, pour se renfermer dans un scepticisme solitaire, mais aller de l'une à l'autre, au gré des intérêts, s'humilier pour se sauver, il ne peut l'admettre, et de là sa sévérité injuste pour le comte de Toulouse.

Mais quels que soient les sentiments que l'auteur prête à ses personnages, quelles que soient à leur égard ses préférences et ses aversions, qu'il leur donne un rôle épisodique ou considérable, tous sont dessinés avec une énergie et un relief qui placent les *Albigéois* à côté des poèmes les plus plastiques. Sans jamais s'attarder à décrire ses figures et en conservant toujours toute son attention pour le groupe, Lenau a su peindre avec vigueur des physionomies si variées d'aspect. Des intérêts divers mais puissants ont laissé sur tous ces masques des marques si profondes que l'œil les retient à jamais. Parfois même Lenau a accusé jusqu'à l'exagérer cette saillie du trait. Il a mis des figures grimaçantes et comme des monstres au milieu de personnages vivants et vrais. Il y a presque trop de gargouilles horribles dans ce monument gothique.

De parti-pris le poète a forcé son admirable talent d'évocation et il est tombé dans la manière. Il avait pu remarquer lui-même que les scènes poussées au noir, les *Nachtstücke*, lui avaient surtout réussi, que le public avait distingué dans ses poésies de préférence les pages aux couleurs sombres. Dès lors il se laissa aller au plaisir de les multiplier. L'hypochondrie croissante des dernières années, l'habitude du procédé, auquel l'artiste échappe rarement à un certain moment de la production, tout contribuait à favoriser en lui cette prédilection pour l'horrible, qui ne lui était pas d'ailleurs particulière. Elle correspondait à une tendance générale de l'art contemporain et au goût du public. *Savonarole* et *Faust* en offrent quelques exemples ; dans les *Albigéois* elle se montre plus fréquemment encore. Le sujet s'y prêtait

sans doute ; mais Lenau a recueilli avec soin les atrocités qu'il rencontrait sur sa route, au lieu de les écarter ou de les atténuer. S'il a à peindre une scène lugubre, un carnage, par exemple, il n'oubliera aucun des traits qui doivent en augmenter l'horreur : le pêle-mêle des corps, la terre dégoûtée de boire le sang, les vautours tournoyant sur les cadavres ou s'y arrêtant endormis, repus et lourds, et la lune pâle, éclairant de sa lueur livide ce spectacle sinistre. Ailleurs il reprendra les mêmes détails, mais en les traitant avec plus d'horreur encore. Parfois il a cru sentir qu'il avait dépassé la mesure ; il redoute pour certaines âmes la lecture de ses vers. « Vous avez dit une fois des poésies de Freiligrath, écrivait-il à Emilie, que vous les trouviez trop sanglantes, mais que mes Albigeois sont sanglants ¹ ! »

Cette croisade en effet lui apparaissait souvent comme une sanglante folie ; mais il ne s'est pas contenté du symbole, il a voulu mettre la folie elle-même en scène. Le fou est comme le personnage obligé des poésies de Lenau. Dans le cortège des figures qu'évoque son imagination cet acteur étrange manque rarement. Ici il s'y mêle une note humoristique qui est moins commune chez lui. Le fou des *Albigeois* est un pauvre petit tailleur poursuivi par une idée fixe : il doit fabriquer pour le corps géant de l'Antechrist une immense chemise mortuaire ; tant qu'elle n'est pas terminée, l'Antechrist ne saurait mourir. Et le tailleur Jacques de courir les champs de bataille, coupant de ci de là sur les cadavres de croisés ou d'hérétiques des lambeaux d'étoffe et cousant sans relâche, jusqu'à ce qu'un matin on le trouve mort sur son établi, étendu sur une des manches gigantesques du vêtement inachevé. Le symbolisme de cette funèbre allégorie n'échappe à personne.

Ce n'est pas tout ; à côté de la folie, la catalepsie. Au massacre de Lavaur un seul être a échappé, une jeune fille à la-

1. [Janvier 1840] (Schlossar, p. 129).

quelle on n'a pas pris garde, qu'on a oublié de tuer parce qu'elle semblait morte. Elle s'éveille subitement, crie, n'entend rien, se sauve éperdue, et ne rencontre partout que des cadavres et des flots de sang dont l'église est pleine. Elle tombe aux genoux d'un Christ dont une mare rouge baigne les pieds; elle croit voir l'image vivre, se tordre et s'efforcer de fuir cette sanglante inondation. Elle court en criant que Christ est fou de terreur; hélas! c'est elle-même qui est maintenant atteinte de folie.

Il y a là un raffinement d'idées et d'inventions lugubres qui découvre un nouveau travail d'esprit chez Lenau. Dans son cerveau malade ces scènes horribles naissaient naturellement. Cette attention qui se portait si volontiers sur les troubles de la vie psychique se trahit encore par la place considérable que tiennent les rêves dans les *Albigois*. Il y a noté ces états d'âme que provoquaient en lui des songes surtout pénibles, cette intensité de la sensation dans le rêve, qui peut nous faire goûter les joies les plus vives, mais aussi nous faire sentir les plus atroces douleurs. Dans chaque œuvre de Lenau on retrouve la trace de ses préoccupations dominantes qui devenaient facilement pour une âme malade des obsessions du jour et de la nuit. Aussi la vie du rêve n'est-elle absente d'aucun de ses poèmes. Mais tandis que dans *Faust* c'est le songe bienfaisant, évoquant un passé lointain et heureux, dans *Savonarole*, la vision extatique, payant de joies divines les souffrances physiques et morales, dans les *Albigois* il n'y a plus que le cauchemar, plus cruel que la réalité, rêve meurtrier, peuplé d'images qui auraient comme un corps et qui se dressent devant l'âme pour la torturer.

Par ce dernier côté les *Albigois* seraient un poème très subjectif. J'ai déjà relevé ailleurs d'autres traces de cette subjectivité; et il semble même d'une façon générale qu'un poème conçu avec l'idée bien arrêtée de servir à une thèse ne saurait être que profondément subjectif. Cependant les *Albigois* sont la plus objective des trois grandes œuvres de

Lenau. On voit réellement devant soi deux idées opposées prendre une forme concrète et engager une lutte qui donne au poème un vif intérêt dramatique. Il n'y a plus comme dans *Savonarole* deux thèses, mises dans la bouche de deux adversaires, une sorte de conférence religieuse avec un réfutateur, un *advocatus diaboli*, comme au Moyen Age ou comme de nos jours. Non, les deux principes ici ont pris corps; ils s'appellent Innocent III et Alfar, le pape persécuteur et l'hérétique révolté; ils se heurtent, se combattent dans une lutte sans merci, cruelle et pathétique. Il y a dans toute œuvre épique une idée qui a guidé le poète, souvent à son insu, et même quand ce poète est tout un peuple, mais qui n'en existe pas moins et court à travers l'œuvre. Dans les *Albigéois* l'idée est marquée, soulignée plus qu'ailleurs, incarnée dans des acteurs et des événements avec autant de vérité et de feu que dans l'épopée la plus franchement objective. Sans doute la conclusion que tire Lenau, le point d'arrivée auquel il veut nous conduire reste un peu abstrait; cette victoire de l'esprit qui est Dieu, ce triomphe définitif de la pensée, on ne le voit pas, le poète le laisse seulement entrevoir. Il est vrai qu'il ne pouvait le montrer, parce que ce n'est qu'une hypothèse, qu'une espérance et qu'il dépasse les bornes de la réalité. Mais le duel en lui-même n'est pas une abstraction; toutes ces scènes de batailles sont vivantes et palpitantes. On sent vraiment dans ces pages le souffle rude de l'épopée.

Dans le ton également le caractère épique n'est pas à méconnaître. Ce n'est pas qu'on doive le chercher dans quelques détails¹ où Lenau aurait voulu pasticher le style d'Homère, qu'il relisait alors. Ces ressemblances extérieures ne donnent pas à une œuvre le caractère de l'épopée. Mais l'ampleur des scènes, la fougue avec laquelle ces esquisses sont jetées, une certaine exagération de la perspective, l'ivresse des combattants, d'autres traits encore rappellent l'allure guerrière de

1. Par exemple, dans la répétition fidèle et à distance des paroles de certains personnages.

l'Iliade ou des Nibelungen. Aucun détail matériel ne prouve que Lenau ait lu la *Chanson de la Croisade*, mais il y a dans le ton du poème une couleur si chaude qu'elle est comme un reflet de la flamme ardente qui marque surtout la seconde partie du récit provençal. Les tableaux au moins développés étaient jusqu'ici rares chez le poète. Dans sa nouvelle œuvre il s'est laissé aller à les élargir davantage : soit qu'il évoque l'image d'un camp le soir avec son pêle-mêle confus, ou celle d'un bruyant assaut, soit qu'il nous mène dans la mêlée furieuse ou sur le champ de bataille couvert de morts. En plus d'un endroit il offre un réalisme de peinture et un raffinement de description tel qu'on n'en trouve que dans les tout anciens poètes qui ont mis à peindre chaque détail une inconsciente naïveté. L'être instinctif qui se révèle dans tout poète épique était aussi au fond de Lenau.

A côté de ce pittoresque, de ces aspects saisissants et lumineux, il y a, comme trop souvent chez lui, des obscurités qui proviennent de sa tendance à outrer la réalité, de son besoin de frapper vivement. Les images sont recherchées et précieuses. Elles dégénèrent souvent en allégories difficiles qui forcent à relire. Le symbolisme a toujours été la manie de l'école poétique sortie du romantisme. Toute la première partie du XIX^e siècle est obsédée par le parallélisme de l'homme et de la nature. Mais au lieu de partir de la nature pour aboutir à l'homme, ces philosophes ont fait l'inverse et ils ont entraîné les poètes sur cette fausse route, d'ailleurs dangereuse et glissante. Lenau n'a pas toujours su s'y retenir et il s'est souvent égaré dans sa chasse aux rapprochements ingénieux.

J'ai eu l'occasion de comparer à plusieurs égards la nouvelle épopée avec les deux œuvres précédentes. Incontestablement elle marque un progrès sur le *Faust* et surtout sur *Savonarole* qui, jugé d'un certain point de vue, peut paraître un pas en arrière. Dans les *Albigéois* le poète a pris fermement pied sur le terrain philosophique. Il a cessé ses incertitudes, il a maintenant une croyance positive et qui lui fait honneur :

l'affirmation de l'énergie de l'esprit humain considéré comme une vaste conscience du monde, comme modifiant et pétrissant ce monde, qui n'a d'autre raison d'être qu'en tant qu'il est un reflet de l'esprit. Sans doute ce dogme de la supériorité de l'esprit n'était pas chose nouvelle. Les philosophes du siècle dernier l'avaient hautement affirmé ; mais leur affirmation reposait surtout sur une croyance empirique, sur des arguments qui se retournaient facilement contre ceux qui les employaient. Lenau, à la suite des grandes écoles philosophiques contemporaines, a le mérite d'avoir réduit en un système cette conception vague.

Il a encore celui d'avoir voulu tenter une philosophie de l'histoire qui honore sa raison et son cœur. Par un vigoureux effort d'esprit dont on ne l'aurait pas cru capable, il s'est élevé jusqu'à une haute conception de l'humanité, la conception de l'espèce, dans laquelle l'individu s'anéantit, mais non sans laisser de traces, sans que ses efforts généreux n'impriment aussi une impulsion à cette marche des événements qui lui semblait d'abord aveugle et incertaine. Les philosophes du XVIII^e siècle n'avaient guère étendu que dans l'espace leur conception de l'humanité ; ils étaient philanthropes, mais disposés à méconnaître les périodes qui les avaient précédés, à croire que l'humanité véritable n'avait commencé qu'avec eux. Lenau étend sa philanthropie dans le temps de même que dans l'espace. Il regarde en arrière, et il trouve partout une force indestructible qui pousse le monde en avant ; il se sent lui-même un des éléments de cette force immense. Cette conscience lui suffit pour lui faire accepter avec résignation les erreurs des hommes et les siennes propres. Il répète avec le Faust mourant de Goethe : « la trace de mes œuvres ne saurait disparaître dans l'éternité des âges. » C'est là un dogme, une foi plus solide et plus fortifiante pour un esprit critique que celle où le christianisme le portait. Elle n'établit pas surtout ce divorce entre l'esprit et la nature dont il avait si longtemps souffert.

Envisagés comme œuvre poétique, les *Albigensis* sont également un progrès. Il y a plus de liberté, plus de largeur dans la conception, une idée plus élevée de la mission du poète et des moyens qui lui servent à la remplir. Il y a surtout plus d'objectivité, de variété, de verve et de souffle. Lenau avait conscience de ces mérites et il l'avouait sans fausse modestie : « Dans quelques chants je crois avoir donné ce que j'ai produit de meilleur. Les nuages sont noirs et lourds, mais il en jaillit aussi, je pense, de vigoureux éclairs. ¹ » Les pages faibles et obscures se sont faites rares ; au contraire les morceaux lumineux, brillants, colorés, sont de plus en plus fréquents, non pas comme les lambeaux de pourpre du poète, cousus çà et là pour tirer l'œil, mais des pages plus enflammées, mieux venues, parce qu'elles ont jailli de l'émotion de l'auteur. Les *Albigensis* sont certainement son chef-d'œuvre. On peut leur préférer *Faust*, qui porte un nom plus populaire, qui est aussi par endroits plus pathétique. On ne songera pas à leur comparer *Savonarole*, qui vaut surtout par des beautés de détail et dont le principal intérêt est dans l'évolution psychologique et poétique de l'auteur. Dans les *Albigensis*, on trouvera plus de clarté, plus d'élévation, plus de sérénité, si ce mot n'était presque un contre-sens en parlant de Lenau ; on y trouvera surtout une ardeur généreuse et en sens profond de l'histoire de l'humanité, une appréciation plus saine et plus fortifiante de son rôle et de sa fin.

Le public accueillit en général avec beaucoup de faveur la nouvelle œuvre. Naturellement ceux des amis de Lenau qui avaient applaudi surtout *Savonarole* se montrèrent mécontents des *Albigensis*. Martensen y vit une chute de l'auteur, presque un signe de sa folie prochaine. Les poètes souabes, Schwab avant tous, désapprouvèrent hautement ses nouveaux principes. G. Pfizer seul saisit avec plus de sym-

1. Lenau à Emilie, 28 déc. 1839. (Schlossar, p. 125).

pathie sérieuse et d'intelligence impartiale cette dernière manifestation du talent de son ami. Lenau fut très flatté de la critique qu'il avait publiée dans l'*Allgemeine Zeitung*¹. Auerbach dans l'*Europa*, Wilibald Alexis dans les *Blätter für literarische Unterhaltung* écrivirent à leur tour des jugements élogieux dont la liberté n'était pas gênée par les ménagements de l'amitié². Ces vers où l'on sentait partout battre les idées du siècle passionnèrent les contemporains. Au bout de quelques mois le premier tirage était à peu près épuisé. A Vienne, où les œuvres du poète n'avaient pas toujours trouvé le succès le plus rapide, les *Albigeois* rencontrèrent un brillant accueil. « La librairie Cotta, écrit-il à Stuttgart, a envoyé de l'ouvrage un trop petit nombre d'exemplaires, de façon qu'après quelques jours de vente on n'en trouvait déjà plus un seul à Vienne. Il semble donc que ce petit livre ait trouvé ici également ses amis, malgré sa singulière doctrine de la Trinité. »³ L'étude de l'influence de Lenau sur la jeune génération montrera mieux encore combien fut profonde la popularité des *Albigeois*.

1. « Deine Bezeichnung des Charakteristischen in mir : « melancholische Skepsis » hat mich innerlichst ergriffen ; sie hat mich getroffen wie ein höchstes logisches Gericht, wie ein abstracter Zauberschlag, durch welchen mir mein Wesen erschlossen, die ehernen Schranken meiner Individualität sichtbar wurden. » Lenau à G. Pfizer, 15 déc. 1842 (lettre inédite, communiquée par M. Th. Pfizer).

2. V. *Morgenblatt* 1843 (N° 7. *Lit. blatt*). *Blätter f. literar. Unterhaltung* 1843 (N°s 239-240).

3. Lenau à Emilie, 6 oct. 1842 (Schlossar, p. 166).

XIV

LENAU ET LA NOUVELLE GÉNÉRATION LITTÉRAIRE EN AUTRICHE (1840-1848)

L'évolution de la littérature en Autriche explique l'évolution de l'esprit de Lenau, depuis son épopée religieuse jusqu'aux *Albigéois*. Il avait d'abord essayé de remonter le courant qui emportait l'opinion, mais le flot plus fort l'avait saisi et entraîné et il était maintenant devenu lui-même une des vagues les plus puissantes qui en précipitaient la marche. Les contemporains, surtout les jeunes, entendirent l'appel aux armes des *Albigéois* ; ils prirent sur eux de continuer dans l'action le poème que l'auteur avait terminé par un *et-cætera*. Si les hardiesses provocatrices de cette apologie de l'hérésie contribuèrent pour leur part à hâter le mouvement révolutionnaire, elles s'expliquent aussi par le progrès continu que l'opinion avait fait en Autriche, par une transformation dans l'esprit de la littérature. Tenue à l'écart des affaires, la meilleure part de la nation, la mieux douée, avait cherché dans la poésie un emploi de ses facultés. A leur tour, les écrivains, les poètes et les romanciers avaient relevé le niveau intellectuel du public et formé un esprit politique, encore vague et jeune, qu'ailleurs les événements et les traditions avaient fait plus fort et plus mûr.

L'inquiétude de l'opinion à Vienne s'était accrue avec l'inertie du gouvernement. En haut l'idée que des réformes étaient devenues nécessaires se propageait de plus en plus; mais avec elle en même temps la peur de renoncer au *Système* pour se hasarder dans l'inconnu¹. La censure, que Lenau avait jadis connue si exigeante, maintenant débordée, fermait les yeux et ne se contentait plus que de sauver les apparences. On allait jusqu'à prêter à Metternich lui-même toutes sortes de velléités libérales, de concessions à l'esprit du temps. Les écrivains de Vienne avaient adressé au chancelier une pétition pour obtenir la suppression de la censure. Leur requête fut rejetée, sous le prétexte que le prince ne voulait pas se laisser arracher ce qu'il avait été sur le point d'accorder spontanément². Cette petite aventure montre que le pouvoir coquetait simplement avec le libéralisme. Les poètes toujours suspects se tenaient toujours sur leurs gardes. Avant de publier ses *Albigois*, Lenau s'attendait à des poursuites; après leur impression, il a pris toutes ses mesures: il tient prêt passe-port et argent de route. Précaution utile: la cour de Vienne allait faire son historiographe de l'apologiste du pape que Lenau venait de marquer au fer dans son poème.

Dans ces alternatives de relâchement et de rigueur le mécontentement du grand public était devenu de l'aigreur. Il se traduisait par un mépris marqué d'une tutelle qui à force de vouloir être sévère s'était rendue intolérable, puis par une envie d'acquérir cet esprit politique, qui aux yeux du grand nombre n'était que le talent de critiquer et d'attaquer des institutions délabrées. Aussi les écrivains frondeurs, comme Börne et Heine, les publicistes hardis, comme Welcker et Rotteck, le groupe de la Jeune Allemagne, bien qu'il fût maintenant intimidé et désuni, fournissaient-ils la lecture favorite du public cultivé. Il était de bon ton d'être au courant des

1. V. Springer. *Geschichte Oesterreichs*.

2. V. Bauernfeld. *Aus Alt-u. Neu-Wien*.

dernières productions de la littérature libérale; il suffisait qu'un livre fût interdit pour qu'il fit fortune à Vienne. On se montrait avec envie la moitié de l'empire, la Hongrie, qui jouissait déjà de tous les bienfaits d'un régime constitutionnel. Dans le *Landtag* de la Basse-Autriche, quoiqu'il ne pût encore être question d'une véritable opposition politique, la noblesse et la bourgeoisie exprimaient nettement leurs plaintes.

Il se répandit à Vienne en 1842, sans nom d'auteur, un petit livre, l'*Autriche et son avenir*¹, qui eut le plus brillant succès, tant il caressait les impatients désirs du grand nombre. L'auteur y faisait un tableau sombre mais juste de cette « Chine de l'Europe » dont le régime politique n'était plus en harmonie avec les tendances de la nation, parce que celle-ci était maintenant hors de page. Ni l'affection ni la crainte, disait-il, ne forment plus entre le pays et le souverain un lien assez sûr; l'estime seule pouvait le fournir. Il fallait développer dans les gouvernés le *public spirit* des Anglais, dont l'auteur est grand admirateur et qu'il se plaît à citer. Il fallait rejeter cette bureaucratie compliquée, parasite et routinière, pour faire entrer le peuple dans la vie politique, pour lui donner, comme dans les pays voisins, une représentation nationale. Sans doute le critique n'entend par le peuple que la partie éclairée de la nation, une faible portion du tout, mais il ne saurait admettre que cette minorité, capable d'apprécier le rôle du gouvernement, ne puisse en même temps y concourir.

D'autres brochures, avec moins de talent, répétaient ces griefs, ces appels et les prédictions menaçantes d'une révolution, s'ils n'étaient pas entendus. Dans un opuscule pareil, l'*Autriche en 1843*², un nouvel anonyme faisait encore son procès au fonctionnarisme, montrait le clergé absorbant les plus gros revenus de l'empire, l'armée regardée par le pays

1. *Österreich und dessen Zukunft*. Hamburg. Hofmann u. Campe, 1842.

2. *Österreich im Jahre 1843*. Hamburg, Hofmann u. Campe, 1843.

comme une vaste compagnie de discipline, l'enseignement livré au mépris public par des mesures mesquines. Les défenseurs mêmes du gouvernement, qui après la révolution de 1848 essayaient d'en rechercher les causes, sont réduits aux mêmes aveux ¹. Une revue autrichienne ², qui s'imprimait à Leipzig, découvre des plaies semblables, attaque surtout la censure, réclame une littérature à tendance et parmi les écrivains un esprit plus sérieux et plus vigoureux. Un des meilleurs critiques de Vienne, H. Lorm, dans un livre qui le força à s'exiler à Berlin ³, juge la littérature autrichienne d'un point de vue tout politique; « elle n'a de valeur que si elle est pénétrée de la sève du siècle qui est sa racine ». Le poète est un *publiciste* dans le sens le plus élevé du mot. Lenau, qui, suivant Lorm, incarnait ce nouveau type du poète, sent comme tout le monde l'imminence d'une révolution. A la fin de 1842 il recommande aux Reinbeck un jeune juriste qui faisait un voyage en France et en Angleterre pour en étudier les institutions et « se préparer à prendre un jour une part active à la transformation de la vie politique en Autriche, qui peut-être n'est plus bien éloignée ⁴. »

Tandis que Lenau entrevoyait et désirait la révolution prochaine, il semblait que ceux-là même qui avec lui et avant lui avaient le plus fait pour la préparer se fussent comme lassés de la lutte et retirés dans un silence indifférent ou irrité. L'auteur de *Schutt* et des *Spaziergänge*, inquiet par la censure, s'était exilé dans son château de la Carniole ⁵ et dans ses *Nibelungen en habit* tournait en ridicule la poésie politique ⁶. Grillparzer, après l'échec de sa comédie *Malheur au menteur!* a dit adieu au public. Enfermé dans sa mauvaise

1. *Genesis der Revolution in Oesterreich i. J. 1848*. Leipzig, 1849.

2. *Revue österreichischer Zustände*. Leipzig, 1842-44.

3. Lorm (Landesmann). *Wiens poetische Schwingen und Federn*. Wien, 1846.

4. Lenau à Emilie, 14 déc. 1842 (Schlossar, p. 170-171).

5. V. K. E. Franzos, *A. Grün über Oesterreich*. (N. Fr. Presse, 19 juin 1888). — Cf. lettre de Grün à Bauernfeld, 8 mai 1843 (*Deutsche Wochenschrift*, 13 janv. 1884).

6. Grün. *Die Nibelungen in Frack*. Leipzig, 1843.

humeur, pris du tic ordinaire des vieilles gens, il n'écrivait plus que de caustiques épigrammes où tout lui est prétexte à raillerie, la nouvelle critique de Gervinus, la nouvelle philosophie de Hegel, la nouvelle théologie de Strauss. Enk était moralement brisé ; « je m'en irai, dit-il, et personne ne saura de quel poids la vie a pesé sur moi ¹. » Il fut après Mayrhofer la seconde victime célèbre de ce scepticisme pessimiste que la situation de l'Autriche avait contribué à développer. « La cause dernière de son suicide, écrit Lenau, une chicane d'inspecteur à professeur, était certes mesquine, mais elle n'a été que la dernière goutte qui a fait déborder la mesure depuis longtemps pleine de sa mélancolie aigrie qui avait crû pendant des années. ² » Seul Feuchtersleben conservait son ancienne énergie. Dans des articles de revue il prêchait toujours le retour à la santé, à la vigueur, à la volonté. Il devinait qu'une époque sèche et froide, toute d'industrie et de positivisme, vengerait l'Autriche de ses rêveries poétiques et il aurait voulu conserver à la poésie tous ses droits. Elle devait être un mélange de subjectivité et d'objectivité ; Lenau, à son sens, en avait donné le modèle. Il louait Grillparzer et Bauernfeld comme des poètes humains, sains et moraux, qui enseignaient le désintéressement et la grandeur du caractère ³.

Lenau lui-même voyait avec peine cet affaissement des meilleurs esprits contre lequel Feuchtersleben essayait de réagir. Il écrit à Duller : « Quelle triste situation, mon ami, toujours de plus en plus affligeante que celle de la patrie. La matière s'étale en ce monde plus que de raison, mais chez nous plus qu'ailleurs. La troupe des ouvriers de l'esprit fond de plus en plus. Chaque jour compte ses transfuges dans le camp ennemi et le nombre de ceux qui enfin lassés de la constante inanité de leur rôle, devenus la proie d'une humeur

1. Enk à Halm, 23 mars 1840 (Schachinger, *Briefwechsel*).

2. Lenau à Emilie, 6 sept. 1843 (Schlossar, p. 178).

3. V. Feuchtersleben. *Beiträge zur Literatur, Kunst und Lebenstheorie*, Wien, 1841.

sombre et désespérée, jettent les armes..... La constance à servir un avenir lointain, la reprise éternelle de l'attaque repoussée et de la bataille en apparence perdue sont au-dessus de la bravoure du premier assaut : tellement au-dessus, que je ne voudrais pas mépriser ceux qui sont las de combattre '... » L'esprit grave de Lenau était indulgent à ces défaillances, tout en s'en affligeant. Il connaissait la sincérité d'efforts de ses compagnons de lutte et lui rendait hommage. Dans ses *Albigens* il venait d'adresser l'appel le plus viril à ses contemporains. Il veut en grouper quelques-uns autour de lui pour éditer une revue, il recommande à Halm l'étude de la philosophie qui empêche le poète de perdre de vue les hautes questions. Ce qui l'irritait était la futilité d'intérêts, le manque d'énergie du grand nombre. Il leur faisait un crime de n'avoir pas fui comme lui le sol autrichien, « de n'avoir pas payé l'amour de l'art et de la liberté au prix de l'amère et sainte douleur de la nostalgie. Comme des Tannhäuser dans le Venusberg, disait-il, ils restent enchaînés, idolâtrés par des femmes sentimentales ; ils ont tous un petit emploi qui nourrit son homme, et entre-temps, quand vient la verve, ils travaillent dans le genre fleuri ². » Pour lui et pour Grün, il se défendait comme d'une injure d'être rangé dans l'école autrichienne.

En effet, l'ancienne génération de 1830, comme un arbre chargé de fleurs brillantes et trop tôt venues, n'avait donné que quelques fruits pauvres, sans sève ni parfum. Pour beaucoup le vers n'avait été qu'un pruritus ingenii qui était passé avec l'âge. Ces poètes étaient vite rentrés dans leurs occupations ordinaires et vides de fonctionnaires consciencieux. Plusieurs, du reste, vivaient en province et les avantages d'une capitale leur manquaient pour se grouper et exercer ou subir une influence féconde. Leitner demeure silencieux

1. V. *Deutsche Dichtung*, vol. 11 (*Ungedruckte Briefe*). Lenau à Duller, 6 avril 1840.

2. K. Beck, *Mit N. Lenau* (*Temeswarer Zeitung*, 1863, N° 234).

à Gratz, Seidl à Cilli passe un moment pour mort. Certains se réfugiaient, comme Zedlitz, dans une sorte de néo-romantisme, ou se rejetaient dans les brillantes descriptions de l'épopée. Ils sont du moins tous guéris du *Weltschmerz* dont ils se moquent après en avoir souffert. Les exhortations de poètes plus virils et l'exemple de talents plus jeunes et plus ardents avaient contribué à chasser cette contagion littéraire.

Une nouvelle génération ¹ s'était levée, plus impatiente, pressée de jouer ce rôle d'émancipateurs auquel les maîtres de l'ancienne avaient convié les poètes. Le plus précoce et le plus bruyant de tous fut un jeune ami de Lenau, Karl Beck ², qui était aussi son compatriote. Il avait débuté par des *Gepanzerte Lieder* (1838) d'une poésie capiteuse et trouble. L'étudiant de Leipzig y déchirait le Philistin et le disciple de Börne reprochait à l'Allemagne de ne faire que penser et rêver sans jamais agir. En 1844, il réunit ses poésies en volume et s'y montra, comme Vogl ³, brillant évocateur de ces mœurs hongroises dont Lenau avait révélé le premier la poésie. Mais ce n'est ni à son *Poète en voyage* ni à ses *Mélodies hongroises*, ni à son roman de *Janko* ⁴ que Beck dut sa réputation. Elle lui vint de sa poésie politique. Le recueil de 1844, confisqué par la censure et sauvé du pilon par le roi de Prusse, avait eu trois éditions successives; les *Chansons de l'homme pauvre* ⁵ eurent une fortune plus éclatante encore. Elles plaçaient K. Beck à côté de Freiligrath et d'Herwegh, dont il était devenu l'ami et l'admirateur. Charge à fond contre la société plus que contre le régime, invectives aux riches, surtout aux Juifs ⁶, les coreli-

1. V. *Album österreichischer Dichter (Neue Folge)*, Wien, 1838.

2. K. Beck, *Gedichte*, Berlin, 1844 (*Gepanzerte Lieder; der fahrende Poet*, 1838; *Stille Lieder, Ungarische Melodien*, 1840-44).

3. Vogl, *Klänge und Bilder aus Ungarn*, Wien, 1839.

4. K. Beck, *Janko, der ungarische Rosshirt, Roman in Versen*, Leipzig, 1841.

5. K. Beck, *Lieder vom armen Mann*, Leipzig, 1846.

6. Cf. *Vorwort an das Haus Rothschild*.

gionnaires de l'auteur, tableau amer des pauvres dont la misère est le seul crime, ces poésies étaient une nouveauté en littérature, autant par le fond que par la forme. Dans une langue forte et pittoresque à l'excès, tantôt recherchée, tantôt familière, qui fait songer à la langue des *Châtiments*, l'ampleur en moins, Beck sut émouvoir le public pour ces humbles qu'on n'avait jusqu'alors montrés que dans l'idylle paisible et gracieuse. Il remplaça ce faux idéalisme par un faux réalisme.

Gutzkow le nomme quelque part le Byron allemand, mais il est bien plutôt l'élève de Lenau. Il le rappelle surtout par l'usage et même l'abus qu'il a fait de la Hongrie dans ses vers, par la langue et le souci de la description. Si Beck ne lui doit pas ses poésies révolutionnaires, il a néanmoins de commun avec lui l'inspiration politique ; et les violences qui remplissent les *Albigens* ne sont pas tout à fait étrangères aux *Chansons de l'homme pauvre*.

Dans la patrie même de Lenau et de K. Beck beaucoup de leurs jeunes compatriotes, Vachott, Kunoss, Kernéyi, Madach, et le plus grand, Petöfi, s'inspirent dans leurs poésies hongroises des vers du maître. Ils font songer à lui par la forme brillante et osée, la mélancolie sombre, l'ardent libéralisme, et surtout l'inquiétude d'esprit, quelques-uns même par une fin tragique semblable ¹. Leurs œuvres nous échappent trop pour y étudier l'influence de la poésie de Lenau, mais il est deux autres écrivains allemands où elle se laisse plus facilement saisir. Ce sont Hartmann et Meissner.

Le recueil du premier, le *Calice et l'Épée*, est dédié à l'auteur des *Albigens* lui-même ². Quelques strophes des *Haidebilder* avaient éveillé le talent naissant de Hartmann ³. Il

1. Vachott (1818-61) et Kerényi (1822-52) sont morts fous. Cf. Schwicker. *Gesch. der ungar. Literatur*.

2. Hartmann. *Kelch und Schwert*. Leipzig 1843 (N. Lenau nehme diese Blätter als Zeichen innigster Liebe vom Verfasser).

3. V. Lorm, *Wiens poetische Schwingen und Federn*. Wien, 1846 (p. 74).

déclarait plus tard que sa poésie est fille de celle de Lenau, le poète de la douleur¹. De fait la tristesse qui remplit les vers du maître a gagné ceux du disciple. Il faut bien admettre que Hartmann se laissait aller à suivre la modé qui était au sombre et au lugubre. Sa mélancolie dont on ne voit pas bien les causes a du moins le mérite d'une certaine grâce ; il est délicatement triste et ne se démène pas dans son désespoir. C'était une âme douce et molle. Comme Lenau avait célébré la Hongrie et ouvert à ses successeurs un nouveau domaine poétique, Hartmann chante la Bohême, sa patrie d'occasion également pour lui. Elevé dans le milieu libéral de Prague, il partage tous les rêves de ses contemporains ; mais s'il croit à la nécessité de la lutte pour conquérir le droit, il n'en est pas moins persuadé de la force de la bonté et de la douceur. L'amour fera autant que la violence pour susciter ce règne de justice impatientement attendu. A côté de l'épée il a mis le calice et ce descendant des féroces Hussites est plutôt un apôtre de paix que de discorde. Ses héros favoris sont, comme ceux de Grün, Joseph II, l'empereur-philosophe, et Max, le dernier chevalier. Mais ses écrivains préférés sont aussi, comme ceux de Beck, Schubart et Schiller. Avec tous les poètes libéraux il somme les souverains de payer la dette contractée en 1813 envers la nation et il leur demande compte de l'abandon de la Pologne. Ces vieux thèmes fournissaient encore une matière neuve aux poètes. Elle semblait pourtant s'user, et Hartmann ne peut s'empêcher de faire avec d'autres la remarque que tous les chants en faveur de la liberté ne la servent guère et que des actes lui profiteraient mieux. Cette critique facile se retourne contre eux ; et pourtant il y avait de l'injustice à railler les Allemands qui ne célèbrent dans leurs vers que ce qu'ils n'ont pas. A force de parler de la liberté, les écrivains en mirent au cœur du peuple un plus ardent désir.

1. Des Lebens Wehn in Träumen auszusühnen

Hat Lenaus Lied sich meinem Geist vereint (*Seine Rückkehr. — Kelch u. Schwert*)

Le titre du volume de Hartmann pourrait faire illusion ; on croirait ouvrir en le prenant un récit épique des guerres religieuses de la Bohême. Ce nom, comme on l'a vu, n'est qu'un symbole. Il faut chercher l'épopée hussite chez un compatriote de Hartmann, Meissner, Tchèque comme lui. Meissner aurait pu à meilleur droit dédier son *Ziska*¹ au poète des *Albigéois*. Entre les deux poèmes les analogies sont nombreuses et se révèlent jusque dans le détail. La métrique est parfois la même ; les descriptions de batailles sont semblables ; l'auteur a introduit dans son œuvre, comme Lenau avait fait dans la sienne, des allusions aux idées contemporaines ; il y a également décoché des traits à la Jeune Allemagne, en décrivant les extravagances des Adamites ; enfin il a donné aux troubadours tchèques le même rôle politique que Lenau aux troubadours provençaux. Mais c'est surtout dans l'inspiration générale que la filiation est évidente. Les hérétiques sont pour Meissner comme pour son maître de nobles esprits qui se sont dévoués à la cause commune ; s'ils ont succombé, la victoire finale viendra quand même. Avec Lenau, il croit à la lutte incessante, éternelle. La vie de l'humanité n'est qu'un drame et l'épée restera son symbole ; jamais cet âge d'or dont a rêvé un poète, où le glaive sera quelque chose d'étrange et d'inconnu, ne luira sur le monde. Meissner, qui a surtout la période oratoire et ardente, est plus expressif que l'auteur même des *Albigéois* dans cette affirmation de la nécessité de la lutte. Il l'a personnifiée dans l'aveugle Ziska, dont il a fait, comme Lenau, le génie sombre et irrésistible de la destruction. Là s'arrête la ressemblance entre le poème de Meissner et l'esquisse que Lenau avait tentée du même sujet dans ses romances de *Ziska*. L'épopée de Meissner a d'ailleurs un caractère particulariste qui devait rester étranger à celle de Lenau. Le poète, allemand par la race, mais tchèque de naissance, a représenté la lutte des Hussites comme un

1. Meissner. *Ziska, Gesänge*, Leipzig, 1846.

mouvement national autant que religieux. Il a cédé à la tendance qui se manifestait déjà dans tous les pays de la monarchie appartenant à une nationalité étrangère et que des jeunes gens, impatients de gloire, ne pouvaient manquer d'exploiter.

Lenau s'était plu à encourager les efforts de cette nouvelle génération dont il ne vit pas tous les succès. K. Beck et Hartmann furent les amis de ses dernières années. Ces jeunes gens qui, à son exemple, émigraient en Allemagne pour plus de sûreté, continuaient l'œuvre de leurs devanciers; ils contribuèrent même à la ranimer et à tirer de l'indifférence leurs aînés découragés. Grün renonce à la manière romantique de ses *Nibelungen* pour écrire un livre, où sous une apparence légère il servait la cause politique à laquelle il avait jadis consacré ses meilleurs vers. Le *Curé de Kahlenberg*¹ fut, il est vrai, une arme qui venait après la bataille; mais s'il ne fut publié qu'en 1850, il avait été composé avant la Révolution. C'est des œuvres de Grün la plus fraîche et la plus variée, celle où il entre le plus de finesse d'esprit et de largeur d'idées. L'auteur l'a dédiée à Lenau, et de fait sa conclusion est la même que celle des *Albigéois*: la ferme croyance au triomphe du droit. Grün sans doute, admirateur de l'Angleterre, partisan d'une monarchie constitutionnelle, n'est pas un révolutionnaire à la façon de son ami; mais son « étendard rose » comme le « drapeau noir » de Lenau est au service de la même cause. A côté de Grün, Bauernfeld, mêlant ainsi que lui le plaisant au sérieux, avait fait dans sa comédie de *Maieur*² un tableau piquant des erreurs grossières du *Système* et une défense spirituelle des prétentions de la classe cultivée.

Le rôle des écrivains et des poètes, des derniers venus comme des plus anciens, avait été considérable pendant les années qui précédèrent, ce qu'ils appelèrent orgueilleusement

1. Grün. *Der Pfaff vom Kahlenberg*. Leipzig, 1850.

2. Bauernfeld. *Grossjährig*. Représenté au Burgtheater, 16 novembre 1846 (*Gesammte Schriften*, vol. 5).

les ides de mars. En dépit du soulèvement galicien (1846) qui découvrait la profondeur du mal social avant la Révolution de 1848, celle-ci fut loin d'être une révolution sociale. On peut dire que le peuple y resta étranger ; ce fut la révolution de la bourgeoisie plus encore que notre Révolution de Février. Elle fut l'œuvre surtout de la partie éclairée de la nation, de ceux qui pensaient et qui lisaient. Le rôle prépondérant que la jeunesse universitaire joua dans les journées de mars en est une preuve immédiate. Les professeurs, les publicistes, les écrivains et les poètes, par leur action continue sur l'opinion l'avaient lentement préparée. Les cercles littéraires dont Bauernfeld, Doblhof, le chef du cabinet de 1848, étaient l'âme, le Shakespeare-Klub que fréquentaient Bach, le futur ministre de l'instruction publique, Læwenthal, Stubenrauch, Becher, tous amis de Lenau, étaient des sociétés où la politique n'avait pas moins de place que la littérature ; ce furent comme des ébauches du futur Parlement autrichien. On pourrait presque dire que la Révolution de Mars fut la Révolution des poètes et des gens de lettres. Aucune revendication ne fut formulée plus énergiquement que celle de la liberté de la presse : on la réclama même avant de songer à demander une constitution. Ce sont des poètes qui prennent la direction des journaux de l'opposition, qui veulent avoir leur *Moniteur*, leur *Constitutionnel*, leur *Débats* ; des poètes qui arrachèrent au pouvoir ses premières concessions ; des poètes qui avec Feuchtersleben sont représentés dans le nouveau gouvernement. Ce sont des gens de lettres, R. Blum, Messenhauser, Jellinek, Becher, qui furent les victimes sanglantes de la Révolution ; des gens de lettres aussi, Grün, Bauernfeld, Schuselka, Kuranda, que Vienne envoya à l'unanimité au Parlement de Francfort. Il serait trop long d'énumérer tous ceux qui par leur plume avaient préparé la Révolution, ceux, bien plus nombreux encore, qui l'ont chantée quand elle éclata ¹.

1. V. Helfert, *der Wiener Parnass im Jahre 1848*. Wien. 1882.

Les têtes les plus froides et les plus sceptiques, comme Grillparzer, furent gagnées par l'enthousiasme universel. Beaucoup de ces dithyrambes révolutionnaires offraient un plaisant contraste avec les habitudes poétiques de certains, mais tous étaient unanimes à célébrer les poètes libéraux, surtout Grün et Lenau, dont on habillait les poésies les plus connues en proclamations politiques, comme on aide un texte nouveau de la popularité d'un vieil air. Les palinodies sans doute ne tardèrent pas à venir, mais malgré ce phénomène politique si humain, on ne saurait oublier que la poésie autrichienne peut revendiquer une part légitime dans la crise d'où est sortie l'Autriche moderne.

On peut se tromper sur l'étendue de ce rôle que jouèrent les poètes, on peut s'en exagérer avec eux l'importance, mais il n'en est pas moins réel. Dans cette influence la part de Lenau n'est pas la plus faible. Ses débuts, ses hésitations ont pu faire oublier qu'il partage avec Grün, dont la carrière littéraire est plus une, le titre de poète politique. La postérité en associant leurs images sur ce *Schillerplatz*, voisin du palais du *Reichsrath*, bien qu'elle n'ait voulu rapprocher dans la consécration du marbre que les deux amis et les deux plus grandes gloires lyriques de l'Autriche, nous permet de les unir encore dans leur aspiration commune vers un noble idéal de liberté.

En parlant de l'action que Lenau a exercée sur ses contemporains, j'ai devancé un peu l'ordre des temps, car cette influence fut surtout posthume. Mais elle se dégage si aisément de son dernier poème des *Albigéois* que cette esquisse de la littérature autrichienne aux environs de la Révolution en est comme le cadre naturel. Ce qui reste à connaître de l'auteur et de son œuvre intéresse moins son époque que lui-même.

XV

LES DERNIÈRES ANNÉES ET LES DERNIÈRES ŒUVRES.

DON JUAN (1842-1844)

Après la publication des *Albigéois*, Lenau était retourné à Vienne, au milieu d'août 1842. Sa santé est toujours mauvaise ; quand elle se raffermît, c'est d'une manière alarmante : il s'effraye le premier de son appétit dévorant. Son humeur est toujours sombre et difficile : les misères les plus minces, comme les petits ennuis du voyage, l'affectent d'une façon exagérée. Nulle part il ne se sent à l'aise, et quitte de nouveau un logement pour un autre. Il fuit la société, écrit rarement à ses amis, et lorsqu'ils se plaignent, répond sur un ton moitié fâché, moitié narquois. Son amour pour Sophie, dont la froideur et la tendresse le jetaient tour à tour dans un âpre désespoir ou une ivresse délicieuse, contribuait à nourrir son hypocondrie.

Au commencement de l'hiver suivant, il écrit à Emilie : « J'ai dernièrement lu un mot dans Homère qui caractérise à merveille mon état d'âme : *ἡυριμέλας*, c'est-à-dire, noir tout autour. Oui, il fait noir tout autour de mon âme, quand le démon de l'hypocondrie me saisit, et il me saisit, cet hiver, plus souvent et plus fortement que jamais. Un poète

ne peut pas aujourd'hui être heureux, car le siècle ne veut pas entendre parler de lui, de même qu'il ne veut plus de discours, mais réclame partout un secours pratique et effectif. Le siècle a manifesté assez haut, par la bouche de Gervinus, son mépris pour tous les poètes. Mais un poète qui en outre n'a pas de vie de famille, pas même d'existence assurée, qui par tempérament est comme moi porté à un haut degré à la mélancolie, un tel poète a des heures où ce mot d'Homère s'applique à son âme. » Et à la fin de cette même lettre, faisant allusion à la mort de Ludwig Mayer, le frère de son ami ; « Je l'envie, dit-il, autant que je le plains. Heureux sont les sourds ! plus heureux encore les morts ! J'aimerais mieux être couché sous le tas de fumier que de me traîner dessus ! »¹ Dans le printemps précédent, à Weinsberg, Kerner fut effrayé de sa mauvaise santé et plus encore du désordre de son esprit. A la suite d'une confession à laquelle Lenau s'était senti irrésistiblement poussé, Kerner disait à sa femme « qu'une mer démontée qui se serait subitement figée avec ses vagues monstrueuses n'offrirait pas un spectacle plus affreux que l'âme de Niernbsch². »

Du moins les succès du poète auraient-ils dû le consoler de ses multiples souffrances. A Stuttgart surtout il était idolâtré par ses amis, anciens et nouveaux. Les taquineries de Sophie, malgré le soin qu'il met à se défendre, nous font saisir le genre de popularité qu'il rencontrait et même recherchait : popularité douce mais perfide, que Grillparzer, le grand méconnu, sentait agir sur l'âme de son compatriote comme un poison lent³. En effet, elle acheva d'amollir le poète, de le désarmer en face de la réalité. Le misanthrope de Vienne craignait moins de se produire en Souabe. Il se plaisait sur-

1. 18 nov. 1843 (Schlossar, p. 187-188).

2. Th. Kerner. *Lenau in Weinsberg*.

3. Du trankst dir Tod in jenen Taumelsäften,
Was für den Kopf bestimmt, es traf dein Herz.

(Am Grabe Lenaus).

tout dans la société des femmes où il trouvait des admiratrices aveugles de sa personne et de son talent ¹. Chez les Reinbeck fréquentaient des musiciennes, M^{me} Heinrich, M^{me} Leibnitz, Emilie Zumsteeg, Joséphine Lang, qui jouaient à Lenau ses morceaux favoris ou mettaient ses vers en musique ; puis aussi des bas-bleus, comme M^{me} Suckow (Emma Niendorf), dont il daignait corriger les vers. Il en écrivait lui-même dans les albums de ces dames ; elles s'attribuaient volontiers des strophes composées pour d'autres et il ne se défendait pas contre cet empressement. On l'accablait de souvenirs, d'ouvrages de broderie, de cahiers destinés à recevoir ses inspirations ². Parfois même il acceptait la collaboration de ses amies. Emilie Reinbeck, qui lui copiait de sa main les critiques que des journaux publiaient sur ses poésies, feuilletait aussi pour lui les vieilles chroniques, prenait des notes et faisait même des plans de poèmes. « Je suis fermement persuadé, lui écrivait-il, que vous avez bien choisi et je suis très curieux de connaître vos extraits. Vous m'avez déjà donné sur mes Albigeois des indications si profondes et d'un sentiment si délicat que j'attends vraiment de votre collaboration des avantages essentiels qui me feront votre obligé. ³ » Beaucoup des relations de Lenau touchaient à l'aristocratie. Il est intéressant de remarquer cette préférence croissante pour les classes élevées de la société. Au début il n'avait fréquenté que de petites gens, les Schwab, les Mayer, les Kerner, mais depuis qu'il avait été introduit dans le milieu plus fin des Reinbeck, il se plaisait davantage dans une société distinguée dont les hommages délicats lui étaient plus agréables à recevoir. Il va dans la maison du ministre Wangenheim, se lie d'amitié avec l'ambassadeur badois

1. Sternberg, *Erinnerungsblätter*. 5 vol. Berlin 1855. Cf. *Dichterkreise in Schwaben, Erinnerungen von Frl. von Hohenhausen* (Land. u. Meer, 1887, p. 401).

2. Le livre d'Emma Niendorf (*Lenau in Schwaben*) est un produit curieux de ce culte de Lenau.

3. 7 juillet 1841 (Schlossar, p. 154).

Porbeck, reste l'hôte plus assidu du comte Alexandre, dont il partage les plaisirs de sportman.

A Vienne le culte était moins intime, moins enivrant, mais Lenau y était sincèrement estimé et admiré. Il reçoit une foule d'épîtres poétiques; des débutants, comme Haltau, Marlow, lui dédient leurs recueils; des critiques, comme J. Seidlitz ¹, leurs essais littéraires. Les juges les plus sévères de la poésie autrichienne ne nomment son nom qu'avec respect ². S'il ouvre un volume de ses contemporains, il y trouvera des strophes flatteuses pour lui, et chez les plus jeunes, marque de popularité la plus douce à un poète, l'imitation visible de sa manière. Les meilleurs des nouveaux venus, K. Beck, Hartmann ³, Levitschnigg, L. Foglár, Wurzbach, Dingelstedt, recherchaient avec envie le poète des *Albigéois*; Betty Paoli, qui lui dédia son premier volume, lui écrivait des lettres enthousiastes. Lenau se sentait à la fois flatté et gêné de tous ces hommages. « O admirables âmes de femmes, écrivait-il à Emilie, lisez mes vers, mais laissez-moi gémir dans mon coin ⁴. » Le gouvernement autrichien lui-même, qui l'avait jusqu'alors traité en suspect, parut vouloir lui faire oublier ses persécutions policières. Il en fit une sorte de poète officiel en le choisissant pour célébrer le jubilé de l'archiduc Charles, le vainqueur d'Aspern (avril 1843).

« Jamais pour mon honneur je ne ferai de mon Pégase une bête d'équarisseur; Dieu me punisse, si je chante un chant de prince, et qu'à ma honte ma main sèche sur ma lyre ⁵ ! » Dix ans après ces vers, Lenau se laissait associer à une manifestation officielle en faveur de la maison des Habsbourgs. Peut-

1. Seidlitz, *die Poesie und die Poeten in Oesterreich im Jahre 1836*, 2 vol. Grimma 1837. (Dem Dichter N. Lenau gewidmet).

2. Un factum très méchant (*Oesterreichischer Parnass bestiegen von einem heruntergekommenen Antiquar*. — de Saphir ?) épargne Lenau, fait même plutôt son éloge.

3. V. Meissner. *Geschichte meines Lebens*.

4. 6 oct. 1842 (Schlossar, p. 167).

5. *Protest* (I, 409).

être eût-il mieux valu se taire, peut-être eût-il été plus honorable pour lui que sa poésie, comme celle que composa Grillparzer à la même occasion, fût interdite par la censure. Cependant il ne faut pas se hâter de l'accuser de s'être parjuré. L'archiduc Charles appartenait depuis longtemps au parti de l'opposition, opposition du reste toute silencieuse, et Lenau en le célébrant dans sa poésie a marqué très nettement son propre libéralisme. Il oppose le souverain que peut regarder l'œil sévère de l'histoire à celui dont elle perce la fausse gloire; Napoléon, fils parricide de la Révolution, est pour lui, le despotisme cruel et violent vaincu par un prince, qui était l'idéal du monarque père de son peuple. Ce parallèle pourrait laisser croire qu'il s'agit autant de Joseph II opposé à ses successeurs directs, que de l'archiduc Charles arrêtant les désastres militaires de l'Autriche. Le poète ne s'est pas borné à montrer son héros sur le champ de bataille. Il le suit encore dans la retraite et en rappelant simplement que le vainqueur de Napoléon après de tels exploits était réduit à les écrire, il faisait la satire indirecte d'un gouvernement qui avait brusquement arrêté la carrière d'un grand esprit pour ne s'entourer que de comparses. Mais Lenau a été plus formel encore : il mentionne sans détours les amertumes qui ne furent pas épargnées au héros d'Aspern. Il y avait du courage dans ce franc-parler. Metternich eût souhaité une forme plus diplomatique; le censeur qui examina la pièce raya brutalement les mots trop vifs. Le poète fut énergique et défendit comme toujours son indépendance d'écrivain : il lui était, disait-il, aussi impossible de supprimer un mot qui contenait ses sentiments que de retrancher ces sentiments mêmes. Cette fois il eut gain de cause, parce qu'un plus puissant que lui était en question; mais cette victoire d'un écrivain sur la censure redonna du cœur aux gens de lettres.

La pièce mérite qu'on s'y arrête parce qu'elle aide à comprendre le caractère de Lenau; comme œuvre poétique, elle

est des plus faibles. Le récit est languissant, manque de verve et jusque dans la forme, dans les allusions classiques et mythologiques, il sent la convention. Soit que l'inspiration ait fait défaut à l'auteur pour un poème de commande, soit plutôt qu'il ait été gêné par le dessein d'être discret dans son éloge, l'évocation de ce grand fait d'armes reste terne et bien au-dessous du talent ordinaire du poète. Lenau, pour être vraiment original, ne devait céder qu'à une impulsion intérieure. Le souffle guerrier est bien plus fort dans les *Chansons des Hussards*, composées cinq ans plus tôt à Ischl (en 1838) ou dans les *Albigois* et les romances de *Ziska* qui l'occupèrent à ce moment.

C'est d'ailleurs moins à la poésie qu'à la philosophie et à la religion qu'allait depuis longtemps tout son intérêt, à la seconde surtout. Avec son sérieux ordinaire, il se met à en approfondir les sources. « Mon étude pour le moment, très active d'ailleurs, écrit-il à Emilie, est l'Ancien Testament; vers lequel je me sens irrésistiblement entraîné et auquel je consacre même une grande partie de mes nuits... » « Je continue ma lecture de l'Ancien Testament, mais pour modérer la joie que vous en avez, je dois ajouter qu'à côté de la Bible j'ai déjà sur ma table l'antidote païen, le vieil Homeros, que je lis dans l'original, pour rafraîchir à la fois mon grec et mon âme qui s'assombrit trop¹. » Ce sont ces études qui à Stuttgart le firent se lier d'amitié avec un hôte des Reinbeck, un pauvre rabbin de Galice, le Dr Birkenthal, sorte d'illuminé qui rêvait une réforme générale du judaïsme.

Mais le point de vue religieux de Lenau est bien changé. La religion, depuis la publication des *Albigois*, donnait lieu entre lui et ses amis souabes à des discussions vives, pénibles parfois. Il avait écrit un jour à Emilie : « Je ne peux pas voir mes amis faire à mon sujet et au sujet de mes idées d'aigres grimaces de regret. A chacun de voir ce qu'il doit faire, à

1. 9 sept. et 6 oct. 1842 (Schlossar, p. 165-167).

chacun de s'arranger avec le diable qui sait lui aussi se servir des symboles chrétiens et contrefaire à s'y méprendre les papiers du ciel. Nous nous connaissons ¹. » Il prend souvent ce ton moqueur pour parler des dogmes du christianisme. Un jour, à la suite d'une méprise, on l'a invité à un baptême. La cérémonie est suivie d'un copieux repas. Pour Lenau ce festin est un symbole : il veut dire que le nouveau baptisé, en sa qualité de citoyen de deux mondes, doit jouir abondamment des plaisirs de la vie terrestre comme de la vie céleste. Il donne à son voisin de table l'explication suivante du sel mis sur les lèvres de l'enfant avec les mots : *Accipe salem sapientiæ ut habeas vitam æternam*, « Crois tout cela, mon cher enfant, mais *cum grano salis*. » ²

Ailleurs il a prêté à son mépris des religions positives une forme plus sérieuse. Il désapprouve hautement les tentatives qu'on faisait de son temps pour relever le sentiment religieux. L'achèvement de la cathédrale de Cologne, poursuivi surtout par le gouvernement prussien, était un des exemples nombreux de cette restauration. Lenau s'en indigne et il veut faire un pèlerinage à Cologne pour dire adieu à la cathédrale avant ce qu'il appelle le sacrilège. « Oui, disait-il à un de ses amis à Salzbourg, c'est à mon avis une profanation et une entreprise insensée que de vouloir achever cette cathédrale, monument édifié par le Moyen Age dans la force de sa foi et de sa piété, sur lequel des siècles ont déjà passé ; de vouloir couronner maintenant à force de quêtes et de souscriptions et continuer par politique dans notre prosaïque époque d'industrie un édifice commencé par la poésie aux temps romantiques de la chevalerie ; de vouloir faire d'un beau monument, d'un poétique fragment des siècles anciens un ravaudage de vieux et de neuf, en cherchant à renouer avec le Moyen Age et à souder ensemble deux époques que séparent cinq cents ans. Nous n'en avons ni le désir, ni la

1. 29 oct. 1842 (Schlossar, p. 168).

2. 1^{er} nov. 1843 (Schlossar, p. 186, 187).

volonté, c'est de l'hypocrisie ; oui, toute construction gothique dans notre temps est un mensonge....¹ »

Une anecdote de la biographie de Lenau achèvera de montrer quelle attitude il avait prise vis-à-vis des religions révélées. Un de ses neveux devait se faire prêtre et il avait été prié de préparer le jeune homme et même de hâter sa décision. « Lorsque je vis l'affaire si avancée et pour ainsi dire mise dans ma main, j'eus un frisson de terreur. En réfléchissant plus mûrement à cette fatale démarche, il me devint tout à fait impossible de prendre une part directe à l'affaire ; mon devoir me parut plutôt de détourner de son dessein ce garçon ignorant. Après avoir étudié de plus près son caractère, il résulta des indications de ses parents qu'il n'y avait point en lui ce goût religieux si ferme, cette piété convaincue indispensable pour aider l'homme à supporter les inconvénients et les renoncements qui attendent un prêtre catholique. Je ne crois pas à une véritable vocation pour l'état de prêtre catholique, non seulement chez mon neveu, mais même d'une façon générale. Une vocation est une disposition naturelle ; pour un état contre-nature, comme l'est celui-là et des plus outrés, il ne peut y avoir de disposition naturelle. Grâce à Dieu, j'ai réussi à détourner le jeune homme de son dessein et à sauver d'un mal incurable une vie qui s'épanouit². »

Cette sincérité avec soi-même dont Lenau faisait un devoir aux autres, il la pratiquait le premier. Après les *Albigéois*, il s'était remis au travail, mais plus aux livres qu'à la poésie. « Ma vie, écrit-il à Emilie, s'écoule au milieu de graves études d'histoire et de littérature dont le résultat aura une confirmation poétique. Une fringale de lecture ne me permet pas encore d'écrire³. » Il caressait de nouveau un vieux projet

1. *V. der Wanderer*, 17 avril 1856 (*Lenaus Besuch in Aigen bei Salzburg*) Cf. Frankl. *Sonntagsblätter*, 28 juin 1846.

2. Lenau à Emilie, 21 août 1843 (*Schlossar*, p. 175). Il ajoute à la fin : *Vorgestern Abends im Bette dichtete ich folgende Strophen verwandten Inhalts.* » Suit la poésie *die Nonne und die Rose* (I, 390).

3. 16 janvier 1843 (*Schlossar*, p. 172).

qu'avaient réveillé sans doute des embarras d'argent : obtenir une chaire d'esthétique au Theresianum de Vienne. Pour la troisième fois il eut une déception. Cet échec est d'ailleurs tout à son honneur. « Je courus à Vienne, dit-il, mais je trouvais, après de plus exactes informations, que le succès de cette affaire dépendait pour moi d'actes, visites, intrigues et sollicitations qui, très peu en harmonie avec mon caractère public et privé, m'ont déjà fait reculer devant d'autres démarches. » « ... Je n'ai pas fait de demande, car je n'aurais pu le faire qu'aux dépens de mon indépendance ¹. »

Jamais en effet Lenau ne semble avoir été plus jaloux d'assurer à son moi un développement libre et affranchi de toute entrave. Il va jusqu'à ne pas vouloir reconnaître les petites exigences de la société, parce qu'elles le gênent dans son rôle de penseur. Il prétend vivre pour lui-même et ne pas donner son temps à gaspiller aux oisifs. « Vivre dans le monde, il faut le répéter, est un vice, dont je me lave et me guéris de plus en plus, un vice qui affaiblit l'esprit et le corps. »... « Les hommes qui sont sur terre pour produire par l'esprit doivent laisser à d'autres la consommation. Qui veut travailler à changer la forme de la société doit renoncer à en jouir... La matinée, je ne suis visible pour personne ; mon Reidl (son domestique) ne manquera pas de rembarrer les oisifs qui viennent me déranger. Le soir seulement, de cinq à sept, j'accepte des visites, c'est-à-dire, quand je suis chez moi. »... « Cet hiver je vis plus solitaire que jamais. J'ai abandonné jusqu'aux dîners du dimanche chez les Kleyle ². » Même à l'occasion d'une fête de gens de lettres, au cinquante-deuxième anniversaire de Grillparzer, que les écrivains viennois transformèrent en une ovation pour cet autre misanthrope, Lenau, malgré toutes les prières, resta à l'écart. Il se pénétrait plus que jamais du sérieux de la vie, de

1. 6 août et 6 sept. 1843 (Schlossar, p. 173 et 178).

2. Lenau à Emilie, 5 et 18 oct. 1843, 9 janv. 1844 (Schlossar, p. 172, 184, 190).

la nécessité de s'appartenir, si l'on veut produire une œuvre durable.

Cette sincérité de principes et cette humeur hypocondre firent que ces dernières années furent assez laborieuses. Outre une nouvelle édition des *Poésies* (1843) et de *Savonarole* (1844), Lenau a achevé les romances de *Ziska*, commencé le drame de *don Juan* et écrit des poésies lyriques, qui augmentèrent l'ancien recueil d'un assez grand nombre de pièces inédites. Cette édition de 1844 fut la dernière publiée par les soins de l'auteur¹. J'y joindrai pour l'étudier les poésies posthumes, qui ne parurent que sept ans plus tard, mais dont la composition, pour la plupart, se rapporte à la même époque. De toutes les périodes de la carrière poétique de Lenau, c'est peut-être celle-ci qui présente le plus de variété et qui éclaire le mieux ses idées, soit qu'à l'âge mûr elles se soient affirmées avec plus de netteté soit que renonçant pour certaines pièces à une publication immédiate il ait observé moins de réserve.

Parmi les poésies qui nous ouvrent son âme intime, les élégies mélancoliques sont devenues un peu plus rares et parfois le poète mêle à ses plaintes ou une pointe d'humour ou un mot viril. Il semble sentir ce que ces éternels gémissements avaient de mou et de lâche et il les fait entendre moins souvent. Cependant en lisant les derniers vers qu'il composa un peu avant sa folie (*Blick in den Strom, — En regardant le fleuve* et *'s ist eitel Nichts, — Tout est néant*), on en trouve peu de plus poignants que ces deux aveux suprêmes d'un cœur sentant que tout bonheur lui échappait et qu'il était une proie fatalement marquée pour le malheur.

Si le fond de l'âme de Lenau ne s'était que légèrement modifié, le fond de ses idées philosophiques et surtout reli-

1. N. Lenau. *Gedichte*, I. Bd. 7. durchgesehene u. vermehrte Auflage ; II. Bd. 5. durchgesehene u. sehr verm. A., Stuttgart u. Tübingen, Cotta, 1844.

gieuses avait été au contraire presque bouleversé. Partout dans ce nouveau recueil se marque le retour au panthéisme, à la philosophie qu'il avait embrassée un instant vers 1832, qu'il avait longtemps abandonnée, mais comme à regret, et qu'il reprenait maintenant sans les hésitations d'autrefois. Il abjure solennellement la tranquillité apparente et menteuse dans laquelle la religion avait voulu le bercer et « déchire ces linges trompeurs qui couvraient ses blessures ». Il reconnaît dans le doute un ami, rude il est vrai, mais sûr et fidèle, qui l'a conduit à travers une route pénible et obscure jusqu'à la vérité. Cette vérité est l'éternité de la substance dont l'homme est un élément. Le poète, qui autrefois avait chanté sur tous les tons que tout passe, que tout périt, qui avait eu si longtemps le cœur troublé par cette fuite irrésistible des êtres, l'accepte à présent, parce qu'il reconnaît que sous l'accident changeant il y a quelque chose d'immuable, la substance. Il incarne ce contraste dans un symbole qui jadis ne lui eût pas suffi, mais qui maintenant lui apparaît triomphant : au torrent qui s'écoule, image de la succession fatale des phénomènes, il oppose le roc ferme et dur, image de la substance immanente.

Les *Chants de la forêt* sont le témoignage le plus formel de cette conversion. C'est un hymne enthousiaste à la puissance de la nature, toujours jeune, toujours prodigue de sa force. Lenau, qui fuyait la société, avait appris à aimer les bois. « Les forêts m'attirent, disait-il à K. Beck, et je comprends leurs murmures et leurs bruissements comme pas un¹. » Près du fleuve qui coule large et paisible et fait naître sur ses rives le paysage abondant et vigoureux des environs de Vienne, le poète avait été saisi d'admiration, et il revient maintenant, avec des transports d'ivresse, à cette nature qu'il avait si longtemps méconnue. Il lui en demande pardon et pour donner plus de force à cette abjuration, il commence

1. V. *Temeswarer Zeitung*, 1863 (no 228).— *Wiener Zeitung*, 12 juill. 1868.

par chanter sans amertume, ce mélancolique, le cimetière. Il n'y voit plus que la vie sortant de la mort, l'espoir naissant du désespoir : sur ces tombes des roses resplendissent, sur ces croix chantent des oiseaux. La nature ne fait que renouveler incessamment les formes de l'être. La palinodie continue dans un second morceau. Lenau décrit l'orage, comme il l'a fait tant de fois déjà, impitoyable, ravageur, brisant et noyant tout. Mais au lieu d'éclater en gémissements à ce spectacle, il sent son énergie et sa volonté se raffermir. La nature sort plus belle et plus forte de ces tempêtes et répare, avec une prodigalité inépuisable, les désastres d'un jour.

Après la rétractation des anciennes croyances vient la nouvelle profession de foi. Cette énergie féconde de la terre, Lenau ne la ressent pas seulement en poète ou en touriste admirateur, mais aussi en philosophe : il y devine comme une partie de lui-même. La nature et l'esprit s'unissent dans un enlacement plein d'ivresse, et il célèbre cette union de la matière et de la pensée, se fondant et s'oubliant l'une dans l'autre. Il se souhaite une puissance surnaturelle, des sens surhumains, pour comprendre et saisir toute cette vie complexe et mystérieuse : il voudrait être Merlin. Et alors dans une magnifique évocation de ce génie des forêts, il écoute les grandes voix menaçantes des bois ébranlés par le tonnerre, puis tous les sons confus, tous les bruits cachés, tous les murmures qui les traversent et les animent et qui, pour nos sens grossiers, ne sont que du silence, mais que Merlin l'enchanteur, aidé par quelque bonne fée, perçoit jusque dans leurs plus faibles notes. Tout ce passage est grandiose de mouvement et de chaude inspiration. Il semblait que la musique seule, la musique d'un Wagner, fût capable d'éveiller une sensation aussi aigüe et aussi complète de la forêt vivante. Lenau, musicien lui aussi, y a réussi pleinement, et il a su donner à ses émotions une forme plastique, en groupant chaque trait autour de cette figure romantique qu'il promène à travers le tumulte ou le silence des bois.

Après avoir montré la nature troublée et bouleversée par le fracas bruyant des tempêtes ou pleine de l'imperceptible bruissement des êtres, il nous la fait voir endormie et recueillie, bercée dans un repos bienfaisant. Il veut, lui aussi, goûter ce sommeil réparateur qu'emplissent des rêves mélodieux, pressentiment d'une vie nouvelle dans un monde inconnu. C'est le syrinx de Pan qu'il lui semble entendre et dans les sons duquel il devine l'union de son âme avec le grand Tout. Le petit poème finit par un morceau d'un ton analogue au premier et ferme ainsi le cycle. Le poète évoque un paysage d'automne. Tout se tait, tout se décolore, les oiseaux s'en vont, les feuilles lasses tombent de l'arbre, les vents se font légers comme pour les détacher doucement, avec une caresse. « J'aime, dit-il, cette douce mort. » Dans ce dernier chuchotement de la forêt, il croit entendre que rien ne meurt ni ne périt; ce n'est qu'un changement mystérieux et joyeux.

L'unité du groupe est conservée jusqu'au bout. Avec Lenau, les contradictions, les revirements brusques sont toujours à craindre; les *Waldlieder* en sont exempts, parce que sa conversion était entière. Ces *Chants de la Forêt* sont peut-être le chef-d'œuvre de sa poésie lyrique. Ailleurs il a été plus poignant, plus pittoresque aussi; mais nulle part il n'a déployé tant de verve, tant de grandeur dans l'idée et de sérénité tranquille dans le sentiment. Même dans Goethe, dans les passages du *Faust* où le panthéisme a trouvé la plus poétique expression, il n'y a rien qui soit comparable à cet enthousiasme du néophyte pour la nature. Lenau était en effet un converti. Il avait souffert si longtemps de cette conception décevante du pessimisme, que saisi tout à coup par la majesté de la forêt, il venait d'y entrevoir comme une révélation et chantait un hymne où l'on sent la reconnaissance du poète, heureux d'être délivré du cauchemar de la *Vergänglichkeit*.

Il était naturel qu'après cette conversion il brûlât ce qu'il avait adoré. Aussi, dans l'édition de 1844, les poésies où

il attaque la religion, et plus encore peut-être l'église, sont-elles fréquentes et même d'un caractère agressif rare chez lui. Le *Nachlass* renferme de vraies satires, violentes ou moqueuses, qui à Vienne, auraient valu plusieurs mois de prison à l'auteur. Les prêtres, dit le poète, ont dénaturé la religion du Christ. « Ils ont reçu le sang de tes flancs pour abreuver le monde dans des coupes de métal faux, pour lui inoculer le poison de la lâcheté, il est malade de l'opium bu dans ton graal¹. » Il reproche à la religion d'être en contradiction avec nos sentiments, avec les lois de la nature tout entière. Par bonheur les hommes aujourd'hui ne sont plus convaincus que la vie d'ici-bas n'est rien qu'une sorte de champ de manœuvres, que dans le ciel seulement commencera la véritable vie. Ils songent plutôt et avec raison à jouir de la première qu'ils connaissent, tandis qu'ils ne savent rien de l'autre. Cette religion d'ailleurs, avec laquelle on prétend mener le monde, n'est plus qu'un reste d'une époque disparue, sombre et malheureuse, le Moyen Age, qui ne fut jamais sympathique à Lenau. Il nous est resté de ce temps des débris énormes et qui nous font encore peur. Le poète ne voit dans les cathédrales que de gigantesques crèches de pierre où l'on menait manger la bête du Moyen Age. Il ne parlerait pas autrement de quelque ancienne religion de l'Inde ou de l'Asie dont le culte horrible survit encore dans des colosses effrayants. Il se fait gloire d'avoir été de ceux qui ont attaqué le monstre, qui ont enfoncé quelques flèches dans les écailles de son dos. La violence de ton de ces dernières poésies pourrait faire croire qu'il avait été un adversaire féroce de toute religion révélée. Cependant il parlait plutôt au nom de la tolérance, du bon sens et, peut-être à son insu, au nom de cette philosophie rationaliste du xviii^e siècle qu'il avait connue dans sa jeunesse et à laquelle il retournait maintenant.

La spéculation avait toujours passionné Lenau; de la poli-

1. *Zuruf* (I. 412). Cf. *Veränderte Welt, Schade, Nüchterner Blick* (I. 376, 416, 370).

tique il s'était peu soucié. Néanmoins dans le nouveau recueil, les poésies politiques sont nombreuses, la plupart reléguées dans le *Nachlass*. Cette place s'explique par leur hardiesse. Sans faire de personnalités, le poète a attaqué d'une manière générale le régime existant et prêché surtout l'aurore d'un temps nouveau. A son pays en particulier, à l'Autriche, il prédit une révolution dont elle ne se doute pas¹. Le triomphe des idées nouvelles n'ira pas sans une lutte violente; il faudra combattre pour conquérir chaque droit. Pour lui, il n'envisage pas avec horreur la bataille, il l'appelle au contraire de tous ses vœux. Ce mélancolique avait parfois le sang en feu. Dans le *Belliqueux armurier*, il célèbre la guerre et ses bienfaits : elle met du mouvement dans l'inertie générale, elle ravive les caractères, démasque l'hypocrisie; c'est une crise favorable au sang qui risquerait de se corrompre dans une trop longue stagnation. Lenau, qui avait composé les *Chansons des Hussards*, qui avait chanté, non sans plaisir, la bataille d'Aspern et avec une véritable passion les luttes des Albigeois et des Hussites, a-toujours été attiré par la vie du soldat. La guerre et en général tout ce qui réveille l'être instinctif dans l'homme a exercé sur cette âme d'impulsif une réelle séduction. Il est resté à ce point de vue un demi-barbare; voilà peut-être ce qu'il doit surtout à la Hongrie.

Il y aura donc lutte entre l'élément ancien et nouveau et le poète prédit déjà aux partisans du vieux régime leur défaite certaine, tantôt dans un apologue, comme les *Paysans de la Theiss*, tantôt dans une sorte de ballade à demi humoristique, le *Fantôme*. Ce fantôme du seigneur, qui hante le château abandonné, n'est qu'une vaine apparition dont jouent des bergers et des brigands pour profiter à leur aise de l'asile gardé par la superstition. La noblesse ne sert plus que d'épouvantail; on a perdu pour elle tout respect, elle ne compte plus; qu'elle fasse place alors à un élément plus

1. *Einem Wandrer in österreichischer Felsenschlucht* (I, 434).

jeune et plus fort, le peuple. La *Chanson du diable sur l'aristocrate* affirme encore davantage ce mépris des castes qu'affecte ici le baron Niembsch et qui rappelle l'attitude de certains nobles avant notre Révolution. Ailleurs on sent un écho des revendications du parti avancé de 1848 qui réclamait l'égalité sociale après l'égalité politique. Le pâtre-bandit de la forêt de Bakony tue aussi facilement un homme qu'un pourceau au nom du raisonnement suivant : « le sang de l'homme n'est pas différent du sang de la bête, il est aussi rouge, aussi chaud, et moi je suis pauvre. » K. Beck, le compatriote de Lenau, avait chanté déjà beaucoup de ses *Chansons rouges* avec le refrain menaçant : et pourquoi sommes-nous pauvres ?

Les poètes se trouvent mêlés aux premières tentatives du mouvement socialiste qui se dessine un peu nettement avec la Révolution de 1848. Il n'est pas trop surprenant de rencontrer chez Lenau lui-même de ces allusions d'ailleurs inoffensives. Cependant il faudrait se garder d'en faire un poète exclusivement politique, une sorte de Herwegh autrichien. Il salua assez ironiquement l'apparition des *Poésies d'un vivant*, se félicitant que « le Messie de la poésie lyrique fut enfin venu¹ ». Lui-même avait de l'art une trop haute idée et, oubliant la thèse soutenue dans *Savonarole*, il veut que la poésie reste libre. Il entend bien que l'art soit avec le progrès contre la réaction, mais il se refuse à en faire un instrument au service d'un parti.

Le fragment de *Ziska*, qui paraissait pour la première fois dans l'édition de 1844, peut se rattacher aux poésies politiques. Huss, destiné à l'origine à devenir une épopée comme *Savonarole* et les *Albigéois*, ne donna que quelques romances, écrites de 1839 à 1842, qui se groupèrent autour de la figure du plus fameux des généraux hussites.

Ce n'est pas seulement parce qu'une Hussiade n'eût pu que

1. Lenau à Reinbeck, 25 oct. 1841 (Schlossar, p. 159).

répéter le poème de *Savonarole* que Lenau abandonna son martyr. Il voulait montrer aussi que dans une réforme d'autres vertus que la résignation, la douceur et la sainteté sont indispensables au succès. Il y faut encore la lutte farouche, la résistance intraitable. Ce n'est que par la guerre éternelle que le monde se maintient, ce n'est aussi que par elle que la société marche vers le progrès. Les *Albigéois* sans doute avaient servi à illustrer cette idée, mais ils offraient surtout l'opposition de deux principes, fanatisme et liberté de pensée. Il y a en outre dans *Ziska* l'intention de présenter la guerre comme bonne en soi, comme une sorte de ferment bienfaisant qui agite les sociétés. Le principe de cette lutte est la haine, violente, implacable, qui l'empêche de faiblir. C'est l'amour des hommes qui suscite les réformateurs et les martyrs, et c'est la haine des hommes qui les met aux prises et les fait se détruire pour une œuvre supérieure qui est le bien futur de l'humanité. Les deux principes, amour et haine, sont aussi puissants et aussi féconds l'un que l'autre, et ensemble ils gouvernent le monde. « Le fait de tuer dans la bataille peut être considéré comme une espèce de génération... Pour le héros c'est une volupté de donner la mort ou de la recevoir. ¹ »

Dans le petit poème de *Ziska* il ne s'agit ni de dogmes ni même de doctrines ; Jean Ziska est pour Lenau le vengeur plutôt que le successeur de Jean Huss. La passion des représailles, la soif du sang, brûler et ravager, couvrir le pays de ruines, c'est la seule pensée des Hussites et de leur général, qui est comme le génie sombre et terrible inspirant et conduisant cette œuvre sanglante. Né dans la forêt, au milieu d'un orage, l'éclair est le symbole de son rôle. Il est inaccessible à tous les sentiments tendres, il a éteint dans son cœur l'amour même, afin de ne vivre que pour la vengeance. Et comme celle-ci est aveugle, qu'elle n'épargne rien, ainsi Ziska, les

1. Frankl. *Lenau u. Sophie*, p. 181.

yeux crevés, guide en aveugle les massacres sauvages de ses hordes. Il est irrésistible, invulnérable ; il est devenu pour le peuple un être surnaturel et la légende raconte déjà que la Mort a pris l'armure noire de Ziska pour tout faucher devant elle. Jusque dans son agonie il reste le même farouche massacreur et continue dans son délire les tueries qui ont rempli son existence. Même mort, il ne veut point y renoncer ; il demande que de sa peau on fasse un tambour et qu'il reste de lui comme une voix sourde et ferme pour conduire les siens dans les carnages.

Voilà le héros que le poète a choisi pour incarner cet instinct sauvage de la lutte qu'il trouvait au fond de l'humanité. L'évolution patiente et pacifique était à ses yeux trop lente ; il faut qu'elle soit servie par des violents, par des natures rudes et cruelles, afin d'avancer, plus sûre et plus rapide. Lenau qui s'était détourné de la spéculation pour étudier l'histoire, qui avait renoncé aux abstractions pour mieux embrasser les faits, s'était persuadé que la violence et les révolutions ont leur place dans la société comme dans la nature. Il faut voir aussi un commencement d'altération de ses facultés dans cette obsession de visions sombres et sanglantes où le jetait son imagination malade.

Tel est ce recueil de 1844. Il est assez riche, quoique peu volumineux, original surtout. Peut-être a-t-on donné une idée un peu inexacte de l'effet qu'il dut produire en l'étudiant en même temps que le *Nachlass*. Mais en revanche on aura un portrait plus complet du véritable Lenau des dernières années. Ce n'est sans doute pas sans surprise qu'on verra la route si variée qu'avait parcourue cet esprit, et ce qu'il écrivait en 1844 permet d'entrevoir ce qu'il aurait écrit cinq ou dix ans plus tard, s'il eût vécu. Il eût certainement applaudi à cette révolution qu'il appelait de ses vœux et qu'avec d'autres il avait contribué à préparer. Peut-être y eût-il pris part ; mais certainement il s'en fût vite détourné ; il aurait été un des premiers déçus, car, il ne faut pas l'oublier, comme

tous les écrivains sincèrement libéraux de cette période, il était encore moins démocrate qu'aristocrate.

Le dernier recueil du poète présentait en résumé les qualités de l'ancien Lenau, mais pour ainsi dire en les concentrant. Cette différence de degré se marque surtout dans la langue. Elle est devenue plus précise, presque plus précieuse. Il y a un plus grand souci du pittoresque, du détail expressif, qui même entraîne parfois l'auteur à des digressions ; pour ne pas perdre un trait heureux, il ajoutera deux vers, une strophe entière, plusieurs même. On lui avait si souvent reproché de n'être pas assez objectif, de ne parler que de lui-même, qu'il s'attache maintenant, peut-être avec excès, à décrire le monde extérieur. Ailleurs, mais par la même recherche d'objectivité, il se contente d'éveiller l'idée d'un paysage à l'aide de quelques traits, laissant au lecteur le soin de compléter. Dans la description patiente, comme dans le procédé elliptique, il a suivi l'évolution de la poésie contemporaine. Freiligrath est le type de ces poètes, amoureux de l'effet pittoresque, formés à l'école des romantiques français. Il serait facile de montrer que Lenau a parfois comme lui le goût de l'exotisme ; il lui a également emprunté un mètre nouveau, l'alexandrin. A côté, ou plutôt à l'opposé de cette recherche de la langue riche, de la couleur locale, du vers curieux, il faut noter un certain effort pour se rapprocher du parler populaire, pour être simple, familier et même brutal dans l'expression. Le poète avait pris d'ailleurs de plus en plus l'habitude de traiter de hautes questions sur un ton lâché. Peut-être que ces petites vulgarités de langage ne sont là que pour faire paraître naturelles les grandes images qui leur succèdent et nous en imposer avec plus de force l'admiration. Un style également sublime, également travaillé eût mis en garde contre l'auteur. Il y a beaucoup d'art dans ce négligé.

Bien des pièces de ce recueil dont il vient d'être question

sont des œuvres posthumes. Après la mort de Lenau, ses manuscrits furent confiés à son ami Grün que la famille chargea du soin de publier ce qui mériterait de l'être. En 1851, Grün fit paraître un petit volume ¹ qui contenait, outre les satires politiques, quelques poésies de circonstance, les juvenilia de l'auteur exclues des éditions antérieures et enfin le drame de *Don Juan*.

Le poème est resté inachevé, tout en formant plus qu'un fragment. On peut en effet penser avec Grün que l'auteur n'en aurait pas sensiblement modifié le plan général; ce qu'il aurait ajouté se serait borné à quelques scènes supplémentaires introduisant un peu plus d'unité dans l'ordonnance trop lâche du drame. Pour Lenau l'œuvre était au moins dans ses grandes lignes terminée. L'examen du manuscrit ne laisse pas de doutes à cet égard : le *Don Juan* recopié tout entier de la main de l'auteur, avec les pages numérotées, ne porte presque pas de ratures, très peu d'additions. Grün fit imprimer le poème tel que son ami l'avait laissé, en y faisant un seul changement qu'il a défilé la critique de reconnaître ².

On ne sait presque rien de la composition du drame. Déjà pour ses *Albigéois* Lenau avait profité des indications de ses savants amis de Vienne, Wolf, Karajan, Halm. Il est probable qu'ils appelèrent aussi son attention sur le sujet de *Don Juan*. En 1841 Dohrn avait fait paraître le premier volume de ses *Drames espagnols* ³ qui contenait la première traduction allemande du *Don Juan* de Tirso de Molina. Le théâtre espagnol était une mine depuis longtemps exploitée par les romantiques, en particulier par Grillparzer et Halm, en Autriche. Mozart et Byron avaient surtout rendu le personnage de Don Juan populaire; il n'est pas surprenant de voir Lenau s'en emparer à son tour.

1. *N. Lenaus dichterischer Nachlass*, hg. v. Grün. Stuttgart u. Tübingen 1851.

2. Cette modification très justifiée porte sur la place de la scène du *Cimetière* qui dans le manuscrit vient avant la scène d'*Isabelle*.

3. Dohrn. *Spanische Dramen*, vol. 1. Berlin, 1841.

La légende de Don Juan est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la rappeler. D'Espagne elle est passée en Italie, puis en France, en Allemagne, en Angleterre¹. Elle est devenue la propriété commune de toutes les littératures et sa popularité, accrue surtout par la musique, a dépassé celle de *Faust*, le rêveur philosophe. Les problèmes de la vie et de la mort, du bien et du mal, de la connaissance, de l'existence de l'absolu laissent le grand nombre dans une parfaite tranquillité d'esprit. Don Juan au contraire, c'est-à-dire, l'homme avec ses appétits sensuels, violents, désordonnés, sera plus facilement saisi. Un pareil type devait naître dans une nation romane, et plus particulièrement en Espagne, à une époque où, les grandes conquêtes passées, le peuple enrichi, habitué aux plaisirs, mais énergique encore, avait besoin de se dépenser. La matière s'offrait d'elle-même, et la légende du débauché, séducteur de femmes, devait fatalement apparaître dans le midi de l'Espagne. Quel parti les poètes allaient-ils en tirer? Chez l'Espagnol, l'amour du plaisir n'empêche pas la ferveur religieuse; dans ce peuple, mysticisme et sensualisme se côtoient et se confondent parfois. Les auteurs dramatiques qui s'emparèrent du sujet appartenaient souvent au clergé et ne pouvaient que représenter le débauché puni de tous ses crimes par un châtement terrible. Il ne fallait rien moins qu'un miracle pour montrer au public l'horreur qu'inspire à Dieu une vie de débordements. De là la conclusion bien connue de la légende et la morale retenue par chacun de ceux qui l'ont exploitée.

Lenau a conçu tout autrement le caractère de Don Juan² et c'est surtout dans la conclusion que se marque sa différence de conception. Il a abandonné le point de vue catholique et essayé de donner une excuse, ou du moins une explication, à la conduite de son héros, en prêtant à l'œuvre

1. V. Engel. *Die don Juan-Sage auf der Bühne*, 2. A. Oldenburg, 1877.

2. Cf. A. Lemoine. *Le Faust et le Don Juan de Lenau* (Nouv. Revue, 15 nov. 1888).

une portée philosophique. La grande loi qui régit tous les êtres est la loi de l'accouplement des espèces ; tout vit, parce que tout aime ; ôtez ce principe actif de la nature et tout disparaîtrait. L'histoire du monde est faite seulement des étreintes infatigables d'un Dieu ivre d'amour et d'une nature qui n'est jamais lassée dans ses désirs, nous dit Lenau qui aime toujours à envelopper d'un symbole à grande envergure des aphorismes philosophiques. La créature, en cherchant donc à satisfaire ce besoin qui est sa raison d'exister, n'est point coupable ; loin de là, elle est surtout coupable, lorsqu'elle ne le satisfait pas. Le poète montre les plantes, êtres passifs, obéissant à cette force aveugle, les animaux eux-mêmes entraînés par elle au point d'en oublier l'instinct de conservation ; et ailleurs il fait sentir la folie des hommes qui ont cru marquer plus de sagesse, en se mettant en dehors de cette loi fatale.

Lenau avait pris peu à peu vis-à-vis de son époque une attitude hostile et aggressive. Il avait commencé par attaquer la philosophie et la religion ; maintenant, c'est la société qu'il vise, son organisation, ses lois civiles qu'il rejetait pour élever en face les droits plus anciens de l'individu. L'être instinctif et impulsif qu'on a eu si souvent l'occasion d'observer chez lui reparaisait avec une nouvelle énergie. La situation particulière dans laquelle l'avaient mis ses relations avec Sophie, cet amour que les lois religieuses et civiles condamnaient, tandis que la nature semblait l'approuver, ne fut pas étranger à cette sorte de révolte passagère. Pourquoi les droits de l'individu seraient-ils moins sacrés que ceux du groupe ? et de quel œil faut-il considérer ce fondement chimérique sur lequel s'appuie la société quand il est en contradiction avec les lois évidentes de la nature tout entière ? Toute une école d'écrivains avait soutenu la même thèse à cette époque où l'on aimait à remettre les vieux dogmes en question. La Jeune Allemagne s'était fait une spécialité de ces revendications et en France la plume de George Sand leur

avait donné plus d'éclat encore. La nouvelle société était unanime à réclamer plus de liberté pour l'individu et protester contre des opinions vieilles. C'est du point de vue de cet esprit d'opposition qu'il faut chercher à expliquer le poème de Lenau. Comme dans toute œuvre de polémique, il exagéra sa thèse. Pour s'excuser, il affecta de ne pas la prendre lui-même au sérieux, de traiter son œuvre comme une fantaisie écrite seulement pour les hommes, *eine Herrenmarotte*. Mais le *Don Juan* est autre chose qu'un jeu d'esprit.

Dans l'entrevue de Don Juan et de son frère Diego qui ouvre le drame le poète a posé franchement le caractère de son héros, en le faisant ressortir à l'aide d'une antithèse. Diego, sérieux, croyant, accepte toutes les lois divines et humaines avec les bornes qu'elles nous imposent ; Don Juan au contraire, qui a étudié la vie ailleurs que dans les livres, esprit brillant, alerte, fier, sceptique, ou plutôt matérialiste, ne connaît d'autres ordres que ceux de sa passion et il les suit aveuglément. Il personnifie l'individualisme et l'égoïsme : les autres hommes ne lui sont rien, parce qu'il ne relève que de lui-même. L'amour, à son sens, doit être essentiellement libre ; c'est un instinct qu'il faut suivre, un besoin qu'il faut satisfaire, et qui, satisfait, se réveille de nouveau, mais pour s'adresser à un autre objet. Le cœur, le sentiment, l'âme ne jouent aucun rôle dans cet amour ; la philosophie de Don Juan l'empêche de croire à ces entités. Il n'a que le culte de la beauté, et comme ses formes sont multiples, elles exciteront chaque fois sa passion et chaque nouvelle beauté lui fera oublier l'ancienne. Don Juan n'éprouve aucun remords de sa conduite, parce qu'il n'aime qu'avec ses sens ou avec son imagination, en être instinctif qui ne reconnaît d'autre loi que celle de son tempérament vigoureux. Tout ce qui limite l'expansion irrésistible de cet instinct, comme ferait un amour durable, l'irrite et le porte à s'en dégager.

Pour cette œuvre qui avait eu un point de départ différent, l'exécution devait être différente aussi. Chez tous ceux que la

légende avait inspirés, depuis Tellez jusqu'à Mozart, l'allure du drame est presque la même : une intrigue assez compliquée d'où naîtra la catastrophe ; dans l'intervalle, comme épisode, les amours de Don Juan et d'une paysanne. Lenau a rejeté l'intrigue dramatique où le commandeur trouve la mort. Il s'est attaché au contraire à faire ressortir le caractère de son héros, en multipliant les scènes de séduction. Pour le Don Juan classique nous sommes obligés d'en croire le *mille e tre* de la fameuse liste que Leporello déroule sur la scène et lance dans le parterre ; nous acceptons de confiance la réputation de Don Juan. Il essaye, il est vrai, de séduire donna Anna, mais sans y réussir ; il abuse sans doute la fille d'un pêcheur dans Tirso, deux jeunes paysannes dans Molière, mais le succès était facile. Au contraire de ses prédécesseurs, qui semblaient supposer le caractère de Don Juan assez connu du public, Lenau a tenu à le fonder, à l'expliquer. Dans ses tentatives de séduction Don Juan n'est jamais éconduit, ce qui semble plaider en faveur de la thèse du poète : la loi de l'amour est une loi fatale, nul ne saurait lui échapper. Même la société aristocratique où se meut le héros, ce milieu plus loin de la nature, lui reste assujettie. Don Juan a assez de confiance dans la force irrésistible de cette loi, ou assez de cynisme, comme on voudra, pour l'invoquer et la défendre même devant ses victimes. Lenau a su introduire une grande variété dans ces scènes de séduction et c'est avec beaucoup d'art qu'il a caractérisé chacune des passions du séducteur. Il commence par montrer que les amours de son héros se mêlent et s'entrecroisent, qu'une passion naît avant que l'autre ne soit morte et il éclaire ainsi tout le passé de son personnage. Après la maîtresse obscure, enfant qui s'est naïvement laissée mourir d'amour, la jeune fille noble, orgueilleuse de sa race, puis la veuve, plus en garde contre les artifices du gentilhomme, puis la femme mariée. Et pour montrer combien son héros est mû par une loi fatale, qui ne tient aucun compte de la morale, le poète donne à cette der-

nière aventure un caractère brutal : ce n'est rien moins qu'un viol commis par ruse. A ce crime s'arrêtent les exploits de Don Juan.

Lenau, qui s'était écarté de la tradition pour les besoins d'une thèse où il a mis beaucoup de parti-pris et d'exagération, rentre maintenant davantage dans son tempérament. Son Don Juan est las de tous ces plaisirs, de son aveu pourtant les seuls véritables. Après les avoir goûtés jusqu'au fond, ils ne lui laissent à leur tour qu'une impression amère et lui font sentir l'existence comme un fardeau lourd et ennuyeux. Peut-être aussi, comme il se l'avoue à lui-même, que la force nécessaire pour en jouir s'est affaiblie, que ce feu si vif dont il brûlait s'est éteint et qu'il ne lui reste plus qu'à disparaître, de même que toutes les créatures, après avoir obéi à l'instinct aveugle qui les poussait à répandre partout l'être, se résignent facilement à la mort, conséquence naturelle de la vie. Un aveu mélancolique de la conception pessimiste, telle est la conclusion du *Don Juan*.

Lenau repoussait volontairement le trait essentiel de la légende, il renonçait au coup de théâtre du drame, la punition du séducteur et de l'athée par un fantôme. Si l'on voulait trouver à tout prix une intention morale au poème, bien qu'elle ne semble pas avoir été dans la pensée de l'auteur, il faudrait dire que Don Juan est justement puni par cette loi naturelle dont il a fait la maîtresse de sa vie. Il lui a obéi sans doute, mais au mépris des autres lois qui viennent la limiter et la corriger ; il meurt de lassitude et de faiblesse, vaincu par ce même amour qu'il voulait faire partout triompher. Ce serait, comme l'avait indiqué Auerbach, « une conclusion pathologique¹ ». De nos jours les romanciers se sont plu à en présenter de pareilles. On pourrait l'accepter, si Lenau était simplement lui aussi un écrivain à thèses, s'isolant de son personnage. Mais cette manière de juger le *Don Juan* serait

1. V. Auerbach. *N. Lenau. Erinnerung und Betrachtung*. Wien, 1876.

en contradiction avec le caractère du poète et de son œuvre tout entière. Ses créations sont toutes subjectives. Il a partagé, pour un moment seulement il est vrai, mais du moins en toute sincérité, les sentiments qu'il a prêtés à son héros. *Don Juan* doit-être une façon particulière dont à une certaine époque Lenau a envisagé le problème de la vie. Il a poussé suivant son habitude sa théorie jusqu'à l'excès; puis après cette sortie violente, il est retombé dans le courant ordinaire de ses idées, dans ce qui fait le fond de son être, ce qui est commun à chacune de ses œuvres, son pessimisme, qu'il soit philosophique, historique ou moral. Notre vie qui se passe en tâtonnements inutiles n'a pas de sens, parce qu'elle est trop courte pour nous laisser recueillir le fruit de nos efforts. Elle est donc mauvaise, elle ne vaut pas la peine d'être vécue; il faut l'abandonner, comme un oripeau dont on s'affuble quelque temps, puis qu'on rejette, parce qu'il est usé ou ridicule. C'est avec ces pensées que Don Juan, dont tous les duels furent des succès, jette son épée et se laisse tuer par son adversaire.

Cette conclusion aurait suffi pour différencier profondément le *Don Juan* de Lenau de celui des autres poètes. Mais ce n'est pas seulement par la conception philosophique qu'il s'est écarté de ses modèles; il en diffère aussi par l'exécution. Il a mis dans son drame une psychologie plus fine et plus nuancée que ses devanciers. De même que l'attitude du héros est différente suivant les femmes auxquelles il s'adresse, de même leur caractère est présenté avec beaucoup de variété, bien qu'on n'en ait que de courtes esquisses. On a dit que les figures de femmes chez Lenau étaient pâles et d'un trait à peine marqué; sans doute il ne s'est jamais arrêté longuement à les décrire, mais ici il l'a fait avec trop de justesse pour mériter ce reproche. D'ailleurs il avait appris à les connaître : sans compter ses passions successives pour Bertha, Lotte, Sophie, Caroline Ungher, Marie Behrends, il vécut pendant ses dernières années assez intimement dans

la société des femmes, sinon à Vienne, du moins à Stuttgart, et il avait pu faire une ample moisson d'observations. Il est curieux d'étudier la façon différente dont les femmes séduites par Don Juan accueillent ses hommages ou son infidélité. Voici d'abord la jeune fille obscure, naïve et sentimentale jusque par delà la tombe, qui excuse presque don Juan de l'avoir abandonnée, parce qu'elle s'accuse elle-même de n'avoir pu le retenir par ses charmes; puis la veuve, coquette, ardente, mais fière, qui ne cherche point par des prières à arrêter l'infidèle, qui a pressenti son parjure avant de l'éprouver, mais néanmoins lui garde de la reconnaissance pour tant de volupté partagée; puis la comtesse Marie, belle et spirituelle, qui ne s'est point livrée comme les autres, mais qu'il a fallu conquérir par degrés : la séparation lui sera plus douloureuse et la blessure plus profonde; puis enfin la duchesse Isabelle, qui souffre plus dans son orgueil que dans son honneur du crime de Don Juan et renonce à la vengeance pour éviter le scandale. Quelque incomplet que soit resté le drame, il présente assez de fines analyses psychologiques pour soutenir la comparaison avec ses modèles.

Il est encore un côté par lequel Lenau s'éloigne de la tradition et cet écart ne doit pas plus surprendre que les autres. Le drame espagnol, pour se conformer au goût du public, avait dans de fortes proportions mêlé l'élément comique à l'élément tragique dans un sujet qui s'y prêtait d'ailleurs. Aussi le rôle du valet, du *gracioso*, a-t-il pris tant d'importance dans l'œuvre de Tellez. En passant en Italie, il ne pouvait encore que gagner en nouveaux traits, et on le retrouve, soit dans le Sganarelle de Molière, soit dans le Leporello du livret de Da Ponte, se développant avec beaucoup d'aise à travers la pièce. Lenau n'a pas complètement renoncé à la figure traditionnelle, il l'a même accueillie dans son drame sous les traits de deux personnages, Gracioso et Catalinon. Seulement il a banni de son œuvre tous les lazzi, les pures bouffonneries que Tellez, les Italiens, puis Molière et même Mozart

avaient acceptés si volontiers pour donner plus de saveur à ce rôle. Dans Lenau il n'est qu'épisodique, et le comique en est plutôt mordant, sarcastique et même brutal. Ce n'est que par hasard que se retrouvent chez Gracioso ou Catalinon quelques traits du classique serviteur bouffon, ici le poltron tremblant au moindre bruit, là le joyeux épicurien, insensible aux émotions raffinées que Don Juan blasé cherche, la nuit venue, au milieu des tombes ¹.

Quelle place cette dernière œuvre tient-elle dans le développement intellectuel du poète ? Le fait qu'elle est restée inachevée semble permettre aux critiques toutes les conclusions. Il faut prendre le poème pour ce qu'il est : une sorte de revendication de la matière, des droits de l'individu, après que l'auteur avait sacrifié à l'idéalisme et prêché le renoncement. Cette nouvelle conception était d'ailleurs en harmonie avec les idées qu'il venait d'exposer dans ses *Albigéois* et dans plusieurs de ses poésies. Ce matérialisme affecté se greffe naturellement sur sa profession de foi panthéiste et s'accorde assez bien avec tous ses dithyrambes en l'honneur de la liberté de penser.

Quant à l'exagération qu'il avait donnée à sa thèse, peut-être faut-il y voir un commencement de trouble cérébral. La violence de passion, qu'on retrouve dans les *Albigéois* et dans *Ziska*, semble trahir une certaine surexcitation du système nerveux. La misanthropie, qui dans les dernières années de Lenau avait fait tant de progrès et fut comme la première phase de sa folie, a laissé aussi une empreinte profonde dans le *Don Juan*. Dans la forme cependant, sauf

1. Je note ici quelques vers du manuscrit qui manquent dans les éditions :

Gracioso.

Brecht mir vom Lohn ein Goldstück zwei auf drei,
Nur lasst mich darben nicht an Eurer Laune.
Versagt die Blonde, so gewährt's die Braune ;
Was ist's?... Verschont mich nur mit Schwärmerei :
Will lieber lecke Schuhe an Feiertagen
Als einen Herrn zerrissnen Herzens tragen.

quelques rares brutalités ou bizarreries d'expression ¹, on ne remarque rien qui annonce un désordre naissant des facultés intellectuelles. Elle est au contraire d'une allure dégagée, très élégante, très nette, particulièrement nerveuse et colorée ; les meilleurs vers qu'ait écrits Lenau, les plus chauds et les plus pleins de sens, se trouvent dans le *Don Juan*. Il est vrai qu'il y en a aussi autant ou plus qu'ailleurs de faibles et d'incorrects ; mais c'étaient de légères imperfections qui auraient disparu, si le poète eût vécu, car il était plus que nul autre ami de la lime.

1. Par exemple ce distique supprimé par Grün ; il vient après le vers 910 (II, 528) :

Die eigne Hand soll Keinen niederstrecken :
Selbstmord ist ekel wie das Selbstbeflecken.

(Manuscrit de Lenau).

XVI

LA FOLIE

(1844-1850)

Le *Don Juan* fut la dernière œuvre de Lenau : on y trouve ça et là quelques signes du terrible mal qui devait l'interrompre. Commencé à Vienne, le poème avait été continué en Souabe, où l'auteur était retourné pour éditer ses *Poésies*. Sa mauvaise santé et son inquiétude d'esprit l'y avaient suivi. Stuttgart¹ lui pèse bientôt ; il va à Heidelberg, puis revient chez ses amis, puis quitte encore Stuttgart pour accompagner les Reinbeck à Lichtenthal, près de Bade. Il pensait que ce nouveau séjour lui serait à lui-même profitable : il voulait s'abstraire de toute société, ne vivre que pour ses travaux et ses amis. Mais subitement il les abandonne et s'installe à Bade même où il trouve une joyeuse compagnie assez mêlée d'écrivains, d'artistes et aussi de charlatans : Wilhelm Chézy, Auerbach, Lewald, le virtuose Panofka, le magnétiseur Franck. Il délaisse ses anciens hôtes qui se plaignaient amèrement de son caractère fantasque. Lenau prétendait voir de plus près la vie de plaisirs d'une ville d'eaux à la mode ; il en avait besoin, disait-il, pour écrire son *Don Juan*. Peut-être aussi que le démon du jeu, qui ne l'avait jamais bien quitté,

1. V. Auerbach. *N. Lenau*.

l'avait repris plus fortement. Ses nouveaux amis lui firent brillant accueil ; ils écoutaient avec un vif plaisir ses discussions originales et les fantaisies troublantes de son Guarnerio. « Quand il prenait en main son violon, dit Chézy, c'était un véritable Tzigane et dans le monde libre et fantastique des Bohémiens nos deux âmes se retrouvaient, comme il aimait à le répéter en plaisantant ¹. » Cette surexcitation nerveuse que Lenau demandait à la musique montrait combien il était déjà profondément atteint.

Il était à peine arrivé à Bade qu'il remarqua (le 27 juin 1844) deux étrangères que le hasard avait placées près de lui à la table d'hôte ². C'étaient deux dames de Francfort, la tante et la nièce, cette dernière ayant déjà dépassé la trentaine. Ceux qui l'ont connue ne la donnent pas pour une beauté. Cependant il prit subitement feu et, sans même savoir son nom, après les relations les plus sommaires et les plus banales, il est décidé à l'épouser. Ses amis, du moins ceux de Vienne, voulurent trouver dans ce brusque projet un commencement de folie. Lenau, qui s'était persuadé que le mariage seul pourrait l'arracher à l'inquiétude où s'usait son âme, cherchait un être qui *réconciliât* sa vie. C'est là le mot qui revient le plus volontiers sous sa plume, qu'il avait écrit si souvent à Sophie, puis à Caroline, et qu'il employait maintenant avec la même sincérité vis-à-vis de Marie Behrends, la jeune fille qu'il venait de rencontrer à Bade. L'amour chez elle se déclara aussi très vite et elle prit au sérieux son rôle de réconciliatrice. Après le départ des deux dames, Lenau court à Francfort et arrache à la mère son adhésion (10 juillet). Les fiançailles ont lieu aussitôt et le fiancé est au comble du bonheur. « Une paix sereine se répand sur toute ma vie, telle que je n'espérais jamais en jouir dans ce monde. Je sens la main et la bénédiction de Dieu dans ce grand et beau change-

1. V. Chézy. *Erinnerungen aus meinem Leben*. Schaffhausen, 1863-64. 4 vol.

2. V. Weisser. *Lenau und Marie Behrends* (*Deutsche Rundschau*, déc. 1889).

ment de ma vie¹. » Il se hâte d'aller à Stuttgart mettre ordre à ses affaires d'argent. La fortune de la fiancée, sur laquelle il avait un peu trop facilement compté, ne s'élevait qu'à 6,000 florins; sa plume devait dès lors lui fournir le capital nécessaire pour vivre. En homme peu pratique, il accepte les premières conditions qu'on lui offre et elles lui paraissent même brillantes : il vend à Cotta pour 20,000 florins payables en cinq ans toutes ses œuvres parues ou à paraître.

De Stuttgart, comme par le passé, il envoyait assidûment à Sophie des lettres très tendres, lui donnant d'abondants détails sur ses occupations, ses projets, ses nouveaux amis, ses voyages; mais il ne dit pas un mot de l'événement le plus intéressant, ses relations avec Marie Behrends. Il attendait d'être à Vienne pour faire cette communication délicate. Il y arriva au milieu d'août. Une rupture déchirante allait-elle éclater? Il n'en fut rien. Comme très souvent déjà, il habite la maison de Lœwenthal. Sophie qui avait fait rompre le mariage avec Caroline, parut consentir à cette nouvelle union; elle laissa Lenau retourner à Stuttgart pour en achever les préparatifs. Dans les lettres presque quotidiennes qu'il écrit à son amie depuis son départ de Vienne il répète qu'il lui garde toute son amitié, le plus pur de son cœur et qu'elle restera pour lui ce qu'elle a toujours été. Il est difficile d'expliquer ce qui se passait dans l'âme du poète et comment il accordait la sincérité de son amour pour Marie Behrends avec son ancienne passion pour Sophie. Lui avait-il déjà fait intérieurement le sacrifice de sa nouvelle affection? Sa correspondance avec la fiancée est devenue d'autant plus tiède que les lettres à l'amie sont plus ardentes. Il hésite beaucoup à presser ce mariage, dont les siens, à Vienne, le détournent. Effrayé par sa santé chancelante et l'incertitude de sa situation de fortune, il est presque décidé à abandonner Marie. Seul un léger point d'honneur

1. Lenau à Emilie, 5 août 1844 (Schlossar, p. 195).

le retient encore. Vis-à-vis de Sophie, au contraire, son affection redouble. Il lui écrit de nouveau avec une rare délicatesse de sentiment ; il la tient au courant des moindres progrès de sa maladie et de sa guérison ; il ne veut plus vivre que pour elle et pour la poésie ; il a formé le dessein d'habiter dans son voisinage à Vienne, s'il se marie, car il ne peut renoncer à sa société. Que serait-il arrivé de tous ces projets ? Quelle attitude Lenau marié eût-il réellement pris entre sa femme et son amie ? La folie apporta une autre solution, brusque et inattendue ¹.

Le premier symptôme se déclara à la fin de septembre. Lenau déjeunait un matin chez les Reinbeck, lorsqu'il sentit une violente douleur dans la joue gauche. Tout un côté du visage était paralysé ². C'était une première désorganisation du système nerveux. Dès lors, tout en se trompant avec ses hôtes et son médecin sur la nature de cette atteinte passagère, il est hanté par l'idée que « la mort l'avait marqué, comme le forestier entaille les arbres qu'on doit abattre ». Comme depuis longtemps déjà, son sommeil est agité et des sueurs abondantes affaiblissent encore le corps épuisé. Il est décidé à retarder, à abandonner peut-être son malheureux mariage. Il a chargé Emilie d'écrire à sa place à sa fiancée, mais tous les jours il envoyait lui-même à Sophie une très longue lettre et il en recevait des réponses impatientement attendues, après lesquelles il était plus abattu et plus sombre.

Dans la nuit du 12 au 13 octobre — la veille il avait eu une lettre de son amie, — éclata le premier accès de délire. Cette nuit fut épouvantable, comme une première bataille que se livraient son esprit et son cerveau malade. Lenau eut

1. J'avais obtenu communication du journal qu'Emilie Reinbeck a tenu de la maladie de Lenau, lorsque peu après il fut publié par la Wiener N. Fr. Presse (juillet 1891. N° 9662 et suiv.). M. Schlossar a joint aux Lettres de Lenau à Em. Reinbeck ce journal avec quelques suppléments inédits qui se trouvaient également dans le manuscrit mis à ma disposition.

2. Cf. lettre de Schwind à Bauernfeld, 4 nov. 1844 (*Grillparzer-Jahrbuch*, 6. Bd. Wien, 1896).

encore assez de force pour en triompher et même pour noter tous les détails de la lutte horrible. Emilie et le Dr Schelling, à qui il lut quelques pages de cette description — sans doute l'obsession d'un double meurtre, à en juger par la crise suivante — en furent si effrayés, qu'ils le supplièrent de l'anéantir. Dans la nuit du 15 au 16 octobre nouvel accès plus terrible que le précédent. Lenau se précipite à deux heures dans la chambre d'Emilie, en criant que Sophie est morte et qu'on l'a dénoncé comme assassin. On finit par le calmer, il revient à lui, embrasse ses amis, pleure, murmure avec terreur le mot de folie et se laisse soigner comme un enfant. Puis il prend son violon et se met à jouer avec fureur ses airs styriens et hongrois, sautant et dansant. Il crie partout que la musique l'a guéri, que son violon a opéré ce miracle. Vivat Guarnerius ! Il court dans sa chambre annoncer à Sophie cette cure merveilleuse, il en rédige une description qu'il veut faire insérer dans la Gazette d'Augsbourg¹ et se précipite à la poste. On le ramène de force, épuisé. Il se couche, attendant la mort, regrettant qu'elle ne fût pas déjà venue. Des mains douces et barbares devaient longtemps encore écarter de lui ce bienfait suprême.

Le lendemain matin (17 octobre) Lenau voulait partir, quitter à tout prix Stuttgart. G. Pfizer réussit à force de douceur à le ramener. En entrant il déchira son sac de voyage, en retira deux portraits de femme qu'il pria Emilie de jeter dans les cabinets. Il avait déjà fait d'autres tentatives pour fuir Stuttgart. Il avoua à son amie que son seul but était de se jeter à l'eau dans le premier endroit venu où on ne le connaîtrait pas, afin de mettre un terme à ses souffrances. « Il ne voulait pas, dit M^{me} Reinbeck, troubler la paix de notre maison par un acte qui nous eût tous affligés. » La nuit du 17 au 18 fut plus agitée ; il la passa à brûler une foule de papiers, comme il l'avait fait pendant la première crise. Le

1. V. Wiener. *Theaterzeitung*, 13 sept. 1856 (*Lenaus letzte Zeilen*).

jour il suppliait qu'on lui donnât du poison pour en finir ; il ne se décide à manger que parce qu'il croit que les aliments qu'on lui présente sont empoisonnés. Sur sa demande, on l'avait laissé seul un moment : il en profita pour essayer de s'étouffer. Emilie le trouva la face congestionnée, les yeux hagards, son mouchoir et l'oreiller tout couverts de sang. « Je dois mourir disait-il. C'est grâce à une disposition bienveillante de Dieu que je suis puni par la nature et non par la loi. Le châtimement devait venir, je l'ai mérité. Je n'ai pas considéré la loi morale comme sacrée, le talent lui était pour moi supérieur et la loi morale est pourtant ce qu'il y a de plus élevé¹. » Il pleurait et sanglotait. « Comment le monde va-t-il me juger, parce que j'ai été si faible ; personne ne m'estimera et n'honorera ma mémoire, dans peu de temps je serai oublié et avec moi tout ce que j'ai écrit². » La nuit qui suivit fut encore plus épouvantable. Emilie entre le matin du 19 à quatre heures dans sa chambre ; il se précipite sur elle, l'appelant empoisonneuse, scélérate et essaye de de l'étrangler. Les gardes eurent la plus grande peine à mettre fin à cette scène. Puis il revient à lui, demande pardon à son amie, l'embrasse, pleure et se calme enfin. On le saigne ; cette saignée parut le soulager et la journée s'acheva assez tranquillement. Mais dans la nuit du 19 au 20, nouvelle crise plus violente. Le matin il réussit à sauter par la fenêtre dans la rue, mais fut heureusement ramené aussitôt sans s'être fait de mal. On décida alors de l'envoyer dans l'asile de Winnenthal, près de Stuttgart.

Il est curieux de remarquer comment pendant cette première période de sa folie, les anciennes impressions de Lenau reparaissent. Le fond religieux de sa nature se révèle surtout comme au temps de son enfance. « Lorsqu'un jour, dit Emilie, dans un état d'esprit désespéré, je lui rappelai la source de toute consolation, il me dit : « Ce n'est pas possible, je voudrais

1. V. Schlossar, p. 229-230.

2. V. Schlossar, p. 217.

» bien, j'en ai un grand désir, mais je ne peux pas prier. » Quelques jours après il vint un matin tout joyeux vers moi et me dit : « Emilie, cette nuit un rayon lumineux est tombé » sur mon cœur, j'ai prié ardemment et avec ferveur, j'ai » senti le voisinage de Dieu, son amour, sa consolation, et je » me trouve de nouveau soulagé ¹. » Une autre fois il avouait à son amie que cette maladie était pour lui un bain qui purifierait son âme. « J'ai lutté, disait-il, lutté âprement, mais j'ai triomphé. Tout est maintenant clair dans mon esprit. J'ai bâti un édifice grand et haut comme une forte tour, et au sommet toute rayonnante se dresse la croix. Il est vrai que j'ai écrit les Albigeois et encore d'autres poèmes impies, mais crois-moi, jamais, jamais mon cœur ne s'est détourné de la croix, je l'ai aimée du plus profond de mon âme, toujours. Oui, et je sens aussi maintenant que Dieu m'aime, qu'il m'attire sur son cœur, que je me fonde en lui ². » Et il continuait à délirer, ses paroles sans suite se perdaient dans une véritable extase. Il faisait dans ses moments lucides des réflexions que ses gardes admiraient sans les comprendre beaucoup et dont la profondeur nous séduit. Elles ont presque toutes ce caractère grave et religieux qui est le fond vrai de l'âme de Lenau. Emilie a noté dans son journal quelques-unes de ces pensées. « Mon âme n'est pas, comme celle des hommes d'une organisation ordinaire, une surface unie sur laquelle se réfléchit tout ce qui l'approche, elle est faite de hauteurs et de profondeurs qui sont tour à tour éclairées ou obscurcies par des ombres. Aussi ne faut-il pas me reprocher des négligences, des oublis ou des omissions. Ce que l'on juge ainsi n'est qu'un de ces obscurcissements et le sentiment qui semble éteint dure en ce moment dans l'ombre et peut tous les jours apparaître dans la lumière d'un rayonnement plus pur. » — « Le fond dernier de l'âme doit être comme le fond de la mer calme et immobile, reposant dans un mystère im-

1. V. Schlossar, p. 230.

2. V. Schlossar, p. 223.

pénétrable, bien que les tempêtes les plus violentes bouleversent la surface; car lorsque ce fond intime vient à être remué, il faut longtemps pour que l'ancien ordre soit rétabli, et un tel bouleversement est toujours un grand malheur¹. »

Lorsque Marie Behrends apprit la triste vérité, Lenau avait déjà quitté Stuttgart. Elle ne put le voir, mais il lui fallut écrire à son fiancé des lettres forcées, dans l'espoir qu'elles pourraient exercer sur son esprit une salubre influence. Cependant il y avait eu encore un autre cœur de femme brisé à l'épouvantable nouvelle de la folie du poète. La lettre qu'il écrivit à Sophie le 16 octobre sur la guérison miraculeuse due à son Guarnerio la troubla vivement et elle envoya aussitôt, le 20, un billet inquiet à Emilie.

« C'est le cœur plein d'angoisse que je m'adresse à vous pour avoir des nouvelles de notre ami Niembsch. Il ne paraît pas voir clair dans son état et ses lettres témoignent d'une surexcitation qui m'effraie à en mourir. Que dit le docteur Schelling? Je vous en prie, chère dame, dites-moi toute la vérité et par le retour du courrier. Niembsch m'écrit du 16 qu'il s'est complètement rétabli avec son violon, mais il l'écrit d'une façon qui m'a fait frémir tout entière. Vous savez ce que vaut un ami comme Niembsch, vous l'aimez et vous l'estimez, aussi comprendrez-vous mon angoisse inexprimable, et si elle est exagérée ou sans fondement, vous saurez l'apaiser. Ecrivez-moi tout de suite, en détail et sans ménagements, je vous en prie à genoux; à genoux je vous en remercierai. Pardonnez-moi, si mettant de côté toutes les formalités d'usage, je laisse mon âme tremblante parler à une âme sœur. Détruisez, je vous prie, cette lettre et n'en parlez pas à notre cher ami. Dieu veuille que je puisse vous rendre ce que vous ferez pour moi, chère et bonne dame. — Mon adresse; Vienne, Mehlmarkt, 1065 — Sophie Löwenthal.

1. V. Schlossar, p. 230 et 231

— Quels sont donc ces rêves que Niembsch fait toujours d'Ischl ? ¹ »

Huit jours plus tard, après une prière plus suppliante et plus tremblante encore, Sophie était complètement mise au courant. Emilie lui écrivit sans doute après le départ de Lenau pour Winnenthal et sa lettre ne devait plus laisser d'espoir. Voici la réponse de Sophie :

« Je sais ce que vous avez souffert, j'en porte la mesure dans mon cœur. La main de Dieu s'est appesantie lourdement sur nous. La vérité toute entière est horrible. Pour l'adoucir en quelque sorte, je vous prie et vous conjure de m'écrire ce qui au hasard vous est resté dans la mémoire du délire de Niembsch..... Ne m'en veuillez pas, Madame, j'endure les souffrances les plus pénibles ! Ayez pitié de moi, comme vous auriez pitié d'un mendiant mourant à votre porte et donnez-moi souvent et en détail des nouvelles du cher malheureux. Si je ne dois jamais, comme je le crains, hélas ! être en mesure de m'acquitter, il y a au-dessus de nous quelqu'un de plus grand qui paiera ma dette. Permettez que je vous pose quelques questions dont j'attends avec impatience la réponse. Niembsch n'a-t-il plus eu de moments lucides après le 17 ? En a-t-il maintenant ? Est-il loin de vous ? Pouvez-vous le voir et vous reconnaît-il ? Que fait-il tout le jour ? Que dit-il ? Est-il au lit ou va-t-il dans le jardin ? Quels remèdes emploie-t-on maintenant et a-t-on encore employés chez vous ? A-t-il de la fièvre ? Peut-il manger et dormir ? Le médecin donne-t-il de l'espoir pour sa guérison ou craint-il pour sa vie ? Quel délire a-t-il maintenant ? Exprime-t-il le désir de partir et où ? A-t-il vu Schurz et quelle impression cela a-t-il produit ? — J'ai encore une prière, et quoiqu'elle vous paraisse mesquine en ce moment, exaucez-la, si vous le pouvez. Niembsch, dans sa troisième dernière lettre m'a promis de m'envoyer une poésie de Heine. Connaissez-vous cette

1. Les lettres de Sophie se trouvent seulement dans la *W. N. F. Presse*. N° 9964.

poésie ? Vous en a-t-il parlé ? Et si oui, voudriez vous encore avoir cette grande bonté pour une pauvre étrangère de me l'envoyer ? O ne soyez point fâchée, Madame, si je vous importune. Soyez clément et compatissante pour moi. Vous n'aurez jamais peut-être l'occasion de témoigner à une créature le plus grand bienfait qu'on puisse attendre d'un mortel. » Enfin, dans un dernier billet, Sophie adressait ses remerciements pour la poésie qu'elle trouva très belle et très triste ¹.

J'ai tenu à reproduire en entier ces lignes de Sophie, car ce sont à peu près les seules qu'on possède d'elle, qui permettent un peu de la juger et qui peut-être aussi contiennent la solution du problème de cette passion mal connue. Ses lettres sont certes très émues, elles portent la trace du trouble qui l'agita, de l'immense douleur qu'elle ressentit à la nouvelle du malheur. Mais ne sent-on pas d'autres préoccupations au travers, surtout une vive inquiétude de voir la véritable nature de ses relations avec Lenau révélée, le secret livré peut-être dans une crise du fou ? Aussi s'enquiert-elle souvent de ce qu'il a pu dire dans ses moments d'inconscience. Mais elle le fait avec beaucoup d'habileté. Elle ne semble pas tenir à ces demandes ; elle les glisse en post-scriptum, comme un oubli, ou les entoure d'autres questions plus naturelles, sur les avis des médecins, la visite de Schurz. Il y a enfin dans cette douleur beaucoup de calcul, dans ce trouble beaucoup de raison. Il n'est pas jusqu'à la prière de la fin qui ne soit un tour d'adresse. Sophie tient beaucoup à cette poésie de Heine, chère à Lenau. Faut-il n'y voir que le pieux et légitime désir d'éprouver une dernière fois avec l'ami perdu la même émotion poétique ? ou bien n'est-ce pas plutôt un moyen de détourner l'attention et de montrer qu'elle aussi ne recherchait en lui, comme toutes les autres, que le poète ?

1. C'est la poésie : *Es ragt ins Meer der Runenstein.*

Peut-être que je subtilise et en subtilisant on commet les plus grossières erreurs. Il n'en est pas moins vrai que dans cette passion le beau rôle ne paraît pas appartenir à Sophie. De même qu'il y avait des calculs de son côté, il y avait aussi du despotisme, de l'égoïsme, comme dans toutes les passions féminines, lorsqu'elles en sont venues au plus grand degré de dévouement. Lenau a semblé le sentir et jusque dans sa maladie il attribuait son malheur à l'influence fatale de Sophie. Emilie a conservé dans son journal quelques-unes de ces réflexions dont Sophie demandait précisément communication. « Toute ma maladie, disait-il, n'est qu'un faux calcul. Je voulais encore être heureux, je croyais avoir trouvé dans Marie mon bonheur, je courais me l'assurer et j'espérais par là éviter toute objection, tout amener à une fin conciliante, mais j'ai fait un faux calcul. Je ne dois pas, je ne peux pas être heureux. On ne me lâche pas et je suis maintenant la victime de la passion effrénée de cette femme.. ». « De sa fiancée il disait un jour qu'elle semblait un peu apathique, indifférente, froide, mais que son caractère calme et tranquille était justement en elle sa plus belle qualité, celle qui le rendrait le plus heureux; ce serait un baume salutaire pour sa sensibilité, son âme inquiète. Au nom du ciel, pas de femme passionnée, elle me rendrait le plus malheureux des hommes. Il me faut du repos! du repos! du repos! ¹ » Ces aveux échappés à Lenau en disent beaucoup sur le caractère de ses relations avec Sophie. Ils n'ôtent rien à ce que sa propre passion avait de violent, mais ils montrent qu'il souffrait à la longue de cet esclavage.

Les premières journées à Winnenthal se passèrent pour le malade dans des alternatives de calme et même de demi-lucidité, puis d'extravagances et de folie furieuse. Un jour il était capable de causer très logiquement sur la religion et la politique, ses thèmes favoris, avec son médecin, le directeur

1. Ce passage est légèrement différent dans le livre de M. Schlossar, mon manuscrit paraissant être un premier brouillon du journal d'Emilie.

Zeller, qui était devenu vite son ami. D'autres fois il fallait lui mettre la camisole de force, le ramener de l'appartement qu'on lui avait donné dans son cabanon où il se démenait en poussant des cris sauvages. Il se figurait être un roi de Hongrie allant à quatre chevaux, ou bien il croyait livrer des combats à des ennemis imaginaires et assister à la bataille d'Aspern. Il couvre des pages de gros caractères irréguliers où il écrit plusieurs fois : *Nicolaus Autocrat*. Le côté violent, belliqueux et aussi orgueilleux de son tempérament, ce qu'il y avait au fond, ce qu'il tenait de sa race remontait subitement à la surface, au moment où l'homme raisonnable faisait place chez lui à l'homme instinctif¹.

Comme on l'a observé chez tous les fous, comme Shakespeare l'a montré dans son *Roi Lear*, l'âme intime apparaissait dans ce bouillonnement qui avait bouleversé tout l'être. A ce titre, cette partie de la biographie du poète, si affligeante qu'elle soit, ne doit pas être négligée². L'esprit de Lenau est surtout occupé et hanté par les souvenirs de l'enfance ou de la première jeunesse, par des réminiscences de collège. Il s'ex-

1. Dans les manuscrits de Lenau se sont retrouvés quelques feuillets se rapportant au séjour de Winnenthal. Je crois intéressant de donner ici une de ces pages écrites d'un crayon incertain et nerveux :

Est intus Carolus quintus, nihil est intus, est, est, est.

Tamen ego vobis dixi. Hiess der Bube nicht Klauszal in Pest am Gymnasium.. carta bianca.....

9. Symphonie...., Serach...., Ritt...., Hussaren...., Frau von Dobeneck, geborene Feuerbach.....

Nicht *die Träume* sendet Gott, denn nicht als Träume sendet *Gott* und doch sage ich von meinem letzten Traum : diesen Traum hat mir Gott gesendet. Träume sendet Gott. Vide [die Seherin], das Buch : das verschleierte Bild von Saïs, von einem Freunde der Wahrheit, hoc est, diu., hic est = hoc est = id est = hoc est = hic est = von Dr. Hofrath Zeller.

Graf Alexander der Erlauchte und souveräne Dichter von Württemberg und der grosse und unvergessliche Wirth am Berge Sehrach und Sehrweh. Sehrwohl und sehr weh, das ist [und] wie ihr ihn nicht mehr habt — der edle Jäger, Schwimmer Dichter und Reiter, Musiker ja! bei ihm möchte ich mich noch oft und lange aufhalten. O mein Sandor! mein Mantel, meine Decke, mein Ross und Wagen, mein beweintes und schwervermisstes Lichtenthaler Wäldchen — Reinbeck.

Ich bin vielleicht *der Versöhner*, gewiss der Versöhner und ganz gewiss der Bekämpfer aller Vorurtheile zwischen Ungarn und Schwaben.

2. Cf. Lenau. *Autobiographisch-psychiatriische Studie*, 1850.

prime souvent en latin, en français parfois aussi ; il se rappelle le nom d'un de ses camarades du gymnase de Pest ; il parle de Sénèque, d'Horace, ses anciens classiques favoris. Il lui arrive de citer la traduction de telle ode que son beau-frère avait faite avec lui plus de vingt ans auparavant. Quand Bauernfeld lui présente l'acteur Moritz de Stuttgart, il promet de jouer le rôle de Verrina, comme il l'avait fait dans sa jeunesse, à Vienne ¹. Au contraire, le souvenir d'une période plus récente était presque effacé de son esprit. Ainsi il faut considérer comme un très grand hasard qu'il se soit un jour rappelé une poésie, la dernière qu'on ait de lui, une des plus belles, qu'il avait composée dans son dernier voyage en Souabe. Elle n'avait point été écrite et il la récita de mémoire à son médecin qui la nota aussitôt (*s ist eitel Nichts*) ².

L'année 1844 s'était terminée sans laisser beaucoup d'espoir. Zeller cependant continuait toujours d'avoir une confiance qu'il essayait de donner aux parents de Lenau à Vienne. Mais à Stuttgart on ne partageait pas cet optimisme. « L'année est terminée, écrit Emilie dans son journal, et il ne semble pas que l'état du pauvre malade se soit amélioré le moins du monde. Pour nous, depuis la visite de Schurz, nous ne recevons presque plus de nouvelles de Zeller. Toutes nos demandes et nos prières restent sans réponse et ce silence incompréhensible détruit terriblement nos espérances. Dieu ait pitié de notre cher malheureux ami ³. » D'ailleurs, si Lenau avait parfois des moments lucides où il étonnait ses médecins et ses gardiens par l'à-propos et la justesse de ses réflexions, il avait aussi des journées terribles, en proie au plus violent délire. Toutefois on ne remarquait encore rien de maniaque en lui. Les idées flottaient sans lien dans son cerveau ; le plus léger choc extérieur

1. V. Bauernfeld, *Aus Alt- u. Neu-Wien*.

2. V. Frankl, *Sonntagsblätter*, 24 août 1845. (L'article communiqua la poésie).

3. Journal d'Em. Reinbeck (manuscrit inédit).

suffisait à leur donner un cours différent. Les sujets, qui revenaient le plus fréquemment dans ses conversations et ses discussions avec Zeller, étaient les questions religieuses. Il continuait à lire des ouvrages de religion, se rappelait, avec une vivacité de mémoire curieuse, les anciennes études qu'il avait faites à l'occasion de *Savonarole*. De la poésie il ne paraissait plus se soucier : Zeller dit bien qu'il écrivit un jour quelques strophes, mais il les déchira aussitôt. Les notes du journal d'Emilie au milieu de 1845 sont aussi pessimistes que les précédentes. Tout, en effet, faisait plutôt prévoir que l'état du malade empirerait. En automne, les accès de démence firent place à une sorte de torpeur qui n'était que le prélude de la phase d'idiotisme dans laquelle la folie allait entrer et qui devait durer jusqu'à la mort de Lenau, pendant près de cinq ans encore.

Il est assez curieux de remarquer qu'au point de vue physique une certaine transformation s'était accomplie en lui. Ses amis de Vienne, qui vont le voir, Grün, Bauernfeld, Frankl, le trouvent plus jeune, plus droit ; sa chevelure est devenue plus abondante et n'est plus mêlée de fils gris ; les rides de son visage se sont effacées. J'ai déjà noté pour son esprit un retour à l'enfance ; il y faut ajouter ce retour physique qui se marque jusque dans ses goûts et son langage. Lenau, qui n'avait jamais beaucoup aimé les fruits, mange maintenant avec passion des pommes et des raisins à peine mûrs. Il parle de lui-même à la troisième personne et articule son nom d'une manière enfantine, Niembs.

Pendant l'année 1846 l'état du malade s'aggrava. A la fin de 1845, Emilie consignait dans son journal qu'il n'y avait pas encore de véritable progrès dans la guérison, bien que les dernières nouvelles fussent un peu meilleures et qu'en particulier les accès de folie furieuse fussent devenus assez rares pour retirer Lenau de son cabanon et lui donner un appartement convenable. La démence avait à peu près cessé, il est vrai, mais l'activité de l'esprit s'éteignait lentement. La pa-

ralysie du cerveau, qui jusqu'alors ne s'était déclarée que sur certains points, envahissait peu à peu tout l'organe. Le malade était devenu très craintif ; il s'effrayait d'un rien, parlait toujours à voix basse et ne se sentait pas en sûreté dès qu'il ne trouvait plus autour de lui les objets familiers qui l'entouraient. Autrefois il ne se résignait qu'avec peine à entrer dans sa cellule, maintenant il s'y plaisait presque et la quittait comme à regret, quand on essayait de l'entraîner à une promenade. Il causait aussi très peu et reconnaissait avec peine ses amis. Dans les premiers mois de 1847, Schurz se décida à aller chercher son beau-frère à Winnenthal pour le transporter dans l'asile du Dr Görden, à Döbling, près de Vienne. On pensait, sans l'espérer beaucoup, que ce changement serait favorable à sa guérison, si elle était encore possible.

A Döbling¹, Lenau recevait fréquemment des visites de ses parents et de ses amis. Ses biographes ont relevé tous les mots lucides et même parfois heureux qui échappaient au pauvre fou, mais en réalité son état devenait de plus en plus grave. Il ne vivait presque plus que d'une existence animale et même végétative. Certains jours il restait complètement muet, accueillant ses visiteurs par de sourds grognements et leur montrant les dents. Il ne se baigne que par force et est devenu très sale. Il avait encore conservé un certain plaisir pour la musique, mais sans être capable d'en faire lui-même. Il s'amusait, comme un enfant, à recommencer indéfiniment les mêmes mouvements, changeant vingt fois de place les meubles de sa chambre. Il lui arrivait aussi parfois de célébrer la messe, comme il l'avait fait tout petit. Maintenant on n'espérait plus autour de lui ; les médecins et ses amis attendaient simplement que la mort vint mettre un terme à ses souffrances.

L'année suivante se passa dans le même état de sombre

1. V. *Humorist* 1858. (N° 126). *Eine Erinnerung*. — *Theaterzeitung*, 19 mars 1851 (*N. Lenaus Wahnsinn*).

abrutissement. Les forces abandonnaient le malade : il se refuse à quitter sa chambre, il fallait l'empêcher de se coucher sur son lit, où il aurait passé le plus volontiers son temps. C'était la mort lente du corps qui suivait maintenant la mort de l'esprit. La Révolution de 1848 éclata à Vienne. Bauernfeld qui vint voir son ami, crut le tirer de sa torpeur en lui criant : nous sommes libres, Lenau ! il n'y prit même pas garde. L'agitation qui suivit les journées de Mars, la canonnade de Windischgrätz, le tumulte qui remplit en octobre la capitale, il ignora tout. L'année 1849 s'écoula sans incidents. Le délabrement du corps faisait toujours des progrès. Le malade chantonne d'une manière inarticulée, pousse des gémissements plaintifs ou des cris sauvages ; puis il ne parle même plus, grince seulement des dents ; paralysé des deux côtés, il garde le lit. Peut-être même que les souffrances physiques avaient augmenté d'intensité, car il lui arrivait très souvent de fondre en larmes, comme saisi d'une violente douleur. C'est dans le mois d'avril de cette année que, sur la prière de Frankl, le peintre Aigner fit son portrait ¹. Seul le regard de l'œil d'un brun très clair est égaré, mais sans rien de sauvage. L'expression générale du visage, qui est triste et pénible, donne plutôt l'idée d'un homme las, qui a profondément souffert et est comme abêti par la douleur. A la fin de cette année 1849, on l'entendit proférer pour la dernière fois une phrase pourvue d'un sens ; il s'écria au milieu de la nuit en versant d'abondantes larmes : « Le pauvre Niembsch est bien malheureux ! »

Au commencement de 1850, l'état de Lenau était désespéré : paralysie du cerveau à peu près complète, impossibilité d'articuler un son, de marcher, de se servir des mains. Le malade maigrit, perd l'appétit, est secoué par une toux violente qui menace parfois de l'étouffer. Cependant cette longue agonie dura encore six mois, et ce n'est que le

1. V. Frankl. *N. Lenau*, p. 118.

22 août au matin que Schurz, appelé en toute hâte, recueillit le dernier souffle de Lenau.

Deux jours plus tard eurent lieu les funérailles. Elles s'accomplirent sans pompe ; derrière le cercueil il y avait surtout des paysans du petit village de Weidling où Lenau avait autrefois paru désirer être enseveli. Schurz n'eut garde de laisser manquer tout le pieux cérémonial des enterrements catholiques. Sur la tombe, L. Foglár récita une poésie plus en harmonie avec l'époque troublée et les idées mêmes du mort, il faillit d'ailleurs expier chèrement sa hardiesse. Laube, alors directeur du Burgtheater, prononça un discours qui était comme la consécration du génie du poète par l'Allemagne toute entière. Les journaux de Vienne s'indignèrent de l'absence de la plupart des écrivains dans le convoi ¹. La famille tint à honneur de réparer cette injustice. Le monument que l'Autriche devait faire attendre plus de quarante ans à son plus grand poète lyrique, elle se hâta de le lui élever. On le fit simple : une petite pyramide tronquée de quelques pieds de haut porte au milieu le médaillon de Lenau, au-dessus une étoile, au-dessous son nom. L'inauguration eut lieu le 22 juillet 1851. Beaucoup des célébrités de Vienne, qu'on se serait attendu à voir assister à cette solennité, y manquèrent comme aux funérailles. Déjà celles-ci avaient été pour les poètes les plus enthousiastes de liberté une occasion bienvenue de faire de Lenau un de ses martyrs. L'inauguration du monument réveilla de nouveau les polémiques des journaux, et à propos de la croix qui manquait sur la pierre, catholiques et librepenseurs se querellèrent, les uns protestant au nom de la ferveur religieuse de l'auteur de *Savonarole*, les autres défendant le poète de *Faust* et des *Albigéois*. Il semblait que jusque dans la tombe l'âme incertaine de Lenau dût être éternellement jetée d'une affirmation à l'autre.

1. V. *Wiener Theaterzeitung*, 24, 25, 27, 28, 30 août et 1^{er} sept. 1850. *Wiener Zeitung*; 27 août 1850. *Wanderer*, 18 oct. 1850 (*Lenau und seine Sendung*).

CONCLUSION

Tous les biographes et les critiques de Lenau se sont préoccupés de rechercher les causes de sa folie qui vint si tragiquement interrompre sa carrière poétique. Ils ont énuméré les différents arguments que leur fournissaient le tempérament du poète, son régime, sa mauvaise santé, ses embarras d'argent, ses passions malheureuses et toutes les épreuves pénibles que traversa sa vie, attribuant, tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces causes la part prépondérante dans la catastrophe que toutes avaient concouru à préparer. Mais cette détermination du véritable point de départ de la folie est bien délicate et présente d'ailleurs peu d'intérêt.

Le procès-verbal de l'autopsie conclut à une atrophie du cerveau¹. Bien que rien ne laisse croire qu'on soit en présence d'un mal héréditaire, la folie de Lenau me semble avoir été surtout une conséquence de son organisme. Ce qui explique ses rares qualités de poète explique aussi la tourmente où elles s'anéantirent. Je ne prétends point affirmer par là que génie et folie soient identiques, ni même qu'il y ait entre

1. V. *Allgemeine Zeitschrift für Psychiatrie*, 1850 (vol. 7, p. 614-622). — Cf. *Wanderer*, 1851, n° 192.

eux seulement une différence de degré. Mais le génie peut parfois présenter un organisme d'une nature telle, que dans certaines circonstances, il aboutit à la folie. L'excessive délicatesse et mobilité des nerfs, d'où résulte l'exquise finesse des sensations, prédispose le cerveau de l'homme génial à des affections passagères ou définitives, légères ou profondes, dont la constitution plus grossière et plus robuste des organismes ordinaires est préservée. Là me paraît être la vérité de la thèse de M. Lombroso qui a été si souvent faussée et qu'il a pu lui-même exagérer parfois ¹. Le génie n'est point une névrose; il suffit de dire qu'il peut engendrer la névrose. S'il est aisé de relever, dans la biographie des plus grands esprits, des troubles de la vie psychique, ceux-ci ne permettent pas, même grossis par l'exagération ordinaire des théories, d'affirmer l'identité du génie et de la folie.

D'ailleurs le génie est très différent de lui-même. Il y a des génies sains, vigoureux, et des génies faibles et malades. Comme le Tasse, Hölderlin, Lenau appartient à la dernière famille. En outre il est aussi un des plus complexes qui se soient rencontrés. Par la race il plonge ses racines dans trois sols différents, sans qu'il soit possible de démêler de quelle sève il s'est surtout nourri. A l'âme rêveuse du Germain, il joint l'âme mobile et impressionnable du Slave, l'âme ardente et orgueilleuse du Magyar. Ailleurs, dans un sang également mêlé, l'esprit de caste, la discipline du métier créent, avec les générations, une unité qui supplée à celle de la race. Chez les ancêtres de Lenau la vieille et la nouvelle noblesse, la moyenne et la petite bourgeoisie ont heurté et conservé leurs goûts et leurs préjugés; et s'il est fils et petit-fils de soldats, il a aussi, parmi ses aïeux, des gens de loi et des laboureurs.

Un trait néanmoins reste commun à cette famille et à leur

1. Lombroso, *Der geniale Mensch*, Hamburg, 1890. A ce propos il est utile de remarquer que les pages consacrées à Lenau dans son *Homme de Génie*, comme dans *Génie et Folie*, fourmillent d'inexactitudes et font suspecter un peu la valeur des autres observations.

glorieux descendant, le même qui caractérise aussi les deux races d'où ils viennent surtout : la prédominance de l'instinct. C'est à lui qu'obéissent des peuples jeunes, comme les Hongrois et les Slaves, lui que suivaient les Niembsch dans leur aventureuse carrière de soldats, de même qu'en lui se résument les qualités et les défauts de Lenau, le caractère de l'homme et le talent du poète.

L'être instinctif est dominé tout entier par sa sensibilité, il en suit toutes les impulsions, flottant à la merci des impressions que lui apportent les lieux, les événements ou les hommes. Parce qu'il est le jouet mobile des sensations, sa passivité prend à nos yeux l'apparence d'une activité incessante, parfois énergique. Lenau, qui tenait surtout de son origine ce don heureux ou funeste, s'est laissé toute sa vie gouverner par la plus inquiète des sensibilités. La volonté fait presque défaut dans ce caractère ; il n'a eu que l'emportement, la volonté de ceux qu'en manquent. Il est difficile de lui accorder l'intelligence, car elle ne va pas sans une certaine discipline de l'esprit, une force et une concentration de la pensée, qui ne souffrent pas les caprices de l'impressionnabilité. Lenau possédait une intelligence particulière, que je ne voudrais pas rabaisser, parce qu'elle était vive et subtile, mais elle n'avait ni étendue ni profondeur.

L'éducation, — non pas seulement celle que nous recevons, mais encore celle que nous nous donnons à nous-mêmes, — vient modifier profondément l'instinct, le plus souvent l'étouffer. Dans Lenau elle l'altéra à peine. La première discipline à laquelle son esprit fut soumis fut si libre et si incertaine, le sentiment y tenait tant de place, que l'être instinctif de l'enfant n'en fut même pas effleuré. Les circonstances en portaient la faute. Plus tard, à l'âge où les études pétrissent l'esprit et commencent à lui donner la forme qu'il conservera presque indéfiniment, la mobilité de caractère de Lenau l'arracha à toute espèce de joug. L'adolescent comme l'enfant garda son indépendance ; l'Univer-

sité pas plus que le collège ne le courba sous une règle. Le droit, la médecine, l'agronomie, il étudia tout en dilettante seulement, et c'est en vain qu'on recherche dans sa vie et dans son œuvre une trace profonde de ces différentes disciplines auxquelles son esprit n'avait pu se plier. Plus tard encore, quand s'achève la véritable éducation, celle plus libre et plus forte que se donne l'homme fait, qu'il reçoit du temps et de ses semblables, Lenau est resté la même nature impatiente, inquiète, acceptant puis rejetant l'une ou l'autre influence, n'en suivant au fond qu'une seule, celle de sa sensibilité. Il s'est tenu à l'écart des intelligences claires, fermes, dominatrices ; il n'a sympathisé qu'avec les esprits mobiles, instinctifs comme le sien, surtout féminins. Une seule fois dans sa carrière il a subi entièrement un joug, celui de Martensen. Mais ce fut pour peu de temps, et dans cette sujétion même il avait mis tant de passion, tant d'ardeur irréfléchie, qu'on ne peut guère y voir qu'un de ces emportements aveugles de l'instinct.

Rien n'avait pu fixer la mobilité de cette âme. Elle échappa de même à tous les liens dont la vie enserre le grand nombre. Lenau répugnait à la dépendance où le métier oblige ; s'il jugeait séduisant le bonheur domestique, il n'envisageait qu'avec crainte les engagements du mariage et de la famille ; il était enthousiaste de liberté, mais détestait la politique ; il aimait la science, mais ne se donna jamais à elle. Il ne fut toute sa vie qu'un poète, la « chose ailée et légère » de Platon.

Cette sensibilité qui était et resta le fond de sa nature, qui a étouffé sa volonté et obscurci son intelligence, qui le rendit impropre à la vie et la termina pour lui si tragiquement, a aussi nourri et porté sa poésie. Il a été ce que furent les premiers poètes, peut-être les seuls véritables, un être tout d'instinct. Il a eu comme eux des sensations fortes, plus subtiles sans doute ; il a éprouvé comme eux des émotions douces et violentes, il est vrai plus complexes ; mais malgré la diffé-

rence des temps et des civilisations, on sent dans son œuvre la spontanéité et la sincérité qui caractérisent la poésie primitive. De là son admiration pour des poètes comme Raimund et Günther ¹, pour la muse patoise de Stelzhamer, pour les Volkslieder, pour Homère, pour l'Ancien Testament, en général pour toutes les manifestations libres de l'âme populaire. Il aimait à se faire dire par Martensen des légendes du Nord et il le payait en contes hongrois ; il prit un vif plaisir aux chants populaires français, bretons et espagnols, auquel l'initiait son savant ami, le romaniste Wolf. Il retrouvait dans la poésie anonyme des foules le don d'intuition qui est le mérite de la sienne propre.

L'être instinctif, comme le sauvage ou le paysan, tient à la nature extérieure par des liens plus intimes et plus forts. Il reste en communion avec elle. Il y voit même, au lieu d'un tissu de phénomènes changeants ou d'immuables lois physiques, des forces, des êtres vivants et agissants, tantôt bien-faisants, tantôt redoutables. Ces impressions puissantes que la langue a conservées, mais que nous ne sentons plus dans des images affaiblies, Lenau, comme les premiers poètes, les ressent énergiquement et les exprime de même à la manière du langage primitif. Aussi acceptons-nous plus facilement ces mythes qu'il semble créer, mais qui sont plutôt la traduction heureuse d'une vision forte que la recherche d'un effet poétique. Quand il fait de l'alternance de l'hiver et du printemps la lutte de deux génies, de l'ouragan, un grand oiseau de nuit, battant l'air de ses ailes sombres ou des noires nuées un troupeau de cavales galopant par le ciel, il voit réellement ces formes, comme les voient l'enfant ou le sauvage ignorant. Il ne prête pas une âme à la nature, mais il subit plutôt celle qu'il y sent. Sans doute il serait exagéré de prétendre que partout Lenau a été sous l'empire d'une hallucination. C'est un moderne ; l'art conscient s'ajoute

1. V. Straube, *Lenau und Raimund*. — Sternberg, *Erinnerungsblätter*.

chez lui à l'instinct, et le talent du poète vient en aide à la sensation.

Un paysage trop calme ou trop riant est peu propre à donner à l'imagination cette impression de forces vivantes. Mais une nature bouleversée ou sauvage y prépare l'âme plus aisément. Aussi Lenau ne sent-il bien dans la nature que le mouvement : les forêts secouées par le vent, les plaintes du lac et les sanglots des torrents, la course désordonnée des nuages, ce sont les traits qui reviennent le plus souvent dans ses poésies ; les orages surtout, si horriblement beaux dans les gorges de Styrie, l'ont fasciné et il a mis à les peindre une véritable virtuosité. Par contre les vastes horizons harmonieux, le cours majestueux des grands fleuves, l'immensité de la mer ou de la lande ne l'ont que rarement sollicité ; la lande comme la mer est désolée, morne et muette. Il faut au poète ou les désordres de la tempête, ou du moins la masse heurtée et chaotique des abîmes et des rochers qui dans leur immobilité gardent encore quelque chose d'agité et de violent.

Il y avait d'ailleurs une autre affinité élective qui poussait Lenau à rechercher dans la nature le trouble et l'inquiétude. De cette sensibilité qui s'était accrue jusqu'à l'exaspération étaient nées ses douleurs réelles et imaginaires. Il s'habitua vite à ne se plaire que dans un cadre en harmonie avec sa tristesse, et il répandit sur toutes choses cette mélancolie qui l'avait entièrement envahi. Les nuages errent au ciel lourds et inquiets, le ruisseau, la source gémissent doucement ou crient d'angoisse, les vents ont des murmures plaintifs ; les mots, tels que *bang*, *beklommen*, reviennent sans cesse dans ses descriptions. Il a souvent, comme tous les poètes, décrit les saisons, composé même de petits groupes du *Printemps* et de l'*Automne* : presque rien ne les sépare. De la saison la plus gracieuse, il ne sent que la fragilité de ses charmes, et de la plus riche il oublie ce qu'elle donne, pour ne songer qu'à ce qu'elle prend.

Mais malgré ce parti-pris, en dépit de ces préférences, il a eu une sensation juste et vive de la nature. La longue, silencieuse et sablonneuse puszta, les roches roides et grises des Alpes autrichiennes avec leurs lacs étroits, noirs et profonds, leur sombre manteau de sapins et leurs sources bruyantes ou plaintives, les paysages plus reposés, doux, presque mélancoliques de la Souabe, la morne immensité de l'Atlantique, les forêts vierges de l'Ohio, tout revit dans sa poésie, peut-être d'une teinte un peu uniforme, mais nette cependant et originale.

Les poètes qui ont vraiment aimé la nature en ont aussi aimé les bêtes. C'est là peut-être une des marques de la sincérité de ce sentiment qui est dans beaucoup si factice. Pour connaître les bêtes et les approcher, il faut vivre davantage dans l'intimité des bois et de la montagne. Lenau, qui dans sa jeunesse avait été oiseleur passionné, s'est intéressé à la vie des animaux, il sait leurs mœurs et leur langage, ressent leurs douleurs et leurs joies, il parle d'eux comme le ferait un chasseur, employant les termes du métier.

S'il aime et comprend les bêtes, c'est qu'il retrouve en elles tout-puissant cet instinct qui est au fond de son caractère. Aussi se sent-il attiré par les êtres simples, ceux dont la vie est le plus près de la nature. Le tzigane errant, misérable mais heureux, le chasseur et le braconnier, le hussard hongrois et le brigand de la puszta, des matelots et des Peaux-Rouges, des êtres vivant à l'écart ou en dehors de la société, c'est-à-dire suivant l'instinct, voilà ceux qu'il envie ou qu'il admire. Il aime leur simplicité, leur franchise ; il se souhaite leur insouciance et leur liberté d'allures ; il n'en dédaigne pas les plaisirs que nous jugeons grossiers. Les cris, les rires, la gaité un peu lourde des buveurs, leurs danses désordonnées lui plaisent, que ce soit dans la csarda, dans une auberge de Styrie ou dans une taverne de matelots, parce qu'il y éclate une joie franche, ennemie de toute mesure comme de toute contrainte. Ce n'est pas seulement sympathie pour les

humbles ; une parenté de sentiment l'attire encore vers les natures grossières ou spontanées. Il y a dans Lenau beaucoup du peuple, il en parle le langage pittoresque et parfois brutal, quand la passion l'emporte. Comme dans le peuple, il trouvait aussi chez l'enfance cette sincérité de cœur, cette fraîcheur d'impressions, cet abandon commun à tous les êtres simples qui s'ignorent encore à demi. C'est peut-être l'ignorance des enfants qui les lui fait paraître si séduisants ; il leur enviait cette vie instinctive où ils plongent entièrement et dont il se jugeait déjà trop éloigné.

La réflexion cependant était loin d'avoir étouffé en lui la sensibilité ; elle l'avait plutôt avivée, affinée et aiguisée jusqu'à la souffrance, mais elle ne l'avait en rien diminuée. Une tête bien faite se donnera tout entière à la spéculation, une volonté énergique à l'action ; la vie du cœur leur sera également sacrifiée. Mais une sensibilité vive et fine recherchera les émotions intimes, s'y enfermera obstinément, en fera son monde exclusif. C'est par cette intensité de vie intérieure que la poésie de Lenau nous attache.

L'affection la plus tendre et la plus délicate qu'ait nourrie son cœur est celle qu'il voua à sa mère. Je ne sais s'il a plus aimé Sophie elle-même ; en tout cas l'amour lui a inspiré des vers moins émouvants que la tendresse filiale. Son silence à l'égard de son père est connu et des raisons naturelles l'expliquent assez. Mais il y avait dans le culte de Lenau pour sa mère quelque chose de plus qu'un juste échange d'affection passionnée. La sensibilité féminine était plus en harmonie avec son cœur ; un amour plus sage quoique aussi profond ne l'eût pas contenté. Aussi a-t-il dans le choix de ses amitiés involontairement obéi à un besoin de caresses et de chaude tendresse. Ceux qui restèrent le plus longtemps ses amis, comme Kerner, K. Mayer, avaient quelque chose de maternel et de féminin ; l'amitié plus virile de Schwab, de Grün, fut parfois obscurcie par des nuages.

Dans une âme aussi impressionnable, l'amour, surtout

l'amour malheureux, devait tenir une large place. De toutes les passions successives qui se partagèrent ce cœur déjà meurtri, Bertha, Lotte, Sophie, Caroline Ungher, Marie Behrends, chacune ne lui laissa guère que des déceptions. Il sort de la première aigri, défiant ; aussi n'osa-t-il point s'abandonner à la seconde et souffrit-il en silence ; la troisième, la plus puissante et la plus longue, lui apporta peut-être l'épreuve la plus cruelle de sa vie ; les deux dernières enfin furent presque étouffées à peine nées : il sacrifia l'une à Sophie, la folie arrêta l'autre. Toutes deux sont restées sans écho dans sa poésie, mais les autres au contraire l'inspirèrent souvent. Reproches amers à Bertha, souhaits de mort ou avertissements fiers à Sophie, rêveries mélancoliques, soupirs discrets pour Lotte, toutes ces strophes sont des élégies poignantes ou gracieuses, mais nulle part un chant d'ivresse, un cri de joie. Malgré ce ton, et malgré ces épreuves, Lenau n'a jamais vu dans l'amour que le plus noble et le plus idéal des sentiments. Il l'a représenté méconnaissant le danger, méprisant les préjugés de la naissance et de la religion, partout vainqueur, s'il reste pur et fidèle, partout châtié, s'il se parjure. Le scepticisme ironique de Heine, auquel l'expérience l'avait aussi bien préparé, lui est demeuré entièrement étranger. Le poète, trahi dans sa première passion, malheureux dans toutes les autres, n'a pas cessé de peindre l'amour avec les couleurs de l'idéal. Si l'on excepte le *Don Juan* et quelques scènes de *Faust* et de *Savonarole*, la muse de ses chants est toujours restée grave et chaste.

Toute la vie de Lenau fut prise par ceux des sentiments qui intéressent le cœur le plus directement : affection filiale, amour, amitié. D'autres, comme la religion ou le patriotisme, dont l'objet est plus éloigné ou plus vague, ont tenu dans son âme une moindre place. Il eut trop de patries pour s'attacher à l'une d'elles et chez lui la philosophie et le scepticisme étouffèrent presque toujours le sentiment religieux.

La sensibilité mobile et inquiète qui constitue le caractère de Lenau, comme elle est la source de sa poésie, n'est qu'une face de cet être complexe. A côté de l'instinctif et de l'impulsif subsistent un intellectuel et un analyste. C'est du mélange de ces deux natures si opposées qu'a jailli l'originalité de son talent; c'est dans cette fusion harmonieuse de l'abstrait et du réel, qui ne s'est jamais peut-être rencontrée avec plus de bonheur que chez ce poète d'imagination puissante et d'esprit subtil, que réside le charme de sa poésie. Ce visionnaire n'oublie pas la force de l'idée; il trouve à l'abstraction, quand elle est vraie, qu'elle sort de la vie, un effet plus puissant que celui de la réalité la plus concrète¹. S'il ne voulait reconnaître le don poétique que dans une impulsion intérieure, dans ce qu'on nomme communément l'inspiration, il a su faire cependant leur part à l'esprit critique et à l'effort du travail. « Sans un jugement pénétrant, disait-il, on ne peut rien écrire de net, d'achevé. » Il a exercé avec un soin méticuleux cette pénétration d'esprit sur ses poésies et sur celles de ses amis, qu'il se chargea parfois de corriger. Ces corrections et aussi l'examen de ses manuscrits permettent de se représenter son patient labeur de plume, la sévérité de son goût poétique et le sens délicat qu'il avait de la langue².

Néanmoins, le critique et le penseur se sont partout subordonnés en lui à l'être de sentiment. De même que pour Lenau la poésie était une traduction directe de sen-

1. « Wenn ich es nicht schon aus der weltbewegenden Macht der Wissenschaft erkannt hätte, dass die Abstraktion, sofern sie eine wahre, dem Leben entstammte ist, oft gewaltiger wirkt als die konkretste Fülle; so würde ich dieses jetzt aus dem Eindruck erkannt haben, den deine Beurtheilung auf mich gemacht hat (Lenau à G. Pfizer, 15 déc. 1842. *Lettre inédite*).

2. Je ne puis résister au désir d'en donner un exemple. Il critique le terme de *entsinken*, employé par Mayer dans un vers. Il lui préfère *versinken*; « car, dans le mot *entsinken*, il y a un double rapport, un rapport avec le moment présent d'où tu sors et un autre avec le moment où tu entres. Ainsi tous les verbes composés de *ent*, quand ils indiquent en même temps un mouvement vers, allongent, pour ainsi dire, un bras en avant, l'autre en arrière, et présentent quelque chose de bizarre. » (V. Mayer. *Lenaus Briefe*, p. 55.)

sations, il veut qu'elle éveille en nous des sensations sommeillantes, un peu à la manière de la musique, de tous les arts, celui qui s'adresse le plus à l'instinct. Parfois même il songea, quand il réfléchissait « aux lois mystérieuses de l'art, aux nouveaux genres de poésie encore à découvrir », à réaliser cet idéal poétique. « Quelques traits de la nature, jetés simplement les uns à la suite des autres, donnant pour ainsi dire l'esquisse d'un motif poétique. » Et il ajoute un exemple : « le soir, — une verte prairie, — des saules épars — des croassements au fond d'un marais, — ciel gris, — la moindre brise immobile, — obscurité de plus en plus croissante, un ami perdu. — Il y a de profonds trésors, ma chère amie, dans ce cadre. Est-ce qu'on ne pourrait pas exécuter une série de ces esquisses avec succès ? » En fait, certaines des poésies de Lenau ne sont guère que de ces esquisses qui éveillent en nous, à la façon des phrases musicales, une émotion particulière. Frankl raconte que son ami lui lut un jour un chant inachevé de ses *Albigéois* ; puis, saisissant son violon : écoute maintenant la suite ; et il lui joua, en une fantaisie émue, les vers qui restaient à écrire. Une autre fois, il entend parler des *Lieder* de Stelzhamer : il veut les connaître, mais il faut que l'auteur les lui chante ou, du moins, les lui lise ; la lecture de l'œil ne lui suffit pas.

Lenau concevait d'ailleurs la musique à peu près comme la poésie, c'est-à-dire comme un art où l'instinct plus que le talent a la principale part. Il aimait surtout un jeu libre, tout d'imagination, ou bien des airs hongrois ou styriens, des mélodies populaires, qui par leur simplicité se prêtaient aux écarts de la fantaisie. Il a été frappé quelque part de la parenté des voix du vent avec les airs populaires : remarque plus ingénieuse que vraie, mais qui montre bien que pour cette âme d'artiste l'instinct était la première loi de l'art. La liberté de la musique lui faisait aimer le son des harpes

1. Lenau à Emilie, 8 juin 1832 (Schlossar, p. 23).

éoliennes, détester le piano et les pianistes ; elle lui faisait aussi diviniser Beethoven et mépriser injustement Mozart. Le vague, le violent et le démesuré l'attirent ; ce qui est trop précis, ce qui s'impose à nous avec une forme arrêtée irrite son imagination. Il admirait également la Marche de Rakoczy et notre Marseillaise ; son morceau favori était la sonate à Kreutzer, la *sonate du diable*. Il n'admet pas dans la musique l'art, il n'en comprend que la suggestion. C'est ainsi qu'il la pratiquait, qu'il l'aimait, qu'il l'a illustrée dans le jeu de ces tziganes, auquel le sien ressemblait un peu. C'est ainsi qu'il en a idéalisé la puissance dans *Mischka*, dont le violon grise les hussards ou torture jusqu'à la mort le gentilhomme séducteur. Il a fait passer dans le rythme de ses propres vers, d'instinct et d'étude, un peu de cette sensation confuse, subtile et inexprimable que la musique produit sur nous. Est-ce le charme mélodieux de ses strophes, la souplesse molle et riche de son mètre qui a conduit à lui tant de compositeurs ? Est-ce le caractère vague et suggestif de cette poésie de l'émotion qui les a séduits, parce qu'il se prête si admirablement à la liberté de l'interprétation musicale ? En tout cas, peu de poètes ont autant que Lenau inspiré le talent des musiciens, et des plus grands, depuis son brillant compatriote Liszt jusqu'au délicat Mendelssohn ¹.

Dans ce génie complexe de poète, où l'instinct s'est si harmonieusement fondu avec l'art, les qualités naturelles et acquises ont produit un admirable talent de forme, qui est assez grand pour expliquer le succès de Lenau et assez solide pour le sauver sans doute de l'oubli. Le style des poètes autrichiens, au moins des meilleurs, celui de Grillparzer, de Grün, de Lenau, offre un tour particulier, à peu près inconnu des autres poètes allemands, parce qu'il est un don de la race. Il a plus de fraîcheur, plus de vigueur, plus de naturel ; il jaillit plus spontanément de la réalité. Il n'y a pas entre la

1. M. Koch, dans son édition, donne pour chaque poésie le nom des compositeurs.

langue poétique et l'expression ordinaire cet écart qui, dans les autres littératures, sépare la prose de la poésie. Ce caractère concret de la langue de ces méridionaux est assez difficile à expliquer, il se sent plus qu'il ne s'analyse ; surtout il ne se laisse point traduire. Lenau a plus qu'aucun ce mérite et ce bonheur d'échapper à la traduction. L'allure familière de sa poésie devient platitude ou banalité dans une autre langue, la hardiesse des figures se tourne en bizarrerie. Il faut le lire dans l'original pour sentir le charme de ce ton naturel, pour saisir la grandeur des images fortes ou brillantes qui éclairent partout sa poésie. On ne pourrait lui reprocher que d'avoir prodigué ces dernières. Il le sentait lui-même et disait de Grün et de lui. « qu'ils étaient comme des enfants, se figurant que soixante kreuzer valent plus qu'un gulden ¹. » On pourrait faire la même critique à ses compatriotes Kisfaly et Petöfi. Il sera permis aussi de blâmer Lenau d'avoir parfois recherché un succès facile en abusant de la couleur sombre ou violente. Mais malgré ces prodigalités, en dépit de ces exagérations, il reste un des talents formels les plus remarquables du xix^e siècle, qui en offre de si riches exemples.

Si Lenau doit surtout à la race sa rare impressionnabilité, l'émotion du sentiment, le don de voir et de peindre, le tour de langage familier et pittoresque, il tient de son temps l'amour de la spéculation et le goût de l'analyse. Nulle époque ne vit naître autant de systèmes et de théories philosophiques que le commencement de ce siècle en Allemagne. Le rationalisme avait à peu près déblayé le terrain, et les constructions s'élevèrent si nombreuses, si audacieuses, si imposantes, qu'il semble que de longtemps la pensée doive manquer de matériaux.

Une pareille activité devait solliciter une intelligence éveil-

1. V. *Temeswarer Zeitung*, 1863. N° 234.

lée et curieuse. Aussi bien l'âge d'or de la poésie, où le poète ne vit que de son art, était-il passé. Goethe avait fait du rêveur Faust un ingénieur, du dilettante Wilhelm Meister une sorte de professeur d'éducation. La poésie se sent comme étrangère dans la société, elle essaie de se rattacher plus étroitement à elle, se met au service de la pensée et devient philosophique ou politique, suivant le tempérament des poètes. Lenau, par son esprit poussé à la critique, mais comme tous les subtiliseurs impuissant à conclure, capable seulement d'affirmations momentanées, résume dans son œuvre les différentes tendances philosophiques qui se partagèrent son siècle, depuis le spiritualisme mystique des néo-platoniciens bavarois, jusqu'au panthéisme logique de l'école hégélienne. Quoiqu'il pensât par lui-même, il ne sut jamais assez s'abstraire des suggestions étrangères et de sa propre sensibilité pour suivre un système et le coordonner en une conception personnelle. Voltaire, Kant, Schelling, Spinoza, Schubert, Baader, Herbart, Hegel, tel est le groupe varié des maîtres dont il a écouté et retenu tour à tour les leçons contradictoires. Il n'a pas cherché, — la tâche eût d'ailleurs été difficile, — à les fondre en un éclectisme à lui propre. Il est allé de l'un à l'autre, irrésolu ou affirmatif, suivant l'heure. S'il partage avec ses contemporains la même passion des grands problèmes philosophiques, des explications ambitieuses de Dieu et du monde, nul moins que lui, l'être d'instinct, inconstant et impressionnable, n'était propre à les aborder.

Il voulut le tenter. Dans sa jeunesse, c'est le penseur avide de preuves, impatient de vérité, qui le pousse d'un domaine scientifique dans un autre ; c'est lui qui toute sa vie le conduit d'une influence à une influence contraire. Sa sensibilité capricieuse, le sentiment qui étouffe le raisonnement, l'arrachent à un courant d'opinions, mais de nouveau le besoin d'analyse, la curiosité de savoir le rejettent dans un monde d'idées différent. Partout le penseur accompagne l'instinctif ;

ils ne peuvent plus vivre l'un sans l'autre. Jusque dans les impressions que le poète reçoit de la nature et dans ces puissantes images qui sont dans ses vers le contre-coup d'une sensation forte, l'intellectuel s'est parfois glissé; c'est lui qui développe la figure en allégorie ou en symbole, lui qui bâtit les théories poétiques.

Heureusement que dans Lenau l'instinctif dominait le penseur et quand le premier a trop cédé le pas au second, il n'en a coûté au poète que quelques métaphores de mauvais goût. Mais chez le philosophe, le penseur ne s'est pas affranchi à aussi bon compte de son mobile et inquiet compagnon. La sensibilité excessive de Lenau l'a empêché de s'attacher à une croyance, de suivre une doctrine, elle l'a mené au pessimisme ou, comme on disait alors, au *Weltschmerz*.

Le pessimisme est d'abord dans la nature, et non pas seulement parce que nous la jugeons imparfaite ou mauvaise et malfaisante; il y est à l'état conscient. La nature souffre réellement. De quel mal? il est difficile de le dire. Peut-être d'ignorer sa propre destinée? Peut-être d'une conscience obscure de servir à une œuvre mauvaise ou en tout cas inutile? Le poète ne s'est jamais expliqué là-dessus, et il est plus probable que les souffrances de la nature ne sont que les siennes propres qu'il lui a prêtées. Mais il ne s'est pas contenté de teindre chacun des phénomènes de cette mélancolie qui était dans son cœur et de transformer involontairement chaque paysage en un état d'âme presque toujours le même. Il est allé plus loin; il a cru à la tristesse personnelle, profonde, irrémédiable et universelle de la nature, il en a fait un dogme dont on retrouve dans son œuvre plus d'une traduction poétique.

A ce pessimisme qu'on pourrait appeler naturaliste, à ce *Weltschmerz*, le plus étrange de tous, s'en joint un autre qui est plus facile à saisir et qui n'est pas d'ailleurs particulier à Lenau. Le pessimisme de la plupart des penseurs et des moralistes a sa racine dans la misanthropie. Ce sont des idéa-

listes qui, irrités de la contradiction constante entre leurs nobles aspirations et la réalité de la faiblesse humaine, ne voient plus dans leurs semblables que les petitesesses, les passions basses et les mobiles honteux. Ils nourrissent leur désenchantement de ces découvertes quotidiennes qu'ils font dans l'égoïsme et la fausseté de notre cœur, et ils se soulagent par d'amères satires ou de mordantes railleries. Lenau cependant n'est pas misanthrope à leur façon ; c'est un élégiaque et non un satirique. Ce qui le blesse le plus dans l'homme, ce ne sont ni ses vices ni ses mensonges, mais la faiblesse de son cœur, sa facilité à oublier, la mobilité de ses sentiments, la fuite incessante de ses joies comme de ses douleurs. Ce regret de la fragilité de nos impressions, qui n'effleure que légèrement et par occasion le commun des âmes, torture profondément et sans interruption la sienne. Sa misanthropie est née plutôt de notre détresse psychologique que de notre débilité morale. Si la première est aussi navrante, elle paraît moins imputable que l'autre ; elle n'a arraché à Lenau que des gémissements, mais point de sarcasmes.

Le pessimisme, sous des noms divers, est de tous les temps, notre conception des hommes et du monde n'étant après tout qu'un produit de notre tempérament. Mais lorsqu'une génération entière en fait sa philosophie préférée, un mouvement aussi général a des causes sociales. On a souvent exposé celles qui expliquent le désenchantement et l'amertume tant des penseurs que des poètes dans la première moitié de ce siècle ; je les ai moi-même rappelées. Sur ce point le pessimisme de Lenau ne diffère pas de celui de ses contemporains. Il a souffert avec eux de la tutelle étroite où la pensée était tenue, des méfiances et des mesquineries d'un gouvernement soupçonneux, et il en a conclu comme eux que la société est mal faite, puisque la lâcheté y triomphe de l'héroïsme et le mensonge de la liberté. Toute sa poésie politique, soit qu'elle pleure les malheurs de la Pologne, soit qu'elle raille les principes du gouvernement autrichien, est

pleine de cette amertume qui est le trait commun de la génération de 1830.

Pour beaucoup le *Weltschmerz* n'avait pas d'autre source que ce mécontentement politique et social; il était plutôt un état d'esprit qu'un système philosophique. Pour Lenau, ce malaise ne fut que l'un des éléments dont se forma sa conception pessimiste du monde. Les problèmes spéculatifs ont retenu son esprit subtil et curieux, mais sa sensibilité mobile ne l'a laissé s'arrêter sur aucune solution. Il est entré tour à tour dans les différentes interprétations métaphysiques que les philosophes ont données du monde, de son origine, de sa destinée; il a erré de l'une à l'autre, jamais satisfait. La conclusion de toutes ces incertitudes a été un pessimisme vague, nuageux, qui ne s'est point traduit, comme dans Schopenhauer, par exemple, par une formule implacable, mais qui en a été peut-être plus intime et plus douloureux. Le sens de la vie nous échappe comme l'intelligence de la destinée universelle. Nous allons quelque temps, tâtonnant à travers une obscurité épaisse, ignorant et le commencement et le terme du voyage. L'anéantissement final, la suppression de la conscience est ce qu'il y a de plus désirable.

Telle est la conclusion lasse et découragée à laquelle aboutit Lenau. Elle se retrouve dans la plupart de ses poésies et aussi dans ses grands poèmes qui sont comme la synthèse des différentes conceptions philosophiques entre lesquelles il flotta toute sa vie. Chacun d'eux révèle une préférence particulière en faveur de l'explication panthéiste ou spiritualiste, mais dans aucun ne manque l'aveu amer de l'impuissance de l'homme, de sa faiblesse et de son ignorance, qui justifient son éternel désespoir.

C'est dans *Faust* qu'il a posé la question de la destinée humaine avec le plus d'angoisse. Il tenait encore très fortement aux croyances positives de son enfance, mais il avait été aussi très vivement sollicité par les explications de la philosophie moderne. On ne sait s'il a osé prendre parti;

dans l'âme de Faust le dialogue entre le panthéisme et le spiritualisme est si décevant qu'il peut presque justifier toutes les interprétations. Un fait du moins demeure acquis : c'est la misère sans remède de notre condition, entre ce violent désir d'être éclairés et l'impuissance finale à trouver la lumière.

Le martyr résigné de Savonarole n'est pas plus consolant que le suicide farouche de Faust. Il y a bien dans tout le poème, au lieu de doutes toujours renaissants, un brûlant acte de foi, un abandon absolu en Dieu ; mais ils s'accompagnent d'un tel enthousiasme pour la liberté, et en outre ils forment avec la fin malheureuse du héros une ironie si cruelle, que la conversion du poète, si sincère qu'elle eût été, ne pouvait durer longtemps. Ce spiritualisme religieux était trop pénétré de *Weltschmerz* pour lui offrir un asile définitif.

Quand il s'est réfugié dans le panthéisme hégélien, qui est au fond la véritable religion, pour laquelle ses Albigeois se font massacrer, son pessimisme l'y a suivi également, mais en se transformant. Ici il se mêle plutôt à une nouvelle conception philosophique au lieu de s'y substituer ; ce n'est plus qu'un pessimisme mitigé, puisqu'il laisse subsister à côté de lui une doctrine des plus consolantes, celle du progrès. Cette évolution, à laquelle croit maintenant Lenau, est sans doute achetée au prix des plus cruels sacrifices, et le *Weltschmerz* qui se glisse encore au fond de sa conception de la philosophie de l'histoire est assez amer pour ne pas rompre l'unité d'impression que produit l'ensemble de son œuvre poétique.

Cette unité d'ailleurs qu'elle tient du pessimisme de l'auteur, est presque de l'uniformité, de la monotonie. Sans doute il faut attribuer à cette monomanie du désespoir, la cause de l'oubli dans lequel la poésie de Lenau est un peu tombée¹. Son talent a subi une évolution intéressante

1. C'est l'impression que laissent les chapitres sommaires et sévères consacrés à Lenau dans les diverses histoires de la littérature allemande. Les meilleures pages, mais qui ne vont pas non plus sans injustices, se trouvent peut-être dans Schröer (*Deutsche Dichtung*. Leipzig, 1875).

pour la critique, mais point de transformation comme celui des vrais génies. Eclairée par la biographie et l'étude de la littérature contemporaine, son œuvre présente une réelle variété et un vif intérêt; mais pour le grand public elle est restée à peu près stationnaire, elle n'a guère fait que se répéter. Lenau subit le sort de tous les poètes d'une subjectivité malade : idolâtrés de leur vivant, ils deviennent vite étrangers à la postérité, qui sourit de leurs plaintes éternelles et reste sceptique devant leurs poétiques souffrances. Qu'il y ait une certaine part d'affectation dans ces gémissements, que lui-même ait volontairement arrangé, « sur ses épaules, le manteau de la mélancolie », je suis tout disposé à l'admettre. Mais s'il a parfois cédé au genre, à une manière, il a été le plus souvent sincère, et sa douleur n'est pas factice. « Ce sont là les réflexions ordinaires, écrit-il, en matière d'excuse, à la suite d'une pensée mélancolique, mais le sentiment qui les accompagne est toujours nouveau et douloureux. » Dans cette sincérité et cette vivacité de l'émotion on oublie, en effet, la monotonie du poète.

L'aveu que la poésie de Lenau est dans le fond assez peu originale peut paraître dangereux à la fin de cette longue étude. Si son œuvre ne vaut que par des qualités de forme, il eût suffi, semble-t-il, de choisir dans l'ensemble les parties qui en présentent les exemples les plus caractéristiques et de s'y tenir. J'ai préféré suivre un plan différent, étudier l'homme en détail, surtout l'homme intime, accompagner l'évolution de son talent et en noter chaque transformation. J'ai essayé, en outre, de joindre à cette étude un tableau succinct de la littérature allemande contemporaine, du moins pour les deux pays qui furent comme les deux patries du poète, l'Autriche et la Souabe. Ces esquisses, dont on pourra critiquer les dimensions et la place, se justifient, il semble, quand on embrasse, à la fois, l'activité poétique et le rôle de Lenau.

Plus qu'aucun de ses contemporains, il me paraît résumer et concentrer les tendances, les goûts et même les manies

des écrivains de l'Allemagne du Sud, dans la première moitié du XIX^e siècle. Il n'est certainement pas le plus grand : Grillparzer, en Autriche, eut un génie plus compréhensif, Rückert, en Allemagne, offre plus de profondeur et de variété. D'autres que lui ont incarné, plus nettement, telle direction de la littérature ou telle particularité de la race : Grün et Herwegh représentent mieux la poésie politique, Kerner, Bauernfeld ou Raimund donnent une idée plus exacte du tempérament souabe ou autrichien. Mais aucun n'est à un degré si parfait, un produit, et à la fois, une image du temps. L'origine de Lenau, son éducation et son humeur surtout l'avaient prédestiné à ce rôle. Il tient de plusieurs races à la fois, ses années d'étude tirèrent sa jeunesse dans des sens contraires; toute sa vie, sa sensibilité molle l'a poussé dans le courant des opinions, d'un bord à l'autre. Il les a tour à tour reflétées avec les contradictions et les incertitudes qui caractérisent les époques troublées et de transition.

La première moitié de notre siècle fut une de ces périodes. La transformation progressive, qui avait marqué le dix-huitième siècle, avait abouti à une crise longue et pénible; puis était venue la réaction naturelle, la stagnation, et l'évolution a recommencé, lente et gênée, mais néanmoins irrésistible. Nous sommes aujourd'hui beaucoup plus près de ce XVIII^e siècle, dont cent ans nous séparent; nous en partageons les goûts et les idées, plus que ceux qui en furent les fils directs, plus que nous ne le pensons nous-mêmes, qui aimons à le juger de haut. Dans la littérature autrichienne, de 1800 à 1850, se traduit cette évolution des temps : partie de Joseph II, elle aboutit aux journées de Mars, en passant par la compression du *Système*. En petit, mais aussi nettement, le même développement se marque dans le talent de Lenau, depuis les *Fragments* de 1822, jusqu'aux *Albigéois*, en passant par *Faust* et *Savonarole*. Il donne une main à l'école rationaliste des *Aufklärer*, l'autre, aux poètes révolutionnaires du *Vormärz*. Plus encore que son esprit, son

cœur est peut-être le cœur de son siècle. Sa biographie extérieure est peu curieuse, mais son histoire intime est d'autant plus attachante qu'elle me paraît résumer comme l'état d'âme contemporain. C'est à ce titre que j'ai cru devoir étudier, jusque dans ses minuties, ce type du poète, image d'une époque dont nous sommes directement issus. Il reste toujours un peu de l'âme des morts mêlée à notre âme, et peut-être n'est-il pas vain de chercher à retenir ces liens des générations que sont les génies, quelle que soit leur origine et la langue qu'ils ont parlée.

Vu et lu en Sorbonne, le 13 février 1897.

Par le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

A. HIMLY.

Vu et permis d'imprimer,

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

BIBLIOGRAPHIE

J'ai omis à dessein, dans cet appendice, tout ce qui se rapporte au *temps* de Lenau. La bibliographie historique et littéraire de cette période eût été nécessairement incomplète ; on trouvera cités dans les notes les ouvrages dont je me suis servi. Quant à la division adoptée pour les sources intéressant Lenau seulement, il est évident qu'elle ne prétend à aucune rigueur. Les ouvrages ou articles qui m'ont paru les plus importants sont marqués d'un astérisque¹.

A. — BIOGRAPHIE.

- * SCHURZ. *Lenaus Leben*. 2 Bde. Stuttgart, 1855.
- * FRANKL. *Zur Biographie N. Lenaus*. 2. A. Wien, 1885.
- * GRÜN. *N. Lenaus lebensgeschichtliche Umriss*, 1854. (Lenaus sämtliche Werke, Stuttgart, Cotta, 4 Bde. 1. Bd).
- * K. MAYER. *N. Lenaus Briefe an einen Freund*. Stuttgart, 1853.
- * E. NIENDORF. *Lenau in Schwaben*. 2. A. Leipzig, 1855.
- * FRANKL. *Lenau und Sophie Löwenthal*. Stuttgart, 1891.
- * SCHLOSSAR. *Lenaus Briefe an Em. v. Reinbeck*. Stuttgart, 1896.

1. A signaler parmi les articles bibliographiques : Wurzbach, *Lexicon des Kaiserthums Oesterreichs*, Wien 1869. Bd. 20. — Minor, *Bibliographie und Quellenkunde der österreichischen Literaturgeschichte* (*Zeitschrift für österreichische Gymnasien* 1886, heft. 8). — Lenau's Werke, édit. M. Koch.

- GÖRLICH. *Geschichte der Stadt Strehlen*, Breslau, 1853.
- MÜLLER-GUTTENBRUNN. *Der Geburtsort N. Lenaus* (deutsche Wochenschrift, 22 août 1886).
- F. UHL. *Aus dem Banat* (Frankl. Sonntagsblätter. 10 janv. 1847).
Ein Wohnhaus des Dichters N. Lenau (Waldheims Illustrierte Zeitung, 18 juil. 1864).
- * SIEBENLIST. *Lenau in Pressburg* (N. Fr. Presse, 13 oct. 1883).
- KOMPERT. *N. Lenau als Hörer der Medicin* (Frankl. Sonntagsblätter. 1848, p. 17-20).
- SEIDL. *N. Lenau. Erinnerungen aus meinem Leben* (Frankl. Sonntagsblätter. 1848, p. 47-56).
Aus den Memoiren von Braun von Braunthal. N. Lenau (Wanderer. 28 nov. 1866).
- STRAUBE. *Ein Stündchen mit Lenau und Raimund* (Illustr. Familienbuch hg. von österr. Lloyd. Triest, 1851. 1. Bd., p. 30).
- * BAUERNFELD. *Aus Alt- und Neu-Wien* (Schriften, Bd. 12). Wien, 1873.
- * KLÜPFEL. *G. Schwabs Leben*, Leipzig, 1858.
- TH. SCHWAB. *G. Schwabs Leben*. Freiburg u. Tübingen, 1883.
Uhlands Beziehungen zu Lenau (Buchhändler Akademie, 1887, IV. Bd. p. 367-371).
- K. MAYER. *L. Uhland. Seine Freunde u. Zeitgenossen*, 2. Bde. Stuttgart 1867.
- TH. KERNER. *N. Lenau in Weinsberg* (Land und Meer, 1889, nos 49-50).
- REINHARD. *J. Kerner und das Kernerhaus zu Weinsberg*, Tübingen, 1862.
- MARIE NIETHAMMER. *J. Kerners Jugendliebe*. Stuttgart, 1877.
- E. NIENDORF. *Villegiatur in Weinsberg*. Stuttgart, 1840.
- J. KERNER. *Magicon*. Stuttgart, 1850 (4. Bd., p. 212).
- S. BRANDT. *Lenau in Heidelberg* (Ruperto-Carola. Festchronik der V. Säkularfeier der Universität Heidelberg, 1886).
- KNORTZ (New-York), *Die Kolonie der Rappisten in Pensylvanien und neue Mittheilungen über Lenau's Aufenthalt unter den Rappisten*. Vortrag. Leipzig, 1892.
- DAWIS. *Guter Rath an Auswanderer in die Ver. Staaten*, bearbeitet von Riedlen, Aarau, 1834 (dédié à Lenau et à Bolz qui avaient accompagné l'auteur).
- STERNBERG. *Erinnerungsblätter*, 6 thle, Berlin, 1855 (1 thl.).
- W. MENZEL. *Denkwürdigkeiten*, Bielefeld. 1876.
- REINBECK. *Reiseplaudereien*. 2 Bde. Stuttgart, 1835.

- * MARTENSEN. *Aus meinem Leben*. 2 Bde. Karlsruhe... 1883-84.
- FRANKL. *Wie N. Lenau Christ geworden ist* (*Frankl, Sonntagsblätter*, 1848, p. 210).
- J. KNAPP. *Lebensbild von A. Knapp*. Stuttgart, 1867.
- GEROK. *A. Knapp als schwäbischer Dichter*. Stuttgart, 1879.
- STELZHAMER. *Noch ein Kleiner Beitrag zu Lenaus Biographie* (*Wanderer*, 11 juin 1851).
- HOLLAND. *Schwind. Sein Leben und seine Werke*. Stuttgart, 1873.
- KAROLINE BAUER. *Nachgelassene Memoiren*. 3 Bde. Berlin, 1880.
- KERTBENY. *Silhouetten und Reliquien*. 2 Bde. Wien, 1861.
- LEVIN-SCHÜCKING. *Lebenserinnerungen*, 2 Bde. Breslau. 1885.
- Lenau in Baden* (*Wanderer*, 6 sept. 1850).
- * K. BECK. *Mit N. Lenau* (*Temeswarer Zeitung*. 1863. N^{os} 228, 234, 246, 252 et 258).
- MEISSNER. *Geschichte meines Lebens*. 2 Bde. Teschen, 1884.
- MIELICHOFER. *Lenaus Besuch in Aigen bei Salzburg* (*Wanderer*, 17 avril 1856). — (Cf. *Frankl. Sonntagsblätter*, 28 juin 1846).
- W. CHÉZY. *Erinnerungen aus meinem Leben*. 4 Bde. Schaffhausen, 1863-64 (3. Bd.).
- AUERBACH. *N. Lenau. Erinnerung und Betrachtung*. Wien, 1876.
- P. WEISSER. *Lenau und Marie Behrends* (*deut. Rundschau*. Déc. 1889).
- Lenaus Erkrankung* (*N. Fr. Presse*. juillet 1891).
- GRILLPARZER-JAHRBUCH. 6. Bd. Wien, 1896 (*Briefe Schwinds an Bauernfeld*).
- N. Lenaus Wahnsinn* (*Wiener Theaterzeitung*, 19 mars 1851). — Cf. id., 13 sept. 1856.
- Allgemeine Zeitschrift für Psychiatrie*, hg. v. J. Damerow, 1850. Bd. 7.
- Wanderer*. 1851, n^o 178 (sur les observations du phrénologue Noël).
- W. LANG. *Lenaus Verhängniss* (*Deut. Rundschau*. 17 Jahrgg. 12 hft.).
- LOMBROSO. *Der geniale Mensch*, Hamburg, 1890.
- * K.-E. FRANZOS. *Reliquien. Ungedruckte Briefe von Heine, Lenau, etc.* (*Deutsche Dichtung*. Bd. 11).
- * *Drei ungedruckte Briefe N. Lenaus* (*Deutsche Zeitung*. 4 oct. 1885).
- Ein Brief Lenaus* (à Löwenthal, 11 août 1836) (*N. Fr. Presse*, 31 mars 1893).

B. — CRITIQUE.

- BAUERNFELD. *Die schöne Literatur in Oesterreich* (Aus der österr. Zeitschrift für Geschichte und Staatskunde). Wien, 1835.
- MARBACH. *Ueber moderne Literatur*. Leipzig, 1836.
- SEIDLITZ. *Die Poesie und die Poeten in Oesterreich im Jahre 1836*. 2 Bde. Grimma, 1837.
- U. HORN. *N. Lenau. Seine Ansichten und Tendenzen*. Hamburg, 1838.
- SCHACHINGER. *Briefwechsel zwischen Enk und Münch-Bellinghausen (F. Halm)*. Wien, 1890.
- GRILLPARZER. *Werke*. 4. A. Stuttgart, 1887 (1. Bd. *Poesie u. Poeten*, p. 241. *Am Grabe Lenaus*. — 2. Bd. *Gedichte. Invectiven*, p. 491. *Des Dichters Vorliebe*. — 14. Bd. p. 139-140. *Lenau*, 1839).
- FEUCHTERSLEBEN. *Beiträge zur Literatur, Kunst und Lebenstheorie*, Wien, 1841 (*Werke*. 5. Bd, 1853).
- Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} nov. 1843.
- LANDESMANN. *Ein Franzose über deutsche Poesie (Frankl. Sonntagsblätter*, 1843, p. 1162-1165).
- Revue österreichischer Zustände*. Leipzig, 1844.
- SCHWENK. *Literarische Charakteristiken und Kritiken*. Frankfurt, 1847.
- LORM. *Wiens poetische Schwingen und Federn*. Leipzig, 1847.
- Album österreichischer Dichter*. Wien, 1850.
- * OPITZ. *N. Lenau*. Leipzig, 1850.
- Lenau und seine Sendung (Wanderer*, 18 oct. 1850).
- AUERBACH. *Der Weltschmerz mit besonderer Beziehung auf N. Lenau. (Deutsche Abende*, Stuttgart, 1862).
- BAUERNFELD. *Die poetischen Dioskuren Oesterreichs. (N. Fr. Presse*, 1867. N^o 1069).
- J. SCHERR. *Ein Dichter des Wellleids (Hammerschläge und Historien*, Zürich, 1872).
- SCHORS. *Die österreich. Dichterschule*. Programm, Böhmisch-Leipa, 1872.
- KARPELES. *N. Lenau*. Berlin, 1873.
- GUTZKOW. *Rückblicke auf mein Leben*. Berlin, 1875.
- THEURIET. *Revue des Deux-Mondes*. 1^{er} sept. 1878.
- DU PREL. *Psychologie der Lyrik*. Leipzig, 1880.
- HELFERT. *Der Wiener Parnass im Jahre 1848*. Wien, 1882.
- EBNER. *N. Lenau und die schwäbische Dichterschule. Unsere Zeit*. 1885.

* MINOR. *Die deutsche Literatur in Wien und Nieder-Oesterreich (die österreich.-ungar. Monarchie in Wort und Bild.* 1 Bd. Wien, 1886).

MARCHAND. *Les poètes lyriques de l'Autriche.* 4^e édit. Paris, 1889.

* SCHRÖER. *Die deutsche Dichtung des XIX. Jahrhunderts.* Leipzig, 1875.

Wiener Zeitschrift, 1832, p. 736 (sur les Poésies de 1832).

Morgenblatt. 1833. (*Lit. blatt.* N^o 53). — Lenau. *Gedichte*, 1832. Cf. *Blätter für literar. Unterhaltung*, 1832. N^{os} 281-282.

Morgenblatt 1835 (*Lit. blatt.* N^o 73). — *Gedichte* 2. verm. A. 1834. — *Lit. blatt.* N^o 70. — *Frühlingsalmanach auf d. J. 1835.* — Cf. *Blätter f. literar. Unterhalt.* 1836. N^o 326.

Morgenblatt 1838. (*Lit. blatt.* N^o 73). — *Gedichte* 3. A. 1837.

Morgenblatt 1839. (*Lit. blatt.* N^o 42). *Neuere Gedichte.* 1838; — cf. *Blätter f. liter. Unterhalt.*, 16 mai 1839.

Morgenblatt. 1836. (*Lit. blatt.* N^o 58). — *Faust.* 1836; — cf. *Blätter f. liter. Unterhalt.* 1836. N^o 184.

* J. M. N (MARTENSEN). *Ueber Lenaus Faust.* Stuttgart, 1836. NASCHÉR. *Die Faustdichtung von Gœthe und Lenau (Wissenschaftliche Vorträge, Berlin, 1875).*

SCHARF. *Parallele zwischen dem Gœthe'schen und dem Lenau'schen Faust (Studien und Skizzen, Braunschweig, 1882).*

CASTELLINI. *Il Faust di N. Lenau.* Genova, 1886.

A. LEMOINE. *Le Faust et le don Juan de Lenau (Nouvelle Revue, 15 nov. 1888).*

Morgenblatt 1837 (*Lit. blatt.* N^o 132). — *Savonarola* 1837; — cf. *Blätter f. liter. Unterhalt.* 1838. N^{os} 217-218; — *Berliner Jahrbücher* 1838. N^o 17.

PROSCH. *Lenaus Savonarola (Zeitschrift für österreich. Gymnasien. 43. Bd. 1892).*

CASTLE. *Lenaus Savonarola (Euphorion. 3. Bd. 1896).*

Morgenblatt. 1843. (*Lit. blatt.* N^o 7). — *Die Albigenser*, 1842; — cf. *Blätter f. liter. Unterhalt.* 1843. N^{os} 239-240.

KRÜGER. *Lenaus Albigenser und die Quellschriften.* Programm. Berlin, 1886.

GRÜN. *N. Lenaus dichterischer Nachlass.* Stuttgart, 1851.

Blätter f. literar. Unterhalt. 30 août 1851. — *Nachlass.*

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	I
I. Les origines et l'enfance de Lenau. La Hongrie (1802-18)	2
II. La jeunesse. Vienne. Débuts poétiques (1818-23). . .	18
III. Le milieu littéraire de Vienne (1800-30).	35
IV. Les dernières années d'études (1823-31)	49
V. Les poésies de la période autrichienne (1825-31). . .	62
VI. Lenau en Souabe. Amitiés et influences nouvelles (1831-32)	78
1 ^o Stuttgart et Heidelberg. G. Schwab et K. Mayer .	78
2 ^o J. Kerner et les Reinbeck	96
VII. En Amérique (1832-33).	111
VIII. Evolution poétique et philosophique (1833-36) . . .	126
IX. Le sceptique. <i>Faust</i> (1836).	148
X. Le mystique. <i>Savonarole</i> (1837).	177
1 ^o Sophie et Martensen	177
2 ^o Le poème de <i>Savonarole</i>	196
XI. L'hypocondre et le malade (1837-42). Les <i>Poésies nou-</i> <i>velles</i>	218
XII. Orientation nouvelle de la poésie à Vienne (1830-40). .	243
XIII. Le révolutionnaire. Les <i>Albigéois</i> (1842)	258
XIV. Lenau et la nouvelle génération littéraire en Autriche (1840-48)	284
XV. Les dernières années et les dernières œuvres. <i>Don Juan</i> (1842-44)	297
XVI. La folie (1844-50)	326
CONCLUSION	343
BIBLIOGRAPHIE	364

VERSAILLES
IMPRIMERIES CERF

59, RUE DUPLESSIS

